GENERAL LIBRARY
JAN 20 1920
UNIV. OF MICH.

26e Année N° 24 15 Décembre 1919

LA REVUE DE PARIS

DIRECTEURS

ERNEST LAVISSE
de l'Académie française

MARCEL PRÉVOST
de l'Académie française

SOMMAIRE

		Pages
Sainte-Beuve	*Lettres inédites à Ernest Renan*	673
Général Sarrail	*La Grèce venizéliste* (souvenirs vécus)	685
Marcelle Tinayre	*Laurence* (fin)	707
Henri Bouché	*La Reconquête de l'Air.* — II	742
Jacques Chenevière	*Les Principes de Tante Aurore*	771
Charles Sée	*Villes nouvelles aux États-Unis*	798
Baron de Barante	*Mémoire sur l'Année 1831*	822
Fernand Vandérem	*Les Lettres et la Vie*	841
Amiral Degouy	*L'Équilibre des Forces navales dans la Baltique*	859
A.-N. Kroupensky, **E. de Martonne**	*A propos de la Bessarabie*	885

Copyright 1919 *Revue de Paris.*

PARIS
85bis, FAUBOURG SAINT-HONORÉ, 85bis

1919

Le 1er janvier 1920, la *REVUE DE PARIS* commencera :

POUR DON CARLOS

roman de **Pierre Benoit,** l'auteur de *L'ATLANTIDE*

et publiera :

LA GRANDE PITIÉ DE LA MARINE FRANÇAISE

première étude de la série *LA FRANCE ET L'OCÉAN*

par **René Milan**

A NOS LECTEURS

L'année 1919 a vu, comme les précédentes, s'augmenter la diffusion de la *REVUE DE PARIS*.

Les importants événements politiques survenus depuis le 11 novembre 1918 ont été attentivement suivis par la *REVUE*. **M. Ernest Lavisse** en a marqué les directives générales, cependant que les problèmes particuliers étaient étudiés par **Auguste Gauvain**, par **Charles Loiseau**, **Élie Halévy**, **H. C...** et que les articles du **Dr Legendre** sur le Japon, de **Jean Guehenno** sur Rabindranath Tagore et sur Wilson et Walt Whitman soulignaient le réveil de l'Asie et la prépondérance croissante des États-Unis. Les grandes questions économiques et administratives posées par la guerre ont été tour à tour examinées : la démobilisaiton, l'exploitation de la houille olanche, l importance mondiale de l'Afrique Centrale, la mise en valeur de notre sous-sol. La belle série d'études de **H. Bouché** sur l'aviation indique à cette jeune industrie ses voies d'avenir ; tirant parti d'une expérience vécue, **Hubert Bourgin** souligne les défauts de nos administrations démesurément enflées par la guerre. Comme l'an dernier, la *REVUE* a présenté à ses lecteurs les aspects pittoresques d'un monde où les races se mêlent et les pays se confondent, avec *les TRAVAILLEURS CHINOIS* de **A. Dupouy,** *le DÉTACHEMENT DE PALESTINE-SYRIE*, du **Dr Simon**, et les dramatiques *PRISONS RUSSES* de **André Mazon**. Mais déjà la guerre entre dans l'histoire, et à côté des récits qui valent par la vision originale, voici que des documents jusqu'alors secrets apparaissent, — la censure ne veille plus ; au point de vue des opérations comme de l'armement, de l'histoire diplomatique comme de l'histoire militaire, les rayons d'une lumière nouvelle percent. C'est ainsi que la *REVUE* a accueilli les articles substantiels de **P. de la Blanchardière** sur la *D. C. A.*, les révélations de **Pierre Boutroux** sur *NOS EFFECTIFS* (1914-1918), la retentissante étude — non encore terminée — de **Constantin Photiadès** sur *la VICTOIRE DE MACÉDOINE*, et un premier fragment des souvenirs du **Général Sarrail**. Du reste une part plus grande peut, désormais, être faite au passé. Dans ses *BELLES FÊTES D'AUTREFOIS*, **Brada** a fait revivre le second Empire, et la Fête de la Victoire a permis d'évoquer celles que l'Ancien Régime et la Révolution, dans des circonstances identiques, célébrèrent à Paris ; **Ch. Seignobos** a comparé l'Assemblée nationale allemande de 1848 à l'Assemblée actuelle ; **Martine Rémusat** a montré l'action de la politique française en Pologne sous Louis XIV, et enfin **Émile Mâle,** en un exposé magistral, entreprend l'histoire des influences des pèlerinages sur l'art médiéval.

Au cours de l'année qui va s'ouvrir, la *REVUE DE PARIS*, assurée de collaborateurs nombreux et brillants, apportera le même esprit de liberté et de mesure dans l'examen critique des multiples problèmes qui se posent au monde présent, comme dans l'évocation concrète des civilisations d'autrefois et d'aujourd'hui.

Au point de vue littéraire, elle a achevé de prendre une place à part entre les périodiques français. Tout en publiant des inédits considérables de **Stendhal,** de **Flaubert,** d'**Alexandre Dumas** père — tout en inscrivant habituellement sur ses sommaires les noms des maîtres vivants, MM. **de Curel, Barthou, Lavisse, Marcel Prévost,** de l'Académie française ; **Comtesse de Noailles, Marcelle Tinayre, Abel Hermant, Édouard Estaunié, Fernand Gregh, André Chevrillon, Paul Adam, Émile Mâle,** etc. — elle a signalé et défini pour ses lecteurs les courants

LETTRES INÉDITES

DE

SAINTE-BEUVE A RENAN

Nous devons à l'obligeance de madame N. Renan la communication des précieuses lettres qu'on va lire. Les noms seuls des deux correspondants suffiraient à en dire l'intérêt littéraire ; toutefois, il n'est pas inutile de signaler la circonstance qui l'accroît singulièrement. Ces lettres, écrites de 1852 à 1869, contiennent presque toutes des jugements de Sainte-Beuve sur les ouvrages de Renan que celui-ci lui adressait. On constatera que la première se rapporte à la thèse sur Averroès, œuvre de début : dès lors Sainte-Beuve semble avoir pressenti le rôle d'Ernest Renan dans la critique religieuse et la portée de son œuvre future. L'auteur de *la Vie de Jésus* apprécié par l'auteur de *Port-Royal*, voilà certes qui est piquant et, mieux que cela, instructif pour tous les admirateurs de ces deux hautes intelligences. Les *Lettres inédites* dépassent le domaine de la curiosité ; elles sont un apport notable à l'histoire de la philosophie religieuse chez nous au XIXe siècle.

Ce 29 août (1852).

Monsieur,

J'ai voulu, avant de répondre à votre aimable et beaucoup trop flatteuse lettre, avoir commencé du moins à vous lire. Je l'ai fait avec le plus grand plaisir et le plus grand profit. Cette méthode d'étudier l'esprit humain historiquement, et de découvrir les régularités même qu'il observe dans ses mirages, est bien celle que je considère comme la vraie méthode philosophique : mais que de science réelle il faut pour l'appliquer à des époques si éloignées et à des doctrines si ardues ! Votre Averroès m'a instruit autant qu'intéressé : je m'étais toujours douté qu'il y avait des esprits forts, même du temps

de saint Louis : ce n'est jamais si difficile d'être esprit fort. Mais il ne suffit pas du coup de poing de la nature brutale qui rompt la cloison : ce coup de poing porté au christianisme a eu lieu même avant saint Louis. Tout homme brutalement naturel, tant qu'il était en santé, ne manquait pas de raisons de gros bon sens pour justifier ses passions. C'est la grosse incrédulité *du diable*. Mais l'incrédulité raisonnée a été un peu plus difficile à inventer et à retrouver. Que vous montrez bien ce double rôle d'Averroès, devenu prétexte autant que cause d'incrédulité ! Les orthodoxes ardents et parfois ébranlés du XIIIe siècle lui en voulaient comme Pascal à Montaigne : c'était leur Satan secret qui les tentait. D'autres qui penchaient pour lui ou qui allaient même au delà lui prêtaient de leurs hardiesses comme les philosophes de la seconde moitié du XVIIIe siècle mettaient sur le compte de Fréret[1] leurs irréligions. Je traduis en images qui me sont commodes ce que vous montrez dans la juste mesure. Je m'imagine même que parmi les réfutateurs d'Averroès, il y en avait qui le réfutaient exprès faiblement, contents d'avoir introduit les objections contre la religion, et faisant en sorte de se laisser battre. Plus on étudie l'histoire, plus on trouve que les hommes et les choses se sont toujours beaucoup ressemblé, sous les différences de forme et de costume. Ce que j'aime dans vos écrits, monsieur, c'est qu'en touchant à fond à ces questions philosophiques, vous ne vous y embarrassez pas et que votre esprit est libre de la glu. Vous avez de grands desseins et tout ce qu'il faut pour les exécuter. Personne ne vous suivra avec plus d'intérêt que moi. Je voudrais pouvoir vous promettre de répéter quelques-unes de vos idées dans le *Constitutionnel*, mais Averroès est un bien gros sujet pour notre public, et il faudrait pour l'introduire je ne sais quel biais que je n'entrevois pas encore. Je ne perdrai pas de vue l'occasion si elle passe. Laissez-moi aujourd'hui seulement vous remercier de vos marques si nouvelles d'attention et de bienveillance, et croyez au retour de tous mes sentiments bien sincères.

SAINTE-BEUVE

1. Nicolas Fréret (1688-1749), auquel on a attribué à tort quelques écrits de philosophes du temps.

Ce 19 juillet 1855.

Cher monsieur,

Que je vous remercie d'avoir pensé à moi et de m'avoir fait ce précieux cadeau! Je lis votre savant livre[1] et je m'y instruis de bien des façons. Je me plais surtout à me laisser guider par vous vers ces procédés originels du langage qui nous mènent le plus près possible du mystère de nos origines humaines. Il y a là le plus grand et le plus important problème philosophique et psychologique ; vous l'abordez en savant et en sage, vous le circonscrivez, vous le cernez peu à peu. Vous nous faites entrevoir que ce qu'on appelle *homme* n'est pas simple, qu'il y a eu des couches humaines successives. Vous citez vos témoins, vous ne vous en séparez pas, — et à une étude positive vous laissez succéder des réflexions immenses.

Croyez-moi bien tout à vous. SAINTE-BEUVE

Ce 17 mars 1858.

Cher monsieur,

Je suis bien en retard pour vous remercier de votre beau livre[2] : je l'ai bien goûté à cette seconde lecture. Que de vues fines et probables vous y avez ajoutées, même en ne paraissant qu'analyser les autres dans votre préface. Je ne saurais vous dire combien je suis heureux de voir ainsi la vraie méthode philosophique s'appliquer à de telles questions et tourmenter si bien ces grands et mystérieux problèmes, les circonscrire et les serrer de telle sorte, qu'on aura bientôt sinon la solution précise, du moins la conception nette de cette solution. Continuez sans vous laisser troubler par les injures et les déclamations qui font rage depuis quelque temps autour de vous : ces cris-là sont une marque de ce que vous valez et de ce qu'*ils* craignent. — Permettez-moi une seule remarque : quand je reçois ces preuves de votre amitié et de votre estime, il y a un mot que je voudrais effacer et que je vous prie de n'y plus mettre. Vous êtes de ceux qui ont pour devise : *nil admirari*. A plus forte raison *neminem*, surtout quand ce quelqu'un ne peut aspirer à un tel sentiment de la part de

1. *Histoire et système comparé des langues sémitiques.*
2. *De l'origine du langage.*

personne, et se contente, pour sa plus haute et sa plus légitime ambition, d'espérer de mériter que vous lui disiez un jour qu'au milieu de ses dispersions et de ses vagabondages, il a entrevu quelques idées qui ont été des lueurs avant le jour. Agréez, cher monsieur, l'expression de mes dévoués sentiments.

SAINTE-BEUVE

Ce 30 décembre 1858.

Cher confrère,

J'ai reçu un bien beau présent. Vous qui avez pour habitude d'élever tous les sujets que vous traitez, qu'est-ce lorsque vous en rencontrez un à souhait et qui correspond pleinement à toutes vos forces? *Job* est un de ces sujets-là. Je n'avais osé jusqu'ici m'y lancer, ni me figurer que je le comprenais, faute de guide. Voici le guide et l'artiste trouvés, en cela comme en bien d'autres choses. Vous êtes de ceux qui à chaque ouvrage nouveau, à chaque nouveau témoignage qu'ils donnent d'eux-mêmes, font mieux sentir le prix de l'estime qu'ils accordent.

Agréez mes vœux, cher confrère, et croyez-moi tout à vous.

SAINTE-BEUVE

Ce 17 août (1859).

Cher confrère,

J'espérais pouvoir vous remercier cette fois de votre présent[1] en vous envoyant à mon tour deux volumes : mais un dessin, (un plan de l'abbaye de P. R.) qu'on veut y mettre, va nous retarder encore, et je ne puis attendre plus longtemps à vous dire combien j'ai lu et relu avec plaisir et profit tant de savantes et délicates Études où se varie un même esprit intime et supérieur. Sur le chapitre de l'Académie, j'oserais faire une ou deux remarques, mais c'est que je vois les choses au microscope. — Vous élevez tous les sujets que vous traitez : et en même temps vous y mêlez de charmantes finesses.

Agréez, cher monsieur, l'expression de mes sentiments reconnaissants et dévoués.

SAINTE-BEUVE

1. *Essais de morale et de critique.*

Ce 8 avril (1862).

Cher confrère,

Me permettrez-vous une question indiscrète? Croyez-vous reprendre votre cours[1] après Pâques? Dans ce cas, je pense qu'il me serait permis et séant au *Constitutionnel* de faire sur l'ensemble de vos travaux un couple d'articles que je me promettais depuis longtemps, dont je comptais saluer votre début et qui sont, à mes yeux, une dette que j'ai contractée envers vous en profitant de vos écrits.

Un petit mot, s'il vous plaît, aussi court et aussi vague qu'il vous plaira, mais qui me donne l'indication de ce qui est probable.

Croyez-moi bien tout à vous.

SAINTE-BEUVE

Ce lundi, 5 mai 1862.

Cher confrère,

J'étais venu pour vous demander une séance et voilà qu'on me dit que vous partez pour la Hollande. Serez-vous revenu samedi ou dimanche, c'est bien douteux ; et ç'aurait été pour la semaine prochaine que j'aurais aimé à être tout entier à mon sujet.

Cependant voici ce que je voudrais, en attendant une bonne conversation à deux :

J'ai presque tous vos écrits, mais non pas tous. Pourriez-vous me prêter pour quelques jours ceux que je n'ai pas ?

Le Cantique des Cantiques.

La deuxième édition du *Langage*, s'il y a eu deux éditions.

Une petite liste chronologique de vos écrits qui me permette de vous suivre et de voir si j'ai tout.

Puis, aussitôt votre retour, que madame votre mère désire le plus prompt possible, une petite conversation au débotté, ne fût-ce que mardi ou mercredi en huit.

Bon voyage, cher confrère, et à vous de tout cœur.

SAINTE-BEUVE

1. Le cours d'hébreu au Collège de France, inauguré le 24 février 1862, et suspendu le 27 février. Le cours ne fut repris qu'en 1872.

Ce 26 mai (1862).

Cher confrère,

Je ne vous ai pas remercié de cette dernière lettre écrite au moment du départ et qui complétait ce bon et charmant entretien. Je voudrais être un bon secrétaire. Le premier article ne passe que lundi prochain, vous n'êtes pas de ceux qu'on brusque : j'habite avec vous, je croyais vous connaître déjà et vous me réserviez une surprise. J'écoutais et je suivais un critique, le plus fin et le plus attachant des critiques, et voilà que je trouve au bout de chaque allée un artiste. Ce dernier côté me frappe beaucoup en vous étudiant. Ah ! que vous êtes difficile à embrasser !

Tout à vous.

SAINTE-BEUVE

Ce qu'il faudrait faire sur vous, ce serait un dialogue à la manière de Platon : mais qui le ferait?

Monsieur Ernest Renan, membre de l'Institut, rue Madame, 55. Paris.

Ce 3 août, dimanche (1862).

Cher confrère,

J'ai reçu et lu aussitôt votre lettre[1] si ferme, si digne, si sensée, si admirable de forme : vous voilà un Principe, et l'on se rangera autour de vous, et votre nom sera, un jour, celui d'une victoire pour la pensée humaine.

Je suis chargé de vous inviter à aller dîner *jeudi* à Saint-Gratien ; j'espère que vous le pourrez. Vous y êtes fort apprécié.

Tout à vous.

SAINTE-BEUVE

J'offre mes respectueux hommages à madame Renan.

1. Lettre à M. Prévost-Paradol (*Journal des Débats*, 3 août 1862).

Ce 2 janvier (1863).

Cher et aimable confrère,

Quel beau présent[1] ! On me disait à l'instant même que cela existait, qu'il y avait telle chose de vous, et je me disposais à vous le demander. Vous m'avez prévenu. Je lis avec émotion ces pages si élevées et si tendres : je n'avais pas eu l'honneur de connaître — mais j'avais vu la personne si chère dont vous consacrez ainsi la mémoire : c'est Elle qui m'introduisit la première fois auprès de vous, et j'ai gardé un entier souvenir de sa physionomie et de son accent. Elle m'est restée présente. La voilà, grâce à vous, ne pouvant plus mourir !

Merci encore, et agréez, cher confrère, ainsi que madame Renan, l'expression de tous mes sentiments dévoués et de mes vœux pour votre bonheur.

SAINTE-BEUVE

Monsieur Ernest Renan, membre de l'Institut, rue Madame, 55. Paris.

Ce 2 février 1863.

Cher et illustre confrère,

Je suis chargé par un de mes amis les plus anciens, M. Jal, de solliciter votre suffrage en sa faveur pour un grand prix que l'Académie des Inscriptions a, cette année, à décerner. Je sais combien est délicate cette commission dont il m'a confié le soin, et que les complaisances d'aucun genre ne peuvent s'introduire dans un jugement de cette importance. Examinez bien le *Glossaire nautique*, et voyez en toute équité jusqu'à quel point de récompense il peut être justement poussé; voilà toute ma prière. Le navire Pavillon-Jal a tous mes vœux. Et agréez, cher confrère, l'expression de mes sentiments de reconnaissance et de dévouement.

SAINTE-BEUVE

1. *Henriette Renan*, Souvenir à ceux qui l'ont connue.

Ce 19 septembre 1863.

C'est vous, cher ami, qui voulez bien entrer dans toutes les raisons particulières de la situation pour me remercier ainsi de cet article. Je sais tout ce qu'il a d'incomplet. Mais nous étions là, dans le *Constitutionnel*, un pied chez le gouvernement et obligés à toutes sortes de ménagements et de réserves. Au reste ces réserves seyent à votre manière, et qui parle de vous doit en cela vous imiter. Votre succès est complet, vous nous avez conquis la discussion sur le point jusqu'ici interdit à tous[1]. La dignité de votre langage et de vos pensées a forcé la défense. — Je serai heureux de vous revoir ; nous le serons tous, à ces dîners de quinzaine, un peu veufs de vous, de Baudry et de plusieurs des nôtres. Revenez-nous bien portant et heureux dans vos entours. Permettez-moi d'offrir mes respectueux hommages à madame Renan et de me dire votre tout dévoué.

SAINTE-BEUVE

Monsieur Ernest Renan, à Saint-Pair, près Granville (Calvados ou Manche).

Ce 16 novembre 1867.

Cher ami,

Je suis chargé d'une petite négociation assez délicate qui aboutit (je dois vous le dire à l'avance) tout simplement à vous engager à dîner pour vendredi prochain. Mais j'ai besoin de vous dire, à cette fin, un petit mot à l'oreille. Quand pourrai-je vous voir? Je suis complètement pris demain mardi tout le jour, mais le soir vers huit heures, pourrai-je vous trouver? ou mieux encore ne me feriez-vous pas le plaisir de venir dîner sans façon avec nous demain à 6 heures ; vous seriez libre aussitôt après, et nous aurions dit notre petit mot.

Mille amitiés.

SAINTE-BEUVE

1. *Le Vie de Jésus* avait paru le 24 juin 1863.

Ce 16 novembre 1867.

Cher ami,

Enfin je l'ai devant le public cet article qui est une consécration. J'y tenais fort. Je mets mon honneur intellectuel à ce que mon nom s'associe au vôtre dans cette réforme[1] qui est à tenter, à cette heure du siècle. J'arrive tard et je finis; vous êtes en plein cours, et vous en avez pour longtemps à durer et à combattre. Votre suffrage me donne l'illusion que ma pensée sur quelques points s'est embranchée à la vôtre.

A vous de tout cœur.

SAINTE-BEUVE

Cher confrère,

Je vous ai remercié; mais c'est vous féliciter aussi que je veux. Vous avez fait pour ce sujet ce que vous faites pour tout ce que vous traitez; il est élevé, vous l'avez élevé encore. Votre second article ouvre des vues, et achève des jugements. *Port-Royal* est un canton de plus désormais dans le vaste domaine qui est vôtre et où vous promenez le regard tranquille et suprême de vos méditations comparées. Je vous ai procuré le thème et le prétexte : voilà mon honneur. Je l'apprécie, et depuis que vous avez ainsi parlé de moi, j'ai conscience d'être quelque chose de plus qu'auparavant pour le public, — je parle du public des juges.

J'irai vous voir avant d'autres départs, mais j'avais déjà trop tardé à vous redire et à vous dire cela.

Tout à vous.

SAINTE-BEUVE

Ce 6 avril 1868.

Mon cher ami,

Vous êtes expressément invité, au nom du Prince Napoléon, à venir dîner chez moi vendredi prochain 10, à 7 heures. N'y manquez pas, je vous en supplie.

Mille amitiés.

SAINTE-BEUVE

Répondez vite oui, s'il vous plaît.

1. Probablement la discussion des questions religieuses.

Ce 21 juin 1868.

Cher et illustre ami,

J'avais appris, par le mot de Nefftzer, cette perte cruelle, quoique prévue. Madame votre mère avait l'âge de la mienne lorsque je l'ai perdue : je sais ce que sont ces douleurs, même lorsqu'elles sont le plus selon la nature, et qu'on peut presque les appeler les bonnes douleurs. J'ai eu une fois le plaisir d'être reçu (rue Madame) par madame votre mère, un jour que vous étiez absent; j'ai pu ce jour-là me faire idée de sa ressemblance morale avec son fils, de sa tendresse et de son culte pour lui. Elle m'a montré l'appartement, les chambres, le cabinet de travail ; elle m'a traité en ce peu d'instants comme un ami et comme quelqu'un avec lequel elle aimait à causer de vous. Je puis donc garder d'elle, moi aussi, un souvenir très présent et très vivant.

Veuillez agréer, cher ami, l'assurance de mes sentiments dévoués et offrir mon hommage à madame Renan.

SAINTE-BEUVE

Monsieur Ernest Renan, membre de l'Institut, à Sèvres (Seine-et-Oise).

Ce 12 octobre 1868.

Mon cher ami.

Je regrette bien de n'avoir pas été chez moi la dernière fois que vous y êtes venu. Je désirerais bien enlever votre assentiment pour décider Michel Lévy à publier un choix de *Mélanges* du docteur Strauss, que M. Charles Ritter, de Morges, a traduits avec grand soin et qu'il lui a proposé d'éditer. Michel Lévy doit vous consulter à son retour : M. Charles Ritter doit vous consulter aussi pour le choix définitif des morceaux. Quelques pages d'*Introduction* de vous décideraient Lévy à coup sûr. Quelques-uns de ces morceaux de Strauss que j'ai lus m'ont fait l'effet (si j'ose employer cette comparaison) de ces pages admirables que vous avez consacrées à la mémoire d'une sœur.

Agréez, cher et savant ami, l'hommage de mes sentiments dévoués et veuillez offrir mes respects à madame Renan.

SAINTE-BEUVE

Ce 23 décembre 1868.

Cher ami,

Les correspondants de l'Académie sont-ils nommés? Bergmann a-t-il encore une fois et décidément échoué? Excusez ma sollicitude pour une homme de mérite et de science que cette constance de refus afflige. Est-ce que M. Guigniaut n'y peut rien? Il est fait pour comprendre les vrais mérites, ceux même qui ne portent pas précisément l'uniforme français.

Tout à vous.

SAINTE-BEUVE

Ce lundi, 14 juillet.

Cher confrère,

Ce sera, si vous le voulez bien, pour jeudi prochain. La Princesse nous attend pour dîner ce jour-là; comme c'est pour moi un jour d'Académie, je n'aurai pas le temps de revenir dans votre quartier, et le plus simple serait de nous donner rendez-vous au chemin de fer même. Si cela ne vous gêne pas trop, nous partirions par le train de 5 heures et demie. Il faudrait donc être au chemin de fer du Nord à 5 heures et quart. On prend un billet pour Enghien (aller et retour, ce qui dispense d'en reprendre un là-bas le soir quand on est pressé). Nous trouverions à Enghien la voiture qui, en moins de dix minutes, nous porterait là où vous êtes attendu.

Agréez, cher confrère et ami, l'expression de mes sentiments dévoués.

SAINTE-BEUVE

Ce 14, vendredi.

Mon cher ami,

J'ai fait votre commission auprès de la Princesse, vous serez le bienvenu chez elle à la campagne à dîner ou samedi demain, ou si vous êtes encore ici, mercredi prochain. Ce dernier jour, j'y serai. On part d'ici par la gare du Nord, toutes les demi-heures, 5 heures, 5 heures et demie, 6 heures. Arrivés à Enghien, on trouve une voiture qui en dix minutes vous porte à Saint-Gratien.

Mille amitiés.

SAINTE-BEUVE

Ce vendredi matin, 3 avril.

Cher confrère,

Vous savez comme je suis assujetti et à l'heure. Ce matin vendredi j'ai à *livrer* la fin de mon article de lundi prochain, et cela avant midi ou une heure. Voilà ma situation. S'il était possible que l'honneur de recevoir M. Grant Duff et son aimable introducteur portât sur une autre matinée, vers un commencement de semaine, ai-je besoin de vous dire combien je m'estimerais heureux et serais flatté de pouvoir causer avec vous plus à l'aise qu'aujourd'hui? Je laisse à votre amitié le soin de m'excuser et d'accommoder cela.

Tout à vous.

SAINTE-BEUVE

LA GRÈCE VENIZÉLISTE[1]

SOUVENIRS VÉCUS

Je suis arrivé en Grèce le 12 octobre 1915, sans aucun renseignement, sans aucune orientation officielle, ne connaissant rien du pays, rien du peuple, rien des événements qui venaient de se dérouler depuis le commencement de la guerre.

Pour me guider dans ce milieu chaotique, quel a été mon fil d'Ariane?

J'ai pris comme seules directives mon philhellénisme basé uniquement sur mon éducation et mes souvenirs classiques, mes idées nettement républicaines, ma conviction absolue que dans la guerre il faut arriver à un résultat immédiat au lieu de s'hypnotiser sur l'après-guerre.

Venizélos représentait la Grèce voulant vivre sa vie et se libérer de l'étranger, ce qui me rappelait les Grecs du temps d'Homère ou de Lord Byron ; Venizélos représentait un gouvernement ayant la majorité dans une Chambre légalement élue et malgré ce fait congédié par un roi en mal

1. Dans combien d'années pourra-t-on écrire une histoire de la guerre? En attendant, ceux qui furent témoins ou acteurs des événements publieront des documents et ils exposeront leurs opinions. La *Revue de Paris* se propose d'accueillir, sur les grandes questions, documents et témoignages, en toute impartialité. Il arrivera naturellement que les signataires de ces études plaideront leur propre cause. Il arrivera aussi que ces articles provoqueront des répliques. La *Revue* les accueillera, si elles viennent d'hommes qu'elle juge qualifiés pour parler. Nos lecteurs seront ainsi renseignés sur les grandes questions controversées. — ERNEST LAVISSE.

d'absolutisme ; Venizélos était celui qui avait voulu marcher avec l'Entente et par suite lui apporter un certain concours armé, ce qui permettait d'escompter un résultat militaire peut-être appréciable ; pour toutes ces raisons, Venizélos ne pouvait m'être indifférent.

Il peut sembler étrange d'incarner ainsi en un homme toute une orientation. Il m'avait fallu peu de temps pour m'apercevoir qu'en Grèce encore plus qu'en France le peuple matérialise dans un individu ses propres tendances et la recherche de son idéal politique : quand on a longtemps marché sur les routes impériales ou royales, il est bien difficile d'en secouer complètement la poussière.

Sur ce même Venizélos que pensaient les chancelleries?

A Paris, le Quai d'Orsay poursuivait la chimère décevante d'une alliance avec le roi Constantin ; à Londres, le War Office ne craignait pas de rappeler officiellement que Constantin était le cousin du roi George et que sa correspondance, officielle ou non, ne pouvait être arrêtée ni ouverte ; c'était couvrir indirectement toutes les turpitudes du beau-frère du Kaiser — l'internationalisme n'est pas un apanage exclusivement prolétaire ; — quant au tsar, ou plutôt à ceux qui gouvernaient pour lui, tout ce qui avait une teinte d'absolutisme ne pouvait que leur plaire ; à Rome enfin, le parti germanophile n'avait pas encore fait litière de son idéal pour se lancer du côté où il croyait trouver le maximum de bénéfices avec le minimum de risques.

Dans ces conditions, pendant de longs mois, rien de ce qui intéressait le parti libéral grec ou Venizélos ne devait attirer ni surtout fixer l'attention ; Venizélos n'avait-il pas d'ailleurs lui-même invité ses partisans à s'abstenir aux élections illégales de décembre 1915 qu'avait fait décréter le ministère Skoloudis? Cette abstention voulue allait-elle devenir le silence complet — le prélude de la disparition, de la mort de ce qui déjà s'appelait le venizélisme? Non.

L'ennemi héréditaire, le Bulgare, était, non à Noyon, mais aux portes de la Macédoine ; il y avait là un point de vue strictement militaire à ne pas négliger ; patriotisme vrai ou faux, militarisme de commande ont souvent été en Europe l'unique branche de salut des partis aux abois.

Les Venizélistes ne furent pas longtemps à s'apercevoir qu'il y avait là un sentiment à exploiter bien qu'en réalité tout Grec, non par raisonnement mais par atavisme ou réflexe, ait au fond du cœur l'horreur du métier des armes et surtout de la guerre. Fidèle à ce sentiment hellène comme il l'était aussi à ses affinités germaines et à ses intérêts de famille, Constantin voulait la paix ; mais il l'imposait quand même, sans se soucier de l'honneur hellène ; les venizélistes auraient voulu eux aussi la paix, mais s'ils la revendiquaient, ils ne voulaient cependant pas forfaire à l'honneur. Adoptant cette tactique, ils oublièrent volontairement de parler de la politique grecque pour ne parler que des événements bulgares.

Ils me renseignèrent sur tout ce qui se tramait entre Athènes, Sofia et Berlin ; par eux je sus que les forts grecs seraient livrés au premier bataillon qui se présenterait ; par eux je connus la trahison préméditée du 4e Corps grec de Cavalla. Il y a plus. Plusieurs fois d'aucuns d'entre eux développèrent devant moi, ou devant certains, pour que leurs conversations me fussent répétées, des plans révolutionnaires plus ou moins viables ; je fis toujours la sourde oreille ; nul n'ignore que les Grecs ont toujours aimé à parler et que leurs paroles n'engagent trop souvent à rien ; avec eux est plus vrai que partout ailleurs le vieil adage : il y a loin de la coupe aux lèvres. Cependant, lorsque j'apprenais qu'ils craignaient une intensification des procédés tracassiers et de basse police de leur gouvernement, autant pour les remercier des renseignements militaires qu'ils me fournissaient que pour juger exactement ce qu'ils étaient, ce qu'ils voulaient, ce qu'ils pouvaient, j'envoyais vers leurs lieux de réunion quelques patrouilles de soldats ou de gendarmes français. Cette seule présence réveillait leurs convictions hésitantes : ils reprenaient courage ; d'autre part les royalistes ne passaient pas à des actes coercitifs ; ils hésitaient ; ils se contentaient d'observer ; des deux côtés, on parlait, on cherchait à interpréter nos intentions ; on croyait en d'autres te mes faire ou avoir fait quelque chose ; les journées passaient ainsi sans à-coup ; je ne demandais pas autre chose.

En Macédoine, la terre classique du pot de vin, il aurait été facile d'acheter des individus et même des individualités.

Personnellement je n'y songeai même pas. Qui s'achète aujourd'hui se vendra demain. Dans mon service de renseignements, tous savaient bien que je ne tolérerais pas une dérivation de l'activité de n'importe qui, ou un désaxement des ressources mises à la disposition de l'armée, en vue de besognes pouvant, quoi qu'il puisse être dit, avoir uniquement pour résultat d'embrouiller encore plus une situation politique locale trop souvent presque inextricable. A Athènes, l'or germain devait acheter des consciences ; à Salonique, l'argent français était inutile, il y avait des baïonnettes ; c'était nécessaire et suffisant pour n'avoir pas besoin de recourir à la cavalerie de Saint-Georges.

L'administration grecque poursuivait, traquait tout commerçant, tout habitant suspect de venizélisme, et cherchait à faire des trusts dont bénéficieraient seuls les partisans de la royauté intégrale. Il y avait là pour nous une indication ; par mon ordre, dans toutes les questions soumises à l'influence ou à la décision des autorités françaises, aucun ostracisme ne devait frapper les venizélistes, et, si parfois il y a eu ainsi une lueur de favoritisme, elle a été des plus voilées et n'était que le reflet, la réaction logique à l'action germaine des royalistes; elle rattachait indirectement à la cause de l'Entente les convictions parfois chancelantes ou teintées de mercantilisme de trop nombreux Macédoniens. Jusqu'au mois de mai 1916, le parti venizéliste ne cherchait-il pas d'ailleurs comment engager le fer?

En février, lors de mon voyage à Athènes pour une rencontre avec le roi, j'avais profité de la circonstance pour me rendre chez Venizélos. J'avais évidemment — n'en déplaise aux pontifes de la Carrière — parlé avec lui des questions grecques : unique représentant des Alliés en Macédoine, ne devais-je pas lui montrer que je ne me cantonnais pas exclusivement dans le domaine militaire? Ne devais-je pas lui exposer les répercussions inévitables que les arcanes de la politique et de la diplomatie hellènes apportaient aux événements militaires mêmes? Venizélos avait été intéressant, séduisant. Mais il n'était pas difficile de se rendre compte que, confiant ou non dans la force de l'Entente, il escomptait surtout le temps pour amener une solution, qu'il ne cherchait

pas à saisir une occasion aux cheveux, qu'il se déciderait lorsque les événements en cours lui auraient facilité, suggéré ou dicté une décision.

*
* *

L'occupation du fort de Rupel par les Bulgares en mai 1916 permit tout à coup à Venizélos de montrer l'opposition exclusivement patriotique qu'allait adopter son parti; il était facile de jouer les fantaisies les plus entraînantes avec un pareil leitmotiv; parallèlement, les Alliés esquissaient une intervention diplomatique; les résultats de cette double campagne furent bientôt tangibles et se traduisirent par la chute du cabinet Skoloudis (20 janvier 1916). D'autre part, à Salonique, au début de juin également, pour répondre à la prise de Rupel, l'état de siège avait été proclamé ; Londres avait fini par céder aux objurgations de Paris. L'armée d'Orient n'allait donc plus être le jouet des embûches grecques; mais de ce fait, dans toute la Macédoine occupée par nos troupes, les venizélistes, sans avoir fait un effort, sans avoir couru un risque, allaient avoir les mêmes droits que tous les autres citoyens grecs ; il leur devenait en d'autres termes possible, aisé de montrer si réellement ils voulaient oser quelque chose. Sans doute Venizélos s'abritait encore derrière la crainte, d'ailleurs fort honorable, de déclencher la guerre civile ; il paraissait encore vouloir ne pas bouger. Mais arrive encore un fait nouveau; l'attaque bulgare du 17 août qui s'avance jusqu'à la Strouma d'un côté, jusqu'au lac d'Ostrovo de l'autre. Il y avait sûrement là l'occasion cherchée, désirée, entrevue jusqu'alors vaguement, de franchir le Rubicon ; il pouvait en être appelé contre Constantin félon et il était possible de se poser comme faisant bloc avec l'Entente contre l'agresseur commun : au point de vue intérieur comme extérieur, le terrain pour engager la lutte semblait des plus favorables.

Restait l'exécution. Un mouvement révolutionnaire n'a toute chance d'aboutir que lorsque l'autorité, qui détient le pouvoir, ou le tolère ou l'appuie. Il suffit de se rappeler chez nous l'avènement du Gouvernement de Juillet et de la seconde République, la proclamation du Consulat, du second Empire,

pour être fixé à cet égard. Or, depuis la proclamation de l'état de siège, je détenais légalement l'autorité à Salonique. Il n'y avait pas à espérer que j'appuierais une révolution; je ne voulais pas m'immiscer dans des questions qui pouvaient mener trop loin et avoir dans les chancelleries européennes des lendemains incertains ou douloureux. Une simple neutralité de ma part pouvait-elle faire escompter un succès? Les venizélistes le crurent. Ils furent d'ailleurs beaux joueurs: ils m'annoncèrent la formation d'un comité révolutionnaire de salut public et me communiquèrent en partie le programme du comité.

« Le Comité de Salut public a pour but la défense des intérêts nationaux, soit le rétablissement de l'État dans son intégrité, la réalisation des aspirations nationales en général par la collaboration militaire de l'État grec avec les puissances qui sont naturellement ses alliées et ses protectrices.

» Le Comité demandera que les pouvoirs civils et militaires soient placés sous sa dépendance absolue.

» Le Comité décrétera incontinent la mobilisation générale et obligatoire dans toute la Macédoine.

» Il invitera le peuple grec à prendre part au mouvement national.

» Il assurera l'entretien financier de la révolution avec les revenus publics de toutes les provinces qui se joindront au mouvement.

» Il appliquera les dispositions de l'état de siège contre toute organisation sociale, contre tout individu qui manifesterait d'une façon quelconque des tendances contraires à celles que représente le Comité.

» Il châtiera implacablement les traîtres à la patrie. »

L'intérêt supérieur militaire de l'Entente exigeait, à mon avis, de laisser faire. Tout ce qui pouvait contribuer à saper la Grèce allemande ne pouvait que nous servir. Il m'était en outre facile de répondre à toute question venant de Paris à ce sujet que j'avais été invité à plusieurs reprises à ne pas me mêler des affaires politiques intérieures grecques.

Au reste, il faut l'avouer, j'accueillis l'annonce d'un mouvement révolutionnaire avec le plus grand scepticisme. Venizélos, en mai, après Rupel, n'avait-il pas déjà publié *urbi et orbi* qu'il allait lever l'étendard de la révolte? « J'irai à Salonique, je proclamerai un gouvernement provisoire et lancerai un appel au peuple contre les Bulgares, mais sans prendre position contre le roi. » Quelques jours plus tard il avait encore

déclaré : « Le roi restera isolé à Athènes avec la police et les seules troupes de la garnison. Je lui ferai alors proposer de se rallier à la cause nationale et de se mettre à la tête de l'armée. Si le roi refuse, sa déchéance sera proclamée. »

C'était un plan ; personne ne l'avait même amorcé. Je n'avais d'ailleurs jamais compris tous ces *distinguo* à l'égard de Constantin. J'avais même pensé que Venizélos, en discourant ainsi, voulait surtout m'empêcher de proclamer l'état de siège à Salonique, pour sauvegarder ce qu'il a été convenu d'appeler la souveraineté grecque; la Conférence de la Paix n'avait pas encore montré l'inanité de ce dogme diplomatique. J'avais enfin haussé les épaules lorsqu'il m'avait été suggéré que Venizélos ne voulait pas rentrer à Athènes dans les fourgons des Alliés. Un ministre grec peut bien jouer les Talleyrand, surtout lorsqu'il en a l'envergure ainsi que peut-être bien la carence de scrupules.

Quoi qu'il en soit, par suite des circonstances, en août 1916, Venizélos voulait peut-être une révolution, mais, comme en mai ou juin, il n'osait la faire. Les venizélistes, plus entreprenants que leur chef, voulaient peut-être secouer le joug royal, mais ils craignaient de se compromettre. Et cependant, Venizélos et venizélistes aspiraient à prendre le pouvoir ; mais, pour y arriver, Venizélos comme venizélistes s'ingéniaient à ne rien risquer. Un ancien président du Conseil reste toujours ce qu'on appelle un homme de gouvernement, même lorsque dans sa jeunesse il a été comitadji. Il hésite à jouer ce qui se nomme le renom de son passé ou l'espoir de son avenir. Les disciples ont parfois plus d'audace. Ils le prouvèrent en constituant spontanément un comité de salut public. En faisaient partie deux lieutenants-colonels, Mazaraki, Zymbrakaki, un ancien préfet de Salonique, Argyropoulos, une intelligence ardente, Sanas et quelques autres. Je fus cependant étonné lorsque, le 30 août, le mouvement projeté finit par avoir lieu: j'en rendais compte à Paris en ces termes :

Un comité de salut public s'est formé à Salonique et a lancé proclamation pour Macédoine à côté Entente. Colonels Zymbrakaki et Mazaraki ont pris possession services appuyés par toute la gendarmerie et artillerie.

Dans l'après-midi, la gendarmerie se présentait devant mon quartier général dans un ordre et une tenue impeccables; son chef, le lieutenant-colonel Zymbrakaki, vint me déclarer qu'elle se rangeait avec nous contre les Bulgares; c'était un renfort; j'en avais besoin; je ne pouvais qu'acquiescer; j'attendais la suite. Le préfet de Salonique, Athénogène, un homme charmant, ex-député libéral, si mes renseignements sont exacts, mais très royaliste puisque propre neveu et héritier éventuel de Skoloudis, semblait se rallier le soir à la révolution ; il continuait en effet à administrer au nom du Comité de Salut public, tout en restant en liaison avec le gouvernement d'Athènes. Est-ce sous cette influence, est-ce sur un télégramme militaire d'Athènes que tout allait s'embrouiller? Je l'ignore. Je sais seulement que dans la soirée venizélistes et royalistes de Salonique, fonctionnaires et militaires, cherchaient une formule pour se mettre d'accord et un *modus vivendi* acceptable pour tous. Mais l'artillerie avec le lieutenant-colonel Mazaraki avait fait cause commune avec la gendarmerie. Bientôt deux forces militaires allaient se trouver en présence. Avec l'une d'elles, — gendarmerie et artillerie, — il y avait quelques jeunes officiers ayant et poursuivant un idéal, quelques vétérans des luttes politiques passées se rappelant l'époque où Constantin, diadoque, avait été par les officiers expulsé de l'armée ; de l'autre côté, le colonel Tricoupis, chef d'État-Major du IIIe Corps d'armée, se targuait de représenter la légalité, et pendant la nuit prenait des mesures pour abattre, — militairement, si c'était nécessaire, — la révolution d'un jour. Les forces royales étaient groupées autour du quartier général du 3e Corps d'armée; les forces venizélistes les encerclaient à 200, 500, parfois même à 800 mètres; des coups de feu finirent par s'échanger. C'était fatal. Il était environ 4 heures 30. Je me rendis immédiatement sur le Champ de Mars, face au quartier général où se trouvaient les venizélistes. Il me fallut peu de temps pour comprendre qu'ils paraissaient ne plus vouloir se contenter de la solution boiteuse, du compromis envisagé quelques heures auparavant. Un engagement général ne me semblait pas impossible. Il était inadmissible que j'y assistasse impassible; je ne pouvais pas jouer le

rôle dont se seraient accommodés les Grecs en décembre 1915 lorsqu'ils osaient me faire connaître que, si les Bulgares s'avançaient, ils se retireraient et nous laisseraient devant leurs yeux vider notre querelle en champ clos. Il fallait que je n'eusse pas à m'occuper de ce qui pouvait se faire à Salonique. La veille, tout s'était passé en palabres, défilés, conciliabules ; je n'étais pas intervenu. Pendant la nuit, le colonel Tricoupis avait pris une attitude qui changeait du tout au tout la marche des événements ; je lui fis connaître que j'entendais faire cesser immédiatement toute chance de collision; d'autre part, je ne savais pas ce que pouvait réserver l avenir, et la présence de troupes royalistes grecques dans Salonique, si jamais une attaque ennemie se produisait, avait été pour moi l'objet de bien des réflexions ; leur évacuation de Salonique avait été maintes fois envisagée et même discutée ; je profitai par suite des événements pour liquider cette question : à Salonique plus de troupes grecques obéissant aux ordres d'Athènes, c'est-à-dire de Berlin. J'exigeai par suite le désarmement immédiat de la division royaliste grecque de Salonique ; j'envoyai les hommes de troupe dans notre camp de travailleurs ; c'était pour eux une position d'attente ; quant aux officiers, leur présence pouvait devenir un danger; je les embarquai, direction Athènes. Le coup d'État du 30 août avait eu pour l'armée d'Orient une conséquence : la disparition de la Macédoine de toute force régulière grecque inféodée à l'Allemagne.

Le Comité de Salut public devenait de son côté maître de l'administration grecque à Salonique ; sans à-coup, il se substituait au régime d'antan. A la révolution victorieuse, il fallait cependant un chef ; les sept dirigeants du Comité de Salut public firent appel au général Zymbrakaki. Il vint, et fit appel à son tour à Venizélos. Je continuais mon inertie bienveillante. Mais ce simple exposé de ce qui s'était passé pendant ces deux jours étranges montre combien de fois j'aurais pu laisser dans le néant ou briser dans l'œuf le venizélisme encore presque inexistant. Sans moi, sans la responsabilité que je n'ai pas craint de prendre, que serait-il advenu de la Grèce de Venizélos?

*
* *

Il arriva à Salonique le 9 septembre. Le roi Constantin aurait pu le faire arrêter, il l'avait laissé partir. Pourquoi? Un compromis était-il possible entre eux deux? Malgré leur antinomie, la chose n'est pas invraisemblable ; elle m'a été assurée, je ne l'ai pas crue.

D'aucuns ont d'ailleurs été plus loin ; à maintes reprises ils se sont ingéniés pour essayer un rapprochement, sinon une collaboration entre Constantin et Venizélos ; ce concept n'a pas été réalisé mais rien ne dit que la marche des événements n'eût pas amené ce résultat. Sans l'appui que je ne lui ai jamais marchandé, Venizélos aurait-il été toujours aussi intransigeant?

Ses fidèles pourront dire à un autre point de vue qu'il s'est opposé à la proclamation d'une République dont il aurait été le président. Sa connaissance de l'échiquier européen où les monarchies sont encore puissantes, sa connaissance de ses compatriotes en grande partie encore royalistes et en presque totalité plus ou moins achetables, ont été vraisemblablement la cause de cette abstention; rien n'empêche cependant de croire à un changement d'opinion à ce sujet si, après la Russie, l'Autriche, l'Allemagne, à leur tour l'Angleterre et l'Italie finissaient par ne plus vouloir de monarchie.

Quoi qu'il en soit, il débarquait à Salonique; désormais la ville convoitée ne pouvait plus que rester grecque : Constantin jouait la partie sur l'Allemagne, Venizélos sur l'Entente.

Je ne pouvais aller le recevoir à son arrivée ; son gouvernement n'était pas reconnu. Mais puisque Venizélos devenait Salonicien, puisqu'il est toujours intéressant et agréable de pouvoir connaître un homme d'État dont la réputation est incontestée et incontestable, puisque j'allais avoir à causer ou traiter avec lui de questions intéressant l'armée d'Orient, il fallait qu'il reçût un bon accueil. Des dispositions furent donc prises pour qu'un enthousiasme spontané ou non pût éclater ; ce fut une fort belle journée.

*
* *

Qu'allait faire Venizélos? Pour se faire accepter, il emboucha tout d'abord uniquement la trompette guerrière. Son

gouvernement? Un triumvirat ; avec lui deux militaires, un général, Danglis, un amiral, Condouriotis. Tous trois regardent la frontière, aucun d'eux ne parle d'Athènes. Mais puisque le Bulgare devient la seule préoccupation, pour le combattre il faut des troupes et encore des troupes. Alors apparaît la difficulté. Les volontaires sont plutôt rares ; le gouvernement athénien ne facilite évidemment pas l'exode vers Salonique. Le corps des officiers est germanophile en grande partie ; où trouver des ressources pour faire grand? et il faut cependant faire grand, afin de s'imposer. Jusqu'au grade de commandant inclus, tous les officiers, quel que soit leur passé politique, quels que soient leurs sentiments, leur valeur, sont acceptés dans l'armée à enfanter. Quelle confiance politique et militaire peut donner pareil encadrement? Des officiers arrivent et se vantent de passer aux Bulgares ; le roi d'abord, la patrie ensuite ; vieux principe qui ne date pas d'aujourd'hui et n'a pas une origine hellène. Un commandant fait disparaître ou plutôt ne peut plus représenter le code des signaux secrets qui lui avait été confié, etc., etc.

A défaut de volontaires, soldats ou officiers, il y a l'appel au pays, la mobilisation ; mais pour user réellement de cette ultime ressource, il faut être maître non seulement de Salonique et de la Macédoine, mais encore des îles, de la Grèce continentale. Peu à peu fatalement, Venizélos est par suite entraîné à disputer à Constantin, district sur district, province sur province ; il doit se tailler un vêtement dans le manteau royal et à chaque lambeau décousu, les chancelleries européennes s'émeuvent, s'agitent, protestent.

Villes et cités semblaient cependant vouloir tomber dans le casque de ce nouveau Bélisaire; c'était après la Macédoine, la Grèce et les îles ; Koritza l'albanaise esquissait une soumission imprévue ; l'Épire vacillait et la Thessalie semblait complètement chancelante. Tous ces rêves d'expansion allaient cependant s'évanouir.

*
* *

Par ordre, je dus créer un cordon sanitaire entre la Grèce dite libérale et la Grèce dite royaliste. Par ordre, je dus faire en petit ce qui fut tenté plus tard en grand contre ce qui fut

appelé le bolchevisme. L'histoire a de perpétuels renouveaux ou plutôt les chancelleries ont des procédés continuellement identiques ; progrès, initiative, carrière sont des mots inaccouplables.

Au reste, pourquoi ne pas l'avouer? Enhardi par des succès de propagande inespérés, sûr de mon concours, au moins tacite, se fiant à ses qualités politiques et diplomatiques indéniables, Venizélos avait peut-être trop tôt démasqué son jeu ; les ambitions du gouvernement de la défense nationale étaient devenues trop visibles et les imprudences s'étaient multipliées. Tant qu'elles s'étaient exercées sur les terres où le drapeau français pouvait couvrir les couleurs venizélistes, je n'avais pas oublié qu'il faut parfois passer pour sourd ou aveugle. Mais lorsqu'elles auraient pu dégénérer en discussions brûlantes ou irritantes dans lesquelles la politique toujours divergente des Alliés devait fatalement s'immiscer, je n'avais pas hésité à opposer mon veto. Tels avaient été par exemple les incidents dramatisés d'Ekaterini. Venizélos avait voulu y prendre pied pour descendre en Thessalie. J'avais refusé le passage de gendarmes et par terre et par mer ; sans m'avertir, Venizélos y avait alors dirigé un bataillon en formation à Verria. Aux cris d'indignation poussés par Athènes, Paris et Chantilly ne se firent pas faute de mêler racontars et insinuations; or, c'était par la France que j'avais appris comment le gouvernement de la défense nationale avait essayé de rendre mon veto inopérant.

La zone neutre que j'avais organisée fin novembre aurait pu et semblait même devoir éviter tout malentendu ou conflit. Venizélos finit par le comprendre et jamais plus un seul détachement venizéliste n'y pénétra. Par contre, combien de notes ne furent-elles pas échangées sur les dénonciations mensongères d'Athènes affirmant que grâce à ma complicité les troupes du gouvernement de la défense nationale se massaient au sud de la zone neutre, prêtes à se ruer sur les Thessaliens.

Quoi qu'il en soit, l'existence de cette zone neutre gênait beaucoup Venizélos ; sous prétexte de tenir la balance égale entre la Grèce d'Athènes et celle de Salonique, les Alliés avaient sacrifié la derniére, puisque la Grèce continentale

était ainsi complètement soustraite à sa pénétration. Sans s'en apercevoir, sinon sans le vouloir, Londres et Paris avaient empêché la propagation du mouvement venizéliste, ce qui, indirectement, renforçait la position de Constantin, c'est-à-dire du Kaiser.

Hors de la Macédoine et des îles, les venizélistes dispersés, apeurés se laissaient en effet ballotter au gré de tous les vents; à chaque secousse politique, ils semblaient de plus en plus compromis. Zaïmis avait dû démissionner le 11 septembre: c'était Caloghiropoulos, un ministre d'affaires, qui lui avait succédé ; cette solution prouvait que Zaïmis était trop ententiste. Quand Caloghiropoulos fut tombé, les Alliés n'ayant pas voulu causer avec lui, arriva Lambros (4 octobre). Quelques jours s'étaient à peine écoulés qu'il était facile de se rendre compte que Lambros jouait les Skoloudis au petit pied, et le 1er décembre l'assassinat de nos marins l'élevait sans conteste à la hauteur de nos pires ennemis. Malgré ce crime, grâce à la politique londonienne, n'a-t-il pas fallu attendre jusqu'au 2 mai 1917 pour que les puissances enfin d'accord, au moins en façade, forcent indirectement le roi Constantin à rappeler Zaïmis et redonnent ainsi un vague espoir à ceux chez qui les événements avaient entretenu une inavouée désespérance.

*
* *

Dans ces conditions, quel était le maximum des forces militaires que pouvait jeter à nos côtés, dans la balance, le gouvernement de la défense nationale ? Malgré le mirage qui depuis des siècles entoure la Grèce, l'effort à escompter ne pouvait être considérable. Dans le concours venizéliste, il y avait un poids moral plutôt qu'un appoint matériel. Que de difficultés cependant pour aboutir à un résultat ! Il est permis aujourd'hui de soulever le voile qui entourait ce que fut cette fameuse mobilisation de la Macédoine, où sans cesse retentissaient pour la patrie des appels à une patrie inexistante, à la population d'un vilayet turc devenu province hellène depuis moins de trois ans. Il est facile de s'imaginer ce que pouvait rendre un territoire bariolé comme le costume multicolore de ses femmes, où le village exclusivement bul-

gare voisine avec le village complètement turc, où des écarts valaques, où des nomades roumains s'interpolent çà et là, où Salonique la juive, et la sainte Montagne de l'Athos excipent de leurs droits religieux, appuyés parfois d'or monnayé, pour ne pas fournir de soldats, où quelques vrais Grecs perdus çà et là dans le désert macédonien se targuent de la nécessité de la propagande ou du commerce qui ne doit pas rester uniquement entre des mains judaïques, pour se soustraire eux aussi à l'impôt du sang. Venizélos ne se rebutait cependant pas, et nouveau Sisyphe il essayait chaque jour de faire arriver au but le rocher toujours roulant de sa mobilisation. Que de vieux sergents recruteurs de l'ancienne monarchie française ont dû tressaillir d'aise dans leurs tombes en voyant opérer leurs confrères hellènes ! Que de villages ont dû être cernés par la gendarmerie pour fournir, comme chez nous jadis, le contingent exigé ! Que de coups de feu échangés en Chalcidique et autres lieux pour empêcher le réserviste de prendre la mer ou le maquis ! Que de déserteurs ou d'insoumis accueillis, cachés, parfois choyés dans les couvents de l'Athos, héritiers des traditions en honneur lors des périodes troublées de notre propre histoire ! Péniblement, par suite, arrivaient à se former les unités venizélistes auxquelles nous fournissions d'ailleurs habillement, équipement, nourriture. Le 22 septembre, un premier bataillon avait pu cependant partir pour le front.

Il ne fallait pas qu'il pût avoir un insuccès ; c'était l'intérêt de Venizélos comme celui de l'Entente. D'autre part, il semblait opportun de faire tomber l'animosité des Britanniques contre tout ce qui touchait au gouvernement de la défense nationale. Je négociai donc avec les Anglais, qui tenaient d'ailleurs le secteur le plus calme, et ce bataillon put ainsi gagner la Struma où il fit partie d'un détachement français mis à la disposition des Anglais. Il ne se présentait d'ailleurs pas mal ; mais mettre 1 000 hommes sur pied quand on fait appel aux volontaires de toute la Grèce n'est pas œuvre à faire jaillir l'enthousiasme. J'ai su plus tard que les venizélistes avaient été étonnés, froissés peut-être de n'avoir pas eu à ce sujet éloges, discours, remerciements, que sais-je encore ! On n'attrape pas des mouches avec du

vinaigre, mais avec du miel. C'est entendu. Mais, en l'occurrence, par qui l'arrivée de ce nouveau-né devait-elle être saluée avec le plus de joie? Je recevais 1 000 hommes, inconnus pour moi au point de vue militaire, que j'avais accueillis presque nus et que je devais nourrir. Venizélos au contraire par leur entrée en scène légitimait tout son récent passé, s'implantait grâce à mes démarches au milieu des Britanniques, allait commencer à pouvoir jouer le jeu de bascule cher à tout vrai diplomate hellène en tablant tantôt sur la France, tantôt sur l'Angleterre.

Il fallut au reste attendre jusqu'au 14 novembre pour que deux bataillons aillent rejoindre leur aîné. En mars 1917, il n'y avait encore qu'une division à trois régiments d'infanterie avec une artillerie embryonnaire. Le 19 juin la division de l'Archipel, également à trois régiments, finissait seulement de débarquer à Salonique. Au moment de l'abdication de Constantin, une troisième division dite de Crète complétait ce qui a été l'armée de la défense nationale, les dépôts et la division des Cyclades à peine en formation n'étant pas disponibles pour les opérations. C'était quelque chose sans aucun doute. Mais à quel prix cette collaboration militaire avait-elle été achetée? Il suffit pour s'en rendre compte de passer en revue quelques-unes des difficultés de la mobilisation, dite générale, et de ne plus cacher les incidents que laissait ou faisait naître le gouvernement venizéliste.

Voici les télégrammes qu'il envoyait :

En Crète, sur une partie du territoire, la mobilisation n'a qu'un rendement médiocre : « Envoyez les députés pour réchauffer le zèle des populations et donnez-leur un viatique de 500 drachmes. »

Dans certaines îles, la mobilisation se présente sous un mauvais jour ; les réservistes hurlent qu'ils ne veulent répondre qu'à l'appel du roi, « Envoyez des gendarmes crétois. »

A Chio : « Envoyez du ravitaillement avant la publication du décret de mobilisation. »

A Mytilène, une bourgade s'agite : « Je réclame une compagnie et le règlement de la question financière en suspens. »

En Crète, Venizélos fait payer les allocations dues avant de s'y rendre.

Pour Samos, un représentant du gouvernement ne craint pas, afin de faire hâter les retardataires, de suggérer la promesse de concessions de terres en Asie Mineure.

« Si c'est nécessaire, télégraphie à la même île un ministre, il faut faire régner la terreur. »

Et 700 hommes de la division de l'Archipel désertent quand M. Jonnart arrive en Grèce pour faire abdiquer Constantin et, à la même époque, les officiers d'artillerie venizélistes refusent comme trop archaïque le matériel de 80 de montagne que je leur offre et qui est le seul dont je dispose.

Malgré ces faits que je suivais journellement et qui pouvaient faire douter de la tenue future des contingents hellènes, Venizélos poursuivait peu à peu ouvertement une politique grecque, comme si les armées alliées n'existaient pas sur le sol macédonien.

Était-ce pour faire oublier qu'il les avait appelées en 1915?

A Koritza par exemple, il fut tenté de rééditer ce qui avait réussi à Salonique. Pour que cette cité albanaise pût être grecque après la guerre, Venizélos y avait fait remplacer les royalistes, mais n'avait pu ainsi qu'augmenter les désordres qui agitaient toute la région. Koritza était près du front; j'y appuyais ma gauche; l'ordre devait donc y régner. Je coupai dans l'herbe le venizélisme naissant; le Kaza de Koritza fut autonome; plus de fonctionnaires, plus de troupes grecques; une gendarmerie autochtone, des détachements français (décembre 1916).

Les gouvernements français et britannique avaient fini par accréditer auprès de Venizélos des agents diplomatiques. Depuis mon arrivée, j'avais solutionné pas mal de litiges et avais surtout mis un frein à la rapacité hellénique qui réclamait au centuple les indemnités dues pour dégâts, marchandises cédées, locations consenties, privation du droit de jouissance de propriété, celle-ci fût-elle encore ottomane ou inexistante. Le gouvernement de la défense nationale profita de l'arrivée des représentants français et britanniques pour faire revivre toutes les vieilles questions élucidées, enfler encore ses demandes et réclamer jusqu'au Quai d'Orsay des solutions à tout ce qui avait été cependant déjà solutionné, ressusciter en un mot une foule d'histoires classées, enterrées, tranchées,

sans songer qu'en agissant ainsi, il allait causer ennuis, tracasseries et alimenter les officines du G. Q. G.

Dès le mois de février, le ministre venizéliste des Finances osait interdire de recevoir le billet de banque français dans les caisses de son gouvernement, existant et toléré uniquement par mon bon vouloir. Au fond du cœur de tout Grec ancien ou moderne règne le culte de l'argent et de l'agio. Je devais acheter, même pour les besoins de l'armée venizéliste, avec 100 francs français 80 et quelques drachmes grecs et j'enrichissais ainsi les Grecs royalistes d'Athènes, siège exclusif du monopole du papier-monnaie hellène. Un ministre de Venizélos ne peut oublier qu'il est Hellène d'abord, venizéliste ensuite, en dernier lieu ententiste.

***

Diviser pour régner est un procédé classique auquel le gouvernement venizéliste à peine sorti des langes ne manqua pas d'avoir recours. A Salonique, il y avait des Russes avec des intérêts sur l'Athos, des Italiens aux visées sur Corfou et l'Albanie, des Anglais qui détenaient Chypre et faisaient pivoter toute leur politique orientale autour de l'Égypte et de l'Asie Mineure. Dès son arrivée à Salonique, le ministre des Affaires étrangères, M. Politis, aborda toutes les questions se rattachant à ces divers intérêts avec la dextérité d'une chancellerie héritière de traditions de plusieurs siècles et cherchait pour l'avenir de larges avancements d'hoirie.

Il était d'ailleurs admirablement préparé à ce rôle et servi par une intelligence aussi souple que libérée de tous préjugés. N'avait-il pas été Grec avant d'occuper comme naturalisé français une chaire de droit dans une de nos facultés? N'était-il pas revenu à sa patrie pour occuper un poste envié aux Affaires étrangères d'Athènes, où d'ailleurs pendant la guerre il avait été, sinon l'initiateur cu l'auteur, du moins le rédacteur de toutes les protestations écrites dont Constantin sursaturait les chancelleries européennes? Je n'ai jamais été officiellement mis au courant de ses menées ; le Quai d'Orsay et Chantilly jugeaient sans doute inutile de me renseigner sur les orages qui s'amoncelaient et qui pouvaient cependant d'un moment à l'autre doubler les difficultés de

ma tâche militaire. Le jeu de nos nouveaux alliés, quel que fût leur mode de correspondance, ne m'a pourtant pas complètement échappé.

Au mont Athos existent environ 7 000 moines, dont plus de 3 000 Russes. Ils sont répartis dans une vingtaine de couvents ; Russes, Serbes, Bulgares, Roumains en ont chacun un ; les autres, soit 17, sont aux Grecs. Depuis quelques années les Russes envoyaient à la Montagne sainte de nombreux adeptes ; il s'agissait de conquérir une majorité numérique telle que leur prédominance devînt une réalité ; l'Athos est en effet gouverné par une sorte de synode où chaque couvent ne dispose que d'une voix et où, par suite, les Grecs sont les maîtres, puisqu'ils ont 17 voix avec leurs 17 couvents. De plus cette tentative d'emprise de l'Athos par les Russes avait, m'a-t-il été assuré, un but essentiellement politique ; la création future d'une base navale russe en Méditerranée, si les Dardanelles n'arrivaient pas à être soumises à la domination ou à l'influence tsariste. Dans ces conditions, les Grecs de Salonique cherchaient à créer des incidents et accusaient de tous les méfaits le détachement russe qui, de concert avec une poignée de Français, avait été envoyé à Athos. Le consul général de Russie était maintes fois forcé d'intervenir et de me rendre compte pour apaiser des conflits sans cesse renaissants. De son côté, M. Politis me harcelait pour avoir les noms de tous les moines dont l'arrestation avait été nécessaire ; pour lui, un ravitailleur de sous-marins ennemis devenait, s'il était hostile à l'influence russe, un protégé de choix. J'aurais dû faire occuper l'Athos par un détachement de Sénégalais, n'y plus tolérer police et fonctionnaires grecs, pas plus que soldats russes ; j'aurais eu ainsi la tranquillité et n'aurais pas perdu mon temps à concilier des intérêts aussi byzantins dans la forme que dans le fond. Mais j'aurais été accusé de jeter la France dans une politique antireligieuse. Pour ne pas entraver l'œuvre militaire que je poursuivais en Orient, je me résignai à supporter le cléricalisme grec orthodoxe avec toutes ses immixtions dans le domaine politique international.

Les Anglais au début avaient été très malintentionnés pour la nouvelle Grèce. A Chypre ils avaient laissé la presse salir

Venizélos. En Égypte, où la colonie grecque est des plus florissantes, ils avaient essayé d'arrêter toute propagande venizéliste. Sans se rebuter, M. Politis avait multiplié démarches sur démarches, intrigues sur intrigues. Il avait ainsi fini par avoir l'adhésion de presque toute la colonie à la substitution de consuls venizélistes aux consuls de Constantin ; il avait su du reste jeter du lest quand il l'avait cru nécessaire : après avoir voulu mobiliser tous les Grecs fixés en Égypte, il avait refusé les israélites, parce que, télégraphiait-il, ils désertent en masse ; il se contentait des Grecs captifs dans l'armée turque tombés aux mains des Anglais, il abandonnait toute demande au sujet des Grecs venus du Dodécanèse pour ne pas froisser l'Italie, il ordonnait enfin le 20 mars de donner la plus grande publicité aux succès britanniques ; la France lui était acquise à Salonique ; il n'était pas inutile d'y faire sentir qu'elle pouvait être jetée par-dessus bord et remplacée, même militairement, par l'Angleterre. Est-il possible de passer sous silence les négociations laborieuses pour que tous les Grecs d'Égypte restent sujets grecs ; les Anglais voulaient qu'à la deuxième génération ils deviennent sujets indigènes ; les venizélistes s'y opposaient en arguant qu'ils n'avaient aucune visée sur l'Égypte ; ne trouverait-on pas un télégramme mettant en avant le même motif quand il était question de l'Asie Mineure, de la Thrace, de Constantinople? D'ailleurs dès le mois d'avril, Chypre la britannique était franchement réclamée ; l'Angleterre ne devait-elle pas rationnellement renouveler ses propositions de 1915, d'unir Chypre à la Grèce, puisque la Grèce luttait maintenant dans le camp allié, puisque la carence de ce fait avait seule fait annuler les propositions précitées ? Après de pareilles démarches, comment s'étonner des objections britanniques quand je parlais du gouvernement de la défense nationale? de sa coopération militaire? Comment trouver extraordinaires les croisières des chalutiers anglais pour empêcher la poursuite des déserteurs et insoumis venizélistes? Diriger les autres, n'être dirigé par personne, voilà ce qui avait amené l'Angleterre au superbe isolement d'il y a quelques années ; si l'isolement a cessé, les causes premières de son existence subsistent encore auourd hui.

*
* *

Avec les Italiens, les visées venizélistes se transformaient presque en lutte ouverte. Les îles du Dodécanèse devenaient une nouvelle Alsace-Lorraine. Quant à Corfou, le général Marro, qui y commandait les troupes italiennes, déclarait que l'île faisait partie intégrante de l'irredentisme italien.

Pour envenimer la situation, à Salonique même, soldats grecs et italiens ne se contentaient pas de s'insulter comme les héros d'Homère; ils en venaient parfois aux mains et allaient même jusqu'à recourir à l'assassinat ; témoin par exemple ce guerrier qui, armé de son fusil, abattait froidement ses adversaires lavant du linge à la rivière, près du camp. Ce procédé, sommaire, qui devait faire un certain bruit lorsqu'il fut renouvelé à Fiume contre les Français, soulevait au point de vue juridique et du commandement une suite de difficultés. Au commencement de l'année, M. Politis avait excipé d'un cas à peu près analogue qui s'était passé en Égypte, c'est-à-dire sur une terre en fait britannique, il voulait faire juger par un conseil de guerre venizéliste un Grec qui avait mis bas un Italien ; c'était en effet faire ainsi reconnaître indirectement le gouvernement de Venizélos ; mais à Salonique, ce gouvernement, même avant d'être reconnu, était traité comme gouvernement de fait ; il fallait donc trouver autre chose, se décharger de toute responsabilité sur un conseil de guerre français, par exemple. Le résultat certain de cette mentalité se résumait dans l'impossibilité de faire voisiner Italiens et venizélistes, non seulement sur le champ de bataille mais même ailleurs.

Les Italiens et les Grecs d'Athènes ne flirtaient pas davantage ensemble. L'Épire royaliste était en effet envahie par les contingents que l'Italie royaliste avait à Vallona. Pour simplifier cette situation, spontanément, sans m'en parler, les venizélistes allaient de leur côté intervenir dans cette zone. « Il nous est interdit de nous emparer par une expédition militaire faite au grand jour d'un territoire de l'ancien État », telle avait été la formule trouvée après que j'avais dû établir une zone neutre. Mais rien, ajoutaient-ils, n'interdisait de faire flotter le drapeau du gouvernement

provisoire — qui matériellement était le même que celui de Constantin — sur les territoires qui proclameraient d'abord leur autonomie, puis leur adhésion au gouvernement de Salonique. Pour arriver à ce résultat, il était admis, dans ce pays à convictions raisonnées et profondes, qu'il suffirait d'expulser les quelques détachements royalistes parsemés un peu partout. Que de pourparlers à ce sujet avec la Marine française ou britannique ! Que de télégrammes analogues à celui-ci : « Il faut absolument que les Français expulsent les 150 evzones qui se trouvent à... » Que d'appels aux Sénégalais dont la seule présence devait déclencher enthousiasme et adhésion ! Ainsi furent occupées, sans d'ailleurs que j'en aie été informé sinon *a posteriori* — la Marine agissait dans la zone de Corfou d'une manière complètement indépendante — une série d'îles de la mer Ionienne. Enhardi par ce succès, Papanastasiou, le représentant venizéliste en cette zone, n'hésita pas à s'attaquer à la Grèce continentale et monta une opération dont le premier aboutissant était Preveza. Italiens, Grecs d'Athènes, Grecs de Salonique allaient donc se trouver ainsi face à face, sans que j'aie été averti, sans que j'aie pu par suite intervenir et arrêter un conflit fatal : j'étais le Commandant en chef des Armées alliées en Orient, mais tout ce qui se passait en Grèce hors de la Macédoine était dirigé, inspiré ou accompli par Londres, Rome, Paris, les autorités militaires de Corfou, les escadres, la Rue royale, par tout le monde et par personne.

*
* *

Cette orientation amenait également à confier à une mission, à M. Jonnart, le soin de réaliser le plan que je poursuivais sans trêve depuis plus d'un an : la suppression de l'influence germanique à Athènes par le remplacement de Constantin.

Il est inutile de s'appesantir sur ce qui se passa alors pour arriver à substituer Alexandre à Constantin. Mais il est impossible de cacher que le télégraphe ne cessait de fonctionner entre Athènes et Salonique, Venizélos et ses émissaires à Salamine. Il est peut-être bon de se rappeler qu'à ceux qui télégraphiaient : « Faut-il laisser suspendre les portraits du

nouveau roi? » il était répondu : « Pour le moment et tant que l'accord ne sera pas intervenu, la permission doit être refusée. » Il est nécessaire de se rappeler pour être exactement fixé sur ce qu'était devenu le venizélisme, qu'il était ajouté : « Nous marchons vers un accord. Nous reconnaitrons bientôt le nouveau roi. » Finalement, Venizélos s'embarquait pour Salamine prêt à redevenir Athénien et président du Conseil quand les circonstances — autrement dit la démission de Zaïmis et l'autorisation de M. Jonnart — le permettraient.

Il réussit. Dès sa reprise du pouvoir, pour se consolider, il fit appel à 400 gendarmes crétois de Salonique et à deux régiments de la division crétoise. Peu après, 25 juin, le gouvernement de la défense nationale quittait Salonique. Désormais je n'avais plus à traiter avec un gouvernement issu de la révolution, pour se ranger à côté de l'Entente, mais avec celui de la vieille Grèce dans laquelle s'était produite une simple révolution de palais. Au point de vue politique extérieure, la Grèce officielle devenait évidemment ententiste ; c'était quelque chose, mais à tous les autres points de vue, il n'y avait que quelques changements de personnes ; les procédés de gouvernement restaient les mêmes ; l'administration venizéliste rappelait complètement l'administration des Skoloudis, Zambros ou Gounaris ; M. Politis, ex-confident du roi Constantin, transformé quelque temps en ministre de la défense nationale, se retrouvait ministre du roi Alexandre ; il n'y avait qu'un ministère de plus, et plus tard, lorsque je quittai Salonique en décembre 1917, la Grèce venizéliste était devenue un simple dominion britannique avec un roi fainéant sous un grand maire du palais.

SARRAIL

Ancien Commandant en Chef des Armées alliées en Orient.

LAURENCE[1]

« Laurence, mon amie, je suis tout près de vous, à quelques lieues seulement de la Grande-Ile. J'ai quitté le front de Lorraine où j'ai gagné mon deuxième galon et me voici dans ma famille, prêt à repartir pour Marseille et pour l'Orient. Il pleut trop dans le Nord, et la pluie enlaidit trop sinistrement cette laide chose qu'est la guerre moderne ! Aussi n'ai-je pas hésité à saisir l'occasion favorable : sortir de la boue, revoir la Méditerranée, la Grèce, l'Orient, des pays très vieux, des peuples très jeunes, et peut-être un autre visage de la guerre sous un autre ciel... Dans trois semaines je serai à Salonique, et dans un mois où le Destin voudra bien m'envoyer. Je pars joyeux et les augures me sont favorables, puisque mon vœu le plus secret s'accomplit, puisque à la veille de ce départ vers l'inconnu, je me retrouve si près de vous...

» ... Je viens d'interrompre cette lettre, parce que, tout à coup, je vous ai vue, la lisant... Vous détournez la tête, et si j'étais devant vous, vous me refuseriez votre main...

» Laurence, j'ai eu de grands torts envers vous. J'ai

1. Voir la *Revue de Paris* du 1er décembre 1919.

manqué à l'amitié. Pendant des mois, j'ai accepté d'ignorer votre vie si grave et si pure, et peut-être si douloureuse. Je vous ai retiré ce réconfort que vous receviez, me disiez-vous, par mes lettres, et que j'avais promis de vous donner toujours. Et vous, pour qui toute promesse est sacrée, vous avez considéré mon absence morale comme une trahison. J'en suis sûr... Eh bien ! je ne vous apporte pas de vaines excuses. Je ne prétendrai pas, pour me faire absoudre, que les conditions particulières de mon existence et mes devoirs de soldat m'aient empêché de vous écrire... On sait que, dans les tranchées, toute la France guerrière écrit abondamment... Non, je ne cherche pas à m'excuser. L'homme que je suis ne peut pas mentir à la femme que vous êtes. Il n'est de beauté que dans la vérité, dans la probité du cœur et de l'esprit. Être soi, oser être soi ! Laurence, je l'avoue humblement aujourd'hui : mon silence fut volontaire. J'ai fait l'impossible pour vous oublier, mais si nous étions en face l'un de l'autre, vous auriez la certitude immédiate que je n'y ai pas réussi...

» Vous me répondez :

» — Cette constatation me laisserait indifférente. Lorsqu'il » vous plaît de rompre le silence, il se trouve que j'ai réussi, » moi, à vous oublier. Vous avez démenti l'amitié que vous » affirmiez unique dans votre vie et qui devait résister à » tout. J'ignore quel fut le mobile de votre défection, et il » m'importe peu, aujourd'hui, de le connaître. Suivons » chacun notre route, et bonne chance ! Rien de vous ne » m'intéresse plus... »

» N'est-ce pas là votre pensée, Laurence?

» Je n'attends donc qu'une grâce de vous, une seule : c'est que vous abandonniez toute idée préconçue, et que vous lisiez, jusqu'au bout, cette confession, avant de prononcer les mots qui séparent...

» Quand j'arrivai en mai 1913, au Vert-Village, je regrettais l'Italie et ma petite maison jaune parmi les cyprès de Fiesole — la maison où j'avais laissé tout mon bonheur. L'obligation de passer l'été en Saintonge m'était odieuse, et les habitudes provinciales de ma famille qui ne respectait ni mon travail, ni mes loisirs, me conduisaient peu à peu à

la plus noire neurasthénie. Ce fut vraiment l'instinct de conservation qui me fit chercher la solitude. Tout d'abord, le pavillon de l'Ermitage me plut par son nom symbolique, par sa situation sur la lisière de la pinède, loin des voisinages fâcheux, loin de la plage que déshonorent des villas sans style et des baigneurs sans beauté. De ses fenêtres, orientées à l'occident, je ne verrais jamais que la forêt et très loin, le miroitement de l'Océan sur la sauvage côte occidentale. Privé du ciel toscan et du paysage ciselé par les siècles, pénétré par le génie de l'homme, je sentis que j'aimerais cette nature austère et monotone, dont la robe immuable en toutes saisons n'a que deux couleurs : le vert obscur des pins et le vert bleuissant des vagues. Le vent qui soufflait du large chantait pour moi la même mélopée indéfinie que le vent de l'Adriatique traîne dans la forêt de Ravenne. Je me résignai donc à devenir, pour cinq mois, l'ermite de votre Ermitage.

» Je vous ai raconté une fois — et vous en avez souri — comment je ne vis tout d'abord en vous qu'une personne correcte et un peu sèche, extrêmement scrupuleuse et dont la perfection me glaçait. Les soucis du ménage, le soin d'une mère infirme, occupaient toutes vos heures et par le calme de votre visage vous me rappeliez, avec plus de jeunesse, cette dame inconnue que Philippe de Champaigne a peinte et que l'on dit être madame Arnauld.

» Je ne comprenais pas alors l'œuvre que vous aviez entreprise en instruisant les infirmes de Maison-Rouge. Le docteur Aubenas, me parlant un jour de vous, me révéla la qualité exquise de votre bienfaisance. J'en fus ému, puis intrigué. Je vous observai mieux, je m'enhardis jusqu'à vous offrir des livres, à vous parler de mes travaux et de mes voyages, de ce culte que j'ai pour Dante. Bientôt, je découvris la relation de votre vie morale avec une intense vie intellectuelle que vous dissimuliez jalousement... Votre vertu n'était donc pas vous tout entière? Vous étiez la Charité agissante, mais vous étiez aussi la secrète Sagesse, la clairvoyance et silencieuse Raison. Je vous imaginai religieuse et virginale, mais comme Hypatie et non plus comme sainte Claire.

» Cette idée même que je me fis de vous, après plusieurs semaines de vie côte à côte et dans une intimité de pensées

toujours plus étroite, me parut à la fin de mon séjour assez incomplète, sinon fausse. Il y avait en vous tout ce que j'y avais discerné, et d'autres éléments que je n'arrivais pas à connaître, un mystère plus décevant chaque jour par sa forme chaque jour nouvelle. Le Sphinx thébain proposait une seule énigme au voyageur. La femme n'a peut-être aussi qu'une énigme, mais, pour le désespoir de l'homme, elle pose de mille façons le même problème.

» La difficulté de vous connaître, l'impossibilité de vous interroger, la curiosité passionnée, l'admiration, un peu de dépit, beaucoup de respect, tenaient mon désir en haleine et tour à tour m'enchantaient ou m'irritaient. J'aimais votre froideur qui m'avait déconcerté, au premier moment ; votre gravité, votre mépris de toute coquetterie féminine, et cette modestie ombrageuse où je démêlais l'orgueil le plus rare et le plus opposé à l'ordinaire vanité de votre sexe — l'orgueil, cuirasse que ceignent et bouclent sur eux, strictement, les êtres de haute race égarés parmi les médiocres.

» Telles étaient mes pensées, quand je vous regardais vivre dans votre maison sans joie, ou dans cette infirmerie de Maison-Rouge dont l'odeur et l'aspect faisaient horreur; quand nous marchions, seuls à travers la forêt, quand je vous faisais lire, d'une voix hésitante et basse, les vers que je venais de traduire.

» Je voyais à peine votre visage; à peine aurais-je pu dire la couleur de votre robe, mais je m'efforçais de suivre les moindres mouvements de votre sensibilité. L'être intérieur que vous me dérobiez m'attirait invinciblement. Bientôt, je fus dominé par ce besoin de le connaître. C'était beaucoup plus que de l'amitié ; était-ce de l'amour? Je n'ose répondre... Il y a plus de sentiments dans le cœur humain qu'il n'y a de mots pour les désigner dans l'humain langage. Ma passion était parfaitement chaste. La volupté de la possession spirituelle m'éblouissait, car — je vous en fais l'aveu — celle-là je ne l'avais, autrefois, ni réclamée, ni obtenue. Je n'avais désiré, des femmes, que leur grâce et leur tendresse, et la plus aimée, qui m'avait donné tout cela, n'avait rien de plus à m'offrir.

» J'étais donc sans remords, car ce que je vous donnais appartenait à moi seul, et ce que je vous demandais tacite-

ment, n'appartenait qu'à vous-même. Les reproches que je recevais de Fiesole me choquaient ; j'y voyais une injustice, une marque d'incompréhension, tandis qu'il y avait au contraire, dans cette inquiétude de l'amie lointaine, toute l'intuition divinatrice de la femme qui lui avait fait voir, comme avec ses yeux, le péril encore indéterminé.

» Vous paraissiez ignorer — et je crois que vous ignoriez véritablement — ce qui se passait en moi. Un désir sensuel, même inavoué, vous eût troublée et mise en garde ; mais votre regard trouvait mon regard toujours calme et ma main ne s'enfiévrait pas en touchant la vôtre.

» Et puis, un matin de septembre... — ah ! tous les détails du lieu et de l'heure sont présents à mon esprit ! — je suis seul dans cette pièce basse du pavillon que j'appelle ma cellule. L'ombre des pins verdit la fenêtre et flotte sur la chaux des murailles, sur le carrelage noir et blanc fraîchement arrosé. Mon regard, quand il se détourne du livre que je lis, caresse les rayons de bois brun qui forment ma bibliothèque, la longue table couverte de papiers où, dans un vase de grès, couleur de terre, une branche de pin, avec ses fruits et ses aiguilles, raconte à ma rêverie le poème de la forêt. Le calme de cette cellule a quelque chose de divin, comme si un ange avait passé là, écrivant de son doigt céleste, sur la blancheur immaculée du mur, le mot qu'on lit dans les monastères : « Silence ! » Je goûte la perfection du repos, loin du monde, loin de ma vie ancienne, sans regret et sans désir, mais avec un pressentiment vague, qui ne trouble point ma paix. Je sais que la douceur de ce moment contient la promesse d'une autre douceur : ainsi, dans un chant, la note suspendue annonce la note qui va suivre et qui achèvera la mélodie. Le livre, ouvert devant moi, s'accorde à la suavité du matin. Le hasard a mis sous mes yeux une scène du *Purgatoire*, la scène délicieuse où Dante rencontre Matelda qui va seule, chantant et cueillant les petites fleurs vermeilles et jaunes sur la prairie, « belle dame qui se réchauffe aux rayons d'amour »...

» Soudain, la porte s'ouvre, si doucement que je n'entends pas la clé tourner dans la serrure et le lourd vantail se rabattre. J'ai seulement la sensation d'une lumière parfumée qui

se répand dans ma cellule, comme si le soleil et l'âme des fleurs n'étaient qu'un seul délice pour mes sens... Et vous voici devant moi, frêle dans cette robe brune que je nommais votre robe de clarisse, les paupières baissées, les joues un peu rosées par l'air matinal, un sourire aux lèvres, si grave et si doux qu'aucune parole n'est aussi grave et aussi douce. Vos mains portent une gerbe, non point de fleurs, mais de ces feuillages que le temps n'altère point : le laurier, le pin, le lierre, le houx luisant et le genêt. Vous me dites : « Voici ce » que la forêt vous envoie. » Et je pense : « O Matelda ! que » m'annoncez-vous? »

» Les jours passent, et j'ai parlé de départ... Ensemble, nous avons travaillé, causé, rêvé peut-être, et nous sommes des amis, et vous semblez tenir à moi, mais j'ignore toujours votre plus profonde vie intérieure, comme vous ignorez ma vie extérieure et sociale. Je souffre à la pensée que votre affection ne va pas au véritable Dominique Pellegrin, qu'elle lui est volée en partie par le personnage à demi fictif que vous appelez de ce nom. Il me paraît que, ne connaissant rien des passions, vous pourriez peut-être en deviner la nature et les conséquences comme vous devinez la poésie dantesque à travers ma pauvre version française. Et je décide de parler... C'est sur la lisière de la grande plage où se brise l'Océan. Je raconte ma vie, ma jeunesse éprise de science et de beauté, mon labeur forcené, mes fugues et mes folies, ma passion de l'aventure et mon goût de la retraite studieuse, mes amours et mon amour. Je dis la grâce et la noblesse de celle qui a tous droits sur ma vie, par l'éclatant sacrifice qu'elle me fit, de son honneur social et de sa fortune, par sa fidélité, par ses douleurs... Et tandis que je me proclame heureux de mes liens, je m'étonne tout à coup d'entendre mon discours retentir en moi, comme dans le silence d'une chambre vide.

» Cruel monologue ! Vous ne m'aidez pas ; vous ne m'interrompez pas ; vous ne quittez pas des yeux un vol de mouettes qui blanchit une épave ensablée. Et quand je vous demande :

» — Ai-je bien fait de me confier à vous? Après un tel » aveu, suis-je votre ami plus ou moins que tout à l'heure?

» Une jeune fille ne comprend pas toujours certaines situa-
» tions que le monde appelle immorales... »

» Vous souriez avec une indéfinissable ironie.

» — Je ne suis pas une jeune fille; je suis une vieille demoiselle
» qui s'en tient à la morale commune, mais qui ne se permet
» pas de juger les hommes supérieurs. J'aurais un peu de
» ridicule à vous approuver ; beaucoup de ridicule à vous
» blâmer. Épargnez-moi cette petite épreuve, et croyez que
» notre sincère amitié est tout à fait indépendante de... vos
» liens... »

» C'est tout. Je comprends que vous ne me rendrez jamais confidence pour confidence.

» Je retourne à Fiesole, avec le sentiment insupportable d'un échec. Il me semble que j'ai été maladroit, peut-être odieux. Et quelquefois, je souffre comme d'une injustice que j'aurais subie. Je vous ai ouvert mon âme. Vous avez regardé, d'un œil indifférent, le secret que je vous livrais. J'ai senti le soufflet léger de votre raillerie... « La morale commune?... Je suis une vieille demoiselle... »

» Quelqu'un a gâté notre amitié délicieuse. Est-ce moi, en parlant? Est-ce vous, en ne parlant pas? Je me sens dans l'équivoque et l'incertain... Et cette sensation, je ne suis pas seul à l'éprouver. Celle dont la tendresse sans relâche m'épie, veut se persuader que je suis malade... Il est vrai que j'ai changé... Je ne trouve aucun plaisir loin de vous ; et je n'aurais aucun plaisir près de vous, me semble-t-il, puisque vos lettres les plus affectueuses me mécontentent, et que je vous écris sans joie...

» Mon livre est achevé; il va paraître, mais la guerre éclate. Alors, je veux que vous ayez une pensée pour moi. Je vous envoie un billet qui pourrait être un adieu... Après la Marne, après l'offensive des Éparges, puis sous Verdun, je vous écris encore... Une permission, enfin ! Si j'allais à Saintes, si j'allais plus loin encore — chez vous?... Mais celle qui a droit sur ma vie est accourue? Qu'a-t-elle deviné? Que craint-elle? Je devine son angoisse. Je me rappelle votre froid dédain... Et je me fais alors le serment de rentrer dans le silence et de laisser venir l'oubli...

» Et l'oubli vient ; le temps coule. La guerre a cessé d'être

nouvelle et exaltante ; elle a engourdi ma pensée, durci ma sensibilité comme mes mains qui sont gercées et calleuses. L'habitude a détruit l'affreuse poésie du combat et la volupté excitante du risque. Parfois un lourd ennui m'accable; mais la simple et courte philosophie du soldat remplace le dilettantisme de l'artiste. Je me suis rangé, moi aussi, à la morale commune.

» Ma résolution paraissait bien solide encore, l'autre jour, quand j'arrivai ici.

» Les mêmes affaires qui avaient nécessité ma présence, en 1913, se sont terriblement compliquées depuis la guerre. Je dus, à la prière de ma famille, aller voir un de nos cousins, espèce de paysan très âgé, presque impotent, qui habite un bourg de la côte. Quand la visite fut faite, il me restait une demi-journée à perdre, avant de reprendre le train. Pour me libérer d'une compagnie qui me pesait, je manifestai le désir d'une promenade à pied, dans la campagne.

» Le pays n'a rien de particulièrement beau. Je tâchais de m'émouvoir avec des souvenirs littéraires. Fromentin a décrit ces paysages de Saintonge et d'Aunis, ce ciel vaporeux, ces prairies, ces arbres pâles et légers, cette terre humide où le limon rejoint le sable, où le sable se mêle d'eau marine, où tous les éléments se pénètrent et se fondent, comme au bas pays hollandais. Mais le paysage était pétrifié sous un vent glacial. Il ne répondait à aucune de mes pensées et je m'y sentis extraordinairement solitaire.

» Je poussai jusqu'à la côte vaseuse qu'abandonnait la marée descendante. Sur les eaux vertes et grises, rebroussées par le vent, la Grande-Ile apparut, nuage sombre au ras du ciel sombre. Elle sortait de la mer avec ses dunes, ses pinèdes, sa forteresse démantelée — avec votre fantôme et mes souvenirs...

» La Grande-Ile ! Mon regard errant du Fortin à Saint-Eutrope et du Sémaphore au Vert-Village, pouvait déterminer exactement la place de votre maison. Vous étiez là, mon amie, ô mon amie ! Si proche et cependant inaccessible, perdue dans la masse brumeuse de la forêt qui ne connaît pas d'automne et de printemps et qui est, comme vous croyez être, toujours pareille à elle-même... « Que fait Laurence? me

disais-je, où est-elle en cet instant? Assise près de sa mère, un ouvrage de couture aux doigts? Penchée sur un lit d'enfant? Seule, dans ces chemins sablonneux que nous avons parcourus ensemble? Seule, sur la gréve désolée où le soir descend ? Elle contemple ce ciel ardoisé, cette bande de lumière jaune qui se rétrécit à l'horizon, les vols de mouettes mêlés aux écumes flottantes. Face à la mer, le vent des grands espaces l'enveloppe. Tout à l'heure, elle reviendra seule et retrouvera la trace de ses pieds sur le sable ; elle se rappellera peut-être mes pas marqués auprès des siens ; elle cueillera, en souvenir de l'amitié défunte, l'immortelle des sables dont j'aimais tant l'âpre odeur, et les chardons argentés, qu'un peu d'azur colore, fleur chaste et dure, comme une vie sans amour. »

» J'ai connu les troubles les plus violents des passions ; jamais ce trouble... Il n'était pas dans ma chair et dans mon sang, mais au plus profond de mon être pensant et sensible. Il m'effrayait, parce qu'il était nouveau pour moi, obscur, intolérable comme l'obsession commençante de la folie. Plus sensuel, il ne m'eût pas donné cette sorte d'épouvante mystique. Une puissance s'était levée de la mer et pesait sur moi, plus forte que l'amour qui est plus fort que la mort.

» Je revins à Saintes dans un état indescriptible qui tenait de la joie et du désespoir. Tantôt, j'étais prêt à partir vers vous, sûr que tout malentendu s'éclaircirait, que toute prévention tomberait quand nous serions l'un devant l'autre ; tantôt je mesurais avec effroi l'abîme que creusent treize mois de silence, et sur votre visage impassible, je lisais, comme sur la couverture d'un livre fermé, un mot que je ne pouvais comprendre mais qui avait la force impérative d'une interdiction.

» Le débat s'achève ; ma décision est prise. Je veux vous revoir.

» Si je vous savais heureuse, je n'aurais rien à vous demander, parce que je n'aurais rien à vous offrir. Mais ce peu de bonheur que vous promet ma tendresse, pourquoi, m'ayant compris et m'ayant pardonné, le refuseriez-vous?

» Je n'ose écrire ici les mots que je n'aurais pas le droit de

prononcer, ces mots, si légers aux lèvres de la jeunesse, qui engagent tout l'avenir. Je suis un homme mûr et je suis soldat. Mon avenir est peut-être limité à quelques semaines. S'il dépasse la durée inconnue de la guerre, il est malgré tout comme une route dont j'aperçois la fin, et sur lui l'ombre du passé s'allonge, au soleil déjà déclinant.

» Votre avenir est plus vaste devant vous, mais vous n'y voyez même pas l'ombre d'un beau souvenir projetée sur le chemin nu. Vous n'avez pas aimé, souffert, vécu véritablement selon la loi de nature. Votre vie que j'ai admirée me déconcerte, comme un paradoxe inutile, un exercice de mortification pratiqué par un ascète qui n'aurait jamais eu la foi. Tout ce que vous faites de plus méritoire contredit votre caractère et votre tempérament ; votre vertu ressemble à un verdict de mort prononcé par vous, contre vous-même. Votre intelligence se meut dans le vide ; votre orgueil jouit de s'abaisser aux plus pénibles besognes. Vous n'êtes pas de celles que leur vocation conduit vers la misère morne, la laideur, la souffrance aggravée d'imbécillité... Dussiez-vous me haïr pour ma franchise, je dirai que vous n'avez, en vous, aucun instinct réel de maternité. Dévouée aux enfants, vous n'aimez pas les enfants. Qu'aimez-vous donc, Laurence ? De quel rêve tué avant l'éclosion portez-vous le deuil éternel?

» Amie, amie unique et bien-aimée, je veux être celui qui vous connaîtra dans la vérité de votre âme. Un jour, ne serait-ce qu'un jour ! Que votre cœur s'ouvre au mien, que votre pensée profonde se livre, comme se livre ici la mienne. Un jour, un seul jour, et puis, à jamais, le souvenir de ce jour !... Une fois dans votre vie, vous aurez été *vous-même*, pour un amour qui n'aime en vous rien d'étranger. Je n'attends de vous que cela, ce don suprême et très pur. En échange, vous aurez tout ce qu'un homme peut donner de son âme, une tendresse si forte qu'elle résistera à l'absence et aux années, si douce qu'elle pénétrera, de loin, toutes les minutes de votre vie.

» Il y a des âmes pareilles à des lampes d'or, merveilleusement claires et brillantes. Mais on a jeté sur elles un triple voile : le monde perçoit à peine un rayonnement affaibli... La

lumière brûle, et elle s'éteindra sans que personne ait soulevé les voiles. Flamme solitaire, pensée secrète, cœur brûlant et mystérieux. vous consumerez-vous vainement, Laurence, ô lampe voilée ?

» Maintenant, décidez de nous. Je vais partir. Il faut que je rejoigne mon détachement à Marseille et ma permission s'achève lundi : dans trois jours. Les heures valent des années.

» Aller au Vert-Village, vous surprendre? Non... Je veux que cette lettre ait précédé notre rencontre, et que vous sachiez dans quel sentiment je reviens vers vous. D'ailleurs, il me serait impossible de faire le voyage dans une seule journée : aucun train ne correspond exactement avec le vapeur qui va de la Pointe au Fortin. Celui qui part de Saint-Eutrope pourrait vous amener, au contraire, une heure après l'arrivée du bateau.

» Je me suis renseigné; j'ai fait et refait les calculs d'horaires qui ne m'ont laissé aucun espoir de vous joindre si vous ne venez pas au Fortin, dimanche. Et c'est la grâce que j'attends de vous. Ne me la refusez pas, quel que soit l'accueil que vous me réserviez, et quand bien même vous m'apporteriez seulement un adieu sans retour.

» Je descendrai à l'hôtel de France. Nous y sommes connus tous les deux, et comme nous n'aurons rien à cacher, votre présence ne scandalisera personne. Les raisons ne vous manquent pas pour justifier ce court voyage que vous faites souvent. Et puis, les plus sévères convenances ne permettent-elles pas, en temps de guerre, d'aller souhaiter bonne chance au soldat qui passe et que peut-être on ne reverra plus?

» A bientôt, Laurence, à bientôt, mon amie... Je vais compter les minutes, jusqu'à dimanche... Ah ! j'ai peur, tout à coup ! J'hésite à vous envoyer cette lettre où j'ai jeté, pêle-mêle, tout mon cœur avec ses audaces, ses scrupules, ses regrets, sa tendresse si mal exprimée par les mots...

» Je baise vos mains.

» DOMINIQUE »

V

Des volets claquèrent contre un mur, au rez-de-chaussée; puis ce fut le silence, un étrange silence ouaté qui ne ressemblait pas à celui des autres matins. Alors, Laurence de Préchateau se réveilla. Il était sept heures, et pourtant elle hésitait à sortir du lit, à cause du grand froid et de sa fatigue.

Sous ses paupières fermées, des images défilèrent : la course nocturne parmi les pins qui gémissent comme des âmes, le cercle infernal où la vivante avait cru s'égarer dans la forêt de la damnation... Bientôt, les images appelèrent un autre souvenir. Laurence étendit le bras et, sur la petite table de chevet, trouva la lettre de Dominique.

Une onde de colère la parcourut. Elle se mit à rire, en froissant l'enveloppe entre ses doigts un peu tremblants. Et tout haut, elle protestait :

« Je n'irai pas !... ah ! non ! je n'irai pas !... »

Elle s'indignait, comme une femme surprise en sa nudité s'irrite et crie... Vraiment, Dominique Pellegrin avait-il voulu se moquer d'elle? Il daignait se rappeler qu'elle existait, après l'avoir supprimée de sa vie, pendant treize mois ! Et maintenant, il revenait et il demandait quoi? Peu de chose sans doute ; le secret de celle qu'il comparait à une lampe sous un triple voile, le secret des secrets, que tout être un peu fier dérobe jalousement à l'amour même, et qui fait sa gloire ou son opprobre devant Dieu. Laurence de Préchateau est-elle une révoltée ou une sainte? Est-elle une humble servante des pauvres et des petits ou une virtuose du sacrifice volontaire? Voilà une énigme bien irritante et faite pour surexciter ce désir de possession qui est l'essence de tous les sentiments de l'homme pour la femme... Sans doute, la dame de Fiesole n'avait plus rien de mystérieux. C'était un livre lu à toutes ses pages, une lampe dévoilée dont la flamme baissante oscillait au vent... Et pourtant, Dominique Pellegrin ne voulait pas éteindre cette pauvre lueur. Il souhaitait garder « celle qui avait des droits sur sa vie ».

Laurence jeta la lettre sur le couvre-pied du lit et se leva. Tous ses membres étaient douloureux, et la migraine étreignait ses tempes. Elle eût aimé rester longtemps encore dans la chaleur des draps, mais elle savait commander à son corps et même elle éprouvait quelque jouissance d'orgueil à rudoyer un peu cet esclave. Il était, comme tous les corps féminins, une chose faible, impure et douce, créée pour les caresses, la parure, le long repos, et parfois une volupté diffuse, le pressentiment d'un plaisir ignoré, amollissait sa chair endormie. De ce corps, soumis à une exacte discipline, Laurence avait fait le serviteur fidèle de l'esprit. Elle le soignait sans complaisance, traitait ses langueurs et ses lassitudes par une implacable raillerie, et ne savait même plus qu'il pouvait être un objet de désir. Indifférente au froid qui la saisit brusquement, elle courut ouvrir la fenêtre, repoussa les volets, fit entrer le jour — et avec le jour, le reflet d'une blancheur prodigieuse qui éclaira toute la chambre.

La neige était tombée pendant la nuit, en abondance, effaçant les lignes du jardin, et transformant tout le paysage. Quelques flocons voltigeaient encore, et le ciel, très bas, très obscur, annonçait de lourdes chutes imminentes.

Mademoiselle de Préchateau fit sa toilette et alla chez sa mère qui dormait peu et se levait tôt, comme beaucoup de vieillards. Désirée avait allumé le feu et servi le déjeuner dans la chambre. Madame de Préchateau était de bonne humeur. La neige, assez rare dans la Grande-Ile, l'amusait et ravivait ses souvenirs d'enfance. Elle raconta les réveillons d'autrefois, les patinages, une course en traîneau dans les Alpes, et elle nomma des gens qui étaient morts avant la naissance de Laurence, mais qui n'avaient jamais cessé d'être pour madame de Préchateau; sa mémoire conservait une sorte de vie à ces fantômes qui ne vieillissaient pas. Ils lui faisaient perdre la notion réelle de son âge, et l'entouraient d'une cour mystérieuse.

Laurence arrangeait les cheveux de sa mère et les poudrait légèrement, avec une houppe parfumée. Elle admirait que cette femme sexagénaire fût belle encore, et elle se rappelait comme elle avait été merveilleuse dans sa jeunesse. Que de passions elle avait inspirées, sans jamais s'émouvoir!

Le commandant de Préchateau, toujours séparé d'elle et dévoré de jalousie, avait beaucoup souffert.

« Maman était irréprochable, pensait Laurence. Elle l'affirme, avec une fierté naïve, et son mari n'a jamais douté d'elle. Mais c'était un homme un peu malade, au cœur triste et passionné, et son métier avait fait de lui un solitaire. On dit que je lui ressemble. Il m'a légué ses traits, ses cheveux noirs, son âme orgueilleuse qui avait la pudeur de sa tendresse et de ses chagrins. Tandis que ma pauvre maman me semble toujours d'une race autre que la mienne. »

Madame de Préchateau arrêta le flot des réminiscences pour demander la lettre de Pellegrin que Laurence avait emportée dans sa chambre, la veille au soir.

— Je la chercherai, — répondit Laurence, — et je vous la lirai, une autre fois. Ce sont des récits de batailles, des descriptions de tranchées, analogues à ce qui vous déplaît tant, dans les journaux. Et puis, des considérations philosophiques !

Madame de Préchateau fit la moue.

— Rien que ça?... Mais tu m'as dit que Pellegrin allait partir pour l'Orient. Il aura sans doute une permission avant de s'embarquer.

— Il doit être maintenant à Saintes dans sa famille.

— Alors, il viendra nous voir.

— N'y comptons pas. Les familles sont exigeantes, et les voyages sont difficiles pour les permissionnaires...

— Je le regrette.

— Moi aussi.

— C'était notre seul ami, Laurence !...

— Et le docteur Aubenas? Et notre vieux curé? Voilà nos vrais amis, nos seuls amis, nos fidèles... Dominique Pellegrin n'était qu'un passant.

— Tu es bien sévère pour lui, ma fille. J'aurais cru qu'il tenait plus de place dans tes affections...

Laurence ne répondit pas. Un travail confus se faisait dans la pensée de madame de Préchateau. Elle observa sa fille, eut un petit geste d'impatience, puis sa figure prit une expression malicieuse :

— L'amiral de Bellière me disait un jour : « Dans la grande amitié d'un homme pour une femme ou d'une femme pour

un homme, il y a toujours un petit fond d'espérance ou de regret. » Tu ne te rappelles pas l'amiral de Bellière ? Je le rencontrais souvent chez madame Montriel qu'il aimait beaucoup...

— Avec un petit fond d'espérance ou de regret?

— Qui le savait?... Cela me ramène à dire que monsieur Pellegrin en est peut-être au regret, après avoir connu l'espérance... Ne secoue pas la tête! Après tout, monsieur Pellegrin n'est pas marié...

— Et il n'est pas à marier.... Tout comme moi.

— Oh ! toi ! tu es née institutrice et vieille fille. Tu n'aurais pas su — et pas voulu — séduire un homme et t'en faire aimer... On plaît quand on a le désir de plaire... Toi...

— Je n'ai jamais eu le désir de plaire.

— Oui, tu es un petit glaçon... Tant mieux pour toi, ma pauvre fille. Tu souffriras moins.

— Comme vous me connaissez bien ! — dit Laurence.

La neige tomba, clairsemée puis drue, à larges flocons serrés, pendant des heures.

Dans l'après-midi, malgré les objurgations de sa mère, Laurence voulut aller au Sanatorium, mais pour abréger la route en forêt elle fit un détour par Saint-Eutrope.

Elle avait jeté sur son manteau violet une légère mante imperméable dont le capuchon rabattu protégeait sa tête. Les flocons dansaient devant sa figure, comme dans l'ogive d'une porte et elle voyait le paysage à travers cette chute perpétuelle et silencieuse qui lui donnait une sorte de vertige très doux. L'air qu'elle respirait avait une saveur nouvelle, celle qu'il doit avoir dans les hautes régions où les poussières et les odeurs terrestres n'arrivent pas. Il semblait purifié par l'averse blanche, infiniment calme, presque insonore.

La neige, autour des lieux habités, mettait toute une poésie naïve. Avec la barrière d'un jardin, un seau renversé, une brouette, deux sabots oubliés près d'un seuil, elle créait de petits tableaux en blanc et noir, d'une grâce fantastique, illustrations en marge du grand poème tragique de l'Hiver. Les gens qui cheminaient, magnifiquement vêtus d'hermine sur leurs vieux et vilains habits, ceux qui se chauffaient dans les maisons et qui regardaient au dehors par les carreaux des

fenêtres, ne pouvaient s'empêcher d'être joyeux, car la première neige rend aux hommes leur âme enfantine.

La grande rue de Saint-Eutrope était blanche, avec une traînée noirâtre et piétinée au milieu, là où passent les chariots. Toutes les portes étaient closes ; tous les toits fumaient, et la fumée ne montait pas haut dans le ciel, comme gênée par ces flocons qui tombaient, criblant de points blancs l'atmosphère grise. Parmi les maisons assoupies, seule l'auberge était vivante et l'on y menait un grand tapage. Les rideaux à demi relevés laissaient voir le comptoir chargé de bouteilles, le gros poêle, les chromolithographies des murs, la patronne affairée, et des matelots petits et bruns, au type étranger, qui buvaient et parlaient fort devant quelques femmes curieuses. C'étaient les « rescapés » du naufrage, Espagnols ou Basques, ceinturés de rouge, aux yeux charbonnés, aux dents luisantes. Ils paradaient, un peu ivres, avec la joie obscure d'avoir berné la mort, d'être robustes et jeunes, pour profiter encore du bon feu, du bon vin, du bon repas, et de tout ce que promet le rire énervé des filles qui s'ennuient depuis trois ans dans une île dépeuplée d'hommes.

« Il y en a, de ces filles, qui ont un fiancé ou un amant, là-bas, où l'on meurt, se dit Laurence... Et elles sont gaies, leurs yeux s'éclairent ! le plaisir de jouer leur petit rôle féminin, pour l'inconnu qui passe, embellit presque les plus laides, et les hommes, excités par cette proie médiocre et facile à conquérir, oublient qu'ils ont vu la mort, l'autre nuit, embusquée au pli d'une vague... La vie, follement dilapidée, détruite par masses, à toute minute, n'a donc rien perdu de sa valeur pour l'homme qui lutte et pour la femme qui s'exaspère? Seule, la notion de la durée a changé. Chacun s'évertue à mettre dans le bref espace de temps qui lui est assuré, tout ce qu'il aurait dû répartir, autrefois, sur le cours d'une existence normale. Chacun jette le cri frénétique : « Un jour ! Un seul jour !... » Le héros et le lâche, le naufragé aux vêtements encore humides, le permissionnaire qui cherche l'illusion du bonheur dans le rapide plaisir, les réfugiés qui n'ont plus rien à perdre et qui savent tout le malheur humain, les veuves trop tôt veuves, les filles lasses d'attendre, et vous aussi, Dominique Pellegrin !... Tous, tous, obéissent au même

instinct éternel... Tous !... Et non pas moi !... Qui a tort? Qui a raison? Ils disent qu'ils suivent la loi de la vie... Je ne connais que la loi de *ma* vie, celle que j'ai faite pour moi et que j'ai faite dure pour qu'elle fût belle...

» Qu'elle me gouverne donc, et qu'elle me suffise, puisque je dédaigne la plainte et la consolation ! Dominique, vous auriez sans doute trahi — vous trahissez déjà ! — celle qui a des droits sur vous. Mais je ne me trahirai pas moi-même. »

C'était le bout du village. La rue y redevenait un chemin qui se perdait en plein bois, avant que de rejoindre la chaussée de la plage, vers Maison-Rouge. La forêt apparaissait sous un voile impondérable, gaze grise pointillée de blanc qui descendait du ciel vers la terre, et lentement s'éclaircissait. Quand cessa tout à fait l'averse, une paix surnaturelle se répandit. La neige qui couvrait le sol et chargeait les rameaux d'un faix si doux à voir qu'il semblait léger, fut vraiment une chose du ciel, la pureté devenue visible. Laurence charmée, s'arrêta. Elle hésitait à fouler le tapis immaculé, et cependant une fascination lui venait de cette blancheur vouée aux souillures qui, demain, serait la boue. Plus belle d'être intacte, plus précieuse d'être éphémère, la neige veut la solitude inviolée. Qui la touche, la salit ; et elle ne se laisse pas posséder sans se dissoudre. Mais invincible est son attrait pour l'homme qui la poursuit jusqu'aux sommets étincelants où c'est elle qui le possède et le roule dans un linceul tissé pour l'éternité.

Ce même attrait domina Laurence et la lança, toute ravie, sur le tapis merveilleux. La couche épaisse cédait sous ses pas, avec une mollesse d'ouate. Elle courait presque, par moments, effeuillant les floraisons froides des buissons, et soulevant une poudre diamantée. Pour elle, la solitaire et l'orgueilleuse, la nature avait préparé cette fête virginale ; pour elle, la forêt, si farouche, hier hantée de spectres infernaux, déroulait maintenant de pâles processions immobiles ; pour elle, les pins secouaient les cristaux du givre et semaient un duvet plus délicat que les plumes des colombes; pour elle, des guipures féeriques accrochaient leurs festons et leurs rosaces aux enchevêtrements noirs des ronciers. Et tout ce qui frémissait secrètement dans l'âme irritée et dans le sang

fiévreux de Laurence, s'engourdissait en un demi-sommeil très doux, ainsi que la forêt sous la neige.

Dans l'infirmerie de Maison-Rouge, elle trouva le docteur Aubenas.

Ce n'était pas l'heure de sa visite, mais il entrait souvent chez ses petits malades, en passant, pour surveiller le service. Madame Dobre aussi était là. Les enfants, saisis de respect devant « monsieur le Directeur », restaient sages et muets sur leurs couchettes. Au premier coup d'œil, Laurence s'aperçut que l'on avait placé André Laroche près de Charles Pierquin.

Le docteur confia ses inquiétudes à mademoiselle de Préchateau. Il était rentré avec peine au Sanatorium, le soir précédent, parce que son automobile avait eu trois pannes. Si le mécanicien demandé à Saintes par téléphone n'arrivait pas, il faudrait atteler le vieux cheval à la vieille voiture et faire des tournées plus courtes, dans cet équipage antique... Que seraient les routes, si la neige s'amoncelait? Les trains auraient de longs retards ; les difficultés du ravitaillement deviendraient insurmontables.

Laurence écoutait distraitement le médecin. Elle considérait Pierquin, occupé du petit Laroche comme d'un jouet nouveau. Il avait ouvert un livre illustré et montrait, à distance, les images dont il expliquait le sens. Le « poussin blond » était ravi. De l'autre côté de la couchette, Jacob semblait compter des noisettes, qu'il maniait péniblement avec ses petits diogts meurtris par les engelures.

— Ah ! vous admirez Pierquin ! — dit le docteur Aubenas. Sur votre conseil, on a déplacé Laroche et les deux Parisiens sont ensemble. Madame Dobre craignait un peu ce voisinage pour le nouveau venu ; mais elle est très satisfaite, maintenant, n'est-ce pas, madame Dobre?

— Oui, monsieur le Directeur, Pierquin est gentil. Il console son camarade, et le fait rire... Pas vrai, Pierquin?

— Dame !... — fit Pierquin en rougissant.

Il avait perdu toute sa superbe, et ne dédaignait pas de faire d'horribles grimaces pour ravir jusqu'à l'extase celui qu'on lui avait confié et qu'il regardait déjà comme sa

propriété personnelle. L'orgueil de jouer un rôle important l'enivrait, et c'est à peine s'il regarda mademoiselle de Préchateau.

— Eh bien ! — fit Laurence, — vous voyez que mon idée était bonne. Pierquin est sensible à la confiance qu'on lui témoigne. Il a un devoir bien déterminé, une responsabilité particulière, et sa vie prend un sens nouveau. Il oublie son mal et ne s'ennuie plus.

— Comme tous ceux qui ont charge d'âmes, — dit M. Aubenas qui se plaisait souvent à philosopher. — L'altruisme est le secret du sacrifice joyeux et de la résignation souriante. On se fait du bien en faisant le bien, et l'on devrait être bon par égoïsme.

Madame Dobre demanda pourquoi les hommes étaient méchants puisque c'était leur intérêt d'être bons.

— Par ignorance, madame Dobre, et par bêtise. Ce qui se passe actuellement dans le monde vous démontre que l'humanité est plus stupide encore qu'elle n'est féroce. Oui, stupide, comme le tigre et le gorille. L'intérêt bien compris, le bon égoïsme, commande la solidarité, à défaut de charité, et l'entr'aide...

Le docteur développa cette idée qui lui était chère. Mademoiselle de Préchateau s'aperçut qu'elle ne l'écoutait plus, depuis un moment, quand il termina son discours par cette phrase :

— ... Et cela, vous le savez mieux que personne, mademoiselle Laurence, vous dont le cœur est tout amour pour les déshérités et qui faites votre bonheur avec le bonheur des autres.

Elle murmura :

— Oui... en effet... mon bonheur...

Sa voix était basse et découragée, mais M. Aubenas n'y prit point garde.

— Je m'excuse d'avoir retardé votre leçon, — dit-il, — et je me sauve...

Laurence appela :

— Pierquin ! Ta lecture d'hier !

— L'histoire de France?

— Oui... Tu sais bien... Jeanne d'Arc.

Elle s'était assise sur la chaise de paille, dans l'espace vide qui séparait les deux rangées de couchettes. Que l'infirmerie était morne, et comme ses tons grisâtres et jaunes, contrastaient avec le blanc cru de la neige ! Qu'il était laid, ce poêle au tuyau noir, et laides ces couchettes d'hôpital, et tristes à voir ces enfants aux faces bouffies ou ridées, bestiales ou vieillottes.

« Mon bonheur !... Mon seul bonheur pour toute ma vie ! »

Une sensation de froid et de peur lui venait à la vision de toute sa vie déroulée dans le même cercle de devoirs et de travaux. Elle connut l'aridité intérieure, l'affreux desséchement d'une âme qui a perdu la Grâce... Ah ! cette salle, ces enfants, leurs misères, leurs plaies, leur odeur ! Et l'Ermitage, la vieille dame percluse, la vieille domestique grossière, la solitude au goût de cendre !

Toute la vie !... Toute la vie !

— Eh bien ! tu m'as entendue, Pierquin?

— Oui, mademoiselle.

— Raconte...

Hochant sa tête rasée, aux oreilles saillantes, Pierquin reniflait et s'agitait nerveusement.

— Tu as oublié?

— J'sais pas les mots du livre.

— Raconte avec tes mots à toi.

— Alors... voilà... C'était dans le temps... un temps qu'on avait la guerre, un temps comme maintenant, excepté qu'il y avait pas eu la bataille de la Marne et que les ennemis ils avaient pris tout le pays.

» Dans ce temps-là, il y avait un roi qu'était un roi-feignant. Il laissait le maire commander à tout le monde dans le palais de la mairie et il se promenait dans une charrette à bœufs.

» Ce roi n'avait plus qu'une ville. Il ne se frappait pas pour ça, et il s'amusait, pendant que les soldats faisaient la guerre. Enfin, c'était un embusqué.

» Et alors, la France était massacrée partout. Il y avait des réfugiés qui s'en allaient sur les routes, parce que les ennemis tuaient les civils...

Madame Dobre s'écria :

— Qu'est-ce que tu nous chantes, Pierquin? Ça n'est pas dans ton livre...

— Il n'invente pas, — dit Laurence, — il interprète.. Va, continue !

— Le pays était perdu. On était trahi. Ce mauvais roi, il n'avait pas le cœur de faire comme le roi de la Belgique, être dans l'armée, avec les soldats. Il allait donner la France aux Anglais, pour faire la paix, mais, voilà, il y avait une petite fille...

Vanot, Massier, et tous les autres, tournés vers le conteur ingénu, buvaient ses paroles, dans le silence où le poêle ronflait à petit bruit.

» ... Une petite fille de campagne, en Lorraine, une bergère qui gardait les moutons. Elle se tenait debout, dans le pré, à côté de ses bêtes, et elle voyait les réfugiés du Nord qui passaient, avec des voitures à bras où ils avaient mis leurs gosses, et leurs matelas, et des casseroles, comme c'est dessiné sur les journaux. Ça fendait le cœur à la bergère, de regarder ces malheureux : elle pleurait beaucoup, et elle faisait des prières qu'elle avait apprises chez les sœurs.

— Elle était donc allée à l'école? — dit Laurence. — Il me semblait qu'elle ne savait pas lire...

Pierquin ne se troubla pas :

— Elle avait beaucoup manqué la classe, — dit-il, d'un air supérieur. — Elle n'avait pas d'instruction. Elle croyait au bon Dieu, aux saints, aux fées, à tout...

» Et puis, un jour, elle fait un rêve... Je pense qu'elle s'était endormie dans le jardin de son père et qu'il y avait des arbres pleins d'oiseaux. Elle dormait. Les oiseaux chantaient ; elle les entendait dans son rêve et croyait que des voix l'appelaient, des voix du ciel.

» Les voix disaient : « Jeanne, Jeanne, va trouver le roi et » dis-lui qu'il faut sauver la France et chasser les ennemis. » Et trois belles dames descendaient d'un nuage. Elles s'approchaient de la petite fille : « Jeanne, Jeanne, qu'elles disaient, » laisse tes moutons, quitte ta famille, va trouver le roi... » C'étaient des saintes, avec des ailes d'or et une lumière autour de la tête.

» La petite fille se réveille. Elle avait eu bien peur, mais

à la fin, elle prend son courage et dit la chose à ses parents. Vous pensez s'ils l'ont secouée : « La gosse est folle, qu'ils » disaient. Elle va se faire arrêter. » Alors, elle n'a plus rien dit, mais elle s'est sauvée de chez elle avec des poilus qui lui ont prêté un uniforme, et comme ça, elle est arrivée chez le roi.

» Les domestiques ne voulaient pas qu'elle entre, mais les poilus l'ont fait entrer. Je ne sais pas ce qu'elle a raconté au roi, mais il lui a donné un cheval et un drapeau, et elle est partie pour le front, à côté du général, et les poilus ont été si contents qu'ils ont gagné la bataille. Le roi est allé à Reims, dans la cathédrale qui n'était pas encore brûlée, et les curés ont fait une messe magnifique. C'était le sacre. La petite Jeanne tenait son drapeau. « Il a été à la peine, qu'elle disait, faut qu'il soye à l'honneur. » Et elle a été décorée.

» Les ennemis sont furieux. Ils payent un bonhomme pour prendre Jeanne, par trahison. Et voilà qu'elle est prise ! Les méchants ennemis l'emmènent bien loin, à Rouen, et ils la mettent en prison. Et puis elle passe au conseil de guerre. On lui fait beaucoup, beaucoup de misères, et puis...

— Et puis? — cria Massier, tout haletant...

— Elle est condamnée à mort !

Il y eut un silence. Pierquin jouissait de l'effet produit. Les yeux ronds et la bouche entr'ouverte, Massier attendait la suite terrible... Vanot soupira, et les yeux pâles du petit Laroche se remplirent de larmes.

— C'est pas vrai, Charlot, on ne l'a pas tuée, la petite fille? — gémit-il, tourné vers son protecteur.

— On l'a tuée ! — dit Pierquin avec énergie. — On l'a brûlée sur un grand tas de bois, mais elle s'est changée en colombe, et elle s'est envolée au-dessus du feu, dans le ciel où les trois dames l'attendaient... Et quand ils ont vu ça, les poilus se sont mis dans une telle rage qu'ils ont jeté tous les ennemis dans la mer. Et la guerre a été finie... Elle durait depuis cent ans, cette guerre... »

Le petit Laroche se mit à pleurer.

La lumière déclinait, comme la veille, bien avant l'heure où le soleil se couche. Le crépuscule rôdait, autour du pavillon,

et l'on sentait sa présence qui embuait les vitres et refroidissait l'atmosphère, malgré le poêle rouge et ronflant. Sur le fond obscurci des baies, quelques flocons s'égrenaient encore. Les yeux des enfants qui avaient reflété le beau rêve légendaire gardaient une lueur confuse qui, peu à peu, s'éteignait....

VI

« Qu'ai-je fait de toi, Pierquin, pauvre petit?... »

Laurence de Préchateau s'en retournait, par les chemins où la neige était si haute que le pied s'y enfonçait jusqu'à la cheville, à chaque pas... La fête blanche de la forêt s'achevait en un décor funéraire.

« Qu'ai-je fait de toi? Un imaginatif qui s'évade du réel dans le songe. Tous les chimériques sont des révoltés que la vie a déçus. Heureux s'ils se réfugient dans leur chimère ! mais tôt ou tard, tu voudras vivre, et tu souffriras... Tu seras cet être incompréhensible et scandaleux, « celui qui n'est pas comme les autres »... Ou bien, pareil aux autres en apparence, tu voileras, sous ton orgueil sombre, la Lampe invisible... Mais, quoi que tu fasses, tu souffriras... »

Noir et blanc, Saint-Eutrope surgit dans les ténèbres. A la hauteur de l'auberge, un rai vaporeux coupait la rue en sa largeur. Laurence revit l'intérieur violemment éclairé, le comptoir, les buveurs autour des tables. La porte s'ouvrit : une femme se glissa dehors, puis la silhouette d'un homme — un des naufragés espagnols — se dessina dans le rectangle lumineux. La porte se referma. Il y eut des pas étouffés sur la neige, un chuchotement... L'homme avait rejoint la femme, et le couple, avec son geste de caresse, entra dans la nuit qui l'absorba.

Alors, mademoiselle de Préchateau se mit à marcher plus vite.

A l'Ermitage, la vieille dame et la servante unissaient leurs lamentations parce que la cheminée du salon fumait. Le facteur n'était pas venu, et cette fois, aucun bicycliste ne

pouvant arriver au Fortin, le courrier manquerait totalement. Ni journaux, ni lettres.

La soirée fut lugubre, dans la grande pièce qu'on ne pouvait plus réchauffer et qu'emplissait, par moments, l'âcre fumée du bois humide. Les dames de Préchateau se quittèrent de bonne heure et Laurence gagna sa chambre glacée.

Elle passa son manteau, chaussa des pantoufles fourrées et s'assit à son petit bureau. Pour écrire?... Oui, sans doute, il fallait écrire... Depuis le matin, elle remuait, en son esprit, des phrases hautaines, des phrases cinglantes... Elle commença :

« J'ai reçu votre lettre, mon cher Dominique... »

Sa plume pesait à ses doigts gourds. Le froid pétrifiait ses mains et son cerveau. Non, elle ne pouvait pas écrire... pas maintenant...

Elle se coucha, frissonnante au contact de la toile et elle resta étendue, oubliant de souffler la bougie. Ses yeux fixes regardaient des ombres flotter au plafond quand un filet d'air agitait la petite flamme. Une lassitude infinie l'écrasait. Elle pensait à Pierquin, à Dominique, à la femme de Fiesole, à sa propre destinée, et pour la première fois elle se trouvait passive, inerte, le dos à terre, comme une guerrière vaincue.

Toute créature pensante et sensible, une fois, dans sa vie mortelle, doit monter au calvaire en portant sa croix. Toute créature doit être immolée ou s'immoler, que ce soit au grand soleil du siècle, devant la foule insultante, ou dans la solitude intérieure de l'âme. L'homme d'action, le philosophe, le soldat, l'artiste, la femme, doivent subir, une fois, l'épreuve qui les révèle à eux-mêmes et les consacre. Mais avant le sacrifice, il y a l'épreuve qui le prépare, il y a la veillée sous les oliviers, le silence du ciel, la tentation !... Tout à coup, le vide se fait ; l'être se voit seul et se voit tel qu'il est, en sa nudité chétive, sur les débris de son orgueil. Plus d'hypocrisie ! plus d'équivoque ! Chaque vice a son vrai nom ! l'inavoué et l'inavouable se révèlent et rendent témoignage. Alors, le saint doute de sa foi, le soldat de son courage, l'artiste de son génie, la femme de sa vertu ou de son amour... Ils crient. Rien ne leur répond. Aucune aide, et demain, c'est le supplice. Les faibles disent : « Je ne pourrai jamais... » Ils

désertent leur devoir, et brisent leur œuvre pour n'en pas souffrir... Mais ceux qui restent eux-mêmes dans cette agonie ne craignent plus rien au monde. Ils trébucheront peut-être sur le chemin de douleur. Toujours, ils se relèveront pour accomplir leur destin et s'élever jusqu'au lieu de leur martyre et de leur gloire...

La nuit de l'épreuve était venue pour Laurence de Préchateau. Sa vie, crûment éclairée par Dominique Pellegrin, lui apparaissait comme une chose artificielle, une pure construction de l'orgueil et de la volonté. Le geste charitable n'est pas la charité, et l'acte vertueux, si beaux qu'en soient les fruits, vaut par le sentiment qui l'inspire. « Quand je parlerais toutes les langues des anges et des hommes, si je n'ai pas l'amour, je ne suis qu'un airain sonore, une cymbale retentissante. Quand je distribuerais tous mes biens et livrerais mon corps afin qu'il soit brûlé, si je n'ai pas l'amour, cela ne servirait de rien », a dit l'Apôtre. Laurence avait pu donner ses forces, son intelligence, les années de sa jeunesse au devoir qu'elle s'était imposé à elle-même ; elle n'avait pas l'amour, et n'avait rien donné.

Si parfois elle avait été sa propre dupe, si elle avait considéré avec complaisance son attitude de fausse sainte, si les louanges qu'on faisait d'elle, lui avaient été agréables, combien elle était loin, maintenant, de cette vanité ! Jamais encore elle ne s'était interrogée avec cette rigueur ; jamais elle ne s'était humiliée avec ce cruel plaisir de faire justice. Dominique Pellegrin avait pressenti une partie de la vérité : la bienfaitrice des enfants n'aimait pas les enfants ; la servante des pauvres n'aimait pas les pauvres. Dans la fille de trente-quatre ans, non point dévote, mais religieuse par habitude, l'esprit critique et pessimiste avait détruit la simple croyance, et sous la neige de sa pureté fermentaient tous les instincts d'une grande voluptueuse. Le tempérament de Laurence l'éloignait de l'ascétisme auquel son étrange orgueil l'avait amenée. La beauté qui parle aux sens n'était pas moins puissante sur elle que la beauté des idées et des sentiments. Elle avait le goût du luxe, de la paresse, du libre caprice, de la domination amoureuse, des voluptés incon-

nues que sa chair appelait... Mais l'orgueil, qui était son vice essentiel, lui avait tenu lieu des vertus qu'elle n'avait pas ; il l'avait sauvée de la bassesse ; il l'avait guérie du trouble sensuel ; il avait orienté son esprit vers le monde supérieur où brille le soleil sans chaleur des idées. Découronnée de cet orgueil, la vie de Laurence croulerait dans l'absurde. L'instinct reprendrait ses droits. Toute l'œuvre serait à refaire, dans un sens nouveau, sur un nouveau plan...

Où?... Comment ? Dominique le saurait peut-être. Il était le messager du destin, il apportait une chance, une promesse dont il n'apercevait pas toute la portée et la répercussion profonde. Qu'y avait-il dans sa tendresse exigeante? Une amitié passionnée, un amour longtemps combattu, une fantaisie de dilettante, la sincère conviction qu'il accomplirait un devoir en libérant une prisonnière ? Y avait-il, secrètement, un autre désir?... Était-il vraiment las de celle qui l'attendait à Fiesole? Essayait-il un compromis entre deux sentiments dont il ne voulait sacrifier aucun? A qui allait sa pitié? A qui son amour?... La lettre, qui laissait transparaître tant de pensées contradictoires, n'apprenait à Laurence rien de précis et de définitif.

« Peut-être m'aime-t-il? « se dit-elle ; et elle se rappela certaines phrases de la lettre : « J'ai changé... Je ne trouve aucun plaisir loin de vous... Une puissance plus forte que l'amour qui est plus fort que la mort... Mon cœur avec ses audaces, ses scrupules, ses regrets, sa tendresse si mal exprimée par les mots... » « Et moi, est-ce que je l'aimerais, à mon insu?... S'il était là, devant moi... »

Comme la veille, elle revit l'homme qu'elle avait connu, avant la meurtrissure des années de guerre, celui dont le visage rasé, presque lumineux d'intelligence, semblait frémir au reflet perpétuel d'une flamme. Elle imagina le trouble des beaux yeux à fond doré sous leur couleur brune, l'étreinte des bras robustes, le sourire de la bouche sensuelle et bonne, et son baiser !... Cette évocation l'enfiévra soudain de plaisir et de honte, lui arrachant une exclamation sourde qui ressemblait à un appel. Tout son corps vierge s'embrasa. Mais ses dents meurtrirent ses lèvres ; ses ongles entrèrent dans les paumes de ses mains. Par un sursaut désespéré de sa volonté,

elle brida son désir, comme un cheval cabré au bord d'un abîme.

Alors, la tentation changea de forme. Dans le silence de la chair, l'âme douloureuse éleva sa plainte. Pauvre âme dont l'armure est tombée, pièce à pièce, la voilà nue et tremblante ! Quel ami la prendra pour la réchauffer, pour lui chanter tout bas la vieille berceuse sentimentale qu'elle n'a jamais entendue? Mots câlins et puérils, caresses délicates. sollicitude ingénieuse, présence à travers l'absence, tendresse de l'homme fort, douceur des douceurs ! Oh ! se donner et s'abandonner, n'être pas une sainte ou une héroïne, être, tout humblement, et selon la nature, une femme !

Dans son lit étroit, la tête au pli de son bras nu, Laurence laissa déborder ses larmes. Elle pleurait sur le bonheur imaginé, avec un regret brûlant qui se mêlait au sentiment de l'humiliation la plus atroce, car elle ne pouvait s'abuser elle-même ; elle savait bien qu'elle n'aimait pas Dominique ; mais elle aimait, en lui, la possibilité unique de l'amour. Qu'elle consentît à le revoir, après la lettre qu'elle avait reçue de lui, c'était une abdication de sa fierté ancienne, c'était un aveu — c'était le commencement d'une autre existence où Laurence de Préchateau ne pourrait plus jamais se reconnaître elle-même. Tout son avenir dépendait d'un homme qui l'aimait peut-être, mais qui ne l'aimait pas sans réticences, puisqu'il n'avait pas osé la conquérir, autrefois, et qu'il ne savait pas, aujourd'hui, la préférer à tout le reste. Il ne reniait pas celle qui l'attendait à Fiesole, celle qui avait des droits sur sa vie. Au moment même où Laurence faiblirait, il réserverait une part de son cœur, il exigerait d'elle une pitié qu'elle n'éprouvait pas, pour la triste amante; et il lui imposerait un de ces demi-sacrifices qui rassurent commodément la conscience de l'homme partagé entre deux amours.

Laurence savait cela, parce que l'intuition féminine supplée à l'expérience. Elle savait aussi que la passion amoureuse, déchaînée en elle, abolirait toute générosité. N'ayant rien demandé, elle exigerait tout, — et ce serait la revanche de l'orgueil. Mais que pouvait promettre Dominique? Il était soldat, et il allait partir pour une aventure lointaine. S'il en revenait, où son cœur le ramènerait-il, sous les cyprès de

Fiesole ou sous les pins de la Grande-Ile? Saurait-il, voudrait-il faire le choix que Laurence attendrait de lui? Il devait comprendre que mademoiselle de Préchateau n'accepterait jamais aucun partage, et pourtant il refusait d'engager tout l'avenir. Clairvoyante jusque dans son délire, Laurence se flagellait avec ces vérités qui lui faisaient saigner le cœur. Tantôt sa fierté se rebellait, tantôt, dans une honte brûlante, elle appelait, en dépit de tout, la tendresse et les caresses jadis méprisées.

VII

Elle lutta toute la nuit et le jour la trouva encore incertaine ; et ce jour passa, puis une autre nuit, et le dimanche arriva parmi les torrents silencieux de la neige.

Un tourbillon blanc où le vent d'est creusait des remous, enveloppait la Grande-Ile, transformée en un paysage polaire. Elle émergeait de l'Océan comme un catafalque énorme, dressé pour les funérailles d'une déesse marine. L'écume figée du ciel, épandue en immenses draperies, rejoignait la mouvante écume de la mer, et, quand le flot baissait, on voyait, aux creux du sable, de longs glaçons verdâtres et vitreux. Les bateaux de pêche ne sortaient plus. Les routes étaient presque désertes. Toute la vie semblait suspendue, dans une stupeur léthargique. Seul, le petit tramway poussif, deux fois par jour, avait continué de rouler, entre le Fortin et Saint-Eutrope, parce que des équipes de prisonniers déblayaient la voie ; et deux fois par jour, le vapeur qui fait le service de la Pointe au Fortin, traversait le bras de mer. On l'apercevait du Vert-Village, de Maison-Rouge, du sémaphore forestier ; on le voyait sortir du chenal, suivre la ligne des bâtisses, dans la direction de la Tour-Vauban, le petit fort qui se détache de la Pointe comme un îlot. Pavoisé de blanc par la neige, crachant sa fumée noire, jetant des sifflements furieux, il achevait la courte traversée, débarquait sa cargaison de gens et de marchandises devant la petite gare de la Pointe, où le train de Rochefort lui amenait une autre car-

gaison qu'il remportait, courageusement, à travers la tempête neigeuse, et le courant terrible.

Or, le dimanche, vers midi et demi seulement, les habitants de Saint-Eutrope virent le train filer sur la côte du continent, et s'arrêter à la Pointe. Le vapeur venait à peine d'y mouiller. Plus d'une heure se passa en opérations de transbordement qu'on devinait un peu, malgré la distance. Le rideau agité de l'averse s'était déchiré. Le vent, plus froid, tournait au plein nord, et l'on sentait un mouvement, dans la masse supérieure des nuages.

A deux heures, le temps changea. Plus de neige. Une lumière encore blafarde se diffusait parmi les grisailles du ciel et quelques trouées bleues paraissaient, agrandies sans cesse par le vent. Le bateau, très distinct sur le flot houleux du chenal, gagnait le Fortin. Arriverait-il à temps pour assurer la correspondance avec le tramway de l'île?

Une vingtaine de voyageurs étaient installés déjà dans une espèce de hangar qui servait de salle d'attente, près de la gare de Saint-Eutrope. C'étaient des parqueurs d'huîtres, trois commères emmitouflées, une famille qui était venue pour un enterrement d'enfant, au Sanatorium, quelques soldats permissionnaires, et mademoiselle de Préchateau. Ils attendaient depuis une heure, transis et grommelant, autour des bagages posés à même le sol.

— Le tram n'a pas quitté le Fortin, et cependant le vapeur est au port depuis un bon moment, — dit un des parqueurs. — Est-ce qu'on va rester là jusqu'à demain? Faudrait savoir...

Les permissionnaires déclarèrent qu'ils n'étaient pas pressés... Si le tram manquait à l'appel, ça n'était point par leur faute, et un jour gagné, c'était peut-être la vie sauve ; en tout cas, c'était « du bon ». Les commères à figure de buis, caquetantes comme des poules, invectivèrent l'employé qui exprima énergiquement son indifférence pour toute cette affaire.

— Allez à pied, si vous ne voulez pas attendre le tram? Justement, voilà le soleil.

Une rafale emporta la protestation des bonnes femmes. Dans le grand gémissement aérien, les dernières nuées s'effiochaient ; un rayon aigu comme une épée glissa vers le bras

de mer qui étincela tout à coup, et sur la côte du continent, se profilèrent des clochers, des toits, des bouquets d'arbres minuscules.

— La neige va fondre, — affirma la dame étrangère, toute violacée sous son crêpe.

— C'est pas sûr, — répondit l'employé. — Le vent est au nord. C'est du froid qui s'annonce pour la soirée.

— Et ce tramway ?...

— Il n'arrivera pas.

— Il y a trop de neige accumulée sur la voie.

— Il y a une panne de machine.

— Ça s'est vu.

— Alors, pour aujourd'hui, pas moyen d'aller au Fortin et d'en revenir?

— La guigne ! — dit un parqueur.

— La veine ! — dit un soldat.

— La veine?... Et le camarade qui te remplace, mon gas, c'est-il la veine pour lui?

— Bah ! chacun sa chance ! — dit insoucieusement le permissionnaire.

Laurence de Préchateau avait ouvert un livre, et feignait de lire, afin de mieux s'isoler. Les gens qui étaient là et qui la connaissaient presque tous n'auraient pas osé lier conversation avec elle. Quand le soleil, filtrant sous le hangar, atteignit sa joue, elle secoua la tête, comme importunée et mit son livre dans le sac qu'elle portait au bras.

Elle, comme d'habitude, avait son manteau de tricot violet, son bonnet violet, sa légère cape imperméable. Son visage brun semblait un peu émacié, et de larges cernes bistres marquaient le tour de ses paupières. Sa bouche sérieuse ne souriait pas. Aucun signe d'émotion en elle, mais toujours cet air royal, cette gravité d'infante déchue qui se souvient de sa race.

Une sonnerie téléphonique rappela l'employé dans son bureau. Il ressortit presque immédiatement et déclara :

— La voie est obstruée près du Fortin et la machine a eu des avaries sérieuses qu'on ne peut pas réparer aujourd'hui. Ne comptez pas sur le tram, messieurs et dames.

Ce fut un concert de plaintes.

— Alors, on ne peut pas partir !

— Qu'est-ce qu'on va faire?

— Retourner chez soi.

— Moi, je pars tout de même.

— A pied?

— Bah ! neuf kilomètres en coupant par le plus court.

— Et la neige?

— Je m'en moque, de la neige ! Où une machine ne passe pas, un homme passe.

Les gens, récriminant ou plaisantant, se dispersèrent. La plupart retournèrent à Saint-Eutrope. Deux hommes partirent dans la direction du Fortin et mademoiselle de Préchateau demeura seule.

L'employé s'approcha d'elle et répéta son avertissement. Laurence lui demanda :

— Croyez-vous que je pourrai trouver une voiture?

— Pour le Fortin?

— Oui.

— Impossible ! Aucun cheval ne ferait le trajet et personne ne voudrait vous conduire.

Laurence fit quelques pas hors de l'abri que le vent furieux ébranlait. Sur la voie, la couche de neige était si haute qu'elle nivelait les ornières et cachait les rails. Au delà de la petite gare, le terrain plat, semé de hameaux, coupé de chemins et de salines, jalonné par les poteaux du télégraphe, s'étendait jusqu'aux bastions du Fortin ; et ce terrain n'était plus qu'une surface lisse, d'une égale, éblouissante et funèbre blancheur. La moitié de l'île s'étalait ainsi, du sud au nord, cernée à droite par le chenal, à gauche par la grande forêt sombre. Au-dessus de la forêt, le ciel s'éclairait de plus en plus ; il y avait un large espace bleu où le soleil descendait, un froid soleil d'argent vif, qui allait bientôt se ternir dans la brume occidentale.

L'employé de la gare ferma les portes du bureau et de la consigne. Avant de s'en aller, il vit que mademoiselle de Préchateau s'engageait sur la route du Fortin. Il pensa qu'elle était un peu folle d'entreprendre une pareille expédition et qu'elle n'arriverait pas au but avant la nuit si elle y arrivait...

Elle marcha droit devant elle, seule âme vivante en un

désert de neige, face au vent qui se levait par brusques rafales et la frappait, sur le visage et sur la poitrine. Penchée obliquement pour donner moins de prise à l'ennemi, elle recevait le choc, puis elle se redressait toute suffoquée et poursuivait sa route. Ses mains étaient douloureuses sous la laine des gros gants ; ses pieds ne se réchauffaient pas, car il lui fallait avancer lentement, à cause des trous et des ornières où elle enfonçait parfois jusqu'au-dessus des chevilles.

Dur était le voyage, et il serait long ! Mais Laurence avait répondu au défi jeté par le sort ; elle avait résolu d'aller au Fortin, coûte que coûte, et de voir Dominique. Qu'adviendrait-il après cette rencontre? Elle n'y voulait pas penser. Un fait dominait tout : sa décision qu'elle avait prise de courir sa chance. Cela impliquait un risque... Elle l'acceptait. Qu'elle fût, par la suite, plus heureuse ou plus misérable, jamais elle ne retrouverait son âme de naguère, avec sa fierté intacte et la mélancolique sérénité qui lui tenait lieu de bonheur. Mademoiselle de Préchateau, telle que sa volonté l'avait patiemment recréée pendant vingt ans d'efforts quotidiens, était morte ; une autre femme lui survivrait, pareille par le visage, qui mènerait peut-être la même existence, et qui serait un être différent, un être inférieur ; une vaincue. Laurence s'y résignait, contentant son orgueil par l'idée du risque et l'âpreté des obstacles, calme, comme elle savait être calme lorsqu'elle avait dit : « Je veux ! »

Péniblement, elle fit deux kilomètres. Le contact qu'elle soutenait contre le vent la brisait. Elle s'arrêtait pour reprendre haleine et frottait ses mains torturées par l'onglée. Quelquefois, elle butait contre une pierre invisible. Elle traversa le village de Chalus, le hameau de la Grenadière, et retrouva la solitude, l'étendue blanche et déserte. Des ombres bleues frissonnaient sur la neige, et le ciel, parcouru de nuages rapides, prenait une teinte rosée. Déjà, le soleil touchait la cime de la forêt et derrière la noire muraille des pins, une bande écarlate rayait l'horizon de l'Atlantique. Bientôt, le soleil s'enfonça dans la pinède ; un reflet sanglant colora la Grande-Ile tout entière, et fit resplendir des vitres aux façades lointaines du Fortin. Puis le reflet s'évanouit ; il y eut comme une pluie de cendre sur la pâleur de la plaine et le vent perdit

sa force. Il tomba tout à fait quand brillèrent les étoiles. Laurence respira plus librement, mais elle était exténuée.

Encore une lieue à marcher, et le chemin devenait effroyable. Mademoiselle de Préchateau n'en distinguait plus la fin. La haute masse crénelée, couronnée d'ormes séculaires, qu'on apercevait de toute l'île, se dissolvait dans le soir. Le chenal n'était plus qu'un fleuve d'ombre. Toute la clarté du paysage émanait de la neige, ainsi qu'une vague phosphorescence sous le ciel obscur où les étoiles plus nombreuses scintillaient, merveilleusement claires, et si hautes, qu'elles effrayaient la pensée. Les maisons, les cultures, les bateaux, tout ce qui rappelle l'homme et l'industrie de l'homme semblait anéanti, et il n'y avait plus rien, dans l'univers visible, que la neige, la nuit, les astres, le jeu des forces éternelles et des éléments, comme si l'humanité avait disparu de la planète.

« Je veux ! » dit Laurence. Elle avança, s'arrêta, reprit élan, s'arrêta encore. Une sensation affreuse de lente pétrification la paralysait. Elle sentait mourir ses pieds et ses genoux et la mort, doucement, montait vers sa poitrine où la chaude pulsation de la vie se ralentissait. Elle répéta : « Je veux ! » et elle sentit que toute sa chair répondait : « Non ! » Elle avait trop demandé à cette chair délicate, à ces membres frêles, moins solides que ses nerfs, et qui la trahissaient.

Un faisceau lumineux jaillit de l'horizon et décrivit un demi-cercle dans l'espace, s'éclipsa, reparut, avec un rythme régulier. Un feu clignotait, par intervalles, à la pointe du petit cap. Les phares de la Grande-Ile et ceux qui commandent l'entrée des ports et des estuaires, de Rochefort à la Coubre, commençaient ce mystérieux discours qu'ils adressent, toute la nuit, aux bâtiments dispersés sur la mer. Laurence regarda le feu rouge qui palpitait là-bas, et marquait le Fortin. Elle pensa que Dominique l'attendait peut-être encore. Il savait bien que le tramway n'avait pas pu partir ; mais, sans compter absolument sur Laurence par une sorte de confiance superstitieuse, il l'attendait. Elle n'en voulait pas douter. Il trouverait une barque pour passer le chenal et il prendrait le train de nuit, Laurence en était sûre. Elle était sûre que son ami souffrait de sa souffrance, l'appelait, la sentait venir.

Non... Elle n'avancerait plus. Elle tomberait et mourrait là, dans la neige.

Ses jambes roidies pesaient comme du plomb. Elle se traîna jusqu'à la prochaine borne de la route et s'assit, ramassée sur elle-même, les coudes sur les genoux et la tête entre les mains. Les étoiles inexorables la fascinaient. Elle songea : « Orion... Sirius... Jupiter... » et c'était comme une prière qui allait du fond de son âme redevenue instinctive et primitive, vers les premiers dieux qu'aient adorés les hommes. « Étoiles qui savez nos destins... » La pensée de Laurence s'accrochait à un mot, à une image, puis à une autre, sans transition : « Mon destin ! J'ai cru qu'il avait pris votre figure, Dominique ! Mais puisque je ne peux pas vous joindre et que je vais mourir, c'est donc que je me suis trompée... Mon destin, il m'est apparu, comme il m'apparaît ce soir... La forêt des Violents... l'enfer de ceux qui n'ont pas voulu vivre... Et la neige ! le silence et la chasteté mortelle de la neige !... Ne me dites pas que ce sont là des imaginations. Vous voyez bien que, réellement, je ne peux pas faire un pas de plus vers vous... Hélas ! je ne suis pas Matelda qui va, cueillant des fleurs dans la prairie et chantant... Mais ne froissez pas le feuillage des arbres sombres !... Une lampe, Dominique, une âme voilée !... Allez-vous-en, puisque je ne peux vous atteindre ! D'abord, je ne le voulais pas... Et puis les choses ne l'ont pas voulu. Elles sont plus fortes que nous... Adieu ! Je n'ai besoin de personne pour mourir. J'ai l'habitude d'être seule... Et c'est bien, c'est très bien ainsi... »

Elle divaguait et grelottait quand le docteur Aubenas, conduisant par la bride le vieux cheval qui traînait sa voiture, passa, vers huit heures du soir. Tout d'abord, il ne reconnut pas Laurence et crut qu'une femme de la Grenadière ou de Chalus, se reposait, imprudemment, sur une borne de la route. Il l'interpella. Elle ne répondit pas. Alors, la lueur de la lanterne éclaira le manteau et le bonnet violets qu'Aubenas aperçut avec autant de surprise que d'épouvante. Il courut à mademoiselle de Préchateau, l'exhorta, l'apaisa, et réussit à la porter dans sa voiture. A la première maison qu'il trouva, il demanda, pour elle, une boisson chaude et des

couvertures, lui donna quelques soins et la ramena chez sa mère.

On crut que Laurence paierait de sa vie cette fantaisie incompréhensible qu'elle avait eue d'aller au Fortin, dans la neige ; elle fut gravement malade, mais elle guérit pour accomplir tout son destin. Chaque jour, comme avant sa maladie, elle continue d'instruire les infirmes de Maison-Rouge, et elle paraît telle qu'elle a toujours été.

Dominique Pellegrin n'est pas revenu dans la Grande-Ile. Il est mort le 4 août 1916, en Macédoine, tué par la fièvre des marais.

MARCELLE TINAYRE

LA RECONQUÊTE DE L'AIR[1]

PRÉFACE AU SALON DE L'AÉRONAUTIQUE

I

LA GENÈSE D'UN BESOIN NOUVEAU

Nous n'avons pas *besoin* d'aller de Paris à New-York en dix heures. Nous n'avons pas *besoin* de monter à quinze mille mètres. Nous n'avons pas même besoin de délaisser la terre sûre, ni la mer où le navire est porté. Bien peu d'hommes le désirent; mais le désir, ici, n'est que la plus faible des forces.

A tout progrès mécanique correspond un emploi; cet emploi s'étend et s'assure en même temps que le progrès technique qui le suscite. Et, dans notre monde international qui chaque jour se noue davantage, les lois de rivalité et de concurrence font bien vite d'un tel emploi un besoin véritable. Ainsi naissent des relations plus étroites, qui à leur tour deviennent causes, et par qui se fortifie le besoin nouveau.

La navigation aérienne est marquée d'un *signe international*. Par le progrès mécanique un domaine nous est ouvert;

1. Voir la *Revue de Paris* du 15 novembre 1919.

un point de vue nouveau nous est offert sur le monde ; *mais c'est toute l'organisation politique et économique de la terre qui doit demain en être atteinte.* Une nouveauté si flagrante suscitera des résistances, et jusqu'aux moins conscientes. Mais le progrès mécanique participe à la nature des mobiles irrésistibles. A mesure que ce progrès s'assurera, les applications de l'aéronautique naîtront d'elles-mêmes. Leur réalité s'affermira par l'emploi qu'elles y feront correspondre.

Et plus tard des historiens écriront, remontant — comme ils disent — la chaîne des causes : « La navigation aérienne, qui répondait à un besoin impérieux, prit un essor puissant... »

Les historiens, s'il en est déjà en la matière, pourraient pour se défendre invoquer un vigoureux exemple : la guerre même d'où nous sortons. Il est très vrai que l'emploi militaire de l'aéronautique s'est étendu au cours des hostilités, à mesure que la forme même de ces hostilités rendait souhaitable telle action aérienne, tel mode d'observation ou de contrôle, telle portée de reconnaissance. Mais, sans le progrès technique initial, la plupart de ces besoins n'auraient peut-être été jamais soupçonnés. Et à mesure que s'étendaient les possibilités mécaniques, on découvrait aussi des possibilités d'emploi qui élargissaient le besoin même.

Ces deux modes d'action sont réels. Mais le premier satisfait mieux la marche ordinaire de l'esprit. Aussi le retrouvons-nous sur notre chemin, aujourd'hui qu'il s'agit de découvrir les applications normales de l'aéronautique. On cède souvent à la tentation de déduire ces applications, par voie logique, de l'utilité qu'on leur assigne. Aussi le dénombrement s'étend-il fort loin, libre de toute entrave technique. Le public, mal informé des réalités correspondantes, place toutes ces applications sur un plan d'esprit unique : enthousiasme naïf, réserve d'instinct, défiance.

Il importe au contraire de distinguer, et d'établir entre les applications possibles de l'aéronautique une manière de hiérarchie critique, et très prudente.

II

LE DOMAINE ASSURÉ

Nous avons déjà montré, le plus vigoureusement que nous avons pu, à quel point le progrès technique commande ici l'avenir. Mais, serait-il acquis, il ne pourrait être décisif.

Il ne s'agit plus désormais d'user à tout prix de l'aéronautique. Les lois économiques et les règles commerciales qui font naître, grandir, mourir les entreprises humaines vont jouer maintenant. Pour qu'une application de l'avion ou du dirigeable s'établisse et survive, autrement qu'aux dépens du pays, il va falloir qu'elle soit compatible avec ces lois et avec ces règles. Entreront donc en ligne de compte : l'intérêt même de l'application, qui parfois pourra n'être qu'une opportunité ; l'infériorité ou la défaillance des moyens jusqu'alors en usage ; l'adhésion du public au moyen nouveau.

Pour certaines applications couramment désignées, il est déjà bien clair que les difficultés s'additionnent. Un service public, établi en France et destiné au transport en commun des voyageurs, aura contre soi l'aptitude discutable du matériel volant qu'il emploiera, la densité du réseau routier et ferré, l'hésitation du public à courir un risque supplémentaire — si faible soit-il — et même à rompre une habitude.

Au contraire certaines applications coloniales de l'avion, par exemple, plus conformes à la nature des choses, assurées par des professionnels, et soustraites partiellement aux réalités commerciales, auront — à première vue — plus de chances de succès.

Mais si, parmi les applications nées de la guerre, certaines gardaient encore quelque opportunité ; si, transposées ou dérivées, elles répondaient à des besoins normaux ; si le stade technique où est parvenu l'avion assurait à de telles applications un fondement raisonnable ; ne seraient-elles pas les plus naturelles, les plus sûres, les plus propres à faire vivre l'industrie aéronautique? Or de telles applications existent.

La guerre est finie, mais une armée reste. A cette armée, si réduite qu'on la souhaite, il faudra une force aérienne; peut-être même cette force devra-t-elle être d'autant plus imposante qu'on voudra l'armée de terre plus faible. Nous garderons donc une *aviation militaire*.

Mais une *aviation coloniale*, en dehors même de tout emploi militaire, n'a-t-elle pas devant soi le champ le plus vaste, et le plus assuré? Encore que ce champ ne soit peut-être pas celui qu'il est d'usage de décrire ici, nous croyons bien à sa réalité.

Nous croyons même enfin qu'une *aviation civile métropolitaine*, sagement appliquée au tourisme, à certains modes de publicité et de contrôle, à des liaisons très spéciales, peut vivre et préparer l'avenir.

L'Aviation militaire.

On sait le rôle que l'aéronautique a tenu dans cette guerre; on sait moins l'extension que ce rôle allait recevoir lorsque l'armistice est intervenu. Il ne semble donc pas douteux que, quelle que puisse être la forme de guerres futures, l'aéronautique n'y tienne encore une place de premier plan. Surtout, elle interviendrait dès le début des hostilités, par des missions offensives destinées à gêner la mobilisation et les mouvements de l'ennemi, en même temps qu'elle *couvrirait* les opérations correspondantes de nos armées.

Il n'est pas question de maintenir dans la paix les forces aériennes nécessaires à la conduite d'une guerre dont on ignore tout, et dont on voudrait ignorer la possibilité même. Du moins faut-il que nous possédions des forces de couverture suffisantes. Et la solution qui consisterait à attendre d'une aéronautique civile l'appoint de matériel nécessaire risquerait — nous l'avons montré — de produire les plus graves mécomptes.

Nous aurons donc une aviation militaire, d'ailleurs indispensable à l'instruction des autres armes, et dont les effectifs atteindront une fraction — réduite le plus possible — des effectifs de guerre prévus. Et la réalisation du matériel nécessaire à ces effectifs renforcés sera préparée par l'encou-

ragement d'une industrie aéronautique capable de lancer, le jour venu, la fabrication — par grandes séries — des types militaires adoptés.

Mais comment seront déterminés ces types ? En une matière aussi neuve que l'aéronautique, une découverte technique peut d'un instant à l'autre enlever leur valeur aux types déjà réalisés. Et le seul moyen de parer à une telle surprise est de pousser l'étude et de stimuler la recherche.

Cette recherche, assurée par les bureaux d'étude de l'industrie aéronautique, doit nous donner une industrie bien vivante, chercheuse, et spécialement apte à résoudre les problèmes de production intense que la guerre poserait.

A supposer que nos forces aériennes doivent, sur le pied de paix, compter 1 200 avions et que chacun de ces avions dure un an — ce qui implique déjà un respect du matériel auquel la guerre ne nous a pas habitués — c'est une production mensuelle d'une centaine d'avions assurée à notre industrie. Mais ces avions seront répartis entre les types nombreux que nous avons énumérés ; chaque type devra donc faire l'objet d'un renouvellement périodique, la périodicité résultant d'abord de l'importance numérique relative attribuée au type en question.

Une telle aviation militaire ne peut être qu'une *aviation d'échantillons*. Mieux : elle doit être telle, et par système. Mais la production que suppose un tel système n'est-elle pas la négation même de la production industrielle? Ainsi se pose *un problème de limite* : pour le nombre des types à maintenir, pour la fréquence de leur renouvellement, pour la détermination de la « série minima » nécessaire à la forme industrielle, enfin pour le nombre des firmes qu'il sera possible de faire travailler ainsi. Calcul d'autant plus simple que deux éléments invariables seront donnés : un budget strict, une industrie aéronautique de travailleurs.

L'aviation militaire, procédant ainsi par voie de concours périodiques à la « tenue à jour » de son matériel, assurera sa force immédiate ; préparera la force d'une aviation de guerre ; contribuera enfin au progrès général de l'aéronautique en aidant à vivre une industrie où elle stimulera l'effort.

L'Aviation coloniale.

Il est devenu banal de démontrer que l'avenir de l'aéronautique paraît assuré, mieux que partout ailleurs, dans les pays neufs. De là à démontrer l'opportunité d'une aviation coloniale, il semble qu'il n'y ait qu'un pas. Même ce pas est si facilement franchi qu'il convient d'examiner prudemment.

Il est très vrai qu'une aviation métropolitaine de transports trouvera son plus sérieux obstacle dans la densité des réseaux routier, ferré, fluvial déjà établis. Il est sûr que ces réseaux sont très lâches dans celles de nos colonies où ils existent et que, dans la plupart, ils n'existent pas. Mais il n'est pas évident que leur absence même ne soit pas un obstacle à l'installation des liaisons aériennes.

Dans l'état actuel du matériel volant, des liaisons régulières assurées par avions supposent une organisation terrestre assez dense. Il faut à l'avion un échelonnement serré de terrains de secours ; *il lui faut du moins des escales de ravitaillement qui, elles-mêmes, soient régulièrement ravitaillées.* C'est dire que les pistes terrestres frayées lors de l'établissement de ces terrains d'escale devront être presque toujours capables de supporter un trafic automobile. N'apparaît-il pas, dès lors, que ces pistes mêmes feront autant pour la pénétration coloniale que les terrains d'escale qui les jalonneront et dont l'espacement traduira avant tout un état peut-être fugitif de l'aéronautique? Enfin bien des itinéraires que la carte montre souhaitables se heurteront à des difficultés d'organisation terrestre que les autres modes de liaison ne rencontrent pas : dans la forêt équatoriale, dans toutes les zones de portage, comment assurer *et maintenir* les grandes éclaircies en terrain ferme actuellement nécessaires aux avions en service? *Il y aura donc chaque fois une question d'espèces à poser.*

L'opportunité théorique d'une aviation coloniale affectée aux transports réguliers est trop aisément démontrable. Mais, pour chaque colonie, et mieux pour chaque région naturelle, c'est un problème local qu'il faut résoudre : l'état de la pénétration, les modes de cette pénétration, l'intérêt des liaisons prévues, les ressources qu'elles peuvent

permettre d'exploiter, le degré de sécurité assuré au transit ne sont encore que les données les plus générales d'un tel problème. La création d'une ligne aérienne coloniale ne peut donc être résolue sans de longues études, sans des enquêtes locales et sans reconnaissance du terrain. A plus forte raison la création de tout un réseau colonial, si séduisant que soit son ensemble, n'est-elle pas une affaire de décision administrative ou politique qui puisse lier l'avenir.

Mais l'aviation coloniale va nous donner le moyen de préparer, très raisonnablement, cet avenir. Une application aérienne infiniment naturelle se proposera la *reconnaissance systématique d'un domaine colonial presque complètement ignoré*. Toutes ces régions de pénétration difficile étaient parcourues jusqu'ici par des missions qui s'y frayaient péniblement un passage, sans même parvenir toujours à situer avec précision le chemin qu'elles avaient suivi. Au mieux elles décrivaient leur itinéraire ; mais tout leur avait échappé, en dehors de cette piste tracée à travers l'inconnu. Demain, l'avion, *s'aidant de la photographie aérienne*, assurera l'exploration méthodique des colonies. Ainsi on connaîtra la nature et l'aspect du terrain ; on nommera les végétations et les essences qui le couvrent ; on dressera une carte sommaire où la stéréoscopie aérienne ébauchera le nivellement. On pourra donc déterminer les meilleurs *itinéraires de pénétration*, très souvent liés au réseau hydrographique où l'hydravion et le glisseur faciliteront encore la tâche. Ainsi doivent être assurés, en quelques années, des résultats qui n'auraient pas récompensé des siècles de labeur terrestre.

Une telle application coloniale de l'aéronautique est possible dès à présent. Elle ne suppose ni le matériel nouveau, ni les organisations terrestres denses qu'exige un service régulier de transports. Des perfectionnements techniques que nous avons dénombrés, elle n'implique que les plus prochains. L'avion de reconnaissance, *tel que la guerre l'a fait*, et multimoteur si possible, est apte à cette tâche coloniale dont l'exécution, au lieu d'enchaîner l'avenir, le commande.

Enfin ce même matériel doit pouvoir assurer, non pas des

services réguliers de transport et de liaison, *mais des transports d'appoint et des liaisons de secours*. De tels services, liés à l'état actuel de notre pénétration coloniale, seront déjà fort précieux.

Nous voyons à l'aéronautique deux applications coloniales. L'une est liée aux longs espoirs et aux vastes pensers, armature ordinaire des grandes tâches, mais qui veulent de leurs tenants un soin patient et le respect de l'avenir. L'autre prépare cet avenir, et par des voies déjà reconnues. Il paraît logique qu'on souhaite réaliser celle-ci la première.

Le développement de l'aviation coloniale suppose l'adhésion et l'aide budgétaire des gouverneurs. Une telle condition ne peut avoir que d'heureux effets si l'on éclaire ces chefs, informés des besoins locaux, sur les réalités de l'aéronautique.

L'Aviation civile métropolitaine.

En France même une des applications les plus naturelles de l'avion est liée à la photographie aérienne.

Nous avons déjà montré[1] l'aide toute spéciale que les clichés aériens *doivent* apporter à la restauration des provinces envahies, à la cartographie et au cadastre de ces provinces, puis de la France entière. Nous avons indiqué le secours que l'enseignement agronomique et la pratique agricole tireraient de tels clichés ; comment ils doivent faciliter les grands travaux d'amélioration agricole que l'heure impose : extension de la surface cultivée, reboisements, *remembrement* surtout. Nous avons dit l'emploi que l'architecte, l'urbaniste, l'entrepreneur de travaux publics, l'ingénieur pouvaient faire de la photographie aérienne ; comment enfin la diffusion des clichés d'avion, révélateurs d'une beauté nouvelle, devait enrichir le patrimoine artistique de l'homme et l'inciter au tourisme aérien. Nous n'y reviendrons pas. Mais nous voulons marquer à quelles conditions *ce tourisme aérien* est dès à présent possible.

L'avion, tel que la guerre l'a modelé, est inapte à la navigation aérienne. Celle-ci suppose encore une vaste organisa-

1. Voir la *Revue de Paris* du 15 juin 1919 : *Une arme de la guerre et un outil de la paix : la photographie aérienne.*

tion d'ensemble et un réseau terrestre qui d'abord marquera les grandes lignes internationales. Mais, en attendant que se réalisent ces dispositifs et qu'un matériel nouveau leur corresponde, une exploitation réduite est possible, et qui gardera toujours son intérêt : ainsi le transatlantique n'a tué ni le yacht de plaisance, ni l'humble caboteur ; chacun a gardé son domaine, parce qu'il lui était adapté.

La sécurité du tourisme aérien est liée à la multiplication des terrains d'atterrissage ou de secours. Non certes selon un plan administratif et une densité uniforme ; mais en fonction des initiatives locales, et, aussi bien, des ressources locales. Il est des régions de France que l'égalité de leur climat et la nature de leur sol désignent spécialement pour ce tourisme. Il doit, dans presque tous les cas, être facile d'y créer *des zones de sécurité* qui permettront au moins *les croisières à faible rayon.*

Car il n'est pas nécessaire, pour goûter le tourisme aérien, de couvrir sans escale des centaines de kilomètres : même, en raison des altitudes qui alors s'imposent, de tels parcours — outre qu'ils fatiguent — sont bien vite monotones. Au contraire, la promenade aérienne, par les aspects qu'elle revèle, par les sensations qu'elle procure, doit être mise au rang des joies.

Vous ne savez pas quand vous avez quitté le sol. La terre s'enfonce. La fuite inverse du paysage se ralentit à mesure que le sol s'éloigne. Les taches confuses et rapides des arbres, des prés, des fermes s'ordonnent soudain et se situent. Un ensemble apparaît, qui n'était pas imaginable, et qui dépasse toute fantaisie : car il est la règle même. Voici que les villages sont des jouets d'enfants ; la route, un lacet blanc qu'un convoi pointille ; la brume sur la rivière, une écharpe nette assouplie aux inflexions.

La terre est loin. Soudain, la quittant des yeux, vous découvrez l'architecture des nuages. Révélation de l'espace : au delà du plan de projection à quoi, de la terre, se réduit le ciel, *voici trois dimensions réelles et peuplées d'objets.* De longues nuées superposent et croisent leurs nappes. Plus loin, le vol de l'avion s'adapte aux contours des cumulus blancs. Il

y plonge ; il y découvre des structures intérieures, des puits, des gouffres où paraît un lambeau de terre — que vous n'avez pas reconnu. Voici que vous dominez maintenant la mer des nuages, soulevée d'une houle immobile, et que borde là-bas une falaise irréelle de brumes. Et, renversant la tête, vous découvrez un azur froid que vous n'avez jamais vu ; ce n'est plus le ciel, c'est l'éther même. Le soleil, là-bas, plonge à la mer des nuages. Vous l'avez fixé un instant, sans pouvoir même penser au soleil de tous les jours. Maintenant, au bord opposé de l'horizon aérien, vous voyez l'ombre descendre de la falaise imaginaire et bleue des brumes, gagner comme un flot sur la mer fixée des nuages où vos yeux, encore éblouis, promènent des disques violets.

Sur la campagne où vous allez atterrir, vous retrouvez le soleil terrestre, appliqué au dessin menu des ombres portées. Douceur du vol ; repos et silence dans le grondement oublié du moteur. Et c'est le sol bientôt.

Images nouvelles, joies nouvelles, désir nouveau que la fantaisie ne pourra pas satisfaire. On ne se lasse pas du ciel révélé. Déjà l'avion qui passe là-haut réveille des nostalgies.

III

L'EXPLORATION DU DOMAINE NOUVEAU

Il faut borner ici le dénombrement des applications de l'aéronautique capables d'assurer, par un intérêt *permanent*, une production industrielle maintenue. Ce n'est pas par des réalisations hâtives qu'on ouvrira à l'exploitation aérienne les débouchés qui lui sont promis. Mais, au delà des possibilités de l'heure, on entrevoit le domaine nouveau.

Déjà des exploits étonnants, comme les traversées de l'Atlantique, ont donné l'éveil aux imaginations. Mais l'admiration légitime que suscitent de tels tours de force ne doit pas diminuer en nous la volonté de jugement. Il importe avant tout de ne pas donner à ces performances sportives une portée et un sens *techniques* qu'elles n'ont pas. Ce serait préparer à l'opinion publique, qu'on excite mais qu'on se

garde d'instruire, des désillusions dont les meilleurs ouvriers de l'aéronautique subiraient l'injuste contre-coup.

Au contraire la navigation aérienne peut tirer le profit le plus réel de « voyages aériens au long cours » *conçus et préparés comme des expériences*. Ainsi le raid Paris-Dakar ; ainsi le périple du commandant Vuillemin et du lieutenant Dagnaux autour de la Méditerranée, de Paris au Caire par Constantinople, et du Caire à Paris. Voyages riches d'enseignements positifs dont profite la technique aérienne, qui suggèrent les installations du bord et les organisations terrestres les plus efficaces, qui inaugurent enfin le jalonnement et la reconnaissance méthodiques des grandes routes de l'air.

Les obstacles que ces entreprises ont rencontrés, les dangers que les équipages ont courus à leur propos, l'immensité de la tâche à accomplir qu'ils signalent, ont démontré aux moins sages quel *programme d'ensemble* doit être réalisé avant que soit possible une véritable navigation aérienne.

A plus forte raison apparaît-il qu'une exploitation commerciale *du transit aérien* correspond mal à l'état présent de l'aéronautique.

Par quelles voies s'assurera donc le progrès?

Faudra-t-il attendre le miracle technique, la découverte de génie qui donnera la clef du domaine? Et, le jour où éclatera cette invention, à quoi correspondra l'organisation de navigation aérienne que déjà nous créons? Car les meilleurs esprits, et les plus positifs, justement parce qu'ils ne vivent pas de rêves, ne peuvent concevoir cette organisation d'ensemble qu'en fonction des réalités de l'heure.

Un tel danger est peu réel. L'étendue même du programme technique dont nous avons énuméré les points principaux ne permet pas de croire que l'essentiel puisse en être réalisé d'un coup, par une vue géniale. Il y faudra plutôt une application persévérante qui modifiera, chaque jour un peu, l'instrument de la navigation aérienne. Cette évolution ne sera pas assurée par la seule étude, ni par la recherche de laboratoire ; il y faudra encore, si l'on peut dire, *la réalisation en vraie grandeur* : en technique, pour que se posent les vrais problèmes de métallurgie et de fabrication industrielle ; dans

l'emploi, pour que l'application même instaure la véritable expérience.

Ainsi toute solution partielle aboutira à poser d'autres problèmes et contribuera à leur solution. Ainsi l'étude perpétuelle est liée à la réalisation perpétuelle : véritable méthode expérimentale, appliquée d'ailleurs pendant la guerre à la solution de problèmes aériens très spéciaux. La paix, ouvrant à l'aéronautique un champ plus vaste, ne fait que poser d'autres problèmes, *plus nombreux mais plus liés*, et dont la même méthode doit venir à bout.

Mais l'application de cette méthode engagera des frais qui ne peuvent encore être couverts par une exploitation commerciale véritable. La navigation aérienne au long cours, loin d'être assurée d'une clientèle et d'un trafic, doit à peine se proposer pour l'heure la recherche d'une clientèle; car il serait scabreux de mener de front l'exploitation et l'expérience. Et c'est ici que nous apparaît le rôle assigné à l'État.

Il ne s'agit pas de soustraire l'aéronautique au milieu normal où elle doit vivre désormais et de la placer dans un milieu artificiel où serait ménagée sa croissance : *nous avons assez marqué qu'il ne s'agissait plus de croissance, mais d'adaptation*. Il ne s'agit pas même de substituer à l'exploitation commerciale aérienne, assujettie aux mêmes règles et soumise aux mêmes forces que toute entreprise commerciale, un semblant d'exploitation auquel la sécurité financière serait assurée. Rien ne fermerait plus sûrement l'avenir. Mais le souci de cet avenir veut que l'État, s'il pense à l'intérêt général, s'intéresse au programme d'ensemble dont dépend la navigation aérienne, et en dirige la réalisation. Et, si l'exploitation commerciale correspondant à un moment de la technique aérienne doit être déficitaire, l'État assurera aux entreprises l'aide nécessaire pour que soit poursuivie une expérience d'intérêt public.

La navigation aérienne doit s'affranchir des obstacles terrestres. Elle doit même, en utilisant les plus grandes altitudes, se soustraire aux servitudes atmosphériques. Elle suppose pourtant une vaste organisation de gares aériennes et de

terrains de secours, véritable *support terrestre des routes de l'air.* Et ce dispositif peut avoir sur l'avenir de l'aéronautique de telles répercussions que l'État ne peut pas s'en désintéresser. Il faudra d'ailleurs des années et des dépenses considérables pour les achats de terrain, les constructions, les liaisons. Surtout — et c'est là, à vrai dire, la seule raison décisive d'une intervention de l'État — *un tel travail suppose un plan d'ensemble, dicté par des considérations d'intérêt général.* Les parcours définis devront tenir compte du transit aérien possible, et la prévision de ce transit pourra dépendre d'accords internationaux. L'emploi du grand dirigeable rigide devra être préparé par des installations spéciales, échelonnées de telle sorte que toutes les combinaisons souhaitables d'itinéraire soient possibles entre le dirigeable et l'avion. Un réseau de téléphonie et de télégraphie terrestre et hertzienne, un service d'informations météorologiques devront donner à ces installations dispersées la valeur d'un ensemble organique. Un tel travail s'accommoderait fort mal et d'une concurrence et d'une dispersion d'efforts. Seul l'État doit donc désigner les terrains et les ports à établir, et seul rester responsable de leur réalisation. *Mais il ne s'agit ici que de la navigation aérienne au long cours, qui est d'essence internationale.* Ses itinéraires correspondent à de grands courants de trafic, *ils expriment des relations géographiques immuables* ; leur détermination ne risque donc pas d'être artificielle. Londres, Paris, Marseille, Rome, Constantinople, le Caire, Alger, Casablanca, Dakar jalonnent les routes inévitables vers les Indes, vers le centre africain, vers l'Amérique du Sud ; les installations qui seront faites en de tels points ne peuvent pas être vaines. Mais il serait dangereux d'étendre cette méthode au champ étroit de la navigation aérienne nationale,

Ici, il ne s'agit plus de *lignes* aisément discernables, tracées vingt fois par les autres modes de transport, et hors desquelles aucun trafic important n'est à prévoir; *il ne s'agit pas même de réseaux.* De tels termes, empruntés à la voie ferrée et qui se sont accrédités en France lors des premiers essais de poste aérienne, sont propres à perpétuer des erreurs graves. Se limiter en esprit à l'établissement

de lignes aériennes, même nombreuses, ce serait négliger la force propre de l'aéronautique, *la seule force qui puisse lui assurer une place dans des pays où les réseaux de communication sont denses*. Sans doute, il faudra bien faire des lignes, ou plutôt matérialiser selon des lignes le plan qui fera choisir les premiers terrains réalisables. Mais ces lignes, si naturel ou si opportun que soit leur tracé, devront seulement traduire le désir de travailler, *selon une idée*, malgré des moyens réduits. A partir de ces tracés primitifs, le réseau s'enrichira ; il ira se serrant jusqu'au jour où *tous les itinéraires seront possibles sans que la sécurité soit compromise*. Alors seulement l'exploitation aérienne pourra, dans un pays comme la France, jouer librement et montrer sa force.

Ainsi, alors que la navigation aérienne au long cours imposait des préoccupations internationales qui étaient du domaine de l'État, la navigation aérienne nationale devra s'inspirer des intérêts locaux et s'aider des autorités locales. Ici tout plan rigide risquerait d'être vain et surtout de gêner des initiatives. Sous un régime de liberté nous verrons au contraire se créer les seules liaisons utiles, et d'abord peut-être des *transversales ouest-est*, qui pareront un peu aux inconvénients de notre réseau ferré convergent; ainsi on aiderait au *régionalisme* véritable en instituant de province à province des relations directes, expression de dépendances naturelles.

Enfin l'État, attentif au caractère hautement international de la navigation aérienne, doit organiser et vouloir l'action internationale qui prépare les voies à notre industrie.

Il agit déjà par des missions. Celles-ci doivent se proposer bien moins des réalisations commerciales hâtives qu'une préparation de l'avenir. Elles doivent, bannissant tout « bluff », démontrer notre matériel aérien et, à côté de sa valeur militaire, les modes d'exploitation auxquels il se prête déjà. Très opportunément, un délégué de l'industrie aéronautique française, désigné par les constructeurs eux-mêmes, a été invité à participer à ces missions. Nos maisons pourront ainsi envisager sans retard l'adaptation du matériel aux besoins locaux reconnus et accorder ces directions particulières avec l'orien-

tation technique générale qui s'impose et que nous avons définie.

Une telle tâche est déjà belle. Mais elle serait bien incomplète si elle devait ne pas comprendre une *préparation internationale*. La concurrence, dont nous pourrons chez nous limiter les effets, jouera librement sur les marchés extérieurs; il importe donc que nous nous assurions au plus tôt, en jouant le plus franc jeu du monde, les avantages ou les priorités que nous devrons à notre situation géographique, si nous continuons à lui faire correspondre l'effort technique et le développement industriel convenables.

Au-dessus de toute rivalité commerciale, la navigation aérienne va imposer une entente internationale et un échange maintenu de renseignements. Aussi faut-il approuver sans réserve la création récente des « attachés de l'air », à qui leur compétence technique conférera un rôle étendu de « conseil » : la présence de ces hommes auprès de nos ambassades permettra souvent de résoudre les problèmes commerciaux, douaniers, juridiques que posera la navigation aérienne internationale *et qu'une simple indication technique mettra parfois sur leur plan véritable.*

Tel est le rôle de l'État. On voit combien il est vaste, combien il commande l'avenir. Et, si l'on se rappelle l'aide aux recherches techniques que nous attendons encore de l'État; si l'on se représente la concentration actuelle, aux mains de l'État, de presque toute la force aéronautique française, personnel navigant, personnel technique, matériel volant, installations terrestres; si l'on pense que seul l'État a pu encore entreprendre une étude générale des problèmes aéronautiques, une idée vient, qui semble naturelle : le problème de l'exploitation commerciale aérienne ne serait-il pas simplifié, et résolu même, si l'État assurait cette exploitation ?

Mais l'examen éclaire vite. On peut admettre le monopole appliqué à un produit de consommation forcée, dans le cas où la « marge » d'exploitation est telle que la pire gestion ne suffit pas à annuler les bénéfices : et c'est un impôt détourné. On peut rechercher, pour des raisons sociales, la nationalisation de services publics normaux, admis, répon-

dant à un besoin courant. *Mais l'exploitation commerciale aérienne est marquée des caractères inverses* : l'opinion est à gagner, le besoin même est à créer, les prix de revient connus assurent par avance le déficit dans tout service régulier ou qui voudra l'être. Rien ne justifierait donc cette extension de l'étatisme commercial.

Du moins, dans les domaines où cette exploitation aérienne ne ferait que doubler ou prolonger une exploitation terrestre dont l'État a déjà fait un monopole, dans les services postaux, pour l'établissement des cartes, ne serait-il pas logique de confier à l'État une extension de service forcément liée à l'exploitation présente? Ce serait seulement limiter le mal.

Les entreprises aériennes ne réussiront qu'à force de courage, de volonté et de foi, vertus qu'un fonctionnaire ne garderait pas longtemps dans une simple gérance, à supposer qu'il les y eût introduites. Il y faut le sentiment et presque le goût du risque, et l'appât du succès personnel ; *donc un régime de liberté où l'effort profite à qui l'exerce, par ses répercussions sur un marché où la concurrence joue.*

IV

L'AIDE DE L'ÉTAT AUX ENTREPRISES

Ainsi l'État doit renoncer, au moins pour l'heure, à toute exploitation aérienne. Mais là où il ne peut s'agir encore d'exploitation véritable, dans ce domaine nouveau qu'il va falloir explorer par des expériences réglées et réelles, l'État n'assumerait-il pas, plus aisément que quiconque, la charge de l'entreprise? N'offrirait-il pas, mieux que quiconque, les garanties de tout ordre qui doivent assurer la valeur d'une expérience d'intérêt public ? Mais la réponse est toute prête; cet « étatisme expérimental » a été pratiqué ; ses résultats sont encore dans le souvenir de tous.

Au lendemain de l'armistice, deux essais d'exploitation aérienne furent tentés. Par le premier, on tâcha d'aider par avions au ravitaillement des régions libérées, soit qu'on

se fît illusion sur le « débit » possible d'un pareil service, soit qu'on tînt pour intéressant l'appoint qui pourrait en résulter, si faible qu'il fût. L'échec fut souligné avec complaisance : en quelques semaines, on transporta 36 tonnes, le chargement de quatre wagons ; il y fallut 300 voyages aériens ; et l'envoi — par voie ferrée — du ravitaillement et des rechanges sur les points desservis annula le très faible appoint de transport réalisé.

L'autre essai fut d'ordre postal. On « créa » et l'on exploita, par des moyens strictement militaires, des lignes aériennes. Ces lignes, faute de s'appuyer sur le matériel volant et sur les installations terrestres nécessaires, eurent un débit infime. A ces faibles résultats correspondirent par malheur des accidents mortels qui firent à l'aéronautique un tort immense. On en vint à préciser sur les enveloppes : « A ne pas transporter par avion. »

Pourtant certaines de ces lignes, posèrent déjà clairement quelques-uns des problèmes à résoudre. Mais le *rendement* même de l'expérience était faible. Aujourd'hui la doctrine est assurée : l'État n'exploitera lui-même aucun service; l'État n'organisera aucun service d'exploitation, fût-ce à titre d'expérience.

En revanche, il semble que l'État entende, par l'aide accordée aux entreprises aériennes, permettre à ces entreprises d'assurer elles-mêmes ces expériences : non plus cette fois dans un milieu d'irresponsabilité et de sécurité financière qui aurait permis de suspecter les résultats les plus heureux ; mais bien *dans des conditions de réalité et de risque* qui, en matière commerciale, font seules les expériences concluantes.

Ainsi l'exploitation commerciale aérienne assurera elle-même la reconnaissance des voies où elle souhaite s'engager. Elle aura charge d'elle-même. Elle y gagnera en vigueur.

Il est clair qu'une entreprise d'aéronautique commerciale devra, pour bénéficier de l'aide de l'État, se proposer d'assurer un service dont le pays profite, ou profitera. Encore faudra-t-il que l'État prenne ici bien garde à l'esprit qui anime ces entreprises naissantes. Nous avons dit qu'elles voudront du courage, de la volonté et de la foi; surtout qu'on

ne voie pas l'expression de ces vertus dans les plus vastes programmes. Il ne semble pas que l'aéronautique commerciale puisse déjà donner lieu à de « grosses affaires ». Ou bien leurs protagonistes n'auraient pas idée des possibilités techniques de l'heure — et ils seraient dangereux ; ou bien ils seraient informés — et comment juger leur initiative ?

Sous ces réserves, l'aide de l'État doit être acquise aux entreprises d'aéronautique commerciale, car seule cette aide permettra d'abaisser les tarifs de façon à rendre possible l'expérience. Ces tarifs, alourdis par des frais généraux énormes, par des assurances prohibitives, ne peuvent encore attirer la clientèle qui, assurant une exploitation régulière, améliorerait déjà les prix. Aujourd'hui, et pour le matériel volant en service, *le transport par avion d'une tonne de marchandise à mille kilomètres grèvera cette marchandise de dix mille francs, soit dix francs par kilogramme.*

L'aide de l'État est donc nécessaire pour que le prix du fret aérien devienne accessible au public. Mais quelles idées directrices vont permettre la meilleure application de cette aide ? Nous invoquerons comme guide, une fois de plus, le principe même qui justifie seul ici l'intervention de l'État : le soin de l'avenir réservé à une aéronautique maintenue dans sa voie normale d'évolution.

Ce soin doit d'abord porter l'État à établir entre les applications possibles une sorte de hiérarchie qui se proposera d'exprimer leur contribution plus ou moins grande aux progrès de l'aéronautique, et surtout à son progrès *général*. L'aéronautique semble offrir à l'homme un moyen de transport nouveau, affranchi des obstacles terrestres, affranchi de la route ou du rail, affranchi peut-être bientôt des servitudes atmosphériques. Ses caractéristiques *actuelles* sont, par rapport aux modes courants : une sécurité moindre, une régularité moindre, des prix plus élevés, un débit moindre, une rapidité beaucoup plus grande. Or il se trouve que cette rapidité, seul avantage acquis à l'aéronautique et principale justification de son rôle, doit permettre d'autres progrès. A l'accroissement de la vitesse, qui, pour l'heure, ne peut être raisonnablement cherché qu'aux grandes altitudes, corres-

pondront déjà en effet une sécurité et une régularité plus grandes. Ainsi il sera sage que la prime d'exploitation, qui vise à rendre les prix admissibles, soit avant tout — au moins aujourd'hui — *une prime à la vitesse.*

Dès à présent il y a d'ailleurs place, dans ces règlements d'attribution, *pour des considérations d'utilité immédiate.* Et l'on ne peut pas négliger ce fait qu'une entreprise aérienne, même locale, même orientée vers un tourisme d'abord improductif, aide cependant l'industrie aéronautique.

Enfin il faudra tenir le plus grand compte de *l'intérêt des liaisons réalisées.* Il ne s'agit pas de doubler par des voies aériennes, pour gagner deux heures quand le temps le permettra, les parcours principaux de nos réseaux ferrés ; il s'agit d'utiliser *la nature nouvelle* du transport aérien pour réaliser des liaisons d'un caractère nouveau. Ainsi un trajet de mille kilomètres, couverts en cinq heures avec une tonne de charge utile, aura aux colonies, au-dessus du désert ou de la forêt tropicale, un intérêt que l'itinéraire Calais-Marseille serait loin d'assurer à une « ligne postale ».

La règle présente reste donc celle-ci : prime à l'opportunité des liaisons ou des services, prime à la portée des étapes sans escale, prime redoublée à la vitesse par quoi s'assurent la sécurité et la régularité du transit. Et ces primes doivent se combiner de telle sorte qu'elles reconnaissent l'effort, lorsque cet effort prépare le progrès aéronautique véritable.

Cet enchevêtrement d'espoirs à long terme et de réalisations immédiates, de considérations d'utilité et de vues presque morales s'enferme mal dans des formules. Il en fallait pourtant ; et nous devons rendre aux dirigeants de notre aéronautique cette justice qu'ils ont affronté le problème. Les services de l'O. C. G. Aé. — et l'on entend par ces signes barbares l'*Organe de coordination générale de l'Aéronautique* — ont mis sur pied cette première charte du transit aérien. Les règlements qu'ils ont établis, et qui ne prétendent certainement pas commander l'avenir, tiennent pourtant compte de cet avenir. La prime à la vitesse est assurée. La hiérarchie des entreprises s'esquisse, et consacre d'abord les frais généraux consentis. Des coefficients prévoient et sanctionnent l'intérêt

des trajets couverts. Et si ces coefficients paraissent timides, si l'utilisation militaire éventuelle du matériel tient encore ici une place qui n'est déjà plus la place d'honneur, nous y verrons seulement *la date* de projets élaborés au lendemain de la guerre, alors qu'il faut bien tenir compte et de l'état actuel de notre industrie aéronautique, et des problèmes de défense nationale.

Telle sera la prime d'exploitation. Mais l'État disposera d'autres modes d'encouragement *s'il reste seul propriétaire du support terrestre du réseau aérien*. Or tel est bien le premier principe posé, le second principe étant que l'État n'assurera lui-même l'exploitation commerciale d'aucun parcours ni d'aucun service. Il pourra donc, pour certains des parcours rendus possibles par les terrains et les liaisons qu'il aura organisés, prévoir une *adjudication*. Et la compagnie adjudicataire sera chargée d'organiser sur ce parcours un transport d'utilité publique, contre observation d'un cahier des charges systématiquement favorable à l'entreprise.

V

DEUX POLITIQUES AÉRIENNES : ANGLETERRE ET FRANCE

Cet effort pour organiser et réglementer l'exploitation aérienne, et surtout pour lui donner un contenu en encourageant les entreprises privées, n'est encore que peu connu en France. Et il est courant d'opposer à notre inertie prétendue les efforts faits par l'Empire britannique pour s'assurer ce que l'on appelle déjà « la suprématie aérienne ».

Les arguments ne manquent pas : « L'Angleterre a créé un ministère de l'Air, et rien de tel n'existe chez nous. Ce ministère dispose d'un budget voisin de deux milliards, infiniment supérieur au budget de notre aéronautique. Aussi l'aide accordée aux entreprises commerciales aériennes est-elle puissante. » Mais voyons de plus près.

Le *Air ministry* britannique régit l'aviation militaire ou *Royal Air Force*, organisme indépendant et placé sur le pied d'égalité vis-à-vis de l'Armée et de la Marine. Il dispose donc bien d'un budget important, mais sur lequel il doit payer son personnel et le personnel des services auxiliaires que comporte ce vaste ensemble organique. La vérité toute nette est que, ces charges déduites, il reste au ministre de l'Air 18 millions de livres pour l'achat et l'entretien du matériel volant, et que la branche du ministère chargée de l'aviation civile dispose d'un budget de 500 000 livres[1]. Quelle est donc l'action qui peut trouver place dans des limites financières aussi strictes?

Action d'organisation générale ; et ici le ministère de l'Air s'est assigné la même tâche que nous avons décrite d'après les programmes français. Il a compris que le transit aérien supposait un support terrestre dont l'établissement dépassait la compétence et surtout les ressources privées. Il a vu à quel point une reconnaissance météorologique du ciel était nécessaire, et qu'il y fallait des vues d'ensemble. Il a vu que le caractère international de la navigation aérienne imposait un échange maintenu de renseignements. Il a compris que la nouveauté du transit aérien dictait une réglementation nouvelle. Mais il s'est montré, dans l'exécution de ce programme, surtout soucieux *de respecter la liberté individuelle et d'éviter le moindre soupçon d'étatisme.* Il encourage la création d'aérodromes privés ; il s'efforce de faire acquérir par les municipalités et par les compagnies les terrains qu'il a dû aménager pendant la guerre. Bien loin de vouloir asservir le trafic aérien *intérieur* à des routes officielles, il entend favoriser le libre essaimage des entreprises aériennes, rendu possible par les terrains déjà nombreux.

Surtout il a été décidé qu'*aucune aide pécuniaire quelconque ne serait accordée aux compagnies britanniques d'exploitation aérienne.* Aucune prime de trafic n'a donc été prévue ;

1. Nous empruntons ces précisions, et aussi les renseignements plus généraux qui suivent, à deux études parues dans *l'Aéronautique* :
L'Effort aérien britannique, par le capitaine de Laferrière (juin 1919).
L'Aviation civile anglaise, par le lieutenant de vaisseau Sablé (octobre 1919).

aucune adjudication d'un service public ne sera faite ; *et le principe de non-intervention de l'État paraît être la règle absolue de cette politique aérienne.* C'est à peine si l'État a cru pouvoir imposer son contrôle sur des points de sécurité ; et les *Air trafic regulations* publiées dès avril montrent que l'État entend bien ne pas donner à son action, là où elle est inévitable, la forme administrative.

Ainsi le service d'Aviation civile du *Air ministry* apparaît comme un organisme d'études et d'informations, soucieux d'orienter les entreprises naissantes et de leur garantir les meilleures conditions du *fair play.*

Si maintenant nous opposons à cette action très réservée la politique aérienne des dirigeants français, celle-ci risque de nous paraître hardie. L'aide financière consentie aux entreprises privées a conduit l'État, non certes à l'étatisme, mais à une doctrine d'intervention maintenue ; c'est, un peu, l'État-Providence. Mais toute Providence agit selon des vues d'avenir et, par ce seul fait, aide à déterminer un avenir qu'elle prépare. Qu'il y ait un risque dans l'affaire, c'est assez évident. Si raisonnables que soient des directives techniques, elles ne peuvent prétendre à canaliser le progrès même. Une régle de prudence s'imposait, et elle a été suivie : *la limitation dans le temps.* Les primes consenties ne sont pas définitivement acquises, et le budget nouveau comportera leur revision. L'adjudication est limitée à quelques mois, *et l'idée même de concession en est exclue.* Des expériences, vieilles de plus de deux siècles, dénonçaient le danger. Colbert avait écrit : « Les vaisseaux marchands servent de principe à toute puissance de mer, et tout Estat ne peut avoir celle-ci qu'à proportion de ceux-là. » Et la même affirmation vaudrait pour la navigation aérienne. Pourtant, malgré les précautions prises, les encouragements que Colbert prodigua à la marine marchande n'eurent pas que des résultats heureux : les primes progressant avec le tonnage nous valurent longtemps de grands voiliers inutiles, et le monopole consenti aux deux Compagnies des Indes et à la Compagnie du Nord ne fit qu'assurer leur perte.

Dans l'état actuel de l'aéronautique, *dans l'ignorance où*

l'on est des horizons qu'un progrès technique peut ouvrir demain, il importe plus évidemment encore de ne pas lier l'exploitation à un contrat, de ne pas intéresser une compagnie concessionnaire à freiner le mouvement et — si elle le peut aux termes de son contrat — à s'y soustraire.

Il y a, dans l'intervention maintenue de l'Etat, un autre danger que les dirigeants britanniques ont refusé de courir. L'application de l'aide accordée aux entreprises aériennes se fera forcément par des modes administratifs. Déjà il a fallu prévoir chez nous un minutieux contrôle de l'organisation, de l'exploitation, du mouvement et des recettes. Il y faudra des papiers, et des fonctionnaires. Surtout rien n'assure qu'un tel contrôle et la publicité qui en est la suite forcée ne vont pas se révéler incompatibles avec le libre jeu des lois de concurrence commerciale.

Devrons-nous donc conclure, et contre toute attente, que *l'abstention* anglaise fut sage et *l'intervention* de chez nous imprudente? Non, certes, puisque de tels essais ne commandent pas l'avenir; puisque même l'avenir le plus prochain dépend de décisions budgétaires *que ces essais éclaireront*. Au reste les encouragements consentis ne sont pas tels qu'ils incitent à créer des entreprises vaines. Au contraire ils semblent propres à entretenir dans notre industrie aéronautique la recherche et le mouvement; ainsi nous serons prêts à l'action, à mesure que s'ouvriront les débouchés attendus.

Il faut attendre ces débouchés ; il faut les préparer, surtout. Et ici l'Empire britannique nous donne le spectacle d'un effort qui prétend bien faire l'avenir. Les gouvernants anglais ne croient pas à l'aviation commerciale métropolitaine ; du moins ils ne croient pas que son intérêt justifie une intervention de l'État en sa faveur. *Mais ils croient à l'avenir des grandes lignes coloniales qui donneront à l'Empire une unité plus réelle* ; ils croient qu'il faut assurer à tout prix cette liaison nouvelle, et merveilleusement rapide, de la mère-patrie avec les Dominions et les Possessions de la Couronne ; mais ils savent que de telles liaisons, bien loin de se prêter

déjà à une exploitation commerciale, s'établiront seulement par de longues études, au prix d'un effort méthodique et obstiné.

Sur les deux grandes voies déjà mises à l'étude, voie du Cap et voie des Indes vers l'Australie, d'importantes missions reconnaissent, jalonnent, explorent à terre et dans les airs les secteurs qui leur ont été assignés. Rien ne sera laissé au hasard ; aucun risque prématuré ne sera couru. Ainsi s'assure une puissance.

Un tel effort dépasse forcément en amplitude celui que nous pouvons entreprendre dans notre domaine colonial ; il ne doit pas le dépasser en méthode.

Il convient d'ailleurs que nous prenions soin de lier notre effort à celui de nos alliés britanniques, toutes les fois que des trajets communs intéresseront les deux nations. Ainsi l'on préviendra des rivalités trop sûres ; ainsi l'on préparera l'ordre international nouveau qu'imposera la navigation aérienne.

VI

LA NAVIGATION AÉRIENNE ET LA SOCIÉTÉ DES NATIONS

Tout mode nouveau de liaison entre les hommes travaille profondément le droit international. Mais nous avons assez dit combien l'avion était marqué du signe international pour faire pressentir les répercussions de la navigation aérienne sur les relations des peuples.

La Conférence de la Paix, préoccupée d'instaurer un statut mondial, ne pouvait donc pas se désintéresser du problème. De fait, elle a provoqué la rédaction d'une *Convention relative à la navigation aérienne internationale*, qui a reçu l'approbation du Conseil suprême.

Toute force nouvelle inspire d'abord l'inquiétude, surtout si elle peut troubler l'ordre établi. Les plus sages, si elle leur paraît irrésistible, essaieront de lui ménager la place qu'elle

ne manquera pas d'occuper. Les hommes de foi favoriseront le jeu de cette force neuve, acquise à l'homme. Toutes ces réactions feront un « règlement international », où l'unité pourrait surprendre ; et telle est bien ici l'histoire.

L'avion, d'abord, est peu respectueux des frontières. Ainsi est déjà mis en péril le dogme central de notre pensée internationale, maintenu contre tous les assauts. Il ne s'agit plus de défendre un pointillé de la carte, ni même un rivage que la *mer juridictionnelle* bordera de souveraineté, jusqu'à la portée du plus gros canon ; et si malgré tous nos soins la mer libre fut toujours serve, que ne devons-nous pas craindre pour la « liberté des airs »? Ici pourtant il nous faudrait la souveraineté totale, et contre tout projectile qui, de toute hauteur, finit bien par gagner le sol. Du moins nous affirmerons cette souveraineté insaisissable ; et l'article premier de la Convention reconnaît à chaque État « *la souveraineté complète et exclusive de l'espace atmosphérique au-dessus de son territoire et de ses eaux territoriales* ».

Mais les sages veillaient ; et ils firent en sorte qu'après cette proclamation liminaire on renonçât à la souveraineté affirmée totale, dans la mesure où elle risquait d'être vaine. Par bonheur la nécessité, que l'on s'empressa de reconnaître, « d'accorder à la navigation aérienne internationale la plus grande liberté possible » vint voiler d'intérêt général les renoncements qui auraient pu blesser l'orthodoxie.

On put ainsi : poser que « la souveraineté de chaque État ne lui confère pas la faculté d'interdire aux aéronefs étrangers le survol de son territoire » ; imposer au même État l'obligation de soumettre tous les autres États contractants, *sans distinction de nationalité*, au même régime d'admission ; étendre cette égalité de traitement aux nationaux mêmes et sur le territoire national, les règlements relatifs aux zones interdites et aux tarifs des terrains d'atterrissage devant s'appliquer « *indifféremment aux aéronefs nationaux et étrangers* » ; menacer enfin d'un boycottage commercial les États qui refuseraient d'adhérer au pacte.

Ainsi s'atténuent les caractères classiques de la souveraineté nationale : libre disposition, libre juridiction, indépen-

dance. Et cette souveraineté, proclamée d'abord « complète et exclusive », doit se concilier, si elle peut, avec l'observation d'un véritable *cahier des charges*. Du moins le principe d'un traitement international d'ensemble accuse-t-il le dernier caractère de la souveraineté, jusqu'ici plus affirmé que réel : *l'égalité*. Encore faut-il remarquer que *les charges dont se trouve ici grevée la souveraineté nationale vont peser inégalement sur les nations*. Certains isolements géographiques assureront parfois à une nation le bénéfice de ces dispositions d'égalité, sans qu'aucune servitude y corresponde.

La question douanière, que la navigation aérienne posait sur un plan bien nouveau, a été courageusement abordée. Mais les difficultés du contrôle douanier maintenu n'ont pas paru telles à nos mandataires qu'il leur fallût renoncer aux principes traditionnels. Ils ont cru possible d'imposer aux aéronefs, même dans le cas admis du survol sans escale, de frontière à frontière, le franchissement de ces frontières en des points fixés ; l'observation d'une « route aéronautique normale » ; enfin l'obligation « de se soumettre aux injonctions des postes et des aéronefs de police ou de douane de l'État survolé »; enfin d'atterrir, aux escales prévues, « sur des aéroplaces douanières désignées » où le contrôle se fera selon les méthodes classiques, d'après le manifeste et les connaissements régulièrement établis.

De telles précautions ont quelque sens dans l'état présent de la navigation aérienne ; mais, à mesure que celle-ci s'affranchira et réalisera sa vraie nature, le contrôle devra s'adapter à cette nature *dont la liberté est la vraie marque*.

Nous ne pouvons pas entrer dans le détail des *mesures d'ordre* et des *garanties* qu'imposait la navigation aérienne internationale et que la Convention assure, par son texte et par les annexes jointes. Signalons seulement qu'il s'est posé ici une grave question de *propriété industrielle* et que la France, très intéressée dans l'affaire, a réussi à préserver ses droits. Il faut noter à ce propos l'esprit de discussion ouverte et franche qui semble avoir présidé à l'élaboration de cette œuvre ; les points de vue se sont opposés clairement, hors

des formes et des « habiletés » diplomatiques. Le rendement en a été accru ; l'union a été bien loin d'en souffrir.

La convention pose encore des *règles de navigation* ; elle établit le schéma d'un *code météorologique* ; elle trace le cadre des *cartes aériennes*. Surtout elle sanctionne l'engagement pris par les nations contractantes de *coopérer* à la tâche aéronautique internationale; elle institue enfin une « commission internationale de navigation aérienne », permanente, et liée à l'organisation générale de la Société des Nations.

Règlement de départ, que l'avenir modifiera, mais qui déjà paraît propre à « encadrer » le transit aérien. Celui-ci posera pratiquement les vrais problèmes et donnera les éléments de leur solution. Ainsi se prépare, et malgré les hommes, un ordre international nouveau, expression de liaisons nouvelles. Ainsi s'assure une synthèse qui englobe et dépasse les organisations nationales, et que la navigation aérienne marquera peut-être de son caractère le plus profond.

VII

UNE VUE LOINTAINE

On peut jouer, et presque à coup sûr, des *anticipations* mécaniques. Mais le progrès matériel serait bien discutable s'il avait sa fin en soi-même. Il n'est que l'instrument d'un progrès, et qui procède par voie de nécessité, de proche en proche.

A de telles conquêtes correspondent des formes nouvelles du statut international, et nous venons de voir combien la locomotion aérienne promettait d'agir ici puissamment. De telles réformes sont toujours bonnes, parce qu'elles libèrent une force.

Mais, en fin de compte, tout progrès est vain s'il n'atteint pas l'homme même; et c'est l'« humanité » de chacun qu'il

faut enrichir. Or nous croyons que l'homme, à explorer et à conquérir le domaine aérien, doit gagner des richesses certaines.

Nous ne comptons pas sur « la magie du vol », ni sur « le pouvoir des ailes » pour faire de l'homme un être nouveau, supérieur aux médiocrités terrestres. Ici toute une littérature a été prodiguée déjà, depuis le jeu de mots jusqu'aux variations « poétiques », plus pitoyables. Mais nous croyons à une action bien réelle, par quoi le nouveau domaine conquis marquera l'homme.

Cette fois, il ne s'agit pas seulement d'aller plus vite, et par des itinéraires inédits. Il s'agit d'occuper un élément *où nous attend une révélation.*

Nous affirmons trois dimensions spatiales ; mais nous sommes trop asservis au plan terrestre pour percevoir cette réalité de l'espace vraiment infini. Il y a toujours, dans notre démarche à travers le monde, quelque chose d'une reptation primitive. Nous avons au moins un sens à gagner : le sens de l'espace. Par lui un ordre nouveau, et plus vrai, nous apparaîtra. La terre sera ramenée à son plan. Des ensembles nouveaux, et que l'œil commande, seront révélés; ils secoueront d'abord les notions esthétiques que nous croyons les plus sûres. Ce sera comme un élargissement de nature, et qui gagnera d'autres domaines.

Ainsi la navigation aérienne nous apportera des richesses véritables ; et elle nous libérera de servitudes. Il n'y faudra d'ailleurs ni constructions d'esprit, ni application spéculative. Le progrès, ici encore, procédera par voie de nécessité, à mesure que l'homme s'adaptera au milieu nouveau.

***

Quittant des yeux ces vues lointaines, observez des réalités toutes proches : au Grand-Palais s'ouvre demain le Salon de l'Aéronautique.

Vous y verrez l'avion de guerre. Essayez donc de saisir, aux formes mêmes de sa matière, *le lent travail de nécessité spéciale* qui l'a modelé.

Vous y verrez l'avion nouveau, qui déjà suggère l'avenir, et qui est un effort vers l'avenir. Et là demandez-vous simplement *dans quelle mesure et par quelles voies il prépare les lendemains*. Soyez attentifs *à juger*, à discerner l'effort véritable. Cette étude n'avait pas d'autre but que de marquer quelques points d'application de cet effort.

Devant ces mécanismes et ces structures ; aux stands des compagnies qui publieront leur programme, leurs espoirs, et déjà leurs premiers travaux ; près du petit constructeur voué à quelque tâche spéciale, pensez toujours qu'il s'agit d'une grande œuvre. Conquête de l'air. Reconquête de l'air. Mais pourquoi ce grand effort des hommes? Pour des fins industrielles, bien réelles et proches? Sans doute. Mais n'ayez pas peur de voir au delà, et plus haut.

HENRI BOUCHÉ

LES PRINCIPES DE TANTE AURORE

Elle était devant le miroir de la chambre d'hôtel en petit jupon court, les épaules nues, toute svelte et jeune.

— Je suis laide, ce matin, Philippe !

— Laide?... Non, Lison, tu es affreuse !...

Elle tourna vers lui d'un air désolé son mince visage bordé de boucles brunes.

Alors il la prit vite dans ses bras afin de la regarder de plus près, jusqu'au fond de ses yeux couleur de lierre qu'elle ferma aussitôt, pour le taquiner... Et il ne vit plus qu'un profil tout proche, la volute pâle d'une narine ingénue qui palpitait, la douceur tremblante des cils, et un coin de cette bouche assez grande qui devient malicieuse chaque fois qu'il s'attendrit trop et qui sait dire des mots si drôlement raisonnables, quelquefois, dans les moments les moins consacrés à la raison.

Et comme Philippe soupirait un peu, Lise proclama :

— Neuf heures ! Jamais nous ne serons prêts. Dépêche-toi de « finir » la malle. A quelle heure est le train?

— Je ne sais pas. Mais dépêchez-vous aussi de vous habiller, petite madame de quinze jours.

— C'est vrai, — reprit Lise en hochant la tête. — Deux semaines demain qu'on est mariés...

— Et déjà des regrets, hein? — gronda Philippe en souriant.

— Je vous dis, monsieur, que nous n'avons pas une minute à perdre en conversations, — déclara-t-elle tout en se posant tranquillement de la poudre sur le nez.

Et Philippe qui « finissait » la malle — sans grand soin, on empile un peu les choses, — ne détachait guère ses yeux de cette petite compagne de vingt ans, qui lui semblait encore imprévue, par moments, et qui représentait pourtant l'avenir, le partage de tous les hasards, et peut-être le meilleur de sa destinée d'homme. Alors, pour quitter la métaphysique, il bouscula un kimono sous un couvercle rétif, donna deux tours de clé, embrassa vite Lise qui disposait des flacons dans un sac et sonna pour avoir la note de l'hôtel.

. . . . . .

Mai, un mai provençal, déjà parfumé et bleu comme l'été, entrait par la portière du wagon, à chaque arrêt du train paresseux. Et Lise a délaissé un roman dont le vent tourne les pages sur la banquette, car les vitres sont baissées. On devait changer à Tarascon et, une demi-heure après, être à Jonquières.

— Philippe, — dit-elle, — explique-moi encore un peu tante Aurore.

Il commença :

— Tante Aurore? Ma marraine, demoiselle protestante de soixante-dix ans à peu près, qui ne quitte plus son « mas » de Sainte-Olympe — Gard — où nous allons. Je ne l'ai pas vue depuis quatre ans, mais je l'aime bien. Peut-être parce que, dans la famille, on la croit un peu folle. Elle n'écrit presque jamais, on ne lui écrit plus guère. Papa dit d'elle, avec mélancolie : « Elle est très bizarre ! » et c'est comme s'il l'enterrait. Et il n'y pense plus. Tu sais, papa ne comprendra jamais qu'on ne préfère pas à tout la vie de tout le monde, les affaires, les dîners de famille avec de petits discours attendris, qu'on prononce au dessert en louchant sur sa coupe de champagne, les visites réglées, un appartement boulevard Haussmann. Ce qu'il appelle l'armature de notre grande bourgeoisie. Alors, qu'on puisse, comme tante Aurore, vivre seule dans une vieille maison du Languedoc, à la campagne, entre ses poules, des figuiers, des fleurs, une brave Céleste qui fait la cuisine et un Féral qui, depuis trente-cinq ans, est cocher, jardinier, valet de chambre, ça, ça lui fait pitié, à papa, et il se persuade même que ce n'est pas possible... Au fond je ne suis pas sûr qu'il croie encore à l'existence de tante Aurore.

— Et qu'est-ce qu'elle a dit de notre mariage?

— Je ne sais pas. Rien... Mon Dieu ! On ne le lui a peut-être même pas annoncé...

— Pas annoncé? A ta marraine !...

— Oui, — dit Philippe consterné, — c'est affreux, je crois que je m'étais chargé de lui écrire... Non, c'est papa... Enfin, nous verrons ça tout à l'heure, puisqu'elle nous attend.

Et il relut avec Lise une carte postale où une main un peu raide avait écrit : « Quelle bonne idée ! Viens, mon cher mauvais sujet ! Féral sera à la gare avec le phaéton, jeudi. »

— Pourquoi donc, « mauvais sujet »? — demanda-t-elle.

— Parce que tante Aurore, ma marraine, dûment renseignée sur nous tous par l'aigre cousine Jenny de Nîmes qui vient parfois à Paris, est restée persuadée que je mène depuis ma licence, soit depuis sept ans, une existence de Sardanapale... Que les femmes... est-ce que je sais ! Mais au fond, dans ses rares lettres qui me grondaient, qui contenaient souvent un brave petit chèque, j'ai toujours senti qu'elle n'était pas mécontente. Et tout à l'heure elle va me bénir d'avoir retrouvé la vertu...

Et Lise qui sourit demande :

— C'est moi, la vertu?...

— C'est toi.

— Alors donne-moi un peu de chocolat, Sardanapale...

*
* *

C'est vrai que tante Aurore l'appelait toujours « mauvais sujet ». Et c'est vrai qu'il lui avait voué une tendresse — généralement négligente — mais particulière, parce qu'il aimait assez délicatement les femmes, cet amoureux de vingt-six ans, pour deviner ce qu'il y avait de charmant, dans cette vieille personne lointaine, puérile peut-être, et improbable.

Il y pensait rarement, à tante Aurore. Il y avait pensé par hasard, trois jours plus tôt, parce qu'Avignon, où l'on débarque, en un après-midi parfumé, avec une récente compagne qui rit, est tout près de Tarascon, de Sainte-Olympe...

Et l'idée vient, comme d'une escapade, d'aller surprendre la solitaire aux cheveux gris dans son salon voûté qui donne sur la cour brûlante où crient les pintades. Les souvenirs de l'enfance nous entourent soudain, lorsque Pâques ou septembre ramenaient le séjour dans cette maison languedocienne, chez cette sœur d'une grand'mère aujourd'hui partie. On revoit tant de choses... Et on se dit tout à coup qu'il serait bien amusant, bien imprévu de voir s'endormir et s'éveiller cette petite Lise dans le lit de palissandre de la chambre verte, là-bas, où l'on avait peur par les nuits de mistral, et qui s'appelait la chambre du Nord.

Il est si doux de pouvoir quelquefois faire faire à notre amour d'aujourd'hui la connaissance de nos jeunes souvenirs parce qu'on est toujours triste qu'il les ignore...

Et Philippe avait écrit à tante Aurore pour lui demander la permission d'aller à Sainte-Olympe, avec sa jeune femme, l'embrasser.

C'est vrai que tante Aurore avait une figure à part dans la mémoire de Philippe. Cette marraine, autrefois, continuait à envoyer au collégien déjà grand, qui lisait Zola en cachette, des livres de fées, de légendes. Un jour ce fut un recueil de poèmes d'amour provençaux. Cette marraine qu'on oubliait pendant une année, et dont on recevait un beau matin de printemps, dans un grisâtre appartement de Paris, un lourd panier de jonc, *envoi de mademoiselle Aurore Sabonadier... Sainte-Olympe* (*Gard*). Et c'étaient, sous une couche de feuilles flétries, des cerises dures, lisses qui sentaient encore le jardin, que Féral avait cueillies l'avant-veille et dont certaines tenaient encore à une petite branche. Des cerises ou bien des amandes pareilles à de petits œufs en drap vert pâle. Et parfois, en d'autres mois, un panier plus émouvant encore. Les grenades semblables à de rondes bourses en cuir toutes gonflées de rubis sucrés, des nèfles du Japon, luisantes, jaunes, marbrées qui cachaient sous leur mince peau, dans un jus presque acide, deux ou trois noyaux glissants pareils à des billes d'écaille brune. Ainsi l'image de tante Aurore, associée à ces envois, était environnée d'une lumière de jardin chaud, de climat bleu, qui voyait mûrir plus tôt les fruits familiers et d'autres encore, exotiques, étranges, évoquant

une Arabie ou une Asie d'aventure et flattant la gourmandise et le rêve...

Et c'est ainsi que Philippe l'aimait à sa manière, de loin en loin, en en riant un peu, comme son papa. Et que jamais il n'avait voulu la trouver bizarre, par esprit de contradiction peut-être...

***

Féral attend sur le quai de la station de Jonquières-Saint-Vincent, une petite gare en pleins champs.

Il a laissé derrière la palissade du bois, sous les pins-parasols qui entourent la gare, le « phaéton » de mademoiselle Aurore, attelé de Pacha le gros rouan, qui n'a plus l'âge de jamais s'impatienter. Féral porte un étrange veston qui a vu bien des saisons et en garde presque toutes les teintes et un petit chapeau tout neuf, hideux, acheté aux Galeries Nîmoises. Féral est bref, sec, glabre et mal rasé et son profil presque romain s'orne d'un reste de cigarette pour ainsi dire inamovible. Féral parle très peu et il grisonne. Mais il n'était pas plus loquace, il y a trente ans, quand il est venu adolescent à Sainte-Olympe, en novembre, tailler la vigne pour la première fois et qu'il y est resté. Marié, il possède au village de Jonquières une femme et une fille qu'il ne voit que certains dimanches et qu'il n'amène jamais à Sainte-Olympe, si ce n'est huit jours par an, pour « oliver »; lorsqu'une dizaine de femmes juchées sur des échelles doubles, un mouchoir noué sous le menton, récoltent en piaillant, parmi le feuillage gris, les fruits mûrs qui tombent dans les corbellles comme des petites pierres vertes ou violacées.

Il est probable que Féral est un sage. Mais il n'a jamais donné à personne le secret de sa muette sagesse. Et quand mademoiselle Aurore lui a dit d'atteler pour chercher au train de deux heures monsieur et madame Philippe Lormand, il a simplement grommelé :

— Yes...

Car, nul ne sait pourquoi, il use parfois de cette unique syllabe anglaise...

Il ne reste plus, du train reparti, que quelques boules de fumée blanche au-dessus d'un remblai couronné d'ajoncs et

de pins. Lise et Philippe ont serré la main du vieux serviteur impassible, qui a installé le bagage sur le siège. Pacha, bien fouetté, s'est mis en route. Le « phaéton » — qui est, en réalité, un étrange véhicule unique en son genre, haut perché, à deux banquettes et à double capote, — le phaéton danse dans les ornières du chemin de traverse qui conduit à Sainte-Olympe. Philippe et Lise, au gros soleil, respirent le délice bleu de la journée. La terre rouge, avec ses cailloux de grès roulé, se cache à droite sous du blé vert moiré d'un peu de vent. A gauche, jusqu'à l'horizon que borne un infime coteau, ce sont des vignes basses, déjà presque feuillées. Le chemin est bordé de mûriers à tête ronde. Et d'autres chemins pareils le croisent, de loin en loin, et s'en vont, ponctués des mêmes arbres qui semblent, tout là-bas, dessinés par un enfant méthodique : un tronc et une boule de feuilles, un tronc et une boule de feuilles... C'est un pays tout plat, très aéré, très lumineux, laid sans doute aux yeux qui aiment la variété des lignes et des plans, les surprises d'une vue qui s'ouvre et se ferme. Mais ici, d'un seul regard, Lise, en se retournant, comprend tout le paysage. Il n'y a presque pas d'arbres... Sous le mistral qui sans cesse foule cette plaine de ses galopées, à peine les arbres osent-ils lever la tête. Ils restent bas, courbés souvent ; des chênes verts, genévriers, pins-pignons, surgissent de la garrigue aux broussailles de métal dur que l'hiver n'attaque pas, la garrigue qui respire le thym et la résine, la terre brûlée, la bruyère et l'anis léger du fenouil, les petites plantes inconnues qui semblent riches d'huiles balsamiques et ensoleillées. La garrigue aux sentiers rougeâtres, tout sonores de cailloux. Un chêne vert d'où s'envole une palombe. Et surtout, l'odeur aride éblouie de la sécheresse...

Et Philippe interroge Féral :

— Elle va toujours bien, mademoiselle Aurore ?

— Eh ! oui ! toujours !

Par bribes, il apprend qu'on a construit un cellier nouveau, que Serrette, la fille du garde Serre, s'est mariée depuis la Noël... Mais Féral, qui ne se retourne pas — non qu'il boude, seulement il n'aime pas à causer — ne donne que des renseignements brefs... Il grommelle pourtant :

— Bien contente de voir monsieur Philippe, certainement...

Et Lise qui s'amuse murmure :

— Dis donc, et on raconte qu'ils sont bavards dans le Midi !...

Alors Philippe, doucement :

— Il y a deux types, mais celui-ci est le plus rare...

Et bientôt :

— Elle est romanesque, tu sais, tante Aurore.

— Est-ce qu'elle a aimé? — demande Lise avec la simplicité des néophytes.

— On ne sait jamais — déclare-t-il. — En tout cas elle a dû aimer souvent « dans sa tête ».

— C'est une manière un peu triste, n'est-ce pas? — constate Lise.

Cela dépend, petite épousée nouvelle, cela dépend. A qui ne possède pas les réalités frémissantes qui vous occupent, il est peut-être de merveilleuses compensations dans l'aventure des idées... Il n'est pas sûr que ce ne soit pas le plus vrai amour, surtout s'il est protégé par la solitude et l'amitié, tantôt fleurie, tantôt sévère de la nature. Seulement, jeune Lise, vous ne pouvez pressentir cela, et ce n'est pas Philippe qui vous l'expliquera en cette minute. Il est beaucoup trop occupé à vous embrasser. Ce qui, à tout prendre, est bien une certitude aussi, fût-elle passagère.

Lorsque la voiture s'arrêta dans la cour de Sainte-Olympe, une cour entourée par les bâtiments de ferme attenants à la maison, cela fit fuir les poules et aboyer le chien de berger, et les pintades affolées se gonflèrent de cris, cachées dans le massif de ricins. Là, le soleil chauffe encore plus dur que dans les champs et les murs sont blancs comme la craie. Et malgré la treille encore maigre qui abrite la porte, le jour, lorsqu'on sort de la maison, éblouit.

C'est pourquoi la vieille demoiselle abrite ses yeux sous sa main longue, pour regarder Philippe qui saute à terre, court vers elle et l'embrasse. Et tante Aurore, tout en rendant un baiser à son filleul, examine Lise des pieds à la tête, Lise qui attend et qui sourit. Et mademoiselle Sabonadier, au visage rond, doux et ridé, bordé de deux bandeaux blancs, sourit aussi, comme avec une sorte d'hésitation. Puis soudain, elle tend la main à la jeune femme.

— Bonjour, mon enfant.

— Bonjour, mademoiselle, — répond Lise intimidée...

Intimidée... Oui, c'est sans doute une sorte de paysanne âgée, tante Aurore. Une paysanne, à cause de sa robe de lainage gris, propre mais usée, et de ses vieux souliers plats, de son châle croisé. Mais il y a malgré tout, sur elle, on ne sait quel air de gravité presque noble. Et cela ne vient pas de la longue chaîne d'or qu'elle porte au cou et qui rentre dans la ceinture... C'est pour cela peut-être que Lise, tout d'abord un peu étonnée, ne dit rien.

Philippe est ravi. Il respire le soleil. Il veut déjà entraîner Lise dans le jardin ; il explique :

— Il faut que tu voies le puits-à-roue. Et les mimosas, tante Aurore, ils sont en fleurs?

— Mais oui... Seulement vous devez avoir faim et soif. Et puis Céleste va vous montrer votre chambre.

— Laquelle est-ce? — demande Philippe, — la chambre du Nord?

— Oui. Je ne monte pas avec vous, parce que mes jambes...

Ils sont tous trois dans le vestibule au sol de briques rouges. Et Lise, gentiment :

— Il ne faut pas vous fatiguer pour nous, mademoiselle.

— Dis-lui donc « tante Aurore », — conseille Philippe.

Mademoiselle Sabonadier, on ne sait pourquoi, se met à rire, puis, avec son cordial accent languedocien :

— Comme tu vas vite ! Attendons encore un peu... Cela viendra.

Et, tandis que les deux petits grimpent l'escalier de pierre, suivis de la puissante Céleste, mademoiselle Aurore les regarde, puis rit de nouveau, sans bruit, toute seule, hoche la tête et murmure :

— Tout de même, tout de même !...

Et elle regagne, de son pas fragile, là dehors sur la terrasse, le fauteuil habituel que Féral a disposé — avec deux autres, aujourd'hui — près des orangers aux fruits encore verts.

Le jardin de Sainte-Olympe est vaste, entouré de murs et on y pénètre par un vieux portail de fer encadré de deux

grands lauriers, un portail qui grince et dont la rouille vous rougit la main.

Le jardin est divisé en rectangles par des allées bombées que bordent des figuiers, des jujubiers et des grenadiers et, au ras du sol, des lavandes et des chrysanthèmes nains. Il y a le coin des abricots et le coin des poiriers, et tout au fond la treille de muscat, et la treille de chasselas rose, qui recouvrent le chemin, et sont en septembre toutes sonores d'abeilles sucrées... Le long de l'allée médiane, à un mètre du sol, court sur de petites piles de pierres, un aqueduc en miniature, tout vieux, une « gorgue » moussue par places et marbrée de lichen jaune. Elle est alimentée d'eau par le puits-à-roue, où tourne là-bas, dans son étroit cirque de cyprès, la mule grise à l'œil bandé. Le jardin de Sainte-Olympe sent bon la terre et la fleur, les rosiers y sont des arbres. Et « au cagnard », comme l'on dit, le long du mur exposé au midi, là où le mistral ne souffle jamais, là où la chaleur accrue fait vibrer une griserie éblouissante, concentrée, les lézards sur la pierre dorée s'endorment dans leurs minuscules nirvanas... Au cagnard les mimosas dilatent leurs molles plumes vertes et leurs houppes jaunes qui semblent, dans la chaleur, plus fragiles que leur parfum et qui frôlent le passage de tante Aurore appuyée au bras de son filleul.

C'est vrai qu'elle n'est plus très solide mademoiselle Sabonadier, et Céleste avait bien raison de dire tout à l'heure, à « monsieur et madame Philippe », dans la chambre du Nord, en défaisant la malle, que sa chère demoiselle était toute changée, « depuis sa dernière frescaïre au mois de janvier, une mauvaise bronchite que ça lui avait porté sur les jambes ensuite »...

Et la brave Céleste, en larmes — il faut dire qu'elle pleure facilement — et les pleurs pourtant siéent mal à sa parole éclatante et volubile — Céleste a levé les deux mains vers le ciel :

— Boudiou !... Il y a des jours où Mademoiselle me fait peur, pas moins, malgré toute sa douceur.

— Peur? — a demandé Lise. — Pourquoi?...

— Ses idées, ses drôles d'idées, madame. Elle est là, à sourire, toute seule, et à bouger la tête. Ce n'est pas bien

bon, ça. Alors je lui dis : « Voulez-vous une bonne infusion de menthe? » Elle ne répond même pas. Et dans la salle du billard qui est humide, elle va quelquefois ouvrir le piano et elle a essayé de chanter l'autre jour. Une chose si triste : « *Quand le bien-aimé reviendra auprès de sa languissante amie.* »

Or, comme languissante chez Céleste devient *lannguissannte*, Lise et Philippe rient, tout en déballant leurs vêtements, et Céleste avec une éloquence encore accrue :

— Ne riez pas, monsieur madame, elle est si bonne, Mademoiselle, mais le docteur Amblard m'a bien prévenue qu'elle n'était pas solide, que son cœur était bizarre. Et elle s'est tout de suite arrêtée de chanter en me disant : « Décidément ce piano est trop faux ! » Et elle avait l'air tout remué. Pourquoi faux, le piano? Je n'ai pas compris, c'est un vrai piano. C'est égal, Mademoiselle a été bien contente au moins, quand elle a su que vous veniez. Boudiou ! elle disait en riant : « C'est un peu fort ! C'est un peu fort, ce Philippe ! » Et Féral était content et tout le monde dans le mas. Et moi aussi. C'est qu'il est populaire, monsieur Philippe. Je l'aimais déjà, madame, quand il avait cinq ans !

Alors Céleste qui pleure de nouveau applique tout à coup sur les deux joues de Philippe deux bons énormes baisers qui sentent l'ail et elle s'écrie :

— Tu sais, mon petit, il y a vingt ans que je te mettais déjà des cataplasmes quand tu avais trop mangé de jujubes. Alors, pour le dîner ce soir, je vous ai fait avec l'agneau, des tomates et des poivrons doux en bourbouillade et une belle fougasse aux fraises, qu'il faut même que j'aille la finir !...

Et Céleste s'est enfuie, tandis que Philippe et Lise prenaient possession de la « chambre du Nord » aux rideaux de perse vert turquoise où des amours blancs et gris voltigent et se balancent parmi des rameaux bruns.

Pendant que Lise écrit à sa mère, occupation dont Philippe ne méconnaît pas la piété mais maudit la fréquence, mademoiselle Aurore a donc emmené tout doucement son filleul faire le tour du jardin. Tout doucement, car il est vrai qu'elle

est bientôt lasse, depuis cet hiver. Elle a parfois des vertiges. Elle le dit à Philippe, mais comme si elle voulait toujours mettre de la grâce à ce qu'elle dit, elle ajoute en souriant :

— C'est le printemps, mon petit, le joli printemps qui fait battre les cœurs trop vite...

En effet tante Aurore a toujours, dirait-on, voulu modestement parer sa vie et sa façon d'être, et ses rapports avec les autres. A la campagne on peut toujours, enseignait-elle à ses neveux, mettre des fleurs dans un verre d'eau pour que la table soit plus gaie. Et si l'on n'a pas de fleurs, on peut toujours sourire avec ses yeux ou ses lèvres, quand on regarde qui ne vous a pas fait de mal.

Un jour que Philippe enfant, demandait :

— Et ceux qu'on déteste, tante?

— Quand on déteste quelqu'un, mon petit, on a généralement tort. Et il faut arriver à ne pas penser à lui, voilà tout.

Philippe, qui oublie tant de choses, s'est parfois rappelé cette maxime, et d'autres propos de sa marraine qui se réveillent peu à peu dans sa mémoire. Il lui semble qu'il rentre dans son passé d'enfant, à petits pas, conduit par cette lente et vieille amie qui le tient à présent par la main, comme jadis.

Il a revu le « grand figuier » sous lequel il campait et qui lui paraît petit. Il a revu le chenil désert où jadis bondissaient Belle et Mouck, les épagneuls de son grand-père, avant qu'on les délivrât pour les ivresses de la chasse... Peut-être même a-t-il revu, près du banc de pierre au bon soleil, cette petite chaise longue qui n'existe plus et où on installa durant tout un automne de sollicitude, un gamin qui s'était fait si mal à une jambe, en se coupant avec du verre, un gamin qu'on appelait Philippe et à qui maman disait « Pipon ».

Ils s'arrêtèrent près les mimosas et s'assirent.

Sous le chapeau de paille de mademoiselle Aurore, la lumière adoucie flatte le visage aimable et âgé. Et les yeux sont d'un bleu gris, tout jeunes encore, semble-t-il. On ne se dit pas grand'chose d'abord. Philippe a donné des nouvelles de son père, mademoiselle Sabonadier a parlé de Sainte-

Olympe qu'elle ne quitte plus guère. Elle y reçoit de rares visites, le baron de Gernis qui habite aux Sources, madame Aillasse du mas des Tourdes, et par-ci, par-là, quelques Nîmois.

— La cousine Jenny Grezan? — demande Philippe.

— Oui.

— Toujours méchante?

— Mais non, mon enfant. Depuis trente ans elle ne se console pas de ne s'être pas mariée, voilà tout.

Alors, comme Philippe se met à rire, tante Aurore ajoute vite :

— Je n'entends pas me moquer d'elle, car Jenny est une personne de valeur, mais elle souffre d'être seule...

— Et vous, tante Aurore?

— Oh ! moi ! Tu comprends...

Et mademoiselle Sabonadier se tait un instant. Mais le silence n'a rien de triste. Il semble qu'une sérénité charmante enveloppe toute la personne de tante Aurore, dans son fauteuil, sous les mimosas. Jusqu'à ses mains reposées qui s'ouvrent sur ses genoux, comme si elles ne cherchaient plus à rien saisir, ni à rien garder...

— Moi?... Moi, Pipon, c'est différent, — reprend-elle d'une jolie parole mesurée. — Je vis loin des gens, des familles, des enfants ; alors je ne fais pas de comparaisons. Je ne sais pas si je suis riche ou pauvre : j'ai toujours vu les mêmes meubles dans la maison. Il y a des fruits, des poules, des légumes. Et je peux faire des petits cadeaux, quand il faut, ou quand je le veux, aux gens de Jonquières et de Bellegarde...

Philippe dit seulement : « Oui » à mi-voix. Il sent qu'il a peut-être eu tort de poser cette question tout à l'heure. Et il ne veut rien ajouter... Mademoiselle Sabonadier continue :

— Le beau temps me fait plaisir, et il fait bien souvent beau par ici. Il y a quelques livres que j'aime toujours. Et je crois que Dieu permet bien que certaines créatures vivent tout simplement dans le coin de pays où elles sont nées, pourvu qu'elles ne fassent pas de mal, et si possible un peu de bien. Et puis je me raconte souvent à moi-même des histoires, de belles histoires...

Tante Aurore s'anime un peu :

— Des histoires, des contes de fées, mon petit, des aven-

tures... Ce sont mes voyages, à moi, et mes amours... Mais j'y crois.

Et après un petit silence que Philippe ne voudrait pas réveiller d'un seul mot, elle conclut :

— Après tout, je suis peut-être une vieille égoïste !

Philippe n'aurait jamais pensé, deux jours plus tôt, qu'il lui fût possible d'être ainsi ému, près d'une vieille marraine, dans un jardin où Lise ne serait pas. Et tout à coup, d'un ton changé :

— Parlons de toi, mauvais sujet... Es-tu heureux, au moins?

— Moi ! tante Aurore ! je suis si heureux que je n'en crois pas mes yeux, mes oreilles, ni le reste...

Et brusquement il s'arrête. C'est si bête de lâcher ainsi des mots... Et puis il a comme un scrupule à faire montre de sa joie. Il est des moments et des compagnies où l'on a honte d'être riche. Alors la vieille demoiselle, doucement rêveuse :

— Tu es heureux, ah ! petit, profite, profite bien ! Moi, tu sais, ce que je souhaite avant tout, c'est que tu sois heureux puisque tu as été assez gentil pour venir me voir. Et surtout parce que tu es jeune...

Et elle reprend bientôt, le visage tout clair :

— Jeune !... Et elle, quel âge?

— Vingt ans.

Tante Aurore sourit.

— Et comment la trouvez-vous, ma femme?

— Ta femme...

Alors mademoiselle Sabonadier se lève, regarde son filleul en face et lui dit, d'un ton moitié plaisant moitié grondeur :

— Mon bon ami, ne me prends pas pour plus bête que je ne suis...

Abasourdi Philippe ne comprend pas.

— Mais, ma tante...

— Mon bon ami, quand tu m'as écrit, il y a huit jours : « Puis-je venir vous voir avec Lise? », j'ai d'abord cru que tu étais fou. Parce qu'enfin, tu as beau être un mauvais sujet qui ne se gêne guère, je ne m'attendais pas à celle-là.

— Mais comment, tante Aurore?

— Laisse-moi dire... — Mademoiselle Sabonadier était

toute rose. — Je ne voulais pas même te répondre. Et puis j'ai pensé qu'il faisait si beau, que c'était le plus joli mai que j'aie vu depuis longtemps. J'étais venue m'asseoir ici sous les mimosas... Il était bien naturel qu'on ait envie d'aimer en ce moment. Alors, oubliant ton impertinence, j'ai voulu t'écrire : « Viens, mais sans elle. » — Et puis, — je te raconte la chose tout bonnement, je suis assez vieille pour ne plus me gêner, — et puis j'ai pensé que j'étais toute seule ici, que je t'aimais bien, que c'était gentil de ne pas m'avoir oubliée, et que peut-être autrefois j'avais bien rêvé, moi aussi, à des choses impossibles, qui laissent malgré tout des regrets... Philippe, tu ne peux savoir comme les violettes sentent bon, près de la gorgue, certains soirs. Et je m'étais promenée le long de l'allée du milieu. Alors tout à coup, je me suis dit : « Tant pis ! Qu'ils viennent tous les deux. Après tout, qui le saura... »

Et tante Aurore, croisant son petit châle sur ses épaules, d'un geste un peu intimidé, ajouta :

— Seulement, tu comprends, si je fais cela, il ne faut pas insister, car j'ai bien quelques scrupules. Il ne faut pas me dire des mensonges, et me parler de ta femme... Laisse donc ça dans l'ombre.

Et à voix basse, comme pour un secret qui l'aurait presque émerveillée :

— Je sais bien que vous n'êtes pas mariés, mes petits !

Philippe bondit.

— Pas mariés !... Pas mariés, Lise et moi ! Mais c'est fou, ma tante ! Alors vous croyez que...

Mademoiselle Sabonadier l'interrompt, avec une douceur inébranlable.

— J'attendais ces cris ! Tu devais les pousser, tu les as poussés, maintenant cela suffit. Tu comprends bien que si tu t'étais marié, je l'aurais su... Mais ça ne fait rien, puisque je te dis que je suis décidée à faire une fois ce qui me plaît !

Elle avait un air de complicité malicieuse :

— Seulement, ne proteste plus. J'ai des principes, malgré tout ; je ne veux pas que tu me mentes. C'est inutile. Ce serait mal. Je suis très contente comme cela...

— Mais tante Aurore, c'est fou ! C'est fou ! Que dira Lise?... Je vous assure, je vous jure...

De nouveau elle l'arrêta.

— Mon enfant, tu vas me peiner beaucoup, et me faire regretter cette folie que j'ai risquée. .. Tais-toi, je te dis. Si tu crois que ce n'est pas triste quelquefois de penser que vos parents vous ont brisé votre chance d'aimer... Alors laisse-moi, je te dis. Tout va bien...

Il y avait une sorte de ferveur sereine dans la voix de la vieille demoiselle. Le jour déjà descendait et le soleil était fauve sur les allées barrées d'ombres. Mademoiselle Aurore murmura :

— Rentrons, mon petit.

Et Philippe, toujours stupéfait, n'ose plus rien dire.

Devant la maison elle s'arrêta, le regarda, se mit à rire et le menaçant du doigt :

— Mauvais sujet !...

Et, dans son oreille :

— Je t'ai dit que c'était ma folie de ce printemps, qui est peut-être mon dernier temps, de vous recevoir ainsi, petits coupables, parmi mes fleurs... Je sais bien que c'est assez scandaleux... Par exemple je ne voudrais pas que Céleste et Féral s'en doutassent. Mais ce n'est pas toi qui le racontera... hein ! Et, vois-tu, cela m'amuse !...

Elle se mit à fredonner, appuyée au bras de Philippe. Et Philippe comprit que ce serait peut-être dommage de parler.

Mais, quand tante Aurore fut installée dans sa bergère, au salon, il escalada l'escalier pour rejoindre Lise, dans la chambre verte.

La jeune femme s'était assoupie, sur le canapé. Ses cheveux glissant jusqu'à son épaule lui donnaient l'air d'une enfant, d'une enfant sage, bien appliquée à dormir. Sa jupe relevée laissait voir une de ses jambes, longue et puérile, un peu repliée, et la main gauche pendait, une main modeste, qui semblait encore étonnée de ce diamant récent.

Philippe, qui s'était apprêté à lui raconter bien vite, Philippe tout ému, les yeux troubles, s'approcha d'elle. C'était donc vrai? Elle s'était confiée, pour la vie, cette enfant, et abandonnée contre sa poitrine. Après tout cela seul compte...

Deux destinées, deux espoirs confondus. Et que l'amour ait scellé cette communion. Tout l'appareil de conventions, de promesses, de signatures, n'était qu'accessoire. Ce qui était vrai c'est que Lise et Philippe s'étaient dit oui l'un à l'autre. Et ils se trouvaient ainsi librement seuls, dans cette chambre verte aux gravures passées, au familial et antique lit de palissandre, sous le toit de tante Aurore qui peut-être, avec ses principes, n'était pas si loin de la vérité en ne demandant pas autre chose aux deux petits que de s'aimer, dans le délicieux printemps.

Il ferma la fenêtre par où venait la fraîcheur du crépuscule; il alluma la lampe et il aperçut une enveloppe fermée, sur la table :

« *Madame René Passinot, 2, rue du Ranelagh, Paris.* »

Lise avait écrit à sa mère. Alors Philippe évoqua la figure courroucée de cette dame correcte, si on lui eût fait part de ces imaginations. Et il éclata de rire, ce qui éveilla la jeune endormie.

Non, petite dame de quinze jours, ne vous irritez pas et n'ayez pas honte non plus. Il n'y a rien dont vous puissiez prendre ombrage, dans le récit que votre mari vous fait, avec des rires qui se terminent en baisers. Il ne faut pas croire qu'on vous offense en vous prenant pour une de ces enfants libres qui disposent de leur jeunesse et de leur amour sans s'assurer de substantielles garanties. De ces enfants qui, le plus souvent, ne sont pas assez riches pour demander davantage. Car Philippe, dès qu'elle eut ouvert les yeux, lui raconta le roman de tante Aurore. Et, tout à coup, il vit Lise rougir, rougir jusqu'aux yeux qui même se troublèrent un instant. Indignée, elle protestait :

— Alors elle croit que je suis une... que je suis une... enfin je ne sais pas! Et tu ne bondis pas! Je vais lui dire, tout de suite...

Mais Philippe l'arrêta doucement, et presque moqueur, presque ému, il lui parla.

— Laisse-la croire, mon petit Lison...

Il lui parla. Sainte-Olympe est si loin du monde et tante Aurore vit comme dans un de ces livres de 1820 ou de 1830, romanesques et improbables, qui garnissent la bibliothèque

aux rayons peints d'un gris verdâtre. Féral ne va jamais « en ville », Céleste ne connaît que Jonquières, Garons, Bellegarde et Redessan... Qu'est-ce que tout cela peut faire? Et puis n'est-ce pas amusant d'être ainsi reçus dans cette honnête vieille maison qui sent la lavande, la violette et le mimosa, comme un couple en escapade cachant un délicieux péché?... Et Philippe ajoutait :

— Comment, cela ne t'amuse-t-il pas? Moi, ça me ravit...

Lise, hochant la tête, se calmant peu à peu, à moitié convaincue, promettait seulement de ne rien dire pour détromper tante Aurore, et elle concluait à son tour, en menaçant du doigt son époux :

— Mauvais sujet !...

Aussi bien elle ne pouvait s'empêcher de songer, en se recoiffant, qu'il fallait que Philippe eût bien des fredaines dans son jeune passé, pour qu'on lui prêtât si facilement l'audace de voyager avec « une cocotte ». Car Lise, tout avertie qu'elle fût, en petite Parisienne, gardait encore, pour certains sujets, certains vocables d'une désuétude presque ingénue. Et il y avait une sorte d'étonnement inquiet dans cette petite tête aux traits innocents, bordés de bandeaux sages. Ainsi le cœur des hommes peut donc se donner, et se donner et se donner encore?... Certes, elle sait bien que Philippe l'aime et elle en est sûre, au delà même d'aujourd'hui et dans un avenir qui va très loin... Mais elle ne peut vaincre une jalousie vague envers les promesses et les tendresses qui furent données avant elle, envers les rires qu'on échangea et les folies qu'on a faites. Elle ne pensait guère à tout cela jusqu'ici. Et puis tout à coup cela devenait une réalité toute proche. Et madame Philippe Lormand se sent même brusquement jalouse une minute, de cette petite irrégulière qui n'existe pas et que, malgré elle, elle représente aux yeux de tante Aurore, avec l'agrément de Philippe. Une petite qui, au mépris de toute convenance, aurait détourné celui-ci des bienséances et de l'amour autorisé. Alors, comme on est un peu énervée et mélancolique, il vaut mieux se mettre à rire. Surtout puisque Philippe, de son fauteuil, vous regarde. Et on a beau être de profil, il y a des choses qui se voient sur un visage... Bien vite on se lève, on change de robe, on choisit la verte,

toute simple, qu'il préfère... On sait qu'il va vous dire, le mauvais sujet :

— Tu as l'air d'avoir quinze ans, petite sotte !

On sait même qu'il va vous embrasser. Mais on est surprise pourtant qu'il le fasse aussi bien... Et cela console de bien des choses. Puis on descend, bras dessous, bras dessous, dîner. Car, au poing vigoureux de Céleste, s'agite une clochette assourdissante, et dans l'escalier en briques rouges se devine déjà une subtile odeur de cuisine provençale, d'aromates et d'huiles chaudes... Et il est peut-être vrai que tout cela est amusant.

***

Voici deux ou trois jours que Lise et Philippe sont installés à Sainte-Olympe. Il est difficile de compter le temps lorsqu'on s'aime et que la saison vous offre sans cesse une couleur nouvelle et un nouveau parfum. Cette lumière coupée dans les bois de chênes verts et de pins où le silence est déjà celui de l'été. Deux pies noires et blanches dans le bleu profond, volettent là-bas sur les châtaigniers, autour de leur nid hérissé qu'on devine. Quelques mules rentrent vers le mas, un gamin juché sur leur échine rugueuse, en traînant un bout de chaîne qui tinte : on s'est assis sur le sol tiède et sec, au bord du sentier de garrigue, après avoir cueilli parmi la broussaille et les herbes dures de ces asperges sauvages, cassantes et parfumées, dont Céleste émaillera ce soir une omelette. Le matin, ils s'éveillent dans cette chambre au passé puéril, dont les volets font toujours le même grincement que jadis, avant de claquer contre le mur blanc. Et, comme jadis, le châssis de toile métallique glisse mal, qui doit protéger contre l'invasion des mouches et des moustiques. Sur la commode il y a ce même vide-poche dont le pied est un rameau de corail et la coupe un grand coquillage.

Petite madame Lise, Philippe vous a expliqué ces choses, une à une, car Philippe, qui était tout à vous, devient différemment sentimental en retrouvant des souvenirs. Et il est même probable que, sans rien dire, il croit quelquefois qu'il vous « présente » à ces lieux et à ces objets qu'il connaissait avant que vous vous teniez debout sur vos deux petites pattes.

Il a dû vous présenter aux vieux fauteuils de la bibliothèque où il s'est un jour caché comme Chérubin et d'où il a surpris une étrange conversation très proche et presque silencieuse entre l'oncle Émile et une jeune fille qui était en séjour... Et ils se sont mariés peu de temps après. Il vous a présentée surtout à l'alcôve de la chambre verte, où vous étirez chaque matin vos jeunes rêves mal dissipés. Et dans son cadre doré Hippocrate qui repousse les présents d'Artaxerxès. Hippocrate quoique blasé doit s'étonner parfois que vous soyez si blanche, si svelte, si gaie au saut de votre lit, et si rieuse un instant après, devant votre miroir. Mais Hippocrate comme Bélisaire, son « pendant », ne s'attarde guère aux biens de ce monde. Ce qui n'empêche que ce vaniteux de Philippe est assez flatté de vous laisser voir à ces deux personnages et de l'opinion qu'ils doivent avoir de votre personne, bien que l'un soit inébranlable et l'autre aveugle. Philippe goûte de nouveau à Sainte-Olympe ce plaisir un peu coupable d'un amoureux qui aurait enlevé une jeune fille très bien élevée : cette émotion des premiers jours de voyage avec vous et dont il vous a fait part aussitôt si chaleureusement.

Et c'est ainsi peut-être qu'on s'accommode si bien l'un et l'autre, en s'en amusant, du rôle que l'on joue dans l'imagination de tante Aurore.

Aussi bien il est délicieusement facile d'être en séjour chez mademoiselle Sabonadier. On dirait que la présence de ceux qu'elle appelle à présent « ses petits » la fasse rayonner d'un plaisir sans cesse bienveillant. L'imperturbable Féral en a été surpris au point d'en parler une fois à Céleste. Et celle-ci le raconte à sa maîtresse en lui apportant, le matin, un café au lait qu'elle appelle « cafiolié ».

— Que veux-tu, Céleste, c'est le printemps et c'est l'amour.

Et Céleste proclame :

— Bondiou ! Mademoiselle, cela vous rend toute espiègle !...

Espiègle, tante Aurore l'était souvent depuis l'arrivée des petits dans sa solitude. Lorsqu'elle les voyait monter le soir, au couvre-feu, elle leur disait : « Bonne nuit » sur le palier, avec un sourire un peu gêné, un peu coquin, qui luisait à la flamme du bougeoir porté par Céleste. Et elle avait un joli ton

grave et frémissant pour demander à Philippe, quelquefois, lorsqu'ils étaient seuls :

— Es-tu heureux? Dis-moi bien? Êtes-vous heureux?

Elle rêvait longtemps dans la bergère du salon pendant que les amoureux étaient en promenade. Car, malgré son plaisir, elle paraissait plus lasse que de coutume. Même elle avait eu un étourdissement, une après-midi, à l'entrée du jardin, et Féral avait dû la soutenir, Féral silencieux comme toujours, à qui elle avait pourtant murmuré :

— Ne leur dis pas...

Elle faisait faire pour leur chambre d'énormes bouquets de ces tulipes frisées, jaunes, rouges et noires qui sont une gloire de Sainte-Olympe. On avait ouvert le petit placard, caché dans la boiserie de la bibliothèque, où dormaient d'antiques fioles, souvenir d'un grand-oncle — Jean Numa — voyageur et gourmet qui avait, vers 1780, navigué jusqu'aux Grandes Indes. Féral avait sorti d'étranges bouteilles toutes brunes de poussière, au long col et au ventre rond, aux bouchons parfois tuméfiés comme des champignons, des eaux-de-vie, des vins de Chypre, des liqueurs des Iles hollandaises. Et un soir, il avait fallu que Philippe les déguste. Lise riait autour de lui. Tante Aurore semblait émue. Les liqueurs étaient douces, dorées, et luisaient dans les verres que Féral alignait sur la table. Elles étaient comme anémiées par les ans. Mais mademoiselle Sabonadier avait voulu tremper ses lèvres dans un « baume des Açores » étiqueté « 1793 » et qui n'avait plus guère qu'un goût de vanille et d'écorce. Alors elle avait dit, avec un joli regard brillant et un peu triste :

— Ces bouteilles, mon père disait toujours : « On ne les goûtera que lorsque le prince charmant se décidera à venir épouser Aurore. » Car mon père se moquait de moi...

Se moquer d'elle, Lise et Philippe n'y songeaient pas, et la mystification qui les avait d'abord divertis, ne faisait plus que les émouvoir. En quelques jours ils avaient oublié beaucoup d'obligations et des réalités telles que les chemins de fer, les lettres à écrire et les personnes des villes qui ont des idées si bien en ordre, Ils étaient tout à leur aventure romanesque. Mademoiselle Sabonadier leur paraissait délicieuse et naturelle. Et l'amour aidait à toutes ces illusions...

Quand le soir approchait sous les mûriers et semblait pousser le troupeau de moutons vers la bergerie, une grande certitude les gagnait aussi et ils rentraient muets, heureux et délicieusement las, songeant à la lampe du soir sur les cheveux blancs de tante Aurore, et à la nuit longue, sans rumeur et campagnarde, où il arrive qu'une chouette crie ou un agneau de la bergerie proche bêle faiblement, ce qui, avec toutes les étoiles, évoque un tiède Noël de Palestine, qui rendrait plus heureux encore les cœurs simples...

Ainsi ce couple retrouvait une sorte de candeur dans ce paysage, près de cette douce âme aventureuse. On eût dit que mademoiselle Sabonadier s'émerveillait à chaque heure davantage de sa récente chimère. La vieille marraine en était illuminée, et une influence de bonheur suranné, ingénu et clandestin rayonnait en elle. Et Lise avait compris qu'il serait méchant de ne pas laisser tante Aurore croire, croire... Si bien que, s'y appliquant, elle avait su à plusisurs reprises devant tante Aurore, par son attitude un peu confuse et un peu complice, fortifier encore la vraisemblance. Elle disait à Philippe :

— Je voudrais pouvoir rougir quand elle me regarde. Et je me demande s'il ne faudrait pas lui dire un petit mensonge par-ci par-là, pour qu'elle soit plus sûre encore.

Et Philippe, qui devait lui aussi tirer quelque enseignement de cette aventure, admira plusieurs fois l'adresse et la désinvolte duplicité féminines, représentées par cette épouse dont il n'avait connu jusqu'ici que la malicieuse et tendre innocence. Il y eut même, une après-midi, sous les orangers, entre Lise et tante Aurore, un entretien fortuit et qui se prolongea, Philippe étant allé jusqu'à Redessan avec le phaéton, voir des amis. Les tourterelles, dans leur cage voisine dont la porte n'était jamais fermée, roulaient de langoureux soupirs. Mademoiselle Aurore avait abandonné sa tapisserie, et Lise refermé son buvard.

Doucement, avec de fréquents silences, elles se sont mises à causer. C'est la première fois qu'elles sont seules. On dirait que la plus âgée des deux est aussi la plus intimidée. Cela vient peut-être de ce que, avec mille précautions et comme si elle osait à peine, elle interroge... Philippe est-il gentil?...

N'est-ce pas il a bon cœur? Il est resté très enfant pour certaines choses... Et mademoiselle Sabonadier ajoute :

— Il est très tendre ; c'est un sentimental, n'est-ce pas ?...

— Peut-être, — murmure Lise.

— Oh ! — reprend la marraine, — vous le connaissez mieux que moi, enfin, je veux dire différemment... moi, je l'ai vu haut comme ce tabouret. Mais vous...

Et elle s'arrête et se met à rire, un peu rose.

— Philippe vous aime beaucoup, mademoiselle, assure Lise.

— Il vous adore, réplique-t-elle, sérieuse.

— Croyez-vous?

— Il vous adore...

Alors Lise déclare en soupirant, et peut-être pour jouer son personnage :

— Avec les hommes, je sais bien que ça ne dure guère, je m'y connais...

Mademoiselle Sabonadier, il vous appartient sans doute de rassurer un peu cette amoureuse irrégulière qui craint les alternatives de l'amour. Vous savez — vous l'avez lu et vous y avez rêvé — que certains serments sont éternels. Vous croyez à la réalité durable des délices partagées. Vous l'avez chanté en maintes romances, vous l'avez brodé au petit point de soie, à vingt ans, sur cet écran du salon, où deux colombes se becquètent sous une devise en lettres anglaises où il est question du cœur...

Rassurez-la donc, cette petite Lise, puisque vous êtes vous-même toute frémissante d'un délicieux frisson romanesque. Vous voudriez, ingénument et les paupières battantes, vous pencher sur les secrets de cette jeunesse à laquelle la vôtre n'a jamais ressemblé. Vous voudriez — oh ! sans curiosité équivoque, mais pour entendre seulement le son d'une voix qui raconte certaines joies, — vous voudriez que l'on vous avouât un peu combien c'est exquis, puisque, en la compagnie de ces enfants, vous vous êtes, depuis quelques jours, approchée de ce mystère auquel vous ne songiez plus guère et qui accélère votre cœur.

Et Lise a deviné tout cela et c'est pourquoi elle vous

abandonne, à mi-voix, quelques aveux. Elle sait bien qu'elle a raison, qu'il n'y a là rien d'indiscret ou d'impudique. Elle vous dit :

— On ne pense plus à rien quand on s'aime. Il semble que l'on s'appuie l'un sur l'autre, que l'on serre son destin contre sa poitrine.

Alors mademoiselle Sabonadier, avec une hésitation renouvelée, murmure :

— Vous, ma petite, vous ne vous êtes jamais souciée que d'aimer, jusqu'ici? Et d'aimer comme vous en aviez envie ! Comme l'amour se présentait à vous...

— Oh ! pourtant !... — proteste Lise qui pense tout à coup à sa mère.

Et mademoiselle Aurore, comme à soi-même, et toute émerveillée, continue :

— Et Philippe, ce délicieux Philippe, n'était sans doute pas le premier...

— Oh ! mademoiselle ! — dit encore Lise, qui, de plus en plus, évoque sa maman bourgeoise à qui elle ne racontera rien.

D'ailleurs depuis quinze jours, Lise, vous avez appris bien des choses que vous ne raconterez pas à votre maman. C'en sera une de plus, voilà tout. Cependant mademoiselle Aurore poursuit son illusion féerique :

— Être libres ! Pas de liens imposés, pas de famille qui vous surveille. Ah ! si j'avais connu cela !...

Lise, pour ne pas troubler cette foi touchante, affirme :

— Oui, et le plus délicieux, peut-être, c'est de se cacher... d'avoir un peu peur...

— Peur? C'est cela !... — reprend mademoiselle Aurore qui s'anime, — savoir qu'on vous en veut, qu'on vous poursuit peut-être...

— Oh ! je ne crois pas qu'on nous poursuive... Mais, en tout cas, nous sommes à l'abri, grâce à vous.

— Grâce à moi, oui, n'est-ce pas? C'est plus tranquille ici. Et cela va bien pour des amants.

Ce dernier mot fait taire tante Aurore frémissante, tandis que Lison, sans aucune ironie, détourne un très vague sourire attendri...

Comme il fait calme! L'après-midi qui décline est mûre et dorée comme un abricot.

Le silence a une odeur de campagne en fleur. Là-bas la mule à l'œil bandé qui tourne dans son cirque de cyprès fait grincer le puits-à-roue, et, le long de la gorgue de pierre où court un peu d'eau obscure, Fèral installe dans l'aqueduc en miniature des barrages et ouvre certaines conduites pour les arrosages du crépuscule. Dans les lauriers, les moineaux s'amassent et s'assourdissent, et Lise regarde lentement les paons à la poitrine d'émail bleu qui frôlent de leur traîne constellée le sable rouge et regagnent avec une fatigue opulente le perchoir qu'ils ont choisi pour le soir, sur les branches basses des platanes...

Cependant Lise et tante Aurore ont dû rentrer, assistées de Céleste, parce que la vieille demoiselle, tout à coup, s'est sentie exténuée et le souffle court...

Le vieux docteur Amblard vint le soir même et ne fut pas rassurant. La crise cardiaque était sérieuse. Elle se renouvellerait très vite ou plus tard et tout serait alors fini. Il prévint Philippe, avec cette sérénité des médecins et des campagnards qu'instruit la double expérience de la science et de la nature. Céleste ruissela de larmes un instant en maudissant « ce cœur bizarre » qui jouait toujours des tours. Puis elle déclara qu'il fallait donner à Mademoiselle une bonne « eau boulie ». C'est-à-dire une tasse d'eau bouillante et salée dans laquelle on verse, avec de l'huile d'olive, une gousse d'ail hachée. Le docteur l'en dissuada.

La malade plus calme souriait sur sa chaise longue, lorsque son filleul, avec Lise un peu pâle, veut lui dire bonsoir après le départ du docteur. D'ailleurs, comme Amblard l'avait dit, ce n'était pas une maladie. Seulement une vie agitée qui approchait de la nuit. Il importait uniquement que mademoiselle Aurore ne s'inquiétât pas et qu'on fît pour lui plaire tout ce qu'elle souhaiterait. Elle garda Philippe à côté d'elle après avoir congédié Lise et Céleste. Et elle parla doucement.

— Le mauvais moment est passé. Écoute-moi... tu seras gentil avec elle, Pipon, longtemps... le plus longtemps possible, n'est-ce pas? Puisque vous êtes libres, tâchez au moins que cela dure plus que si vous étiez liés. C'est si beau, il me

semble, d'être libres. Et les gens mariés si souvent se détachent... il me semble. Mais ne vous mentez pas, surtout, ne vous trompez pas l'un l'autre !...

Tante Aurore s'arrêta et Philippe lui tenait la main. Elle reprit bientôt :

— Si tu vois qu'elle veut un jour te quitter, ne lui fais pas de scène, au moins. Si, toi, tu sens un jour que tu ne l'aimes plus, ne lui en fais pas reproche... Et pourtant ne mentez pas. C'est mon principe... Et ne sacrifiez pas aux gens qui jugent et qui décident sans que leur cœur ait jamais rien risqué ! Je n'ai pas été heureuse, au temps d'aimer... Depuis que vous êtes ici j'ai vu où était la vérité de l'amour.

Elle souriait, perdue dans son illusion.

— Je vous remercie, mes petits, je vous remercie : grâce à vous il me semble que je n'aurai pas tout ignoré. Mon père, sous prétexte de mariage, m'a brisé ma chance d'aimer, il y a cinquante ans...

Philippe n'osa pas interroger.

— Mais je savais bien que toi, Philippe, tu n'étais pas assez domestiqué pour faire un mariage bourgeois, qui plaise à ton papa, avec une fille de riche industriel.

Philippe n'osa pas la contredire...

— Je suis calme, vois-tu, parce que toutes mes théories se réalisent depuis quelques jours, et il me semble que j'assiste à ma revanche. Tu as toujours été un mauvais sujet. Et je t'ai donné raison jusqu'au bout ! Garde-le cet amour que rien ne guide et que tu m'as montré... Ne te marie pas de sitôt, hein? Promets-le-moi !

— Ça, je vous le promets, tante Aurore.

Elle ferma les yeux, ravie, et croisa ses mains sur sa ceinture. Et comme Philippe lui parlait de quitter Sainte-Olympe afin de la laisser se remettre en paix, elle le retint de la main.

— Restez encore autant que vous voudrez. Vous aimez Sainte-Olympe?...

— Vous savez bien, marraine...

— Parce que j'ai décidé — je l'ai écrit hier soir, l'enveloppe est là dans le secrétaire d'érable — j'ai décidé de te laisser Sainte-Olympe à toi, et le peu que je possède avec. A toi, pas à ton père — ni surtout à Jenny Grézan, ni aux neveux

qui sont sérieux et dont on m'ennuyait en me parlant de leurs examens, d'abord, puis de leurs alliances. Sainte-Olympe c'est quelque chose pour votre amour, n'est-ce pas?... Tu y reviendras, peut-être avec Lise, peut-être avec une autre... mais tâche de ne jamais mentir...

— Tante Aurore, tante Aurore... — balbutiait Philippe tout ému.

Elle le fit taire...

— Va retrouver la petite... va.

***

— Philippe, Philippe... c'est triste !...

— Ne pleure pas, mon petit Lison... Ou plutôt si, pleure, parce qu'elle t'aimait à sa manière.

— Elle vient de mourir?

— Ce matin, à l'instant.

— Pourquoi ne m'as-tu pas réveillée en te levant?

— Il valait mieux, Lison... Maintenant, habille-toi et tu viendras lui dire adieu, tout à l'heure, avec moi. Tu verras qu'elle est heureuse.

C'était le lendemain de la visite du docteur. Après avoir appelé Céleste qui avait ouvert les volets à la clarté rose et bleue du jour neuf, après avoir fredonné un bout de romance, au moment de sortir de son lit, mademoiselle Aurore était tombée avec un soupir dans les bras de sa servante. Et ce fut tout. On eût dit qu'elle avait voulu, jusqu'en son dernier instant, éviter toute laideur, toute lutte amère et vaine, afin que rien ne troublât ce matin couleur de paradis qui souriait aux pâles oliviers de Sainte-Olympe, là-bas sur la costière pierreuse...

Et cette journée s'épanouit, paisiblement radieuse, d'heure en heure. A peine fut-elle marquée par les lamentations périodiques de Céleste, à la fois bavarde, stupéfaite et désespérée. Féral, muet, le visage durci par une émotion dont il semblait honteux, apporta une fraîche brassée de tulipes blanches veinées de rose, et des touffes de violettes. Il s'essuya longtemps les pieds sur le tapis du corridor, avant de franchir le seuil de la chambre où mademoiselle Aurore était immobile

dans sa certitude sereine. Lise, d'une main qui tremblait, disposa les fleurs autour de cette paix. Et on ferma les volets à demi pour que la gloire de la journée devienne pieuse auprès du lit.

Dehors les pintades et les poules sur la paille de la cour ne se doutaient pas qu'il eût convenu de baisser le ton. Quelques-unes d'entre elles, personne n'étant là pour les chasser, envahirent même la véranda. Et le chien aboya clairement, à midi, comme d'habitude, aux jarrets des brebis, dans la poussière, devant la bergerie.

Philippe ne prévint personne ce jour-là. Dans les villages voisins la nouvelle parviendrait bien toute seule. Quant aux collatéraux, indifférents et de noir vêtus, il suffirait qu'ils parussent le surlendemain aux obsèques toutes simples que mènerait un rustique ministre huguenot. Mais ce premier jour — ce dernier jour — il semblait que tante Aurore, même endormie, eût le droit de le passer encore seule dans son mas baigné de beau temps, où subsistait, fragile et intacte pour quelques heures, une illusion romanesque.

Philippe et Lise le comprirent sans doute, car ils restèrent dehors une partie du jour. Dans la maison ils écoutaient. Deux fois ils vinrent, sur la pointe des pieds, revoir tante Aurore. Et, devant des yeux fermés, Philippe embrassa Lise comme il ne l'avait jamais fait, pieusement en frôlant une tempe ingénue. Et il tenait une petite main chaude. Et il lui semblait qu'un nouveau devoir naissait en lui, auquel il serait fidèle... Et que, dans son cœur, tante Aurore protégerait toujours Lison.

Plus tard, le soir, sous la lampe :

— Nous ne raconterons pas le secret de tante Aurore, n'est-ce pas, Lison ? cela vaut mieux...

Lise réfléchit une seconde et répondit avec une ferveur d'enfant :

— Oui. Parce que les gens peut-être ne comprendraient pas. Et il ne faudrait surtout pas que l'on rît...

JACQUES CHENEVIÈRE

VILLES NOUVELLES

LA QUESTION DES CITÉS OUVRIÈRES AUX ÉTATS-UNIS

Le développement considérable de leur industrie amena en ces dernières années de nombreuses sociétés américaines à transférer leurs usines des centres encombrés des villes vers les libres espaces de la périphérie. Les anciennes usines agrandies ou transformées par échelons, congestionnées, entravées dans leur développement par une ceinture de maisons et de fabriques, disparurent, et les sociétés eurent devant elles un terrain vierge, bon marché, où elles purent élever des usines modernes claires et spacieuses, tout en réservant le terrain nécessaire aux extensions futures.

Ce fut généralement le long des bassins des ports ou au bord des lacs, de canaux ou de rivières, mais toujours aux portes mêmes des villes qu'elles quittaient, que s'installèrent ces nouvelles cités du travail. Trop de liens les rattachaient à la ville pour qu'elles puissent s'en écarter, lignes de chemins de fer convergentes auxquelles elles pouvaient se raccorder, main-d'œuvre importante disponible à portée et quelquefois marché d'écoulement de produits fabriqués.

Peu à peu, soit par l'initiative des chefs d'industrie, soit par celle de sociétés immobilières créées ou non par eux, par celles de propriétaires ou de spéculateurs de terrains, soit même par des initiatives individuelles, des maisons

d'habitation surgirent autour des nouvelles usines. Dans certains cas ce furent tout d'abord des habitations isolées qui peu à peu se groupèrent en îlots, des rues se dessinèrent, des villages se formèrent, se rejoignirent : une cité nouvelle était née. D'autres fois ce fut d'un seul jet et de toutes pièces que naquit la ville nouvelle, selon un plan plus ou moins intelligemment conçu et réalisé. Dans tous les cas, poussées au flanc de la ville même, elles méritent le nom qui leur est donné de *Cités satellites*.

C'est ainsi que naquit en 1883, surgissant soudain au milieu des prairies et des bois avoisinant Chicago, une ville, South Omaha, créée autour des abattoirs, en un temps si court qu'elle mérita le nom de Magic City. Puis ce fut, près de Chicago encore, Pullman, créée par Georges M. Pullman, le grand fabricant de wagons, l'une des trois gloires du Chicago de cette époque avec Marshall Field et Philip D. Armour. Ce fut ensuite Hawthorn, puis Argo, surnommée *Glucose-City*, car elle abrite la population de fabriques importantes de pâtes alimentaires ou de produits de céréales, Whiting, Steger, Chicago-Heights, Hammond, Indiana Harbor, Gary enfin, née par la volonté de l'*United States Steel Corporation*, le puissant trust des aciers, Gary, qui, après quelques années d'existence, compte déjà plus de 70 000 habitants. Autour de Cincinnati, la ville des machines-outils, ce furent Saint-Bernard, Ivorydale, Norwood, Oakley, et, en face sur l'autre rive de l'Ohio, Ludlow, Covington, New-Port, Bellevue, Dayton. En face de Saint-Louis, sur la rive gauche du Mississipi, ce furent East Saint-Louis, Brooklyn, Madison, Venice, Edwardville, Granite City; autour de Birmingham (Alabama) ce furent Avondale, Ensley, Pratt City, Fairfield, Woodward, Bessemer. Au bord du Missouri à quelques milles de Kansas City, la *Standard Oil Company* créa, au prix d'une dépense de 3 500 000 dollars, une ville dénommée Sugar-Creek. De grandes usines d'automobiles de Detroit se transportèrent à Flint (Michigan), qui devint de ce fait une importante cité industrielle. Des usines de New-York désireuses de se rapprocher de la mer quittèrent New-York pour s'installer avec leur personnel à Long Island, Staten Island, New Jersey.

Que sont devenues ces cités nouvelles et comment y vit-on? Ces industriels qui apportent tant d'ingéniosité à combiner de nouvelles usines, à les doter de tous les moyens propres à diminuer les prix de revient et augmenter le rendement, ont-ils su donner aux nouvelles cités la perfection qu'ils recherchent pour leurs usines? Ont-ils réussi à faire que la maison devienne un home, la réunion de ces maisons une communauté heureuse, propre à donner aux habitants qui sont le cerveau, la chair et le sang de leurs usines, le bonheur, le confort, l'attachement à leur foyer et le désir de garder leurs occupations pour le conserver? Il nous faut impartialement reconnaître que tous n'ont pas également réussi. Il faut pour réaliser un tel programme des collaborations nombreuses et éclairées dont nous verrons tout à l'heure l'importance: toutes n'ont pas été réunies en même temps au chevet de l'enfant qui devait naître.

C'est à l'étude des conditions d'existence des habitants de quelques-unes de ces cités nouvelles que tend cet article. Nous allons y analyser les conditions de la vie, chercher les motifs de contentement et de mécontentement, en tirer les conclusions logiques. Au sortir de cette guerre terrible, il nous faut relever nos mines, reconstruire des villes entières, veiller, comme nous ne l'avons pas fait encore, aux questions d'hygiène publique. En ces matières comme en d'autres, l'expérience de l'Amérique peut nous être utile.

PULLMAN

Vers l'année 1880, la vaste prairie qui s'étendait au sud de Chicago et à l'ouest du lac Calumet, était occupée par un seul petit village du nom de *Roseland*. Des Hollandais, chassés de leurs pays en 1849 par des persécutions religieuses, avaient fondé ce village qui, trente ans après, ne comportait encore que quelques fermes et une église où les prières continuaient à se faire en hollandais.

Cinq ans après, vers 1885, le village et la prairie avaient fait place à une charmante ville de 9 000 habitants, Pullman,

laquelle contenait 1 520 maisons, toutes avec eau, gaz, installation de bains, desservies par de larges rues plantées d'arbres et bordées de jolies pelouses. Un grand boulevard avec des magasins vendant toutes espèces de produits reliait la gare au lac Calumet. Une bibliothèque publique, des écoles, églises, marchés, théâtres, des banques et un hôtel confortable complétaient la jolie cité et lui permettaient de vivre une existence propre et autonome. Un parc, avec un kiosque à musique, créait un site agréable au centre même de la ville. Des terrains de jeux installés dans une île du lac Calumet permettaient aux jeunes gens la pratique des sports, criquet, base-ball, courses de cycles, pendant que le lac servait aux régates et aux concours de natation. Toute la ville présentait l'aspect le plus riant et le contraste était d'autant plus grand que le Chicago de cette époque manquait totalement du confort et du pittoresque que l'on trouvait si largement dispensé dans la ville nouvelle.

Le créateur de cette jolie cité, Georges M. Pullman, avait débuté dans la vie comme simple ouvrier forgeron de campagne. Lorsque les premiers chemins de fer se créèrent en Amérique, Pullman s'établit réparateur, puis constructeur de wagons. Homme travailleur, économe, adroit et énergique, Pullman vit ses ateliers prendre de plus en plus d'extension. En 1880, il occupait plus de 10 000 ouvriers à la fabrication de wagons de luxe et de marchandises. C'est à cette époque qu'il décida de vendre ses anciens ateliers, lesquels n'étaient plus à la hauteur des conditions modernes du travail et ne pouvaient plus, faute de place, être agrandis, pour construire une énorme usine nouvelle en dehors de la ville, en un point où le terrain serait assez vaste et assez bon marché pour lui permettre de faire grand.

Cette transplantation de son industrie à quelques milles de Chicago, permit à l'ancien ouvrier de réaliser un rêve depuis longtemps caressé. Se considérant comme le père de ses ouvriers, puisque c'était son industrie, son labeur qui avaient créé la maison qui les faisait vivre, Pullman voulut les loger dans les conditions les plus confortables et les plus parfaites. Il rêva d'une ville idéale où, au lieu d'être entassés dans des logis sans air, ni lumière, ni beauté, chaque

ouvrier aurait sa maison coquette et pimpante au voisinage d'un parc et au milieu de l'air pur et vivifiant de la campagne. Mieux, il rêva de mettre à leur disposition des magasins où on leur vendrait à des prix raisonnables ce qui serait nécessaire à leur existence; il rêva de bibliothèques où ils pourraient s'instruire, d'écoles pour leurs enfants, d'églises où on leur fournirait la nourriture de l'âme, il rêva de l'organisation d'une communauté industrielle modèle dont il serait le père, animé qu'il était d'un amour égal pour ses enfants.

Ce rêve il le réalisa passionnément dans ses moindres détails, et l'Amérique entière suivit avec l'intérêt le plus vif cette réalisation. Autour des nouvelles usines, la cité fut créée avec le concours d'un architecte de beaucoup de goût et de talent; un grand nombre de maisons furent construites et toutes les canalisations furent installées avant que le personnel ouvrier des nouvelles usines ne vînt en prendre possession.

Ce ne furent pourtant que déboires, amertume et désillusions que Pullman, de son côté, et ses ouvriers, du leur, récoltèrent dans cette aventure. L'expérience fut déplorable, et la cité, faite, semblait-il, pour le bonheur de ses habitants, devint un foyer d'autocratie, puis d'anarchie, avant de sombrer lamentablement dans la banalité. Elle est devenue aujourd'hui un quartier de Chicago, un quartier comme tous les autres, ayant perdu le caractère que son fondateur avait rêvé de lui incorporer.

Le mal dont souffrit la cité dès son origine, fut celui que les Américains dénomment *paternalisme*, c'est-à-dire le fait de placer des individus sous la dépendance complète et absolue d'un homme qui devient ainsi leur père, leur protecteur, mais qui, par ce fait, leur fait perdre la direction de leurs affaires privées et la plus grande part de leur indépendance. C'est que le président de la Compagnie, Pullman, était le seul propriétaire de tout ce qui composait la cité. A lui les terrains, les maisons, à lui également les routes, parcs, édifices publics, à lui l'hôtel, le théâtre, les magasins, tout était et *devait* rester sa propriété. Toute l'activité de la cité était contrôlée par lui seul, mettant entre ses mains

des pouvoirs féodaux, faisant de ses ouvriers des serfs attachés à l'usine, des esclaves placés sans cesse sous la dépendance de l'homme qui par le fait même qu'il était leur chef et leur protecteur prenait ainsi à leurs yeux des allures de tyran.

Trois faits principaux au milieu de petits faits, notamment l'expulsion de quelques ouvriers trop turbulents, chassés en même temps des ateliers et de leur maison, trois faits détruisirent l'existence même de la cité de Pullman.

Le premier fut, en 1889, l'annexion de Pullman à la ville de Chicago. La vigueur avec laquelle la Compagnie s'opposa à cette annexion, l'unanimité avec laquelle tous les habitants s'y montrèrent favorables, démontrent que Georges M. Pullman comprenait que c'était le commencement de la fin de ses pouvoirs sur sa cité.

La grande grève des ateliers Pullman, en 1894, fut le deuxième fait. A la suite de l'Exposition universelle de Chicago, il y eut dans l'industrie une dépression générale. La Compagnie Pullman dut, pour occuper son personnel, accepter des contrats à perte. Elle dut réduire les salaires de 22 pour 100 et diminuer les heures de travail, mais elle ne réduisit pas dans la même proportion, le montant des loyers et ce fut la grève violente et terrible. L'autorité du président de la Compagnie Pullman sur son personnel y sombra.

Le troisième épisode fut, en 1898, le jugement de la Cour suprême de Justice de l'État d'Illinois, qui jugea que les statuts de la Compagnie ne lui permettaient pas de gérer des biens en dehors des terrains nécessaires à ses usines. Cinq ans furent donnés à la Compagnie pour liquider ses biens, plus une extension de cinq autres années qu'elle obtint par la suite. Les maisons furent vendues, soit aux occupants, soit à des capitalistes désireux de faire un placement. La Compagnie ne garda que ses usines et ce fut l'écroulement final du rêve de Georges M. Pullman.

Jugeant aujourd'hui l'œuvre de Georges M. Pullman avec le recul des années, nous pouvons reconnaître combien il fut clairvoyant en désirant placer ses ouvriers dans des conditions parfaites d'hygiène et de confort. Il fut un novateur au point de vue social en organisant des terrains de jeu

et en cherchant à relever par des écoles et des bibliothèques le niveau moral de son personnel ouvrier.

Son erreur a été de ne pas laisser l'ouvrier accéder à la propriété de sa maison et à la plus-value acquise par le terrain, plus-value qui devait profiter à sa seule Compagnie. Elle a été de ne pas vouloir laisser le peuple pourvoir lui-même à ses propres besoins. Elle a été de vouloir contrôler lui-même toutes les activités de la ville qu'il avait construite avec tant d'amour.

Certes, Pullman a eu contre lui toutes les mauvaises passions humaines. Son œuvre était belle, mais c'est parce qu'elle était antidémocratique et qu'elle impliquait, en même temps qu'un pas en avant, un retour en arrière, qu'elle fut une œuvre malheureuse et sans lendemain.

NORWOOD ET OAKLE

L'expérience malheureuse tentée par Georges M. Pullman détourna pendant de longues années les chefs d'industries américaines de s'occuper du bien-être et du logement de leur personnel. Ils suivirent pourtant son exemple en supprimant leurs usines dans le centre congestionné des villes et en installant dans les libres espaces, aux portes des cités, de nouveaux ateliers clairs, modernes et spacieux.

C'est ainsi que Cincinnati, la cité de la mécanique et de la machine-outil, vit dès 1898 la *Allis Chalmer Company* s'installer à Norwood, aux portes mêmes de Cincinnati; puis ce furent la *United States Playing Card Company*, la *Weir Frog Company*, la *Globe Wernickel Company*. En 1909, déjà, Norwood comptait 49 usines dont la production annuelle additionnée se montait à un chiffre supérieur à 10 millions de dollars.

Oakley, autre village de la banlieue de Cincinnati, vit s'installer en 1906 un groupe d'usines dans des conditions particulièrement intéressantes. C'est à cette époque que la *Cincinnati Milling Machine Co* y acquit un immense terrain, lequel était occupé seulement par six fermes d'élevage,

celui-ci situé à proximité de la ligne ferrée de la *Baltimore et Ohio Railroad Co.*

Ce terrain était plus vaste qu'il ne fallait pour cette usine et ses statuts ne lui permettaient pas de faire l'achat de terrain pour la revente. Elle intéressa donc plusieurs compagnies industrielles désireuses de suivre son exemple et qui organisèrent avec elle la *Factory Colony Company.*

La *Factory Colony Company* agit comme une véritable société coopérative entre les six maisons intéressées. Ce fut coopérativement que furent construites les six usines et il en résulta une économie très sensible. Pour distribuer la force et la lumière, une usine commune fut créée sous le nom de *Factory Power Company* dans laquelle chacune des six usines était intéressée proportionnellement à son importance. La *Factory Power Company* distribuait la force motrice électrique, la lumière, l'eau, la chaleur, la vapeur et l'air comprimé. Il en résulta, par rapport aux prix payés précédemment par ces diverses usines pour leur courant électrique et leur chauffage notamment, une économie considérable.

La *Factory Colony Company* organisa de même une fonderie moderne, laquelle fournit les pièces de fonderie aux six usines intéressées, cette fonderie étant gérée pour compte commun. Une organisation commune de secours contre l'incendie permit de diminuer de neuf dixièmes le montant des primes d'assurance.

Toutes les installations faites pour la production de force, lumière, chaleur, air comprimé, eau, etc., ont été réalisées beaucoup plus importantes qu'il ne le fallait pour les six premières usines de façon à pouvoir alimenter tous les autres établissements qui viendraient s'installer sur le terrain de la Compagnie, ce qui contribuerait encore à diminuer les prix de revient.

La *Factory Colony Company* résolut ainsi le problème usine de la façon la plus parfaite. Il n'en fut malheureusement pas de même au point de vue logement du personnel de ces usines dont les six industriels associés ne se préoccupèrent en aucune façon. Les bâtisseurs de maisons et les spéculateurs de terrains de Cincinnati préférèrent réserver leur

activité à la construction de maisons de prix plus élevés que les habitations ouvrières, si bien qu'on assista à ce fait curieux, que les ouvriers quittaient le soir la campagne où ils travaillaient pour rentrer dans la ville enfumée retrouver leur logis insalubre et étroit.

C'est un capitaliste de Cincinnati, J. G. Schmidlapp, qui, le premier, songea à créer des maisons ouvrières en ne demandant pour revenu de son capital qu'un intérêt de 5 pour 100 l'an ; les logements mis ainsi par lui à la disposition des ouvriers d'usines, coûtent à ceux-ci un prix considérablement moins élevé que ceux payés pour des logements semblables dans la banlieue de n'importe quelle ville industrielle américaine.

Il fit mieux que de procurer à la classe ouvrière des logements sains à bon marché, il voulut permettre à tout ouvrier laborieux et économe de devenir propriétaire en lui donnant dix ans de temps pour amortir le prix de la maison achetée par lui ; voici dans quelles intéressantes conditions.

Il part de l'idée que la maison la plus économique est celle qui contient deux appartements. Elle ne coûte pas plus de terrain ni de fondations, elle coûte moins de deux fois le prix de la construction d'une maison d'une famille.

En vendant à un ouvrier une maison à deux appartements, il permet à celui-ci de faire un bénéfice sur l'appartement qu'il sous-loue, de payer ainsi facilement le prix de la maison, dont il devient propriétaire en dix ans. Il le fait bénéficier, en outre, de la plus-value sur le terrain, laquelle augmente automatiquement de valeur au fur et à mesure que la cité se développe. Le désir de M. Schmidlapp, en permettant à l'ouvrier de devenir propriétaire, est surtout de combattre les fâcheuses théories sociales.

En fait, moyennant un versement comptant de 100 dollars et en payant 4 dollars par semaine, l'ouvrier devient en dix ans propriétaire d'une maison de deux appartements de trois pièces. L'acquisition d'une maison de deux appartements de quatre pièces lui coûte 200 dollars comptant et 5 dollars par semaine, celle d'une maison de deux appartements de cinq pièces lui coûte 300 dollars comptant et 5 dollars 50 par semaine. En cas de décès, ou si l'ouvrier est dans la

nécessité de quitter la ville, le contrat est annulé et le versement fait comptant lui est retourné, les sommes versées chaque semaine étant considérées comme paiement du loyer, les sommes touchées par l'ouvrier pour prix de l'appartement qu'il sous-louait lui restant acquises.

Les maisons construites par M. Schmidlapp sont très habitables. Elles comportent une salle de bains dans chaque appartement, l'eau, le gaz, l'électricité et le tout à l'égout. Elles sont construites en briques, par rang de neuf maisons. Chaque maison comporte un porche véranda qui serait assez coquet, si malheureusement, il ne se trouvait reproduit neuf fois, côte à côte, toutes les maisons étant d'un type uniforme. Il est juste d'ajouter que, depuis, M. Schmidlapp a augmenté le nombre de ses modèles de maisons. Le prix moyen de chaque maison est de 3 000 dollars, terrain compris. L'établissement du prix de vente comprend un intérêt de 5 pour 100 l'an sur le capital et de 4 pour 100 pour la dépréciation et les dépenses.

Le capitaliste philanthrope et intelligent qu'est M. Schmidlapp ne s'est pas borné à construire des maisons ouvrières, il a créé aussi un club coopératif où vivent dans les conditions les meilleures les jeunes filles et les femmes seules de Norwood et d'Oakley. Ce club a été doté par lui d'un fonds de 500 000 dollars, en souvenir de sa fille. Le club pourvoit aux frais d'instruction des jeunes filles restées seules, il paie les frais de leur apprentissage et les guide dans le choix d'une profession conforme à leur vocation et leurs aptitudes. Tout le travail intérieur du club est fait, à tour de rôle, par ses membres, sauf un gros nettoyage hebdomadaire. Chaque membre paie un dollar par semaine pour le logement et deux dollars par semaine pour la pension.

L'initiative de M. J. C. Schmidlapp a été suivie par divers capitalistes de Cincinnati et l'époque n'est pas loin où les ouvriers de Norwood et d'Oakley trouveront tous, à proximité de leur travail, des maisons agréables et coquettes, entourées de jardins, où ils pourront vivre dans les conditions d'hygiène les plus parfaites.

GARY

Lorsque la *United States Steel Corporation*, le puissant trust des aciers, décida en 1906 de construire dans la région de Chicago une aciérie moderne pour alimenter sa clientèle du Middle-West, elle fit choix, pour établir ses nouvelles usines, d'un immense terrain situé au sud du lac Michigan et à quelques milles au sud-est de Chicago.

C'était un désert de dunes sablonneuses, coupé de marécages et d'étangs, où ne poussaient que quelques chênes rabougris. Trois ans après, une aciérie où 15 000 hommes pouvaient travailler à l'aise.y était installée, un port pour recevoir les grands cargos de minerais avait été créé de toutes pièces. De l'autre côté de la rivière du grand Calumet qui longe l'usine, une ville entièrement neuve était sortie de terre avec les maisons et les édifices publics capables d'abriter 15 000 habitants : Gary.

Ce ne fut pas le hasard qui détermina l'emplacement que les nouvelles usines devaient occuper. Un calcul précis indiqua le point le plus favorable où faire affluer le plus économiquement, par eau et par fer, le minerai, le charbon et les autres matières qui font de l'acier, point qui devait être en même temps celui d'où les produits fabriqués pourraient le plus rapidement et le plus économiquement être distribués aux divers marchés à desservir. La place nous manquerait pour dire comment il fut jugé économique et pratique d'agrandir le terrain nécessaire en comblant et en recouvrant une partie du lac Michigan, comment furent installées les usines de manière à rendre rectiligne la route du minerai à l'acier fabriqué, sans courbes, coudes ou renversement de direction, causes de retards ; comment des millions de dollars furent dépensés pour faire gagner une seconde dans le temps de fabrication d'un rail, éviter la perte d'un degré, qu'il eût fallu rattraper, dans la température d'un lingot, cette seconde, ce degré, représentant des économies annuelles de millions de dollars. Nous pourrions dire aussi comment, par l'utilisation des gaz des hauts fourneaux, on put produire une force considérable et gratuite, comment on arriva à bannir totale-

ment la fumée et la perte de combustible qui en résulte, laissant le ciel clair et l'air pur, bref nous pourrions donner sur la construction et le fonctionnement des usines des détails qui intéresseraient même celui qui est resté étranger à ces questions.

Le contraste est énorme entre les grandes aciéries de Pittsburg et celles de Gary. A Pittsburg, les aciéries s'agrandirent de façon successive, des bâtiments nouveaux s'ajoutant, entre, à côté ou au-dessus des bâtiments existants. Les machines devenant de plus en plus puissantes et encombrantes, les procédés nouveaux exigeant l'emploi de nouveau matériel, les usines resserrées, congestionnées, ne pouvant s'étendre d'aucun côté, on utilisait tous les emplacements disponibles. La profusion de bâtiments construits dans tous les coins obstruant la lumière et le passage, le travail et la circulation dans les usines deviennent chaque jour plus difficiles et plus dangereux.

A Gary, rien de semblable. Ayant à leur disposition un carré de plus de 30 kilomètres de côté, dont 12 kilomètres de côtes le long du lac Michigan, les dirigeants de la Compagnie purent construire des usines très vastes et très claires, et réserver autour de chacune d'elles de grands emplacements pour les extensions futures. Dans ces usines, le travail manuel est complètement banni, un synchronisme complet a été réalisé entre le cerveau, la main de l'ouvrier et la machine qui exécute 100 pour 100 du travail à faire. Le minerai, le charbon se chargent et se déchargent automatiquement, se déversent dans les hauts fourneaux ; la fonte s'écoule, libérée par une main invisible, passe dans les convertisseurs ; l'acier s'en écoule ; les lingots se forment, volent d'un laminoir à un autre, prennent leur forme définitive ; les produits finis sont emportés et chargés sur les wagons ou les bateaux qui les emportent. L'ouvrier est le roi ou le cerveau de ce monde de machines, on l'entrevoit à peine, mais c'est lui qui règle sur un clavier la marche de tous les puissants engins qui, de la matière informe, font les rails, poutrelles, tôles, barres, les énormes pièces de forge ou de fonderie et les mille et un produits que l'aciérie déverse chaque jour par monceaux. 200 kilomètres de voies ferrées sillonnent les usines

et les raccordent aux lignes des diverses grandes compagnies de chemins de fer qui, toutes, desservent Chicago.

Nous avons dit que le terrain acquis par la Compagnie est un carré de plus de 30 kilomètres de côté. Une partie seulement de ce terrain est à occuper par les aciéries et par les extensions futures qui tripleront leur importance. Une autre partie est occupée par la ville de Gary dans laquelle habite le personnel des usines. Les dirigeants du *Steel Trust* ont réservé une partie du terrain pour y installer des usines filiales ou autonomes qui font de l'acier un très large emploi; ce sont notamment les usines de la *National Tube Company, American Sheet et Tin Plate Company, American Steel et Wire Company, American Car et Foundry Company, Elgin Joliet et Eastern Company, American Bridge Company*, etc.

A l'heure actuelle, un capital de 90 000 000 de dollars est investi dans la construction des aciéries, du port et de la ville de Gary. Cette somme sera plus que triplée par les extensions immédiates que le *Steel Trust* projette de réaliser pour faire de Gary la ville métallurgique la plus moderne et la plus importante du monde entier.

On voit avec quel soin le plan industriel de Gary a été conçu et suivi ; celui de la ville a-t-il été l'objet de la même attention et de la même étude intelligente? Ayant à leur disposition un terrain vierge, sur lequel on pouvait construire la cité la plus admirable et la plus moderne, les dirigeants responsables ont-ils cherché à faire une ville riante, saine et agréable où les habitants se sentent heureux de vivre? La vérité nous oblige à répondre : non. On a l'impression très nette que les hommes d'affaires de tout premier ordre que sont les administrateurs du *Steel Trust* ont donné toute leur attention à la construction de leurs aciéries et que, malgré leur haute intelligence, ils n'ont pas compris l'importance de cette autre œuvre qui se présentait à eux, faire dans le temps le plus court qu'on ait jamais vu la ville ouvrière la plus parfaite d'Amérique.

C'est à une filiale du *Steel Trust*, la *Gary Land Company*, qu'échut le soin de traiter l'achat de terrain des usines et de la ville et de construire la nouvelle cité. Les architectes de la *Gary Land Company* adoptèrent comme plan le vieil échi-

quier rectangulaire, avenues parallèles allant d'un bout à l'autre du terrain, rues perpendiculaires aux avenues allant d'un sens à l'autre, sans souci des pentes ou accidents du sol. On arrive à faire ainsi la ville la plus banale et la plus quelconque qui soit, toutes les rues se ressemblent et rien ne différencie entre eux les divers quartiers.

Trois ans après le jour où fut placée la première brique, Gary comptait près de 3 000 maisons construites, 25 kilomètres de routes pavées, bordées de trottoirs cimentés, un réseau complet d'égouts, une usine à gaz, une usine électrique, une usine d'élévation et épuration d'eau débitant 90 000 mètres cubes par jour, quantité suffisante pour une ville de 400 000 habitants, une Banque nationale, une Banque d'État, une bibliothèque, deux écoles publiques, plusieurs églises, six hôtels, trois journaux quotidiens, une revue hebdomadaire, de nombreux magasins et boutiques vendant toutes espèces de produits, un club commercial très actif, quarante-six avocats, vingt-quatre médecins et six dentistes. Le recensement de 1910 indiquait une population de 16 802 habitants qui montait en novembre 1912 à plus de 30 000, en mars 1914 à plus de 50 000, et qui est aujourd'hui supérieure à 70 000 habitants. La valeur des constructions élevées dans le courant de l'année 1910 dépassait 4 000 000 de dollars, en 1914 la valeur des propriétés immobilières de la ville de Gary atteignait 22 679 575 dollars.

On voit avec quelle rapidité Gary fut construite et malheureusement dans quelles conditions inesthétiques. Cependant, la vie des habitants y est des plus heureuses, et la raison en est que, si les rues n'en sont pas belles, le statut fait à ses habitants est satisfaisant. La *Gary Land Company* qui construisit d'un seul coup des milliers de maisons les réalisa dans les conditions de prix les plus économiques. Elle céda aux ouvriers de l'usine ces maisons au prix coûtant, soit le prix du terrain augmenté des améliorations : pavage, trottoirs, canalisations, et du coût de la maison, plus 5 pour 100. Le tout peut être payé en dix annuités, ce qui ne fait guère plus qu'un loyer ordinaire. Si l'ouvrier quitte la ville, pour quelque cause que ce soit, il peut, soit anticiper le paiement de sa maison, soit la recéder à la Compagnie, qui lui rem-

bourse ce qu'il a versé moins 9 p. 100 par an pour le loyer, et la dépréciation. En cas de décès, les héritiers jouissent des mêmes prérogatives. Une disposition spéciale empêche que les maisons ne soient vendues à des spéculateurs de terrains.

La *Gary Land Company* encourage par tous les moyens en son pouvoir la culture des jardins qui entourent chaque maison ; elle distribue gratuitement des graines et des semences, organise des concours avec des prix pour les jardins les mieux soignés ; plante et distribue des milliers d'arbres. Cette manière de procéder crée parmi les ouvriers une saine émulation et les attache à leur maison, à leur coin de terre et, par suite, à leur travail.

FAIRFIELD

Les dirigeants de la *United States Steel Corporation* se rendirent-ils compte, par l'expérience de Gary, de l'impossibilité où ils étaient de créer eux-mêmes ou par une Compagnie filiale une cité ouvrière parfaite? Tout le fait supposer, puisque, ayant plus récemment à construire une cité ouvrière aux portes de Birmingham (Alabama), ils s'adressèrent à une firme locale de marchands de propriétés et constructeurs de maisons pour construire cette ville, Fairfield.

Le but de Fairfield était d'abriter le personnel ouvrier et employé de la *Cincinnati Coal, Iron et Railway Company*, de la *American Steel et Wire Company*, de la *Robinson Walker Refractories Company*, et de la *Barnett Manufacturing Company*, toutes filiales du *Steel Trust*.

Le terrain nécessaire à la construction de la nouvelle cité fut donc cédé à prix coûtant à la *Jemerson Real Estate et Insurance Company*, à charge par elle de construire et d'organiser la ville. Cette Compagnie sut faire de Fairfield la cité-jardin la plus charmante et la mieux construite d'Amérique. Le président de la *Jemerson Company*, Mr. Robert Jemerson Junior, visita d'abord les diverses cités ouvrières américaines, il s'assura ensuite le concours d'un architecte de talent, doué de bon goût et de bon sens, lequel traça le plan de Fairfield de la façon la plus parfaite.

Le plan des rues comprend un boulevard large de 50 mètres, qui traverse la cité pour aboutir dans le quartier des usines, des avenues de 35 mètres remontant en pente douce vers la partie haute de Fairfield, où se trouvent les plus jolies résidences et des rues de 30, 20 et 18 mètres. Le boulevard et les avenues sont bordés de jolies pelouses avec des massifs de fleurs ; parfois ces pelouses se déroulent de chaque côté, parfois au milieu des avenues, séparant le côté montant des voitures du côté descendant, d'autres pelouses plus étroites isolant les trottoirs de la chaussée. Toutes les avenues, les rues et le boulevard sont plantés d'arbres ; les uns comme les autres sont parfois droits, parfois légèrement sinueux, mais toujours selon les exigences et les courbures du terrain.

Le centre de la ville est la Grande Place, où se trouvent réunis l'Hôtel de Ville, qui est le monument le plus imposant, la bibliothèque, les écoles vastes, claires et bien construites, les églises. Le centre de la place est un très grand jardin, avec des pelouses de jeux, des courts de tennis, terrains de base ball, de criquet et gymnase en plein air.

De nombreux parcs ont été créés dans tous les quartiers de Fairfield, si bien que toutes les maisons d'habitation sont à moins de deux minutes de promenade d'un parc, tout en étant en outre environnées de jardins.

Les maisons de commerce sont toutes groupées et localisées dans le même quartier, les unes dans la rue principale, qui a 35 mètres de large, les autres dans deux rues latérales de 20 et de 18 mètres. Certains commerces de marchandises encombrantes sont établis près de la gare dans le quartier des usines.

La *Jemerson Company*, ayant tracé le plan des rues, divisa le terrain à bâtir en 1 256 lots ayant chacun 17 mètres de largeur et une profondeur variable. Chaque lot est pour une maison d'une famille. La Compagnie construisit immédiatement toutes les routes avec trottoirs cimentés et réseau complet d'égouts, les canalisations d'eau, de gaz et d'électricité. Les lots furent réservés selon les quartiers pour des maisons de 1 250, 1 750, 2 500 et 3 000 dollars. La Compagnie construisit un certain nombre de ces maisons en choisissant comme types divers modèles de bungalows, des types les plus char-

mants, les plus pratiques et les plus confortables. Ces bungalows ont de quatre à huit pièces et comportent tous une salle de bains, toilette avec eau chaude et eau froide, lumière électrique, installation sanitaire. Le chauffage est assuré par des poêles, mais la température dans l'État d'Alabama est particulièrement douce. Les clôtures sont obligatoirement des grilles, grillages ou des haies, les décorations florales et les plantes grimpantes étant fournies par la Compagnie, pour que l'ensemble s'harmonise de façon parfaite.

Les jardins qui entourent chaque bungalow ont été l'objet de soins particuliers. Chacun comprend un jardin d'agrément avec des arbres fruitiers, de jolis massifs de fleurs, des pelouses pour les jeux des enfants et un grand potager. Une buanderie est installée dans le fond de chaque jardin. Les premiers bungalows construits se louèrent si rapidement que d'autres immédiatement suivirent; à l'heure actuelle Fairfield compte plus de 800 maisons disséminées dans la verdure et qui en font le séjour le plus charmant.

Mais il ne suffit pas de construire, il faut entretenir. La *Jemerson Company* créa avec les bonnes volontés agissantes de Fairfield une société de perfectionnement et d'améliorations. Celle-ci prend soin des décorations florales, arbres et pelouses, aide à l'entretien des jardins, suscite l'enthousiasme des habitants par des concours et des distributions gratuites de graines, semences, fleurs, arbres; veille à la propreté et à la conservation parfaite des boulevards, des routes et des rues. Grâce aux soins de la société, Fairfield n'a rien d'une cité ouvrière; elle est la plus élégante et la plus coquette des cités américaines.

L'exemple est contagieux et la fièvre d'embellissement de Fairfield gagna bientôt les villes voisines. Ensley, en particulier, sortit d'une torpeur qui durait depuis plus de vingt ans. Ce fut une véritable épidémie de nettoyage, la peinture régna en maîtresse; les intérieurs et les extérieurs des maisons furent refaits avec acharnement. Puis on planta des arbres, des fleurs, des pelouses. Le vieil hôtel fut démoli et remplacé par une construction neuve avec de jolis magasins au rez-de-chaussée. Le parc fut refait complètement, des bungalows élégants furent construits, le vieil hôpital refait

complètement : extérieur et intérieur. Il est aujourd'hui difficile de dire où finit Faifield et où commence Ensley, tant les deux villes se ressemblent. Ensley fit plus de progrès en trois ans, vers plus de confort, d'hygiène et de beauté, qu'elle n'en avait fait en vingt-cinq ans.

Les bungalows de Fairfield furent vendus aux travailleurs, ouvriers, employés et ingéneurs, selon une formule identique à celle employée à Gary. Ayant un statut favorable, les habitants de Fairfield ont ainsi les conditions d'existence les plus parfaites.

***

Le transfert des usines américaines du centre des villes aux libres espaces des campagnes environnantes a donné aux États-Unis les meilleurs résultats. Nous devons l'encourager dans notre pays. L'industriel y gagnera d'être placé dans les conditions les plus favorables au point de vue du prix de revient de ses marchandises; l'usine située au bord d'un fleuve ou d'un canal, raccordée au chemin de fer ou à proximité immédiate d'une gare, reçoit et expédie ses produits dans les meilleures conditions. Les frais de transport des matières premières de la gare à l'usine et des produits fabriqués de l'usine à la gare représentent dans beaucoup de cas la différence entre une perte et un profit.

L'usine construite dans les vastes horizons de la campagne où l'on peut faire grand, large et clair, pourvue des installations sanitaires modernes, trouvera et conservera un personnel d'élite. Depuis la guerre, ce n'est plus l'ouvrier qui cherche du travail, c'est l'industriel qui cherche des collaborateurs ouvriers : sa production sera limitée par le nombre et la valeur de ceux qu'il saura recruter et conserver. S'il offre à son personnel de travailler dans une usine parfaitement saine, s'il sait éviter par une machinerie bien comprise l'effort physique inutile, s'il sait faire travailler plus le cerveau et moins le corps, il videra de ses meilleurs éléments l'atelier antique, obscur et malsain du centre des villes.

Cette usine, sortie de la grande cité, ne devra pourtant

pas s'en éloigner, et elle devra lui être reliée par des moyens de transport rapides et économiques. La grande ville présente tant d'attraits divers, que celui qui la quitte est pris fatalement de la nostalgie d'y revenir. Si son travail le maintient aux portes mêmes de la grande cité, l'ouvrier en garde tous les avantages, avec toutes les satisfactions de la campagne. S'il en est écarté à trop grande distance, il en oublie vite les inconvénients pour ne penser qu'aux satisfactions qu'il en avait. Un jour ou l'autre il y retournera.

De nombreuses raisons empêchent certains ouvriers de beaucoup s'écarter des villes : un fils qui suit les cours au collège, une fille qui travaille dans un bureau et qui doit rester près ou dans la cité. N'éloignons pas trop l'usine des villes, trop de bons éléments ne pourraient la suivre.

Les ateliers ne travaillent généralement pas à 100 p. 100 de leur capacité de production. Il y a des périodes de dépression, de diminution des affaires; il faut mettre une partie du personnel à pied. Si l'usine est à proximité d'une ville, les sacrifiés pourront se caser dans d'autres industries, quittes à revenir aux meilleurs jours. Si l'usine est loin, l'ouvrier devra partir ou laisser la misère entrer dans sa maison. Mais, qu'au contraire, le travail presse ; l'industriel peut puiser au marché de la main-d'œuvre de la ville voisine les aides qui lui sont nécessaires. Double raison de ne pas s'éloigner de la cité en dehors d'un certain périmètre.

L'industriel d'après-guerre, par le fait même qu'il trouvera plus difficilement les collaborateurs ouvriers dont il aura besoin, intensifiera leur production pour leur faire rendre le maximum. Au lieu de laisser au hasard le soin de déterminer le travail que l'ouvrier devra faire dans l'usine, il analysera ses aptitudes et lui donnera le poste le plus en rapport avec ses qualités et ses défauts. Cet industriel se rendra vite compte que de nombreux facteurs interviennent dans le rendement d'un ouvrier. L'ouvrier qui vit une existence malsaine et pénible, qui a des soucis et des difficultés, ne donnera pas à son travail l'intérêt soutenu de celui qui vit une existence confortable et saine. Dans les grandes Compagnies américaines, les chefs se renseignent sur les causes extérieures qui contribuent à diminuer le rendement d'un ouvrier et ils

s'efforcent d'y porter remède. L'industriel qui donne à son ouvrier le moyen d'habiter une maison agréable au milieu de jardins et dans l'atmosphère pure des campagnes augmente par ce fait sa puissance de production. En lui permettant de réaliser ce rêve qui sommeille dans l'âme de tout Français de modeste condition et qui le fait travailler toute une existence pour le réaliser, parfois trop tard — avoir un coin de terre, des poules et des lapins à soigner, — en lui laissant acquérir sa maison, il l'attache de façon définitive à son travail. L'ouvrier, qui aura cessé d'être un simple prolétaire et qui sera devenu propriétaire, verra la vie sous un angle différent. Ayant sa maison à proximité de son travail, il ne perdra pas matin et soir de longues minutes pour aller à son usine et en revenir. Peut-être pourra-t-il prendre chez lui le déjeuner de midi ou quelqu'un de sa famille pourra-t-il lui apporter son repas à l'usine : économie de temps, économie d'argent.

Donc, la place de l'usine moderne est dans la campagne à proximité de la ville et celle des habitations des travailleurs de l'usine : directeur, ingénieurs, contremaîtres, employés, ouvriers à proximité de celle-ci. Comment la cité sera-t-elle construite? Selon quelles règles, sous quel régime ses habitants vivront-ils?

Trois collaborateurs sont nécessaires pour créer la cité : un architecte de goût qui en tracera les rues et les maisons, un ingénieur de valeur qui les réalisera et un psychologue averti de l'âme humaine qui saura donner à la cité nouvelle le statut qui lui convient. Encore la tâche de l'architecte et celle de l'ingénieur se limiteront-elles à la période de construction, alors que celle du psychologue se continuera pendant l'existence entière de la cité.

Ce psychologue, qui sera l'âme de cette ville nouvelle, ne laissera pas l'industriel construire et exploiter lui-même sa cité. Instruit par l'expérience américaine, par les exemples que nous aurions pu multiplier, il créera une société autonome, habituée si possible aux constructions de villes, laquelle se chargera de bâtir la cité et de l'exploiter. L'industriel ayant acquis les terrains de la cité en même temps que ceux

de ses usines, cédera ces terrains à la « Société de Construction et d'Exploitation ».

Celle-ci fera d'abord tracer le plan de la ville par son architecte. Celui-ci devra être un homme de talent, amoureux de son art, désireux d'attacher son nom à une belle œuvre. Il devra se rappeler qu'aux États-Unis le nom de l'officier du génie français L'Enfant qui, en 1791, dessina le plan de la capitale, Washington, est resté un des noms les plus populaires, les plus respectés d'Amérique. Son œuvre fut telle que son plan est encore *aujourd'hui* suivi dans les extensions de la capitale des États-Unis.

L'architecte fera sur le terrain le plan de la nouvelle cité en utilisant les accidents du sol, les cours d'eau, les arbres, et tout ce qu'il pourra conserver et adapter. Il prévoira de larges avenues ou boulevards qui relieront les divers quartiers aux usines. Ces avenues étant les troncs, il les subdivisera en branches, qui seront les rues de moindre largeur, lesquelles pourront elles-mêmes se subdiviser en rameaux qui seront les petites rues. Le terrain le mieux situé, le plus élevé, sera réservé aux résidences chères; les maisons moyennes auront leur quartier et, si des maisons trop modestes pour les ouvriers peu payés sont prévues, elles devront également être groupées ensemble. Il y aura le quartier commercial, où les magasins seront réunis. Une grande place groupera en un point bien central la mairie, les écoles, la bibliothèque, l'église, une salle des fêtes, des théâtres ou des cinémas. Elle sera le centre social de la cité, le point de réunion de la population, l'endroit choisi pour les fêtes, les concours. Un joli square avec un kiosque à musique occupera le milieu de la place. A proximité il y aura un ou deux cafés confortables avec des jardins où la population pourra consommer des boissons hygiéniques, ainsi qu'un ou deux hôtels modernes et bien construits où pourront vivre les célibataires.

Les rues de la cité seront les unes droites, les autres sinueuses, quand le terrain l'exigera; les plus larges seront bordées de pelouses et la plupart seront plantées d'arbres. De place en place, notamment au point où plusieurs rues se coupent, l'architecte aura à réserver des places, ornées si

possible de squares, de ronds-points et d'étoiles qui seront autant d'écluses d'air et qui augmenteront la ventilation de la cité.

Les maisons seront l'objet de ses soins les plus attentifs. Le nombre des modèles sera des plus réduits, trois ou quatre au plus, mais une implantation sous différents angles, des détails variés d'architecture, des porches différents, des treillages et des volets peints en teintes variées, des décorations florales différentes feront qu'aucune maison ne ressemblera aux autres et qu'on aura l'impression d'une grande diversité. Les maisons seront simples, rustiques comme il convient à des habitations érigées dans la campagne au milieu des arbres, mais les justes proportions de leurs lignes, leurs toits accueillants, les poutres apparentes ou simulées de la façade, la richesse des coloris, les fleurs qui les orneront leur donneront un caractère des plus séduisants. La distribution de ces maisons sera l'objet des études les plus approfondies de l'architecte et de l'ingénieur. La forme et la dimension des pièces, leur position respective, les soins avec lesquels on aura évité de perdre de la place, rendront les maisons quoique petites particulièrement confortables et habitables. Les installations sanitaires seront bien comprises, water-closets à chasse d'eau, salle de bains, ou dans les maisons plus modestes : buanderie faisant salle de bains, chauffage à la vapeur ou à l'eau chaude, éventuellement par groupe de plusieurs maisons, distribution d'eau et éclairage réalisés dans les meilleures conditions.

La ligne de construction des maisons par rapport à la chaussée sera fixée de façon définitive et ne pourra pas être modifiée par la suite. Dans certains cas, les maisons seront construites séparées les unes des autres, chacune occupant un lot, un peu de terrain étant réservé devant pour faire un jardin d'agrément avec, par derrière, un vaste jardin potager. Dans d'autres cas où une grande économie de terrain est nécessaire, les maisons seront construites côte à côte par groupe de trois, quatre ou plus. Elles seront, dans ce cas, construites de préférence le long des trottoirs pour réserver à l'arrière tout l'emplacement disponible pour le jardin.

Les jardins des diverses maisons seront séparés les uns des

autres par des grillages ou des haies, et non par des murs; l'air circulera ainsi à profusion et chaque habitant aura l'illusion d'un très grand jardin, sa propriété étant pourtant bien délimitée. Chaque jardin sera étudié pour combiner à l'agréable : fleurs et pelouses, l'utile : légumes et arbres fruitiers. Chaque fois que ce sera possible, un poulailler et un clapier à lapins y seront installés.

Pendant que se construit la cité, la Société commence à louer et à vendre. Ses contrats de location fort simples permettent aux locataires de quitter avec un préavis très court, mais, en louant, ils doivent verser une somme suffisante pour rafraîchir et nettoyer l'appartement qu'ils quittent. Avant que le nouveau locataire ne vienne, la maison, dont les papiers peints sont bannis, sera lessivée à fond à l'intérieur et les petites dégradations remises en état.

Les contrats de vente laisseront aux acquéreurs dix ans de délai pour devenir propriétaires, la maison ne devenant leur propriété qu'après complet paiement. Une clause permet la rupture du contrat au locataire s'il doit quitter la ville. Dans les contrats de vente, comme dans ceux de location, le droit sera réservé à la Société d'annuler les contrats en cas de mauvais emploi par le locataire ou l'acheteur éventuel de la chose louée.

Cependant, la cité se peuplant, la « Société de Construction et d'Exploitation » aura pris l'initiative de créer, avec le concours des quelques habitants de la cité, les plus enthousiastes, une société d'embellissement et d'améliorations de la ville. Un comité sera formé et c'est lui qui aura la charge de distribuer les arbres, fleurs, graines et semences, d'entretenir les pelouses, d'aider les habitants à tenir en état leur jardin, d'organiser des concours et des fêtes, bref de ne pas laisser s'éteindre l'enthousiasme parmi les habitants et au contraire de le stimuler. Il organisera des conférences, créera des groupements sportifs, sections de boy-scouts, sociétés de tir et de musique. Ce comité, qui comprendra de nombreux ouvriers des usines, aura une énorme importance, car, en beaucoup de cas, il sera l'intermédiaire entre l'industriel ou la « Société de Construction et d'Exploitation » et les habitants de la ville. Il contribuera à arrondir bien des angles, à

solutionner bien des litiges et rendra le plus grand service à la Société et à l'industriel dont elle est l'émanation.

Ainsi réalisée, la cité nouvelle pourra connaître une existence heureuse. Ses habitants vivant de façon saine et hygiénique auront une résistance physique plus grande contre la fatigue et la maladie. Aimant leur foyer, ils aimeront aussi leur travail. En améliorant le sort de leurs ouvriers, les industriels auront réalisé un bienfait. Comme toute bonne action porte en soi sa récompense, ils en seront récompensés par une augmentation dans le rendement de leurs usines et, par suite, dans leurs bénéfices. La démolition des fortifications de Paris et de Lille, la reconstruction des villes industrielles du Nord et de l'Est vont permettre la création de cités ouvrières modernes. Souhaitons que l'expérience américaine nous évite des erreurs et nous montre la voie.

CHARLES SÉE

MÉMOIRE SUR L'ANNÉE 1831

Le baron de Barante avait été nommé ambassadeur à Turin, le 28 octobre 1830, en remplacement du marquis de La Tour du Pin. Dix-huit mois plus tard, il adressait au comte Sébastiani, notre ministre des Affaires étrangères, un rapport sur l'état politique du royaume de Sardaigne, curieux et brillant témoignage de l'activité de la diplomatie française sous la monarchie de Juillet.

Barante avait déjà réussi, au bout d'un court séjour à Turin, à pénétrer le caractère énigmatique de l'infortuné roi, « dont la calomnie, les persécutions et l'exil firent un homme de douleur[2] », du pauvre prince placé, suivant une expression qu'on lui attribue, « *entre le poignard des Carbonari et le chocolat empoisonné des Jésuites* ». « *Vaillant dans l'action, timide dans la détermination* », tout le Charles-Albert d'avril 1831 à mars 1848 est bien dans ces quelques mots du *Mémoire* de Barante. C'est bien là le *Re Tentenna*, le Roi indécis, le *Roi Girouette*, comme devait le surnommer en octobre 1847 un jeune poète, Domenico Carbone, dans une chanson qui devint immédiatement populaire.

Barante enfin expose et juge si justement et si clairement la situation intérieure du royaume de Sardaigne et la politique extérieure du Cabinet de Turin, met si bien en lumière les causes des dernières évolutions de cette politique, dégage si nettement les raisons pour lesquelles le roi s'appuie, à son corps défendant, sur l'Autriche, que près de quatre ans plus tard, au moment de munir d'instructions le marquis de Rumigny, notre nouvel ambassadeur auprès de Charles-Albert, le duc de Broglie n'hésite pas à s'inspirer du *Mémoire* de Barante et à reproduire presque textuellement les plus caractéristiques de ses appréciations : « Esprit faible, caractère indécis et sans volonté, écrira-t-il en traçant le portrait de Charles-

1. Archives des Affaires étrangères, Turin. Volume 297, f° 343-367.
2. Costa de Beauregard. *La Jeunesse du roi Charles-Albert*, page 158.

Albert[1], les influences de congrégation et d'aristocratie qui le dominent l'enchaîneront sans doute encore longtemps à un système de politique et de gouvernement, par lequel la Sardaigne se rapproche si naturellement de l'Autriche. Longtemps encore il a demandé à cette Puissance, qui ne lui a pas encore pardonné les doctrines et les rêves ambitieux de sa jeunesse, un appui contre la propagande révolutionnaire, et quelque lourd que soit ce protectorat, il s'y soumettra d'autant plus volontiers que, pour le moment du moins, les tendances pacifiques de la Cour de Vienne peuvent le rassurer contre son ambition... »

COMMANDANT WEIL

Turin, 23 janvier 1832.

Monsieur le Comte,

Par sa lettre du 16 décembre 1831, nº 58, Votre Excellence m'a chargé de présenter au commencement de cette année un résumé des observations que j'ai pu faire, des informations que j'ai transmises pendant le cours de l'année précédente. L'importance des affaires courantes m'a jusqu'ici empêché de remplir ce devoir, dont je vais m'acquitter aujourd'hui.

Dans la situation où je suis placé, un tel travail a peu d'intérêt ; n'ayant eu à suivre aucune négociation, à atteindre aucun résultat positif, j'ai seulement à rendre compte des dispositions que j'ai eu à remarquer dans le Cabinet de Turin et de l'opinion du pays.

Au milieu du mouvement de l'Europe, aucun incident extraordinaire, aucune grande orientation ne s'est accomplie sous mes yeux. Je n'ai eu à observer que l'effet produit ici par les événements qui agitaient les autres États. Tel a été le texte habituel de ma correspondance, nécessairement assez vide et monotone, se composant de jugements plutôt que de récits, de suppositions plus que de faits, revenant sans cesse aux mêmes réflexions, de sorte que ma dernière lettre se trouvait, pour ainsi dire, le résumé de celles qui l'avaient précédée. Toutefois, pour me conformer aux intentions de Votre Excellence, je vais reprendre, le plus succinctement qu'il me sera possible, le cours de l'année 1831. Pour donner de la suite et de l'ensemble à cet abrégé, il convient de le faire remonter aux derniers mois de l'année 1830, à l'époque où

1. Archives des Affaires étrangères, Turin. Vol. 307. *Le duc de Broglie au marquis de Rumigny*, Paris, 2 novembre 1835, fº 39-40.

j'arrivai à la Cour de Turin [1], après que le Roi eût bien voulu m'y envoyer comme son ambassadeur.

La Révolution de Juillet avait été, on n'en peut douter, un grand sujet d'effroi et de chagrin pour le Gouvernement Sarde; mais il eut, dans cette grande circonstance, toute sa prudence accoutumée.

Le roi Charles-Félix était allé aux bains d'Aix, en Savoie ; il ne montra aucun trouble et ne changea pas d'un jour son itinéraire. Son langage fut parfaitement mesuré. On assure qu'il dit en parlant de Charles X : « Il avait promis ; il devait tenir parole. »

Monsieur le comte de La Tour était aux eaux de Courmayeur, dans les montagnes. Il allait écrire au prince de Polignac pour le féliciter des Ordonnances, quand il apprit ce qu'elles avaient produit. Il revint aussitôt à Turin, de sorte que les premières impressions des hommes principaux de la Cour et du Cabinet n'eurent rien de public et qu'ils eurent le temps de réfléchir et de se composer avant de se prononcer.

M. le marquis de Praslin fut envoyé par le Roi, notre Souverain, pour remettre au roi de Sardaigne une lettre de Sa Majesté lui faisant part de son avénement. Le comte de La Tour, sans refuser formellement de demander au Roi une audience pour M. le marquis de Praslin, répondit que la situation du roi de Sardaigne, puissance d'ordre secondaire, exigeait qu'il ne prît pas l'initiative et se bornât à suivre l'exemple des Grandes Puissances. M. le marquis de Praslin continua sa route. A son retour de Florence et de Modène, on avait eu connaissance de la détermination de l'Autriche et de l'Angleterre. M. le marquis de Praslin eut son audience, et le roi de Sardaigne n'hésita pas à reconnaître le roi des Français.

J'arrivai peu de jours après. Je trouvai dans le comte de La Tour, que je n'avais eu l'occasion de connaître, un homme fin, réservé, de conversation facile et agréable, ayant plus d'esprit politique que de conviction politique, connaissant assez mal la France, ne l'ayant jamais observée qu'à travers des préjugés illibéraux, incliné par ses souvenirs et ses habi-

1. Barante n'arriva à Turin que le 28 novembre 1830.

tudes vers l'Autriche, plus que ne le sont communément les Piémontais, sachant tout entendre, tout concevoir, au fond assez mobile et susceptible de recevoir momentanément des impressions fort diverses. La Révolution de Juillet imposait à son imagination par sa soudaineté, sa force, sa modération. Aux premières inquiétudes qu'il avait conçues avait d'abord succédé l'idée que la France pourrait s'asseoir dans sa nouvelle position ; que ce serait seulement un changement de dynastie compatible avec la conservation de l'ordre social et de la paix de l'Europe. Cependant les émeutes avaient déjà commencé ; déjà un ministère s'était formé sous leur influence et les premières espérances du comte de La Tour étaient bien plus vacillantes qu'il ne le montrait. Le procès des ministres de Charles X allait commencer et semblait devoir inciter de grands troubles. C'était une première crise à attendre avant d'asseoir un pronostic quelconque [1].

Ce fut à ce moment que le Cabinet de Turin écrivit, ou fit faire des démarches auprès des Grandes Puissances, pour leur faire part de ses alarmes, les consulter et peut-être les engager à se tenir en mesure contre la France. Votre Excellence fut informée, d'abord par l'Angleterre, puis par les autres Puissances, de cette espèce de consultation de la Cour de Sardaigne. Nous pûmes ainsi dès l'abord juger des dispositions, à la fois malveillantes et timides, que nous devions y rencontrer.

Cependant, j'avais vu le roi Charles-Félix à Gênes, où je lui avais remis mes lettres de créance. Il m'avait fait bon

1. La mise en accusation des ministres de Charles X avait été votée le 27 septembre. Loin de calmer l'opinion publique, cette décision ne servit qu'à la surexciter. Des troubles assez sérieux éclatèrent dans la soirée du 17 octobre. Les émeutiers, demandant la tête des ministres, se portèrent sur Vincennes, où ils étaient détenus, et ne se retirèrent que devant la ferme attitude du général Daumesnil. Rentrés à Paris, ils se présentèrent à deux heures du matin aux portes du Palais-Royal, où, cernés de deux côtés, ils se rendirent à discrétion.

Le 2 novembre, à la suite des démissions du duc de Broglie, de Périer, de Molé et du baron Louis, Laffitte réussit à former un ministère, dont firent partie le maréchal Maison, Dupont de l'Eure, Montalivet, les généraux Gérard et Sébastiani, ministère dont la composition fut modifiée dès le 17 novembre. Sébastiani remplaça à ce moment le maréchal Maison aux Affaires étrangères, le maréchal Soult, Gérard à la Guerre, et le comte d'Argout prit le portefeuille de la Marine, primitivement confié à Sébastiani.

accueil, et sans dire un mot de politique, il avait eu soin de m'entretenir de ses sentiments pour le Roi, notre Souverain, son beau-frère.

Dès lors, je lui trouvai une physionomie maladive qui me frappa et me sembla ne pas lui promettre une longue vie.

Je dus à ce moment retourner à Paris pour siéger à la Cour des Pairs. Je revins aussitôt après le procès. Dans ce court intervalle, des faits importants avaient changé un peu la situation de la France. L'issue du procès des ministres de Charles X était une honorable preuve de force et de modération. La conduite de la garde nationale de Paris, en cette circonstance, montrait sa ferme volonté de maintenir l'ordre public. Enfin, la démission de M. de La Fayette [1] était, surtout aux yeux des étrangers, pour qui ce nom est un signe manifeste de révolution et d'anarchie, un symptôme rassurant. En même temps, l'intention qu'avaient les Grandes Puissances de ne point se précipiter dans la guerre, se manifestait de plus en plus. Elles avaient répondu en ce sens aux questions de la Cour de Sardaigne et lui avaient donné de bons conseils.

Cependant je pus m'apercevoir que nous étions loin encore d'inspirer une complète sécurité. Mais ménager, observer et attendre, telle fut dès lors la politique du Cabinet de Turin. Il désirait, sans doute, que la guerre n'éclatât point. Il en redoutait les effets. En ce sens, il faisait des vœux pour que le nouveau Gouvernement se consolidât; mais son antipathie et sa méfiance pour les principes qui prévalaient chez nous l'empêchaient de concevoir la possibilité d'y fonder quelque chose de régulier, de durable, de compatible avec les autres Monarchies.

Dès lors, je m'attendis à trouver dans le Gouvernement Sarde de continuelles contradictions entre ses penchants involontaires et le calcul réfléchi de ses véritables intérêts. Toutefois, il y a ici une telle habitude de prudence dans la conduite et de réserve dans le langage que je pouvais compter sur de

1. Le roi, sur le rapport de M. de Montalivet, accepta la démission de La Fayette (nuit du 26 au 27 décembre) et nomma le comte de Lobau, commandant général de la garde nationale de Paris. Sa nomination parut au *Moniteur* du 27 décembre.

bons procédés, sur des relations assez faciles. D'ailleurs le Gouvernement Sarde, encore que très favorable aux opinions absolutistes, ne se laisse pas entraîner aux exagérations de ce parti. Il en adopte les idées, mais en craint les passions et consulte sa sûreté et ses intérêts plus que les conseils des esprits ardents et exaltés. Il n'en est pas à Turin comme en France durant la Restauration : la Monarchie n'y veut pas être solidaire et responsable d'une faction exclusive et imprudente.

Telles étaient les dispositions que je croyais reconnaître dans la Cour de Turin, quand au milieu des fêtes pour le mariage de la princesse Christine [1] avec le roi de Hongrie arriva la nouvelle des insurrections de Modène, Bologne et Parme. La consternation fut grande ; sans montrer toutefois beaucoup de trouble, on crut tout perdu. Il y avait lieu de s'attendre que le mouvement révolutionnaire allait s'étendre à toute l'Italie. D'un jour à l'autre, la sédition pouvait éclater à Gênes, à Turin, à Chambéry. On fit assez bonne contenance, se disant, se croyant peut-être plus sûr de l'armée qu'on ne devait l'être. On s'attacha surtout à nous persuader qu'on refuserait tout concours des Autrichiens et qu'on se suffirait à soi-même pour réprimer la sédition si elle était tentée. En même temps on désirait vivement que l'Autriche intervînt sans délai pour réprimer les insurrections italiennes et on s'étonnait de la voir tarder autant à s'y décider. Car le Cabinet de Turin a eu assez de peine à apprendre avec combien de ménagements les Grandes Puissances se croyaient obligées d'agir envers la France.

J'ignore l'effet que produisit à Vienne l'émeute du 13 février et les événements qui la suivirent [2]. J'ai pu supposer par ce que j'ai observé ici que de ce moment on crut la France entraînée dans les voies révolutionnaires. On jugea qu'elle allait devenir à la fois plus redoutable pour les Gouvernements européens et moins redoutable pour leurs armées ; qu'elle

1. Il y a là un *lapsus calami*. Il s'agit non pas de la princesse Christine qui épousa le roi de Naples, Ferdinand II, le *Re Bomba*, mais de sa sœur Marie-Anne-Richarde de Savoie (1803-1884), la troisième fille de Victor-Emmanuel Ier et de Marie-Thérèse d'Autriche, mariée par procuration, le 12 février 1831, à l'archiduc Ferdinand, couronné roi de Hongrie l'année précédente et qui succéda en 1835 à son père l'empereur François Ier.

2. Il s'agit là du sac de l'église Saint-Germain-l'Auxerrois et du pillage et de la démolition de l'archevêché (14 et 15 février 1831).

tomberait dans le désordre et chercherait à le propager. On perdit toute confiance dans le ministère d'alors [1]. On le supposa, par faiblesse ou duplicité, de connivence avec le parti anarchiste. La guerre parut certaine et nécessaire.

Ce n'était pas le langage qui m'était tenu. Les procédés continuaient à être, extérieurement, fort bons. Il n'y eut pas moins d'égards pour la France un jour que l'autre. Mais je pouvais savoir d'ailleurs dans quelles dispositions se trouvait le Gouvernement Sarde. Depuis, quand la situation n'a plus été la même, on ne s'est pas caché à moi de ce qu'on avait pensé alors.

En ce moment, le roi Charles-Félix tomba malade, de la maladie dont il est mort. Cette circonstance, qui semblait accroître les dangers de son Gouvernement, cette espèce d'interrègne, d'éclipse de toute autorité contribua peut-être à préserver ce pays-ci d'un mouvement révolutionnaire. Tout était prêt pour qu'il éclatât à Gênes ou à Turin. Les sociétés secrètes étaient à l'œuvre. Il y avait des comités directeurs, des imprimeries clandestines, des régiments sur lesquels on comptait. Mais les Piémontais, de quelque opinion qu'ils soient, sont gens prudents. Ils attendaient deux événements, dont l'influence devait être grande, l'ouverture de la guerre entre la France et l'Autriche et l'avènement d'un roi dont on pouvait espérer des concessions. Les meneurs se résolurent à ne pas agir, à ne pas courir des risques inutiles. Une tentative mal concertée des réfugiés sur la Savoie échoua complètement. Pendant ce temps, on forma en France le ministère de M. Périer qui annonça hautement et avec loyauté son intention de réprimer l'anarchie en France et de maintenir la paix en Europe [2]. L'Autriche avait envahi les pays insurgés d'Italie et y avait étouffé la Révolution.

1. Ces troubles amenèrent la chute du ministère Laffitte et son remplacement le 13 mars par un cabinet dans lequel Casimir Périer eut l'Intérieur et la présidence du Conseil, Barthe la Justice, Sébastiani les Affaires étrangères, le baron Louis les Finances, Soult la Guerre, l'amiral de Rigny la Marine, Montalivet l'Instruction publique et les Cultes, d'Argout le Commerce et les Travaux-publics.

2. En prenant le pouvoir, Casimir Périer avait, en effet, terminé sa déclaration en affirmant la résolution du ministère de « maintenir l'ordre à l'intérieur sans porter atteinte à la liberté, et la paix à l'intérieur, sans qu'il en coûte rien à l'honneur ».

C'est ainsi que les États du roi de Sardaigne échappèrent contre toute vraisemblance aux mouvements qu'on s'attendait à y voir éclater comme dans toute l'Italie.

Le roi Charles-Félix mourut le 27 avril et le roi Charles-Albert lui succéda au milieu du calme le plus parfait. Ce fut une transition insensible. Aucune opinion n'en témoigna ni joie extrême, ni regret marqué [1].

Depuis dix ans, le prince de Carignan vivait dans une position fausse et désagréable [2]. Compromis dans la Révolution

1. « Lugubre fut, le 27 avril 1831, l'avènement au trône du premier Carignan. Les royalistes piémontais croyaient y voir monter un révolutionnaire; les révolutionnaires, un traître; le duc de Modène et ses féaux, un usurpateur. Parmi ses nouveaux sujets, Charles-Albert ne comptait en quelque sorte que des résignés et des ennemis. » (MARQUIS COSTA DE BEAUREGARD. *Les dernières années du règne du roi Charles-Albert*, IV.)

2. Bien avant cette époque, dès le mois de juillet 1814, dès qu'on fût arrivé à se faire une idée quelque peu exacte des vues des Cabinets de Vienne et des Tuileries dans la question de la succession de Sardaigne, Charles-Félix consulté par son frère, le roi Victor-Emmanuel, lui avait adressé de Cagliari, le 17 juillet 1814, une lettre à laquelle j'emprunte ces quelques phrases caractéristiques :

« L'affaire du prince de Carignan (Charles-Albert, que Metternich désirait voir entrer dans les armées alliées et de préférence dans l'armée autrichienne) n'est pas moins désagréable, je m'y attendais depuis longtemps. Si j'ai à vous dire sincèrement mon avis, c'est que vous le mariiez au plus tôt. Tout autrement, on va le faire tuer, ou on le débauchera de manière à ne plus avoir de succession, ou on lui fera faire quelque mauvais mariage. Il serait également mal, soit au quartier de Wellington, par rapport à la religion, soit avec les Allemands par rapport au reste; *Partito largo, apri gli occhi.* On ne nous a bien traités que pour jouir un jour de nos dépouilles et faire finir la Maison de Savoie. C'est un usage que trop adopté dans le Cabinet de Vienne...

» C'est la raison pour laquelle je souhaite que la reine se réunisse au plus tôt avec vous afin qu'elle puisse au plus tôt vous donner un héritier. Et s'il plait à Dieu de nous donner, à nous aussi, de la succession, la Maison étant affermie par plusieurs branches, on sera dans l'impossibilité d'user de mauvaises manières pour venir à leurs fins ; mais tant que la chose est encore douteuse et qu'on ne voit qu'un seul rejeton, la chose leur paraît facile et ils la tentent plus aisément. Je me crois obligé en conscience, à vous dire à cet égard tout ce que je pense... Il faudra aussi voir si ce jeune homme n'a pas quelques mauvais amis qui tâchent de le débaucher et d'être bien attentif aux personnes qui l'entourent. »

Ce fut en vain que pendant les mois qui suivirent, Charles-Félix, reprenant et développant son idée, essaya de convaincre son frère de l'intérêt qu'il y aurait pour lui et pour la Maison de Savoie, à donner une de ses filles à celui dans lequel il leur fallait se résigner à voir l'héritier présomptif de la couronne. Rien ne put vaincre la résistance de Marie-Thérèse, « cette mère passionnée de quatre filles, que la loi salique excluait du trône de Sardaigne ». Rien ne put

de 1821 où les meneurs l'avaient d'abord mis à leur tête, il avait encouru les reproches et la méfiance de l'un et de l'autre parti. Il pouvait justement se plaindre de tous les deux. Les révolutionnaires l'avaient accusé de trahison, parce qu'il n'avait pas voulu se laisser entraîner par eux aux dernières extrémités. Les absolutistes le chargeaient de dédains et d'outrages. Exilé, menacé d'être déshérité de ses droits à la couronne, contraint d'aller gagner son amnistie dans les rangs de l'armée française [1] en combattant contre l'Espagne révo-

la décider à « abdiquer la haine contre Charles-Albert, ni ses ambitions pour le duc de Modène », son frère, et le mari de sa fille aînée, Béatrix.

« Nous aurons beaucoup à faire, écrivait Victor-Emmanuel à son frère, de Stupinigi, le 26 octobre 1814, peu de temps après l'arrivée de Charles-Albert à Turin, pour détruire chez Carignan les mauvaises impressions de l'éducation qu'il a reçue de sa mère, sous la direction de laquelle il est resté jusqu'à seize ans... Si nous l'avions fait conduire en Sardaigne, il y aurait été élevé avec nous et il serait devenu quelque chose de bon... »

Rien, pas même son mariage avec Marie-Thérèse d'Autriche-Toscane, fille du grand-duc Ferdinand III, n'avait pu vaincre l'antipathie des derniers rejetons de la branche aînée. Les événements de 1821 avaient fourni de nouveaux arguments à leurs rancunes, et c'est ainsi que le 22 juin 1822, pendant que Charles-Albert se faisait oublier et végétait en exil en Toscane, Charles-Félix, toujours implacable, écrivait à son frère, l'ex-roi Victor-Emmanuel :

« Je suis tout à fait de l'avis de Thérèse. Le prince de Carignan, avec ses grandes moustaches, ressemble bien plus à un *Carbonaro* qu'à un converti. Dieu seul lit dans les cœurs. Il a pu opérer le miracle de sa conversion. Mais, quant à moi, je suis encore bien loin d'en être convaincu. »

(Cf. Nicomède Bianchi. *Storia Documentata della Diplomazia Europea in Italia.* I. 59, 263. 366-367 et II. 113. Poggi. *Storia d'Italia dal* 1814 *al di* 8 *agosto* 1846. I. 102, 384-388, 433-434. Zobi. *Storia Civile della Toscana dal* 1787 *al* 1848, IV, 256-271. — Costa de Beauregard. *La Jeunesse du Roi Charles-Albert*, I. 24-25 et 45-46.)

1. Le marquis de la Maisonfort ne s'était pas trompé sur les véritables sentiments qu'il prêtait au prince de Carignan, alors exilé en Toscane (1822), malheureux, méconnu, presque persécuté, désorienté et cherchant sa voie. La Maisonfort terminait en effet une de ses dépêches par ce jugement dont les événements devaient, près d'un quart de siècle plus tard, prouver la justesse « *Il* [Charles-Albert] *ne sera jamais Autrichien.* » (Cf. Gualterio, *Gli ultimi rivolgimenti italiani.* III. Documenti p. 26.)

« Le lendemain de la prise du Trocadéro, le duc d'Angoulême donna au prince de Carignan sa propre croix de Saint-Louis. Si flatteuse que fût la distinction, elle ne valut pas cependant la démarche que les grenadiers du 3e et du 6e régiment de la garde firent spontanément auprès de Monseigneur. Ils l'avaient vu si brave, ils avaient été si contents de lui pendant toute l'aventure qu'ils vinrent lui offrir les épaulettes de l'un des leurs tué la veille. » (Journal de Sylvain de Costa de Beauregard, cité par le marquis Costa de Beauregard, *la Jeunesse du Roi Charles-Albert*, p. 285-288.)

Costa de Beauregard, *ibid.*, p. 287, ajoute : « Metternich commença par

lutionnaire, tenu depuis dans une sorte de disgrâce humiliante par le roi Charles-Félix, il lui avait fallu passer les dix plus belles années de sa vie dans la contrainte, la précaution et presque l'hypocrisie. De telles impressions subies à cet âge laissent des traces profondes ; elles décident du caractère, elles déterminent tout l'avenir. Le prince de Carignan, arrivant au trône, était donc un homme triste, découragé, méfiant, solitaire, instruit et raisonnable, mais sans conviction forte, sans volonté arrêtée, craignant l'influence d'autrui sans savoir exercer la sienne, vaillant dans l'action, timide dans la détermination, peu bienveillant pour les personnes, sans foi dans les opinions. La Révolution de Juillet avait fort agi sur son esprit. Il y voyait surtout une flétrissure imprimée sur les races royales. L'ineptie des Bourbons de la branche aînée, leur nullité dans le péril, leur honteuse retraite le blessaient en tant que prince héritier d'une couronne. D'ailleurs, il les avait connus, il avait recherché leur faveur, avait été flatté de l'obtenir. Si ce n'étaient les affections, ses relations au moins le rendaient plus sensible à cette chute prodigieuse.

Dans de pareilles dispositions, on ne pouvait supposer que par une décision soudaine et complète le nouveau Roi proclamât sa sympathie pour les opinions libérales. Il était évident qu'il ne se livrait pas aux idées nouvelles, ni aux hommes nouveaux. Le moment était critique. Les circonstances exigeaient beaucoup de sagesse. Pas un conseiller raisonnable ne pouvait lui suggérer une détermination tranchée. Mais ceux qui le connaissaient personnellement, qui savaient le fond de ses idées, pensèrent, comme tout le public, que le roi Charles-Albert allait entrer dans une voie d'amélioration, réformer une législation reconnue pour vicieuse, donner des constitutions administratives et judiciaires, s'entourer peu à peu de gens de mérite, sans acception d'opinions, enfin,

trouver ridicules les grenadiers et leurs épaulettes. Il finit par se fâcher lorsqu'il vit Louis XVIII et la France entière prendre au sérieux ce qu'il appelait une plaisanterie : « Le roi de France, dit-il au comte de Pralormo, qui en rendit compte à son Gouvernement dans sa dépêche du 5 octobre 1823 (cf. Bianchi, *Storia Documentata*, etc., etc. II, 572) a oublié que l'héritier présomptif de la couronne de Sardaigne ne doit pas être un grenadier français, mais un prince piémontais et rien autre. »

effacer de son mieux par des amnisties générales ou partielles les traces de cette Révolution de 1821, dont les souvenirs devaient lui être fâcheux.

Telles étaient évidemment les intentions du Roi. Il les manifesta par quelques actes : des réformes économiques dans sa Cour, la renonciation aux droits de chasse, d'humaines atténuations aux lois pénales confirmèrent les espérances qu'on mettait en lui. Il appela au ministère deux hommes qui avaient acquis une longue expérience dans l'administration française[1]. Enfin, il institua un Conseil d'État qui, dans son

1. Charles-Albert ne maintint en fonctions que deux des ministres de Charles-Félix. Le comte *Sallier de la Tour* aux Affaires étrangères et le comte *des Geneys* à la Guerre.

Le comte *Joseph Barbaroux*, auquel le nouveau roi eut l'heureuse idée de confier le portefeuille de Grâce et de Justice n'avait pas appartenu à l'administration française. Né à Coni en 1772, il avait d'abord été avocat général près le Sénat de Gênes, puis chargé en 1816 par Victor-Emmanuel d'une mission extraordinaire à la cour de Rome et appelé plus tard par Charles-Félix aux fonctions de secrétaire de son cabinet qu'il remplissait encore lors de l'avènement de Charles-Albert. « Le comte Barbaroux, lit-on dans le rapport confidentiel du marquis de Rumigny à la date du 26 février 1836 (*Archives des Affaires étrangères, Turin*, Vol. 307, f° 213) a une très bonne réputation de travailleur, d'homme d'énergie et de lumières, d'expérience surtout. Mais toutes ces qualités sont du passé chez lui. Il a déjà eu plusieurs coups d'apoplexie qui ont affaibli ses facultés. Il n'est pas dangereux. On le laisse. »

Barbaroux avait, en effet, beaucoup et bien travaillé. Il avait effacé des lois pénales des dispositions surannées et d'une excessive sévérité et institué une commission chargée de préparer, sous sa direction, un nouveau Code civil, qui s'inspira surtout du Code Napoléon et fut promulgué en 1837. Il avait, non sans peine, obtenu la suppression du droit d'aînesse, mais Charles-Albert revint sur sa résolution et publia un édit rétablissant le privilège de primogéniture, édit que Barbaroux refusa de contresigner. Malade et découragé il prit sa retraite en septembre 1840 et fut remplacé par le comte Avet, conseiller d'État.

Le comte *Gaudenzio Caccia di Romentino*, que Charles-Albert appela au ministère des Finances, avait été fait par Napoléon Ier baron du royaume d'Italie en reconnaissance de ses bons et loyaux services. Préfet du Panaro, en 1802, de la Brenta, en 1804, de l'Olone de 1809 à 1814, il avait été pendant tout ce temps membre du Conseil d'État. Il mourut en 1834.

Enfin, c'était aussi dans l'administration française qu'avait débuté le nouveau ministre de l'Intérieur de Charles-Albert. Né à Nice en 1771, le comte *Antoine Tonduti della Scarena*, d'abord préfet sous l'Empire, était devenu, lors de la Restauration, secrétaire général des ministres Montesquiou et Lainé.

« M. de Lescarène, avait écrit un an auparavant M. de Barante à Sébastiani dans sa dépêche n° 93, de Turin, le 23 juillet 1831, est Niçois. Il a été longtemps chef de division au ministère de l'Intérieur, sous M. de Montalivet, et je crois aussi pendant la première année de la Restauration, sous le ministère de M. l'abbé de Montesquiou. Il vivait fort retiré en Provence, mais à peu de distance de

idée, devait avoir tous les avantages d'une discussion éclairée sans le péril des libres délibérations d'un corps librement élu. Pour le coup, on crut qu'il allait marcher d'un pas plus rapide vers de salutaires innovations.

Cependant il avait conservé le même entourage de Cour et de Gouvernement que le Roi, son prédécesseur. Toutes les avenues du pouvoir étaient occupées par l'aristocratie et par le parti qui avait triomphé en 1821. Le comte de La Tour, chef sage, modéré et patient de l'opinion stationnaire, avait même vu croître son importance auprès d'un Roi, bon juge du mérite. Ce goût de réforme et de perfectionnement l'inquiétait, et bien plus encore ceux qui étaient plus ardents et moins éclairés que lui. Mais il sut si bien se prêter aux premières volontés du Roi, il lui montra si peu de résistance et d'opposition, il fit arriver les objections d'une façon si ménagée, qu'il se trouva plus puissant que sous l'autre règne et qu'entre le Roi et lui il sembla bientôt n'y avoir plus qu'une pensée commune.

Nice. Je n'avais pas ouï prononcer son nom depuis mon arrivée ici. Mais j'apprends que, pendant l'hiver de 1829, lorsque le Roi Charles-Félix fit à Nice un assez long séjour, M. de Lescarène s'était rapproché du Gouvernement et y avait laissé l'idée de sa capacité et de son esprit. Votre Excellence pourra facilement savoir si en France telle était aussi la réputation de M. de Lescarène. »

Deux jours plus tard, le 25 juillet 1831 (Dépêche n° 95), Barante avait fait connaître au ministre ce qu'il pensait du comte Caccia. « Le choix du roi est tombé sur l'homme que le suffrage des gens éclairés appelait le plus au ministère (des Finances), le comte Caccia. J'ai eu plus d'une fois occasion d'écrire à Votre Excellence qui était le comte Caccia. Successivement préfet à Novare et à Milan, sous le royaume d'Italie où il s'était fait la réputation d'un administrateur distingué, il fut, lors de la Restauration Sarde, intendant de Savoie, puis directeur des travaux publics pendant le ministère du comte de Balbe. Il quitta ce poste peu après la Révolution de 1821, demeurant l'ami et, je dirai presque, l'espoir des hommes qui souhaitent des améliorations progressives et une marche sincère, mais prudente. Depuis le nouveau règne, il avait été souvent nommé membre de commissions et de conseils et y avait traité avec supériorité les questions de finance, spécialement celle de l'emprunt. Le comte Caccia est un des hommes les plus considérables du Novarais. Il a 60 ou 80 000 livres de rente. Sa situation comme son caractère lui donnent de l'indépendance. »

Barante n'avait toutefois pas tardé à se voir contraint par les faits à modifier, au moins en ce qui a trait à M. de Lescarène, le jugement qu'il avait porté sur cet homme d'État et sur le comte Caccia, dans sa dépêche n° 97 du 30 juillet 1831. « Les souvenirs de M. de Lescarène et de M. Caccia, disait-il, sont français et non uniquement autrichiens ou anglais comme ceux de M. le comte de La Tour... »

Sa plus grande habileté fut de faire le sacrifice de son opposition contre la création d'un Conseil d'État afin d'obtenir une grande influence sur le choix des hommes. Dans une telle institution, les hommes sont tout. On les prit tous, ou à peu près, médiocres, inertes, éloignés des opinions libérales. Dès lors, il n'y eut pas de Conseil d'État, et cet instrument des améliorations à venir se trouva sans puissance et sans action.

Les relations du Cabinet de Turin avec les Puissances étrangères contribuèrent plus encore à arrêter le roi Charles-Albert dans ses idées de perfectionnement.

La Sardaigne, pendant tout le cours du XVIIIe siècle, a surtout recherché la protection de l'Angleterre. Il est clair pour tous les bons esprits que ce doit être le fond de sa politique. Néanmoins, lorsque fut restaurée en 1814 la Maison de Savoie, la Russie avait pris dans l'équilibre de l'Europe une si grande place que la Sardaigne dut se donner un autre appui contre la France et l'Autriche, ses puissants et redoutables voisins. L'Empereur Alexandre, dans les Congrés de Vienne, de Laibach et de Vérone, n'oublia rien pour acquérir ce patronage. Ce fut lui surtout qui s'occupa de rapatrier, tant bien que mal, le prince de Carignan, avec le roi Charles-Félix. En outre, la Russie était dans un état despotique, plus conforme en cela au royaume de Sardaigne. Pendant dix ou douze ans, le Cabinet de Turin s'accoutuma donc à compter la Russie pour beaucoup, à prendre ses conseils, à s'appuyer à son autorité. La guerre avec la Turquie commença à faire apprécier avec plus de justesse cette puissance que l'imagination présentait comme colossale. Cependant, en arrivant à Turin, j'observai qu'on avait pris l'habitude de se ranger dans la clientèle de la Russie. L'insurrection de Pologne acheva de ramener la Cour de Sardaigne à ses anciennes traditions. Elle vit combien les circonstances pouvaient la laisser sans secours de la Russie. L'espèce de dictature européenne, qu'avait affectée l'empereur Alexandre, était désormais ruinée. Dès lors, on se rapprocha plus que jamais de l'Angleterre. On parut y chercher un garant de la neutralité pour le cas où la guerre éclaterait entre l'Autriche et la France.

Cependant ce n'étaient pas les conseils de l'Angleterre qui prévalurent dans la politique Sarde. L'Angleterre, comme

nous, indiquait au roi Charles-Albert une amnistie, des réformes, des améliorations ; mais elle n'était guère mieux écoutée. La crainte des révolutions, la conformité des maximes de Gouvernement, une certaine communauté de police exercée sur l'esprit révolutionnaire en Italie, deux reines de Sardaigne, issues l'une après l'autre de la Maison d'Autriche [1], favorisaient des liens intimes entre les deux Cours. On ne se souvenait plus que les intérêts de territoire faisaient presque de l'Autriche un ennemi naturel. On ne songeait pas que les chances d'un agrandissement, désiré depuis si longtemps par la Maison de Savoie, tenaient non aux succès, mais aux revers de l'Autriche. Sans souci de l'avenir, on ne s'occupait que du présent. Avant de conquérir des provinces, on croyait qu'il fallait sauver la Monarchie.

Mais tels ne sont pas les sentiments de l'opinion piémontaise. Il règne héréditairement une vieille haine populaire contre les Autrichiens, qui s'aperçoit surtout parmi les soldats. Rien n'aurait plus de dangers pour le roi de Sardaigne qu'une alliance patente avec Vienne. Il se compromettrait autant avec ses sujets qu'avec la France. Très sincèrement, le Cabinet de Turin redouterait au plus haut point une intervention autrichienne et voudrait, en cas de sédition révolutionnaire, se suffire à lui-même pour la réprimer. Très sincèrement, il voudrait, la guerre éclatant, conserver la neutralité. Je crois qu'il n'en serait rien. Dans l'une ou l'autre hypothèse, son opinion l'emporterait sur le calcul de ses intérêts et ce Gouvernement-ci se livrerait à l'Autriche.

Mais de tous les motifs qui rejetaient de plus en plus le

1. Les deux reines de Sardaigne, issues de la Maison d'Autriche, auxquelles Barante fait allusion ici, furent : la première, Marie-Thérèse d'Autriche, femme de Victor-Emmanuel Ier, fille de l'archiduc Ferdinand d'Autriche, gouverneur du Milanais et par conséquent nièce de Marie-Antoinette et de sa sœur Marie-Caroline des Deux-Siciles ; l'autre, Marie-Christine des Deux-Siciles, fille de Marie-Caroline, que le roi Charles-Félix épousa en 1807, alors qu'il n'était encore que le duc de Genevois.

En réalité, trois princesses issues de la Maison d'Autriche passèrent successivement sur le trône de Sardaigne, puisque Marie-Thérèse-Françoise-Joséphine-Jeanne, fille du Grand-duc de Toscane Ferdinand III, la femme de Charles-Albert, appartenait, elle aussi, à la branche d'Autriche-Este. Il est vrai qu'elle eut si peu d'influence sur l'esprit du roi, son mari, qu'elle n'eût pu « favoriser des liens intimes entre les deux cours ».

roi Charles-Albert loin des idées qu'il avait eues en montant sur le trône, aucun n'avait plus d'action que l'aspect de la France. Tant d'agitations, l'ordre public incessamment troublé, des opinions excessives, toutes les passions déchaînées, nul pouvoir respecté, nulle supériorité, nulle réputation épargnée, le Gouvernement le plus libre et le plus national attaqué avec plus de fureur, outragé avec plus de violence que la dynastie déchue, tout cela était d'un grand effet sur le roi de Sardaigne et sur ses conseillers, même les plus modérés. Il en résultait un préjugé vif contre toute concession libérale. On y voyait, inconvénient sans avantage, une arme distribuée follement à des ennemis qui la tourneraient contre celui qui la leur accordait.

Cette façon de juger la France laissait subsister tous les ménagements qu'on croyait essentiel de garder avec nous. Le langage était convenable, les procédés fort bons ; nous trouvions une écorce de bonne volonté et de déférence.

Au mois de juillet, la duchesse de Berry arriva en Italie, traversant les États du roi de Sardaigne en se rendant par Alexandrie et Milan à Gênes. Par une coïncidence singulière, le roi se trouvait être à Gênes. Il a prétendu, ce qui n'est pas facile à croire, qu'il avait ignoré la présence de la princesse dans la même ville que lui et qu'il en était reparti, ignorant qu'elle s'y trouvait. Quoi qu'il en soit, il est à peu près certain que le comte de La Tour ne fut chargé d'aucune communication directe avec elle. On nia, presque contre l'évidence, que M. de Venanson, gouverneur de Gênes, se fût présenté à son auberge.

Pendant ce temps-là, me conformant aux instructions de Votre Excellence, je demandai que la duchesse de Berry ne fût pas autorisée à séjourner dans les États du roi de Sardaigne et qu'on renvoyât de Nice ceux de ses agents qui y étaient accourus.

Tout cela ne souffrit aucune difficulté. Il n'y eut pas la moindre hésitation. On ne me dit pas tout assurément ; mais rien ne me fut refusé. M. de Venanson fut mis à la retraite. Je puis répondre qu'il y avait complète sincérité dans le désir de ne pas avoir sur le territoire sarde un centre d'intrigues, de complots et de troubles. Il fut clair aussi que la

duchesse de Berry ne s'était nullement assurée d'avance des dispositions du roi de Sardaigne. En effet, tout démontre que son projet et son espérance avaient été de se placer à Nice. C'était le point de rendez-vous qu'elle avait donné à ses partisans.

Dans cet intervalle, les élections avaient eu lieu en France et la session était ouverte. On attacha un extrême intérêt aux choix des collèges électoraux. On plaçait sur cette chance le sort de la France et de l'Europe, l'ordre ou l'anarchie, la paix ou la guerre. La conservation du ministère français semblait l'objet de toutes les inquiétudes et de tous les vœux. Lorsque les discussions commencèrent, on ne vit se réaliser complètement ni les craintes, ni les espérances qu'on avait conçues. On s'était attendu à un dénouement, à une situation décidée. C'était au contraire une lutte ardente et acharnée, un état critique et presque violent. La tribune retentissait des déclarations les plus menaçantes, et l'opposition s'envenimait chaque jour davantage. Elle semblait associée à tous ceux qui voulaient détruire le Gouvernement et bouleverser le pays. Ils trouvaient en elle des patrons et des défenseurs. Tout était en problème. Une majorité, sinon incertaine du moins timide, arrêtait de si coupables efforts, mais ne les décourageait pas. Une répugnance générale pour les supériorités de toute sorte, une exclusion de tout souvenir du passé, une pression d'égalité envieuse semblaient s'étendre même au delà des bancs de l'opposition. L'abolition de la Pairie héréditaire fut un témoignage éclatant de cette disposition et eut hors de France un très grand effet. Le jugement qu'on porta sur la Chambre fut déterminé par la solution de cette grave question constitutionnelle.

Il faut aussi compter pour beaucoup dans les dispositions fâcheuses que produisit notre état intérieur, le ton des discussions, l'abaissement du langage à la tribune, la turbulence habituelle des séances. Au spectacle qu'offrait l'Assemblée des députés de la France venaient s'ajouter l'inconcevable violence des journaux et les émeutes toujours réprimées, mais toujours renouvelées. — Ainsi diminuait chaque jour la considération de notre Gouvernement et de notre pays. Ils en conservaient encore assez pour qu'on ne me dît rien,

pour qu'on ne me témoignât par aucune apparence extérieure, ce qu'on pensait de nous. Je ne le voyais que trop.

Puis survinrent les troubles de Tarascon [1], où la troupe de ligne manqua à l'autorité et concourut à la sédition, et enfin la révolte de Lyon [2], qui fut pour la Savoie et le Piémont un événement de la plus haute importance. La France parut un instant approcher de la dissolution. En définitive, on aurait pu tirer de cette malheureuse circonstance la conclusion que, puisque les factions n'avaient pas réussi à s'en faire un avantage, il fallait qu'elles eussent bien peu de force réelle en France. Mais ce sont là des réflexions qui agissent peu sur les esprits en comparaison de ce qui est frappant et visible. L'impression totale, la véritable opinion qu'on en conçut, fut que la France était en grand péril et dans un état de révolution.

En ce moment, il fut impossible d'apercevoir son assez notable changement. D'une part, les deux factions, qui en France voulaient le renvoi du Gouvernement, prirent une audace et une activité nouvelles. Elles passèrent des paroles aux projets et aux machinations. Dès lors commença une habitude de conspiration excitée par de coupables espérances. D'autre part, la défaite de l'insurrection polonaise [3] répandit

1. 23 mai 1831.

2. Occasionnée le 21 novembre par les réclamations des ouvriers en soie qui demandaient le rétablissement des anciens prix, les troubles de Lyon avaient en effet pris des proportions qui justifiaient les inquiétudes de la cour de Turin. Les émeutiers s'étaient emparés du préfet Bouvier Dumolard et du général Ordonneau, qui s'étaient avancés vers eux pour les décider à abandonner leurs barricades. Devant les mouvements des troupes du général Roguet, ils consentirent à remettre en liberté le préfet, mais ne relâchèrent le général Ordonneau que le lendemain. Le 22, les ouvriers n'en reprirent pas moins l'offensive, occupèrent les ponts et coupèrent les communications. Le 23, après une lutte opiniâtre, ils enlevèrent l'Hôtel de Ville, et, afin d'arrêter l'effusion du sang et d'attendre l'arrivée des renforts en route, les autorités, ainsi que la garnison, évacuèrent la ville. Embarrassés de leur succès et n'ayant pas de but politique, les ouvriers remirent leurs pouvoirs entre les mains du préfet, resté en ville et unirent leurs efforts aux siens pour rétablir l'ordre et la tranquillité. Le 28 novembre, le duc d'Orléans et le maréchal Soult étaient à Trévoux, où s'étaient concentrées des troupes et, le 3 décembre, ils entraient dans Lyon, qui avait déjà repris sa physionomie habituelle.

3. Après avoir été battus le 26 mai à Ostrolenka, les Polonais n'avaient pu empêcher Varsovie de tomber le 7 septembre au pouvoir de Paskiévitch. L'insurrection polonaise avait succombé après une lutte héroïque, mais par trop inégale.

dans toute l'Europe beaucoup d'ardeur et d'action parmi les opinions absolutistes.

Les Congrégations, les Sociétés secrètes, les gouvernements occultes, les agences de police entrèrent en grande activité. Nos voyageurs carlistes trouvèrent plus d'accueil qu'auparavant. Eux et leurs partisans montrèrent de l'espérance et de la témérité. La duchesse de Berry était, aux premières nouvelles de Lyon, revenue de Naples à Massa. Les allées et venues, les messages se multiplièreat. C'est vers le mois de décembre que commencèrent à se préparer les entreprises qu'on a vues éclater depuis [1], Il semble que, si elles ne tenaient pas à un vaste plan, elles étaient du moins encouragées et soutenues par une faction, non pas seulement française, mais européenne, faction puissante qui, si elle ne possédait pas le gouvernement des États, lui tenait de bien près, amis importants, dont on ne voulait pas suivre les conseils, mais qu'on reconnaissait pour fidèles et dévoués.

Ce que je présente ici comme une observation générale, ce que j'ai cru démêler dans le mouvement de l'Europe n'est du moins pas une conjecture pour le Royaume de Sardaigne. J'ai pu y observer successivement les effets et les progrès de la faction absolutiste. Je l'ai vue obtenir chaque jour plus d'accueil et d'encouragement. Son langage est devenu de plus en plus présomptueux et hautain. Elle a déterminé des choix importants ; elle a dicté au Gouvernement des actes de rigueur et de méfiance auxquels il ne semblait naturellement pas porté. Elle a investi les avenues du pouvoir et placé sous son joug les hommes publics faibles ou timides. Les Jésuites ont obtenu plus de faveur du roi Charles-Albert, prince d'un esprit libre, que de Charles-Félix, roi dévot. Par là s'expliquera, quand l'époque sera venue, l'espèce non pas de connivence, mais de facilité que la duchesse de Berry a trouvée pour ses projets, soit à Gênes, soit à Nice [2].

Toutefois la circonspection et la mesure n'ont jamais aban-

1. L'entreprise de la duchesse de Berry qui s'embarqua le 24 avril 1832, à bord du *Carlo-Alberto*, débarqua en vue des côtes dans la nuit du 29 et réussit à gagner la Vendée.

2. Cf. pour les détails curieux sur cette question l'ouvrage de Henri Prior, *Documents inédits relatifs à Madame la Duchesse de Berry*. (Milan, 1906.)

donné le Cabinet de Turin. Jamais son langage n'a cessé d'être prudent ; pas un propos d'un des hommes principaux de l'administration n'a été hors de convenance. L'aristocratie de Turin a même participé à cet esprit de réserve ; les plus ardents ne se sont montrés tels que dans leur société intime. Le Roi, en cela conforme à son caractère, tout en cédant à de telles influences, a toujours voulu qu'on sût bien qu'elles pouvaient finir le jour où il ne les croirait plus utiles. Sans cesse, un acte isolé, une nomination, une faveur accordée, avertissaient le parti libéral qu'il ne serait pas toujours exilé et repoussé.

Telle était la situation de la Cour de Sardaigne et l'état des affaires quand a fini l'année 1831. A ce moment se préparait l'expédition du cardinal Albani contre Bologne [1] ; pour l'appuyer, les troupes autrichiennes se concentrèrent sur la frontière. Tout ce qui se rapporte à cette circonstance trouvera mieux sa place lorsqu'il y aura à traiter des événements qui survinrent en Italie au commencement de l'année 1832.

Agréez, Monsieur le Comte, l'assurance de ma plus haute considération.

BARANTE

1. Albani (Joseph, prince, cardinal) (1750-1834). Chargé d'affaires à Vienne (1796) il contribua par ses intrigues à la rupture de la paix entre la France et Pie VI, mais entré au Sacré-Collège, il appuya auprès de Pie VII la conclusion du Concordat. Secrétaire des Brefs après la Restauration du pape, Légat à Bologne sous Léon XII, il devint secrétaire d'État sous Pie VIII, dont il avait assuré l'élection. Entièrement acquis à l'Autriche, Albani mit la politique du Saint-Siège au service de cette puissance. Nommé en 1832 par Grégoire XVI, commissaire extraordinaire dans les Légations pour les pacifier, il s'y montra d'une inflexible rigueur. Il laissa les troupes sous ses ordres mettre à sac Cesena (20 janvier 1832) y compris les églises et procéder au pillage de Forli (21 janvier), qui cependant n'avait opposé aucune résistance. Bologne ouvrit ses portes à l'approche des troupes autrichiennes et se mit ainsi à l'abri des excès des pontificaux (28 janvier 1832).

LES LETTRES ET LA VIE

Qu'on le veuille ou non, il existe, dans le public, contre les œuvres posthumes une sorte de prévention.

La masse s'en méfie et a tendance à n'y apercevoir que des laissés pour compte, des raclures, des fonds de tiroir. Et parmi les lettrés, c'est un autre genre de résistance. On s'y donne volontiers la belle attitude de crier au sacrilège. On proteste au nom de la mémoire du défunt. On proclame que c'est méconnaître sa volonté que d'éditer des œuvres jugées par lui indignes de la publication. Il y a là dedans un peu à prendre et beaucoup à laisser. D'abord la mise en valeur des raclures et fonds de tiroir n'est pas uniquement le fait des œuvres posthumes. Bon nombre d'auteurs vivants, et surtout parmi les auteurs arrivés, ne dédaignent nullement l'emploi de ces résidus pour gonfler et monnayer ce qu'Alphonse Allais appelait leurs œuvres anthumes. On ne voit donc pas pourquoi nous interdirions aux morts ce que nous avalons si bénévolement, si gloutonnement même des vivants.

Quant à l'opportunité et à la décence des publications posthumes, l'une et l'autre se mesurent à l'intérêt du livre, qui peut être de deux sortes : ou bien tenant à l'œuvre elle-même et à ses mérites ; ou bien aux renseignements qu'elle nous apporte sur l'auteur même, son tempérament, ses procédés d'art.

C'est particulièrement le cas, par exemple, pour les volumes de début. On y distingue comme le premier vol de l'aigle, le premier essor vers les cimes. Et que le maître s'annonce déjà dans le débutant, ou au contraire qu'on ait peine à l'y présager, l'histoire littéraire trouvera son compte à étudier ces pages d'essai.

Enfin, si respectable que soit la volonté d'un auteur défunt, souvent, en gardant certaines œuvres sous le boisseau, cette volonté

a pu se tromper, soit par manque de discernement, soit par exagération de scrupules, soit par excès d'orgueil ; et il arrive que nous fassions nos délices d'ouvrages que le maître condamnait. Et puis il ne faut pas croire que la non-publication d'un livre implique nécessairement chez l'auteur mépris et reniement à son égard. Plus d'une fois, c'est la négligence, la nonchalance qui laissèrent au tiroir ce que les héritiers ou exécuteurs testamentaires en tirent...

Bref, je tiendrai toujours pour les « posthumes ». Si l'ouvrage est médiocre, en le comparant aux chefs-d'œuvre d'ensuite, on n'en jugera que mieux le chemin parcouru de l'un aux autres. S'il est bon ou simplement convenable, il prendra dans l'œuvre du défunt la juste place dont tel ou tel hasard l'avait privé. De toutes façons il ranimera autour de cette œuvre l'attention, le souvenir — et aussi, le fera momentanément revivre.

Les morts, les pauvres morts ont de grandes douleurs

— dont l'oubli des vivants n'est peut-être pas la moindre. Ne leur refusons pas cette résurrection d'un instant, cette survie provisoire que leur procurent les « posthumes ». Personne n'y peut perdre. Tout le monde a chance d'y gagner. C'est donc le type idéal de la bonne action.

Mais de tout cela vous allez vous convaincre, j'espère, en lisant trois œuvres posthumes, signées des noms les plus importants et qui ont précisément paru ces temps derniers : *les Blouses* [1] de Jules Vallès, *Chez l'illustre écrivain* [2] d'Octave Mirbeau et *les Cloportes* de Jules Renard [3].

L'éditeur des *Blouses* — et je l'en blâme — ne nous dit pas la date de l'œuvre, ni si précédemment elle fut publiée en feuilleton, ni d'où surgit soudain ce roman. On peut, d'après le style, présumer qu'il remonte à la première jeunesse de Jules Vallès. L'écriture est sobre, ferme, saine, mais ce n'est que de-ci de-là qu'on y retrouve ces tours ramassés et nerveux, ces frappes vives et sans bavures où se reconnaît la marque de Vallès. On sent que le jeune homme qui traça ces lignes ne sera jamais un rhéteur, un écrivain redondant ou flasque. Cependant la maîtrise de Jacques Vingtras est encore loin.

L'aventure, par contre, qui semble se passer sous Louis-Philippe, est animée du souffle révolutionnaire qui ne devait jamais quitter

1. Édouard-Joseph. — 2. Flammarion. — 3. Crès.

l'auteur. C'est l'histoire d'une Jacquerie moderne, — des villageois que la famine, le manque de blé jettent à la révolte. Maints des personnages y accusent déjà cette haine contre les riches, cette rancune de la misère subie, ces accents âpres et inexorables que rendront avec plus de force encore *l'Enfant, le Bachelier, l'Insurgé.* Et si un peu de mélodrame altère la fin, certaines silhouettes comme celle de la vieille paysanne jacobine, certains épisodes comme celui de l'attaque des blés atteignent à de la grandeur. Dans le roman récent, je ne vois d'analogue à ce récit — sentiments, milieux, péripéties, — que le sombre et puissant livre d'Eugène le Roy, *Jacquou le Croquant* — œuvre trop peu connue et qui obtiendra son heure.

Au surplus, *les Blouses* n'auraient-elles comme résultat que de remettre Vallès à l'ordre du jour, il faudrait encore applaudir à leur publication. Car quelle destinée plus injuste que celle de l'auteur de *l'Enfant ?* Je ne parle pas de sa carrière politique. Elle fut celle de tous les rebelles : agitée, douloureuse, retentissante. Elle connut la calomnie, l'exil. Elle se termina par des obsèques que suivait un peuple immense. Mais sa carrière littéraire !

Laissons de côté, malgré leur perfection, leur verve extraordinaire, les recueils de chroniques : *les Réfractaires, la Rue, les Enfants du peuple.* N'envisageons que le romancier.

Voilà un auteur qui, en six ans, de 1879 à 1885, gratifie le roman français de trois chefs-d'œuvre : *l'Enfant, le Bachelier, l'Insurgé* — des livres qui ne doivent rien, pas une idée, pas un type, pas une formule, pas un mot aux romans d'avant — des œuvres-mères d'où naîtra, d'où naît encore journellement toute une lignée de talents à leur image — des œuvres génératrices, inspiratrices, fécondantes d'où un Mirbeau, un Jules Renard entre autres recevront tant de stimulant et d'aide. Que croyez-vous que va être leur fortune? L'époque est propice. Le roman tient le devant de la scène littéraire. Les livres des naturalistes partent par milliers, par centaines de mille. Tout semble donc réuni pour assurer au nouveau romancier le triomphe : une originalité absolue, un style d'une vigueur et d'une personnalité hors de pair, la faveur du genre... Vous prévoyez le gros succès, les tirages considérables, la gloire immédiate. Ah ! bien oui [1] ! Ce sera tout juste si quelques feuilles mentionneront ces livres magistraux, et les trois quarts d'entre elles sous forme de dénigrements brutaux ! Tout juste si péniblement les volumes arriveront à leur deuxième ou troisième mille !

1. Aujourd'hui même c'est à peine si les trois volumes de Vallès atteignent ou dépassent de peu le dixième mille !

Pourquoi ce traitement exceptionnel? Pourquoi cette étrange mévente en pleine prospérité de librairie? C'est que politiquement, à ce moment, Jules Vallès est une manière de bolchevik, une façon de Sadoul, hier encore communard militant, rescapé par miracle de Satory. Il sent pire que le fagot : il sent le mur. On se soucie donc peu d'embarquer à son bord un individu si compromettant. Et le décri social qui frappe sa personne s'étend par contagion à sa littérature. Alphonse Daudet est à peu près le seul à faire du paria le grand cas qu'il mérite. Mais Vallès choque Goncourt qui déclare que *l'Enfant* est un livre odieux, par ses attaques contre le sentiment filial. (Qu'eût dit Goncourt de *Poil de Carotte* !) Mais Zola, qui a loué *le Bachelier* dans *le Figaro*, s'excuse ensuite de son article comme d'une faute, allègue un passager emballement, s'écrie : « Pour moi, Vallès n'est pas plus qu'un grain de chènevis ! »... C'est peu ! Et le silence des autres n'indique guère plus d'estime, plus de sympathie.

Reste le recours à la postérité, à l'histoire littéraire. Les juges qui en dressent les arrêts seront peut-être plus cléments que Goncourt à celui qui médit de sa mère. Hélas ! à leurs yeux Vallès est coupable d'un bien autre parricide. Il s'est attaqué à l'*Alma Mater*, crime majeur qu'on lui fera chèrement expier.

Ou bien par voie d'étouffement : cherchez dans *le Roman naturaliste* de Brunetière, dans son *Manuel de littérature*, dans celui de Faguet, dans d'autres similaires. De Vallès le nom n'est même pas prononcé. Pour tous ces historiens, ce maître sera pour toujours comme s'il n'avait jamais été.

Ou bien par voie d'éreintement grossier, tel celui que vous lirez, sous la signature Sarcey, dans le Dictionnaire Larousse : « M. Jules Vallès fut le type de ces journalistes rongés du double cancer de la fainéantise et de l'orgueil... Il s'était fait, en lisant de droite et de gauche les feuilletons des coloristes de la prose, un petit stock d'adjectifs pittoresques et de substantifs à effet... Il écrivit l'histoire de ses camarades et la sienne, chargeant et assombrissant la peinture à la manière de Manet. (*Ce nom du temps de Sarcey et pour Sarcey était un outrage.*) Il y avait dans cette manière bizarre plutôt qu'originale un fumet de littérature faisandée, etc., etc. »

De telles énormités, une telle distance entre le détracteur et sa victime, aujourd'hui cela nous fait sourire. Mais alors c'était le jugement admis, bien porté. Et rien ne dit que chez quelques lecteurs de jadis, il n'en subsiste pas encore d'inconscients vestiges. C'est à ceux-là surtout que je recommande la lecture des *Blouses* ; après quoi, ils ne feront pas mal de relire *l'Enfant*, *le Bachelier*,

l'Insurgé, tout Vallès, s'ils veulent se bien rendre compte du grand écrivain, du grand romancier que notre littérature a perdu — et conserve — en lui.

Chez l'illustre écrivain, d'Octave Mirbeau, apporte à l'histoire littéraire une contribution d'un autre genre. Les morceaux de ce recueil ne constituent pas des *juvenilia* ni même des ébauches. Ce sont au contraire des pages qui sentent la maturité et presque la maîtrise. Mais ce sont néanmoins des premiers jets, des premiers essais puisque nous en retrouverons ensuite l'essence dans des œuvres plus accomplies de l'auteur. Les dialogues de *Chez l'illustre écrivain* par exemple nous résument l'effigie de l'écrivain mondain, que Mirbeau devait plus tard reprendre avec tant de verve dans *le Journal d'une femme de chambre*. Un autre dialogue, *Scène d'intérieur*, nous présente un épisode et des personnages qui, développés, améliorés, fourniront un sérieux appoint à *les Affaires sont les Affaires*. Enfin les *Mémoires de mon ami* semblent, sinon par la trame, du moins par les amers souvenirs d'enfance, avoir précédé, alimenté les souvenirs de même ordre par lesquels débute *le Calvaire*. A ce triple titre, tous les admirateurs de Mirbeau — et il ne me semble pas que leur nombre aille en décroissant — voudront avoir le volume dans leur bibliothèque.

Mais, même pour les lecteurs moins soucieux de ces points de repère, le livre offre beaucoup d'attrait. Ainsi, à ne considérer que le premier morceau, il s'était créé vers 1890, 1892, dans les milieux littéraires, dans les rédactions, dans les cafés, comme un type légendaire du romancier mondain, où se massaient tous les travers de l'écrivain fasciné par les succès des salons, la fréquentation du gratin, les snobismes qu'on y contracte ; et je dois ajouter que les couleurs sous lesquelles on représentait le type en question n'empruntaient rien à la bienveillance. Les mots ridicules qu'on attribuait à ces Brummels de fraîche date, les traits de fatuité qu'on leur prêtait, défrayaient journellement les conversations ou les échos de petites gazettes. Et finalement, de tant de rumeurs plus ou moins exactes, était issu une sorte de Turcaret littéraire, un véritable personnage de comédie que saisirait tôt ou tard le roman ou la scène. Mirbeau, du personnage, fut le premier à s'emparer ; et dans *Chez l'illustre écrivain* il nous en donne l'esquisse la plus cocasse. Évidemment, dans ces pages, il y a une outrance qui frise souvent l'invraisemblable. Mais nulle part on n'y rencontre de ces entorses à la vérité qui dégradent le vaudeville ou le bas pamphlet. Dans leurs pires excès la virulence, la fougue de Mirbeau ne heurtent jamais

le bon goût, le bon sens et ne dépassent jamais les limites de l'art. On se dit que c'est exagéré, déformé. On n'a pas la sensation du faux, du trivial, de l'arbitraire. Et puis derrière cette férocité on distingue comme un sourire : non la sombre figure de l'envie ou de la haine, mais la grâce de la belle humeur. Mirbeau a beau dans ses rictus nous dévoiler sa denture de fauve, dans ses yeux verts de tigre allumer les plus cruelles lueurs, on devine que chez lui l'amusement de mordre suffit sans la jouissance de dévorer. Moins une hyène se gorgeant d'un cadavre qu'un lion jouant avec une souris. Et de l'ensemble de ces impressions se dégage tout un côté de la physionomie littéraire de Mirbeau, toute une spécialité qui n'est qu'à lui et qui, sans parler de ses autres dons d'émotion et d'observation, lui promet la durée dans nos lettres. Comme humoriste il a chez nous des concurrents, même des supérieurs. Comme satiriste, ses peintures, par leur violence, sont sujettes à contestation. Mais dans la caricature, littérairement je ne vois personne de sa taille. Il est et restera jusqu'à nouvel ordre notre premier, notre grand caricaturiste, pair et égal des Daumier ou des Forain.

Enfin avec *les Cloportes* de Jules Renard nous revenons à l'œuvre de jeunesse, mais une œuvre de jeunesse d'un caractère particulier, car, publiée même quand son auteur était célèbre, elle lui eût encore fait grand honneur. Ces *Cloportes*, vous l'avez pressenti, je suppose, ce sont ces petits ruraux, bourgeois étriqués et durs villageois, dont Jules Renard s'était institué le peintre attitré. Nous retrouvons d'ailleurs parmi eux, sous d'autres noms mais avec les mêmes visages, les mêmes tics, les mêmes faiblesses, presque tous les personnages que l'auteur a fait recevoir dans la troupe des types populaires : monsieur et madame Lepic, Poil de Carotte, Ragotte — et aussi ces décors champêtres, ces fines notations campagnardes, ce sens aigu de la nature, cette ironie retenue qui font le charme des *Bucoliques*, du *Vigneron*, des *Philippe* et de tant d'autres œuvres exquises. Le roman en outre est fort bien composé. L'idylle qu'il nous conte entre un galvaudeux de village et une candide petite servante est retracée avec beaucoup de vérité, beaucoup de fermeté. Bref cela ferait un excellent Prix Goncourt. Et quand on songe que Renard avait vingt-cinq ans lorsqu'il termina ce livre et qu'il ne tenait qu'à lui de s'assurer, en le publiant, une brillante entrée dans les lettres, on s'étonne du tiroir forcé auquel il le voua, durant des années.

Dans la préface affectueuse et admirative dont il accompagne *les Cloportes*, M. Henri Bachelin cherche à percer le mystère de

cette sévérité et il en attribue la cause au dédain que peu à peu l'auteur de *Poil de Carotte* avait acquis pour le roman proprement dit, pour les combinaisons romanesques. L'explication n'est pas à rejeter. Cependant, pour ma part, j'en imaginerais une autre, car je crois que l'ostracisme dont Jules Renard frappa son œuvre tint bien moins à une question de genre qu'à une question de style.

Certes *les Cloportes* sont très agréablement écrits, semés de tours heureux, de jolies images. Néanmoins, entre cette écriture plaisante et ces morceaux de choix superfin, ces joyaux d'anthologie qu'il devait nous donner plus tard, la différence de qualité est flagrante.

Très probablement, dès 1889, Jules Renard avait entrevu mieux que ce qu'il venait d'accomplir, rêvé un style plus plastique, plus coloré, plus nerveux, et à cet idéal de perfection, il avait, sans hésiter, sacrifié son livre. Hypothèse d'autant plus admissible que le rêve ne tarda pas à se réaliser. Hypothèse plus plausible encore si l'on se rappelle les dogmes artistiques de la génération littéraire d'alors.

L'exemple de Flaubert, sa correspondance, la tradition de ses principes pieusement transmise par ses disciples, avaient inculqué à cette génération l'idolâtrie de la forme. Et n'entendez pas par là le culte de la syntaxe et des orthodoxes grammaires; ni davantage un de ces retours aux classiques, qui, dans le début du présent siècle, entraînèrent tant d'écrivains aux pastiches du XVIIe ou du XVIIIe. Il s'agissait au contraire d'une création incessante, d'un perfectionnement continu. Il fallait que chacun fît montre d'un style neuf, personnel, aux muscles saillants, aux couleurs tranchées, aux rythmes harmonieux, aux images imprévues. En sus, ni surcharges d'incidentes, ni l'opprobre des tournures « toutes faites », ni la honte des répétitions de mots. Autrement, cela n'existait pas, cela n'était pas de la littérature. Et notre horreur pour tout ce qui s'éloignait de ces règles était telle qu'à certains de nous elle fermait l'accès des maîtres, coupables d'avoir failli à notre credo.

Je n'oublierai jamais, un soir chez Alphonse Daudet, comme l'auteur du *Nabab* confiait à un petit cercle l'enthousiasme que venait de lui causer la relecture des *Chouans*, Rodenbach me tirant à part et me murmurant avec aigreur presque :

— Oui, mais Balzac ne vivra pas parce qu'il n'a pas le style.

« Avoir le style » — et je vous ai dit lequel — tous nous ne vivions que pour cela, Renard plus peut-être qu'aucun autre. Et à

présent je me demande si ce quasi maladif souci de la forme pittoresque et parfaite n'a pas restreint ou rétréci la production de beaucoup d'entre nous. L'œuvre, par exemple, d'un Marcel Schwob, d'un Jules Renard, qui vaut tant par le style, a sans doute comme volume une importance suffisante pour compter au palmarès des lettres. Mais avec leur profondeur d'observation, leur perspicacité, leur finesse, qui sait, si tels un Stendhal ou un Balzac, libérés du cilice de la forme, ils n'eussent pas produit davantage, gagné en fécondité, en largeur?... Qui sait si à suivre la libre allure des *Cloportes*, Jules Renard, au lieu de ses délicieux tableaux champêtres, ne nous eût pas tracé des mœurs campagnardes une fresque définitive, exhaustive, et à jamais inimitable ?

Des questions analogues hantaient d'ailleurs l'esprit des maîtres du naturalisme, comme en témoigne ce passage de l'étude d'Émile Zola sur Flaubert[1] :

« Tourguenief, qui gardait de l'admiration et de l'amitié pour Mérimée, voulut ce dimanche-là que Flaubert lui expliquât pourquoi il trouvait que l'auteur de *Colomba* écrivait mal. Flaubert en lut donc une page; il s'arrêtait à chaque ligne, blâmait les *qui* et les *que*, s'emportait contre les expressions toutes faites, comme « prendre les armes » ou « prodiguer des baisers ». La cacophonie de certaines rencontres de syllabes, la sécheresse des fins de phrases, la ponctuation illogique, tout y passa. Cependant, Tourguenief ouvrait des yeux énormes. Il ne comprenait évidemment pas, il déclarait qu'aucun écrivain, dans aucune langue, n'avait raffiné de la la sorte. Chez lui, en Russie, rien de pareil n'existait. Il disait que nous avions bien tort de ne pas nous servir plus franchement de notre langue qui est une des plus nettes et des plus simples. J'ai toujours été frappé de la justesse de son jugement; c'est peut-être qu'à titre d'étranger, il nous voit avec le recul et le désintéressement nécessaires. »

Ce recul, ce désintéressement, nous le possédons aujourd'hui. Assurément tout ce dont Flaubert a doté notre prose n'a pas perdu son prix à nos yeux. Nous restons toujours sensibles au relief, au mouvement, à l'éclat de la forme. C'est même souvent elle qui d'abord nous aide à faire le tri dans les débutants. Mais les vérités qu'un Tourguenief s'efforçait vainement de prêcher à ses contemporains, nous trouvent déjà moins réfractaires. Un Tolstoï nous les a rendues plus familières. Dans *Guerre et Paix*, dans *Anna Karénine*, dans *la Sonate à Kreutzer*, nous avons appris à quelle beauté pouvait

1. *Les Romanciers naturalistes*. — Fasquelle.

atteindre une œuvre littéraire sans le secours d'un style ouvragé. Par contre-coup, les banalités ou les enflures de Balzac nous ont moins choqués et nous sommes devenus plus aptes à sentir toute sa puissance. De même les négligences ou les sécheresses de Stendhal ont cessé de nous gâter la substance et la saveur de cet esprit unique, et c'est à peine si, par réflexe d'habitude, nous prenons garde à ses défauts de style, tant notre plaisir à le lire nous domine.

Qu'on n'aille pourtant pas voir dans ces remarques un procès détourné, la dérision sournoise des scrupules d'art auxquels nous devons tant de chefs-d'œuvre. Les écrivains qui se plièrent à ces scrupules ne firent pas fausse route. Dans la voie du beau, de la perfection on peut s'attarder, on ne s'égare jamais.

Je n'accuse ni ne condamne donc personne. Je vous livre simplement, à mesure qu'elles me viennent, mes réflexions sur quelques ouvrages posthumes. Peut-être reflètent-elles en partie notre sensibilité actuelle. Peut-être, à défaut des auteurs de maintenant, serviront-elles ceux qui nous suivent.

***

Il s'est publié, depuis cet été, beaucoup de poèmes. On reste même étonné de tout ce qui peut paraître de volumes de vers dans le laps de trois mois. Mais la dernière fois, je vous ai mentionné assez de livres pour suffire à votre pâture présente. N'abusons pas de ces nomenclatures qui risqueraient de vous surcharger ou de vous ahurir. Ce ne serait ni votre avantage, ni celui des poètes dont nous causerons un prochain jour avec plus de profit.

Toutefois, dès maintenant, j'empiéterai sur cette causerie en vous citant deux recueils dignes d'attention. Le premier, relevant de la prosodie régulière, vous le connaissez, pour en avoir admiré ici l'ampleur, l'émotion, le souffle — et la forme aussi, où les nuances le disputent à la force : je vous ai nommé *la France et ses morts* [1] de M. Abel Bonnard. Le second, qui tient à l'école nouvelle, s'intitule *Lampes à arc* [2] et a pour signataire M. Paul Morand. Il y a dans ces poèmes en vers libres une sensibilité, une élégance et aussi une qualité d'ironie qui en font, malgré les différences de tempérament, un des débuts les plus intéressants, les plus personnels que j'aie notés depuis ceux de M. D ieu la Rochelle avec *Interrogation*.

Je compte revenir sur ces deux ouvrages; et, en attendant, pour rendre à la poésie la part qui lui est due, nous allons, si vous

1. Société d'Éditions littéraires. — 2. Au Sans Pareil.

voulez, feuilleter ensemble un livre nouveau de M. Albert Poizat et qui a pour titre *le Symbolisme* et pour sous-titre *De Baudelaire à Claudel*[1].

Par ces deux titres, je vous vois déjà alléchés. Car le symbolisme partage avec le spiritisme le privilège d'exciter toujours la curiosité. Depuis une trentaine d'années qu'on en disserte et qu'on en discute, on n'est pas encore parvenu à définir au juste ce que c'était. Ni poètes, ni critiques n'ont réussi à nous en fournir une formule claire comme celles dont bénéficient le classicisme et le romantisme. Aussi à chaque volume qui traite du sujet, on espère qu'il va donner la solution, prononcer le fin mot.

Hèlas! il faut bien le dire, ce ne sera pas encore pour cette fois-ci! Non que le livre de M. Poizat manque de mérite ou d'agrément. Loin de là, vous le lirez, j'en suis sûr, avec beaucoup d'intérêt; car comment ne pas s'attacher aux propos d'un poète de valeur, quand il parle librement de son art et surtout quand il manifeste comme M. Poizat une culture raffinée, un amour profond des lettres?

Seulement, pour éviter les déceptions, prenez le volume pour ce qu'il est, une sorte de vide-poche où M. Poizat a déversé tous ses sentiments sur la poésie, toutes ses opinions sur les maîtres ou sur ses émules, tout cet afflux d'idées que la lecture, la réflexion accumulent en chaque écrivain, puis dont, vers la cinquantaine, nombre d'entre nous éprouvent un impérieux besoin de s'exonérer. Et abordé dans cet esprit, le livre de M. Poizat ne vous procurera que le plus délicat plaisir. Toutes ces études sur Baudelaire, sur Verlaine, sur Mallarmé ne nous apprennent peut-être pas grand'chose de neuf sur ces génies, et l'on y est souvent distrait par des digressions ne se rattachant pas toujours au sujet ou par des particularités biographiques qui nous étaient déjà familières. Mais elles ont le charme de la sincérité, l'accent de la compétence technique; elles ne sentent ni le rudiment ni la férule; elles sont d'un poète; et forcément, sans toujours convaincre, car on y relève bien des assertions contestables, elles plaisent.

Quant à une définition ou à une exégèse définitives du symbolisme, c'est une autre affaire. Malgré les constants efforts de M. Poizat pour y atteindre, malgré son évident souci d'impartialité envers une école adverse, on arrive au bout du volume sans être plus fixé sur cette école qu'avant et même sans savoir nettement ce que M. Poizat en pense. Visiblement, l'auteur

1. Renaissance du Livre.

est écartelé entre son aversion native et bien explicable pour des formules si contraires aux siennes et la ferme volonté de rendre aux beautés qui en émanent le juste hommage qui leur revient. Or si touchants que soient ces tiraillements, ils finissent par nous gagner; et après tant de saluts aux disciples de Baudelaire, Verlaine, Mallarmé, nous sommes surpris par la conclusion qui tourne pour eux en bulletin de quasi défaite.

Rappelons pourtant, à la décharge de M. Poizat, qu'en tout état de cause, sa tâche était difficile. Pourquoi eût-il réussi où la plupart des poètes symbolistes eux-mêmes ont échoué? L'an dernier, vous vous souvenez peut-être qu'en cherchant du symbolisme une définition adéquate je n'ai guère trouvé à vous citer qu'un passage d'une préface de M. Maeterlinck, très postérieure du reste à l'essor de l'école. Et du côté critiques, commentateurs, l'indigence est presque semblable. Le bilan en serait vite dressé : le livre de M. Gustave Kahn : *le Vers libre*, celui de M. Robert de Souza : *Du rythme en français*, enfin un article de M. Albert Thibaudet dans la *Nouvelle Revue Française* du 1er mars 1912[1] — hors cela je n'aperçois que développements vagues ou vaticinations approximatives.

De cette incertitude des doctrines, fallait-il conclure à la faillite de l'école? Tout nous démontre le contraire. La préméditation a toujours été sinon la ruine du moins l'ennemie de la poésie. Le poète qui sait ce qu'il veut faire a déjà donné le pas à l'intelligence sur l'ingénuité et perd en grâce spontanée plus qu'il n'a gagné à la précision. Une des faiblesses de la Pléiade fut son programme latino-grec. A Ronsard, Ovide et les Alexandrins prirent beaucoup sur ce que lu inspirèrent les champs et l'amour.

A l'honneur du symbolisme, remarquons d'ailleurs que ceux qu'on lui prête pour maîtres et fondateurs furent toujours inaptes aux théories.

Baudelaire se reprend à trois fois pour rédiger une préface où il exposera son esthétique : il est forcé d'y renoncer. Sauf un sonnet célèbre qui tient plus de la gageure que du sérieux, chez Rimbaud — sur lequel M. Poizat me semble passer bien rapidement — chez Rimbaud pas l'ombre de théorie. Pareille remarque pour Jules Laforgue que M. Poizat — étrange omission — ne mentionne même pas. Pareille remarque aussi pour Verlaine. Ses *Poètes maudits* forment

1. Sans omettre non plus un livre plus spécial mais remarquable du même M. Thibaudet sur *la Poésie de Stéphane Mallarmé*, où l'on trouve maintes vues profondes.

moins l'expression de ses idées littéraires que de ses tendresses. Son fameux *Art poétique* : « De la musique avant toute chose... » caprice sans lendemain d'une inspiration fortuite. Mais, bien mieux, sitôt que le symbolisme s'organise officiellement, prend ouvertement un tour doctrinaire, le fond de gaminerie, de gouaille boulevardière qui gîtait chez le grand poète se réveille, s'insurge et, dans *Épigrammes*, se soulage :

Que l'ambition du Vers Libre hante
De jeunes cerveaux épris de hasards,
C'est l'ardeur d'une illusion touchante,
On ne peut que sourire à leurs écarts.
Gais poulains qui vont gambadant sur l'herbe
Avec une sincère gravité !
Leur cas est fou mais leur âge est superbe.
Gentil vraiment, le Vers Libre tenté !

ou encore :

J'ai fait un vers de dix-sept pieds !
Moréas, ne triomphez pas !
Mon vers n'est pas de dix-sept pieds.
Il est deux vers bien divers,
Un de sept, un de dix. Riez.

ou même plus vif :

L'incompréhensibilité
Non des doctrines qui sont nulles
Mais de leurs gueuses de formules,
Leur gueux de manque de gaieté
. . . . . .
M'ont éloigné de ces petits.
Ceux de mon âge, meurent, meurent,
Et chez les rares qui demeurent
L'élite abonde en abrutis.
Quel sort ! Ce serait à se pendre
Si ne me tenait arrêté
L'incompréhensibilité
D'à mon tour pouvoir me comprendre.

Enfin pour ce qui concerne Mallarmé, on compulserait vainement les divers morceaux de critique qu'il nous a laissés sans y rassembler

les éléments d'une poétique préconçue. Ses idées sur la poésie il ne nous les a confiées que de biais, en parlant d'autrui. Sur lui-même, ses intentions, ses procédés d'art, plane donc le même mystère que sur ses poèmes.

La seule page, où il nous ait peut-être avoué quelque chose de ses secrets poétiques, date de son extrême jeunesse. C'est un long poème en prose, peu connu, je crois, sinon même tout à fait inconnu, et qui parut dans *l'Artiste* en 1865. Cela s'intitule *Symphonie littéraire* et commence ainsi : « Muse moderne de l'Impuissance qui m'interdis depuis longtemps le trésor familier des Rythmes et me condamnes (aimable supplice) à ne faire plus que relire — jusqu'au jour où tu m'auras enveloppé dans ton irrémédiable filet, l'ennui, et tout sera fini alors — les maîtres inaccessibles dont la beauté me désespère ; mon ennemie et cependant mon enchanteresse aux breuvages perfides et aux mélancoliques ivresses, je te dédie comme une raillerie ou — le sais-je — comme un gage d'amour, ces quelques lignes de ma vie écrites dans les heures clémentes où tu ne m'inspiras pas la haine de la création et le stérile amour du néant. Tu y découvriras les jouissances d'une âme purement passive qui n'est qu'une femme encore, et qui demain sera peut-être bête... »

Puis suivent trois odes ferventes aux « maîtres inacessibles » : Gautier, Baudelaire, et, ô surprise ! Banville.

La première et la seconde sont les plus éloquentes, les plus instructives. Je vous citerai d'abord celle que provoque une lecture de Gautier :

« Bientôt une insensible transfiguration s'opère en moi, et la sensation de légèreté se fond peu à peu en une de perfection. Tout mon être spirituel — le trésor profond des correspondances, l'accord intime des couleurs, le souvenir du rythme antérieur et la science mystérieuse du Verbe — est requis et tout entier s'émeut sous l'action de la rare poésie que j'invoque, avec un ensemble d'une si merveilleuse justesse que de ses jeux combinés résulte la seule lucidité.

» *Maintenant qu'écrire?* Qu'écrire, puisque je n'ai pas voulu l'ivresse qui m'apparaît grossière et comme une injure à ma béatitude ? (Qu'on s'en souvienne, je ne jouis pas, mais je vis dans la beauté,,,) Je ne saurais même louer ma lecture salvatrice, bien qu'à la vérité un grand hymne sorte de cet aveu, que sans elle j'eusse été incapable de garder un instant l'harmonie surnaturelle où je m'attarde; et quel autre adjuvant terrestre, violemment, par le choc du contraste ou par une excitation étrangère, me détruirait un ineffable équilibre par lequel je me perds en la divinité ? *Donc*

je n'ai plus qu'à me taire, non que je me plaise dans une extase voisine de la passivité, mais parce que la voix humaine est ici une erreur — comme le lac, sous l'immobile azur que ne tache pas même la blanche lueur des matins d'été, se contente de la refléter avec une muette admiration que troublerait brutalement un murmure de ravissement. »

Enfin, c'est le dithyrambe à Baudelaire, sans contredit le plus enthousiaste et le mieux venu des trois.

« L'hiver quand ma torpeur me lasse, je me plonge avec délices dans les chères pages des *Fleurs du mal*. Mon Baudelaire, à peine ouvert, je suis attiré dans un paysage surprenant qui vit au regard avec l'intensité de ceux que crée le profond opium. Là-haut, et à l'horizon, un ciel livide d'ennui, avec les déchirures bleues qu'a faites la Prière proscrite. Sur la route, seule végétation, souffrent de rares arbres dont l'écorce douloureuse est un enchevêtrement de nerfs dénudés : leur croissance *visible* est accompagnée sans fin, malgré l'étrange immobilité de l'air, d'une plainte déchirante comme celle des violons qui, parvenue à l'extrémité des branches, frissonne en feuilles musicales... O prodige, une singulière rougeur autour de laquelle se répand une odeur énervante de chevelures secouées, tombe en cascade du ciel obscurci... Écoutez comme cela tombe avec un bruit lascif de baisers... Enfin des ténèbres d'encre ont tout envahi où l'on n'entend voler que le crime, le remords et la Mort. Alors je me voile la face, et des sanglots — arrachés à mon âme moins par ce cauchemar que par une amère sensation d'exil — traversent le noir silence. Qu'est-ce donc que la patrie? J'ai fermé le livre et les yeux et je cherche la patrie. Devant moi se dresse l'apparition du poète savant qui me l'indique en un hymne élancé mystiquement comme un lis... Le rythme de ce chant ressemble à la rosace d'une ancienne église : parmi l'ornementation de vieille pierre souriant dans un séraphique outremer qui semble être la prière sortant de leurs yeux bleus plutôt que notre vulgaire azur, des anges blancs comme des hosties chantent leur extase en s'accompagnant de harpes imitant leurs ailes, de cymbales d'or natif, de rayons purs contournés en trompettes, et de tambourins où résonne la virginité des jeunes tonnerres : les saintes ont des palmes — et je ne puis regarder plus haut que les vertus théologales, tant la sainteté est ineffable : mais j'entends éclater ces paroles d'une façon éternelle : *O filii et filiæ.* »

J'arrête à regret la citation de ces proses magnifiques. Elles gagneraient pourtant à ce qu'on les lût en entier, puisque ce sont les seules où Mallarmé nous ait livré un fragment de sa vie cérébrale.

Il nous apparaît là à vingt-trois ans, paralysé, écrasé, fasciné par les prédécesseurs qu'il a pris pour maîtres. Non pas Victor Hugo, comme le suppose M. Poizat, mais Gautier, Baudelaire, Banville; et nous le sentons, par leur prestige, mis à deux doigts du renoncement, de l'avortement. Nous découvrons la triple surcharge sous laquelle il va mener sa carrière poétique; et nous nous expliquons, sous ce lourd fardeau, la lenteur de sa production, comme les efforts surhumains qu'il dut accomplir pour faire autrement, sinon mieux que ceux qui l'oppressaient dès ses premiers vers.

Or, détail significatif et à retenir, cette unique échappée sur son arrière-pensée poétique fut refermée sitôt qu'ouverte. Jamais Mallarmé n'a republié ces pages révélatrices. Vous ne les trouverez dans aucun de ses recueils. C'est que, probablement, s'interdisant pour ses œuvres toute préface, tout manifeste, toute glose, il voyait dans ces confidences de jeunesse, un commencement d'exégèse personnelle, un amorçage de commentaires, un manquement à la règle qu'il s'était fixée.

Voilà, semble-t-il, le symbolisme en assez fâcheuse posture. Car d'une part aucun des maîtres qu'il invoque pour aïeux ne formula de doctrines analogues aux siennes : génies isolés, ne communiquant entre eux que par ce sans-fil idéal qui, selon Nietzsche, unit les surhommes au-dessus des temps et des masses, ils se montrèrent tous ou inaptes ou hostiles aux théories, aux systèmes et, par conséquent, aux groupements d'école. Et d'autre part, si c'est aux symbolistes eux-mêmes que nous demandons l'énoncé de leur esthétique, nous ne rencontrons le plus souvent que contradictions ou ambiguïtés.

Dans cette incapacité théorique du symbolisme, verrons-nous le signe de son incapacité créatrice? Dirons-nous que le symbolisme ne constitua pas une révolution littéraire mais une sédition de jeunes gens pressés contre des aînés qui ne leur faisaient pas place, — une émeute d'ambitieux cherchant le succès dans la bizarrerie et l'obscurité? Rappellerons-nous, à l'appui de cette conception, que les seuls de ces émeutiers qui obtinrent gain de cause furent, comme en toute émeute, ceux qui s'assagirent, rentrèrent dans la norme, revinrent à l'orthodoxie?

C'est, je ne l'ignore pas, la thèse de Faguet qui, dans le censé naufrage du symbolisme ne distinguait qu'un seul poète digne de la bouée : Moréas. C'est également la thèse de M. Poizat qui, après avoir courtoisement exilé des lettres françaises M. Maeterlinck M. Viéllé-Griffin, M. Francis Jammes, M. Paul Claudel, et voué les autres au néant, ne reconnaît comme survivant de la catastrophe

que l'unique M. de Régnier. C'est aussi, en général, la thèse courante.

Je me hâte de déclarer que ce n'est pas la mienne. Pour moi le tort du symbolisme et ce qui fit par instants sa faiblesse, ce ne fut pas d'avoir échoué dans l'exposé de ses doctrines mais bien d'avoir tenté cet exposé. Mise à part la question du vers libre, toute technique, le symbolisme, pour qui le connaît et surtout pour qui communie avec lui, n'est pas un dogme artistique, un ensemble de procédés littéraires ; c'est un état d'âme, un état de sensibilité. Or la sensibilité ne se traduit pas en axiomes et en préceptes. Elle ne s'accuse que dans le fait et dans la réalisation.

Et c'est pourquoi, malgré obscurités, étrangetés, faux pas dans la théorie, le symbolisme, loin d'être une école close et morte, comme le croient beaucoup d'historiens littéraires, n'a cessé de poursuivre sourdement mais tenacement son cours. Récemment il se revivifiait par l'unanimisme. Aujourd'hui, dans ce qu'on appelle sommairement le cubisme, il puise une vigueur nouvelle. Et de génération en génération, il continuera à vivre, parce que si une école est périssable, un état d'âme sitôt né participe de l'éternité.

Que prouvent dès lors contre lui les abandons dont il eut à pâtir, la gloire de Moréas retournant aux formes régulières et aux sources gréco-latines, ou la brillante carrière de M. Henri de Régnier s'absorbant dans la fréquentation de Ronsard et dans cette manière classique que M. Thibaudet a qualifiée d' « ovidienne »?

Ce n'est pas sur le succès que se règle la jeunesse poétique, c'est sur ses instincts littéraires du moment ; et vous n'avez qu'à lire nos jeunes poètes pour constater les progrès ininterrompus que marque parmi eux le symbolisme.

Qui nous dit même que, grâce à leur renfort, certains de leurs devanciers, que négligea la vogue, ne retrouveront pas près du public la faveur qui leur était due? Qui nous dit qu'entre autres, Stuart-Merrill, M. Viélé-Griffin, M. Gustave Kahn, M. Robert de Souza ne prendront pas leur juste et durable rang dans l'histoire de notre poésie ?

Sans doute M. Poizat s'inscrit contre. Pour lui, « ceux qui, vivants passent inaperçus, morts, le seront bien davantage. La postérité commence dès cette vie... » Opinion fort aventurée ! Pour ne pas citer tant de vivants illustres dont l'oubli ne fit, en un an, qu'une bouchée, à ce compte, une Desbordes-Valmore mourant presque obscure, après les *Élégies* et les *Pleurs*, serait biffée de notre littérature ; un Verlaine, disparaissant sans notoriété, après les *Fêtes*

galantes, la *Bonne chanson*, les *Romances sans paroles*, *Sagesse*, serait un nom à jamais perdu !

Par bonheur, les retours de la justice littéraire sont moins rares, moins lents, que ne le pense M. Poizat. Un de ces retours commence déjà pour le symbolisme. Après une brève syncope qu'on pouvait prendre pour le trépas, il renaît, plein de jeunes sèves et de beaux espoirs. Renonçons donc à lui réclamer sans trêve ses principes, ses statuts, ses papiers d'identité ; et contentons-nous de nous réjouir à le voir si gaillardement revivre.

FERNAND VANDÉREM

P.-S. — 1° Je me reproche de vous parler trop rarement théâtre. Ce n'est pas absolument ma faute. Les œuvres nouvelles ne relèvent pas toujours de la littérature. Et quant aux anciennes, passe pour les reprises de pièces sans aggraver encore, chaque fois, par des reprises de critiques.

Pourtant au Théâtre-Français, il faut signaler, étendue de l'œuvre et importance de l endroit, *l'Hérodienne* de M. Albert du Bois. M. Albert du Bois est l auteur d'un cycle dramatique, en douze parties, dont *l'Hérodienne* ou *Bérénice de Judée*, jouée d'abord au théâtre antique de Nîmes, formait la sixième. Il est aussi l'auteur d'un volume intitulé : *Paris la Prostituée*, que je n'ai pas lu, mais dont le titre ne me dit rien de bien flatteur. A Nîmes, *l'Hérodienne* avait obtenu un triomphe, ainsi qu'en temoignent des extraits de presse insérés à la suite de la brochure [1], et où M. du Bois est mis sur le rang de Shakespeare, de Racine et de Corneille, quand ce n'est pas presque au-dessus.

A Paris, la pièce a trouvé un auditoire non moins chaleureux, acclamant l'auteur et son incomparable interprète, madame Bérénice Bartet. Succès motivé, car les vers sont solides, rapides, et le sujet, traité plus sous l'angle politique que sous le sentimental, est incontestablement renouvelé. Ajoutez-y des épisodes qui prêtent à certaines allusions actuelles, tels par exemple, ces financiers et fabricants d'armes s'opposant à la paix qui arrêtera leurs petits trafics. L'œuvre avait donc tout pour réussir et je lui prévois une jolie carrière.

Le *Nouveau Théâtre Libre* s'est aussi distingué en nous offrant avec

1. Fasquelle.

la Maison épargnée les heureux débuts dramatiques de M. Jean-Jacques Bernard. Sobrement écrite, un peu symbolique, un peu ibsénienne, cette petite tragédie de guerre a beaucoup porté, tant par ses qualités d'émotion que par la finesse de sa psychologie. Ce qu'on pourrait reprocher à l'auteur — grief peu commun dans notre théâtre du jour — c'est trop de retenue, trop de discrétion, une tendance à ne pas donner aux scènes leur plein développement, à se fier moins aux répliques qu'aux sous-entendus. L'habitude des planches guérira vite M. Jean-Jacques Bernard de cette confiance démesurée dans l'intelligence du public. Et nous n'en applaudirons que de meilleur cœur tous les dons qu'il atteste déjà comme écrivain et comme dramaturge.

2° Aux personnes friandes de lectures divertissantes je recommande les *Contes*[1] et *Martin Burney*[2] d'O. Henry, l'humoriste américain, dont on vient de nous donner deux excellentes traductions.

Moins fin peut-être, moins retenu que celui de Mark Twain, l'humour d'O. Henry est plus direct, plus plantureux, et, accent à part, se rapprocherait un peu de la manière de M. Courteline.

Aventuriers du Texas, escrocs ou grinches des grandes villes, pochards et miséreux avec leurs compagnes, toute la singulière écume du peuple américain nous est décrite là avec une verve ultra-pittoresque qui ne tombe jamais dans le vulgaire. — F. V.

1. Crès. — 2. Édition française illustrée.

L'ÉQUILIBRE DES FORCES NAVALES

DANS LA BALTIQUE

La mer Baltique, la Méditerranée du Nord, prend dans « l'après-guerre » l'importance qu'elle eût dû prendre pendant les hostilités *et surtout à partir de la fin de 1916.* N'insistons pas en ce moment sur ce dernier point. Cela viendra un peu plus tard, quand les linéaments de l'Histoire commenceront à s'assembler. Il suffit de dire aujourd'hui que les lettres de l'amiral Fisher, qui ont fait tant de bruit en Angleterre, il y a quelques semaines, ont jeté un nouveau jour et fort curieux, sur les projets de descente en Allemagne que méditait depuis longtemps, chez nos voisins et alliés, une école de marins [1] peu connue en France, mais très populaire de l'autre côté de la Manche. Pourquoi cette école a-t-elle été impuissante à faire prévaloir ses vues — dont le succès aurait eu pour résultat d'abréger singulièrement la durée de la guerre — c'est ce qu'on dira sans doute, quand il sera possible de tout dire... Et ce n'est pas encore possible.

Laissons donc le passé, si près de nous, cependant, et d'un intérêt si puissant. L'intérêt de l'avenir est plus puissant encore et tout le monde sent bien qu'un des facteurs les plus importants de ce mystérieux avenir, de ce redoutable avenir,

1. On les appelle volontiers les « Fishermen », les hommes de l'amiral Fisher ; mais il y a là un jeu de mots anglais. Fisherman (au pluriel Fishermen) veut dire *pêcheur*.

peut-être, se forme peu à peu dans le nord de l'Europe, autour du grand lac baltique, comme se forme à l'horizon, à la fin d'une journée de chaleur orageuse, le lourd nuage qui donnera à la terre la pluie bienfaisante ou qui précipitera sur les moissons et sur les vergers l'avalanche des grêlons destructeurs.

***

Quel est en définitive, sinon pour le gros des Allemands, le plus terre à terre sans doute de tous les peuples, du moins pour ceux qui ont su reprendre, à Berlin, la direction de la haute politique du *Reich* et à qui ce gros, toujours docile, obéira, le seul changement bien net qui ait amené l'insuccès de la grande guerre?

C'est un changement d'orientation géographique dans l'expansion extérieure d'une Allemagne qui se sent encore en possession de grandes forces, qui n'a aucune envie de se replier sur elle-même et à qui la défaite — dont elle ne convient pas — n'a certainement pas appris la modestie, ni le désintéressement.

La *Zukunft* du peuple-roi n'est plus sur la mer — pour le moment. Il n'est plus davantage sur l'Euphrate, le Chott-el-Arab et, par le Golfe Persique, sur l'Asie méridionale. Cet avenir, l'Allemagne, militaire, intellectuelle, industrielle et commerçante le voit, depuis Brest-Litowski, depuis Versailles surtout, dans l'immense Moscovie, à peine écornée sur ses frontières de l'ouest et du sud par le soulèvement de quelques « allogènes[1] » que les Koltchak et les Denikine, au demeurant, se promettent bien de ramener dans l'obéissance de la « grande Russie ». Mais cette nouvelle « poussée vers l'Est », d'ailleurs traditionnelle en Allemagne. depuis trois cents ans que la Russie, sortie du chaos de la barbarie où l'avaient réduite les invasions mongoles, demande des leçons à ses voisins de l'Europe civilisée, cette poussée a dû se détourner un peu vers le Nord-Est. C'est que la Pologne

1. En ce qui touche les Finlandais, qui, du reste, avaient toujours joui d'une relative autonomie, la question semble réglée, comme nous le verrons tout à l'heure, à l'avantage de l'ancien grand-duché. Peut-être en sera-t-il de même des autres.

est là, à peu près reconstituée et que, justement parce qu'elle l'est en partie aux dépens de la Prusse — la puissance dominante du *Reich* — la nouvelle république se trouve en état d'hostilité latente, bientôt déclarée peut-être, avec l'Allemagne. L'afflux régulier des officiers, des ingénieurs, des négociants allemands en Russie ne pouvant plus se faire par la Pologne, comme il se faisait le plus souvent, aux XVIIIe et XIXe siècles, on reprend nécessairement le couloir baltique du duché de Prusse et de la Courlande, ouvert, dès le moyen âge, par les chevaliers de l'Ordre Teutonique et pratiqué, depuis, par tous les traitants qui suivaient, par la voie de terre, les vaisseaux de la Hanse faisant escale à Danzig, à Pillau, à Memel, à Windau, à Riga, à Pernow — plus tard à Reval, à Viborg, enfin, à partir du début du XVIIIe siècle, à Pétersbourg.

Ce courant, longtemps continu, n'avait pas laissé de déposer des sédiments. Le port essentiellement polonais de Dansk (Danzig), la Courlande lithuanienne et lettone, la Livonie, l'Esthonie avaient subi pendant cinq ou six siècles une invasion lente, une infiltration d'Allemands plus ou moins cultivés — officiers sans emploi, hommes d'affaires, juristes, professeurs[1], commerçants et artisans, marins et pilotes qui renforçaient singulièrement, en les encadrant, les descendants des soldats-colons du moyen âge superposés aux autochtones — Slaves, Tchoudes, Finnois, Lettons [2]. Ces éléments germains, les derniers en particulier, servaient d'ailleurs de gardes du corps héréditaires, peut-on dire, aux maîtres du pays, les grands propriétaires fonciers, les *barons baltes*, issus eux-mêmes des Chevaliers Porte-Glaives et Teutoniques sécularisés lors de la Réforme.

Nous n'entreprendrons pas ici, bien entendu, un aperçu historique sur les « provinces baltiques » de la Russie qui

1. On sait qu'il y eut une université allemande à Dorpat, ville de la Livonie, à 50 kilomètres à l'ouest du lac Peïpous. Cet établissement avait une certaine célébrité.

2. L'expression d'*autochtones* n'est que relativement exacte, s'appliquant au mélange singulier de peuples fort divers que l'on constate particulièrement dans la Lettonie (ou Latvia), qui comprend une partie de l'ancien duché de Courlande, une partie de l'ancienne Lithuanie et la Livonie. L'Esthonie est plus nettement finnoise. (Voir G. Gaillard : *l'Allemagne et le Baltikum*).

ferait inutilement longueur. Le peu qui précède suffit sans doute à montrer qu'il n'y a, au fond, rien de nouveau — y a-t-il jamais quelque chose de nouveau, ou, tout au moins, qui puisse être considéré comme inattendu dans les mouvements des peuples?... — rien de nouveau, dis-je, dans l'effort que fait l'Allemagne pour s'étendre tout le long de la rive orientale de la Baltique et s'assurer définitivement la maîtrise de cette mer.

Ajoutons seulement, pour ne parler que du dernier anneau de la chaîne que nos adversaires d'hier essayèrent de tout temps de river à la ceinture de l'ancien lac scandinave, qu'en 1905, peu de temps après la célèbre entrevue de Bjorkoë, où il avait fait signer à son faible cousin de Russie un traité d'alliance tout à notre préjudice [1], l'empereur Guillaume II avait essayé d'obtenir, en pesant sur les puissances riveraines de la Baltique, la fermeture de cette mer aux navires de guerre de toutes les autres nations.

Cette tentative n'eut pas de suite à cette époque. Mais, de 1905 à 1914, les progrès des radicaux et surtout des socialistes germanophiles furent tels, dans le parlement danois, que la Wilhelmsstrasse put lancer avec succès, dans les derniers jours du tragique mois de juillet, « l'invitation » au cabinet de Copenhague de fermer le Grand Belt.

Il est vrai que ce dernier n'obtempéra pas à cet ordre déguisé sans demander au cabinet de Londres un avis que, peut-être — malgré tout ! — il espérait défavorable. Ce fut l'acquiescement qui vint à l'occlusion par les mines sous-marines du seul détroit qui puisse donner passage à des cuirassés de fort tirant d'eau et de grande longueur [2]. On sait assez quelles ont été les conséquences de cette décision funeste. Nous en portons encore le poids.

1. A notre préjudice, contrairement aux intentions du malheureux tsar qui, du reste, sur les instances de ses conseillers, notamment du comte Lamsdorf, réussit à peu près à se dégager.

2. Le Sund — *que l'on pourrait d'ailleurs approfondir*, ce qui serait une bonne solution des questions qui nous occupent — ne peut donner passage qu'à des navires calant 6 m. 50 au maximum. Le petit Belt est trop étroit, et trop *coudé*, quoique suffisamment profond. Ne perdons pas de vue non plus que ni le grand Belt, ni le petit ne font déboucher réellement dans la Baltique ; il faut encore franchir le Fehmarn Belt, mitoyen entre Danemark et Allemagne.

***

Pendant la guerre, l'Allemagne fut, tout naturellement — le Grand Belt étant fermé — la maîtresse de la Baltique. Ne disons pas, toutefois, qu'elle y eut une maîtrise absolue : la flotte russe, en pleine période de réfection, au mois d'août 1914, se renforçait peu à peu par l'adjonction d'unités nouvelles descendues des chantiers de Pétrograd, de Reval, de Viborg, de Riga même, où l'on construisait des navires légers. On se rappelle que les opérations navales d'août et de septembre 1916, dans les deux golfes de Riga et de Danzig, tournèrent plutôt à l'avantage de nos alliés d'alors ; et il est impossible, à moins de fermer les yeux à l'évidence, de ne pas admettre que si, à ce moment-là, les alliés d'Occident — la Grande-Bretagne en tête — avaient fait agir d'une manière intelligente et vigoureuse leur énorme flotte, l'office naval de Berlin eût bien été obligé de ramener dans le canal de Kiel et, de là, dans la mer du Nord, la plus grande partie des unités de combat avec lesquelles il s'essayait à occuper le golfe de Riga.

Quoi qu'il en soit, ce ne fut que l'année suivante, à la faveur de la désorganisation causée dans la marine russe par la révolution, que la flotte allemande put s'établir dans le golfe, mettre la main sur les grandes îles de l'archipel esthonien et favoriser le débarquement de l'armée dont la marche sur Pétrograd, en même temps que l'occupation de la Finlande, détermina le gouvernement des Lénine et Trotsky à demander la paix.

Mais, entre temps, de 1915 à 1917, s'était développée dans la Baltique une action de sous-marins dont il convient de dire quelques mots.

L'amirauté anglaise avait réussi à faire passer un certain nombre de ses navires de plongée par le détroit du Sund [1] et ces bâtiments avaient formé le noyau solide d'une flottille anglo-russe qui se distingua par plusieurs coups d'éclat contre la force navale allemande de la Baltique (destruction du

1. On se rappelle que le sous-marin anglais E 13, échoué accidentellement sur la petite île de Saltholm — tout près de Copenhague — y fut bombardé et incendié par des *destroyers* allemands, à la vue de trois torpilleurs danois

croiseur cuirassé *Prinz-Adalbert*, des deux petits croiseurs *Undine* et *Bremen*, enfin du cuirassé *Pommern*), puis par la chasse fructueuse qu'elle fit aux « cargos » allemands qui allaient porter du charbon en Suède et en revenaient chargés de minerais de fer ou de saumons de fonte.

On se préoccupa beaucoup, à Berlin, de l'interruption du trafic direct avec la Suède. L'importation des fers scandinaves en Allemagne était d'une absolue nécessité, le bassin minier de la Lorraine — annexée et occupée — ne suffisant pas à tous les besoins. Les plus grands efforts furent faits pour fermer pratiquement le Sund aux sous-marins britanniques et peut-être y parvint-on en semant des mines jusque dans les eaux suédoises et danoises et en créant ainsi d'étroits passages réservés ou « chenaux de sécurité », que les escadrilles allemandes surveillaient jour et nuit avec la plus grande attention.

Il n'en restait pas moins dans la Baltique huit ou dix sous-marins anglais, dont la base était à Hangö Udd, à la pointe sud-ouest de la Finlande, et qui furent d'ailleurs détruits par leurs équipages quand les Allemands descendirent à Hangö et à Helsingfors-Svéaborg. On ne s'explique pas encore très bien pourquoi, à la fin de 1916 ou au commencement de 1917, les communiqués britanniques cessèrent de parler des sous-marins de la Baltique. Ce qu'il y a de certain, c'est que si l'action de ces unités avait été continuée énergiquement et que l'on eût combiné cette action avec un bombardement méthodique et intensif de la région minière de Lorraine [1], l'Allemagne aurait été privée plus tôt des ressources indispensables à ses industries de guerre.

Les dépositions des chefs de son « Office naval » devant la commission de recherche des responsabilités de la guerre (au commencement de novembre dernier) ne laissent aucun doute sur ce genre de répercussion d'un blocus qui n'a jamais été complet, ni rigoureusement « effectif », dans le sens que

1. L'enquête entamée, au cours de 1919, par la Chambre au sujet de la « question de Briey », paraît avoir singulièrement dévié de son objet essentiel et dégénéré en discussions latérales — et oiseuses — sur une foule de points. J'avais demandé à déposer sur le sujet précis, que j'effleure à peine en ce moment. Mon tour d'audience n'est jamais arrivé.

donnent à ce mot les lois ou conventions internationales. Au printemps de 1918, la construction des sous-marins était à peu près arrêtée dans les ports de l'Empire « en raison de la pénurie de matières premières ». (Amiral Koch ; capitaine de vaisseau Bartenbach et autres...) Ce résultat eût pu être acquis, semble-t-il, beaucoup plus tôt, ainsi, du reste, que l'interruption de la production du matériel de guerre, canons en tête, et de la réparation du matériel des chemins de fer, dont les armées allemandes ont tant souffert.

Il y a là une des nombreuses énigmes politico-militaires de ce conflit surprenant où le succès n'a certainement pas été dû à l'esprit d'initiative des gouvernements alliés, dans quelque ordre que ce soit, ni surtout dans leur intelligence des rapports étroits qui devaient lier les phénomènes économiques aux opérations terrestres ou maritimes.

***

Mais voici pourtant que l'Allemagne succombe, ruinée *à la longue* par ce blocus incomplet, ruinée par la révolution, compromise à la fois, sur le front Sud, par la défaillance des Bulgares et des Autrichiens et, sur le front Ouest, par les brillantes, mais téméraires offensives de Ludendorf. Nos généraux, nos armées savent profiter de ces circonstances favorables ; les forces alliées refoulent vivement les masses allemandes encore compactes ; elles les menacent d'encerclement et, le 11 novembre 1918, est conclu un armistice auquel succédera, sept mois après, une paix quelque peu boiteuse, parce qu'elle est tardive.

La guerre n'a cependant pas cessé dans la Baltique. Après l'insuccès d'une tentative d'accord avec les Bolchevistes de Moscou, les puissances de l'Ouest déclarent que l'existence, en Russie, du gouvernement des « Soviets » est incompatible avec le maintien de la paix en Europe ; et elles décident de soutenir les armées de « volontaires » russes, aussi bien que les peuples « allogènes » (certains d'entre eux du moins : les riverains de la Baltique, justement), sinon par l'envoi de corps expéditionnaires, du moins par la fourniture d'armes,

de vivres, d'objets d'équipement — accompagnée toutefois d'officiers et d'instructeurs, sans parler de quelques troupes spéciales.

C'est la demi-intervention, l'intervention dissimulée, déguisée ; mal déguisée au demeurant, car elle ne trouve pas grâce devant les partis politiques qui, chez les Alliés, soutiennent la Russie soviétique avec l'ardeur d'un idéalisme aussi ignorant que celui qui jetait, en 1831 et 1849, le peuple de Paris dans les rues de la capitale et dans les tribunes d'une assemblée souveraine, aux cris de « Vive la Pologne!... »

Et parce que ce n'est qu'une *demi-intervention*, cette intervention dissimulée reste inefficace. On arrive à l'hiver et — pour ne parler que de la Baltique, qui nous occupe en ce moment — l'armée du nord-ouest de la Russie légale (appelons-la ainsi, non sans faire quelques réserves) bat en retraite pour la seconde fois devant l'armée de Trotsky, au moment où elle allait atteindre son objectif, Pétrograd.

C'est qu'en réalité son général, Youdenitch, n'avait guère qu'une poignée d'hommes, mal appuyés sur une « armée esthonienne » qui n'en compte peut-être pas davantage, et privée, par les calculs d'une politique égoïste, du secours des Finlandais, secours décisif s'il se fût produit.

Que celui de quelques milliers des soldats aguerris de l'Occident — volontaires ou rengagés — bien payés, bien pourvus de tout, bien commandés, eût été plus décisif encore, avec l'appui d'une force aéro-navale solidement constituée, comment en douter raisonnablement?

Je viens de parler de la force navale qui appuierait les soldats de l'Ouest européen. Elle existe déjà, cette force navale et il faut en parler, puisque c'est sur elle que repose *l'équilibre actuel* dans la mer Baltique, l'équilibre essentiellement anglais.

C'est en effet une force presque entièrement britannique dont la composition n'est pas d'une détermination très facile, étant fort sujette à varier suivant les événements, suivant les disponibilités de l'Amirauté anglaise, suivant aussi les fluctuations — quelquefois surprenantes — d'une politique nettement influencée par les remous tourmentés de l'opinion publique et à laquelle les organismes maritimes,

militaires et diplomatiques de la Grande-Bretagne essaient assez vainement d'imposer quelque fixité.

Ce qu'il y a de certain, c'est qu'on y trouve surtout des bâtiments légers : croiseurs, *destroyers*, avisos, avec peut-être quelques monitors, en tout cas des dragueurs de mines — indispensables dans ces parages si abondamment semés de torpilles fixes pendant cinq ans — et enfin un assez grand nombre d'appareils aériens, puisque, il y a quelques semaines, on annonçait que *cent* avions anglais avaient survolé et bombardé Cronstadt, ce qui marquait sans doute, reconnaissons-le, quelque tendance à l'exagération chez le rédacteur du télégramme.

A cette flotte — sans cuirassés de ligne, sans *dreadnoughts* surtout — qui semble inégalement répartie en trois groupes, celui du golfe de Finlande, celui du golfe de Riga, celui de la côte de Courlande et peut-être du golfe de Danzig, il convient d'ajouter quelques menus représentants de la marine française — trois ou quatre contre-torpilleurs — et deux croiseurs américains envoyés à Danzig à propos de l'organisation du nouvel État libre.

La marine allemande ne figure pas, non plus que la suédoise, dans cette réunion de bâtiments. Ce n'est pas que la première ne pût trouver encore dans ce que lui ont laissé les Alliés les éléments d'une forte division, mais elle est évidemment « indésirable » dans les conjonctures actuelles, et l'on se demande de quel côté iraient ses vœux, sinon les gueules de ses canons, à supposer que l'on eût invité l'Allemagne à faire une démonstration de ce genre, pour bien prouver qu'elle ne se solidarisait pas avec les von der Goltz et les Bermondt-Avalof. Nul n'y a pensé, d'ailleurs...

Quant à la marine suédoise qui, logiquement, devrait, semble-t-il, montrer son pavillon — celui de l'ancienne grande puissance baltique ! — à côté de ceux des marines d'Occident, elle est sans doute paralysée par les incertitudes d'une politique que l'issue de la grande guerre a déroutée, tandis que l'attitude générale de l'Allemagne en Finlande et la question des îles d'Aland, si grave pour la sécurité de Stockholm, l'avaient instruite des mécomptes que l'on peut trouver dans les amitiés germaines.

***

C'est donc, tout compte fait, l'Angleterre qui, largement, domine dans la Baltique, comme elle le fait dans la mer Noire, où son escadre de la Méditerranée a remplacé la nôtre — après les tristes événements que l'on sait et dont les répercussions apparaîtront, un jour, considérables. Très naturellement, très légitimement même, puisque les circonstances l'exigeaient, l'Amirauté britannique s'est constitué des bases secondaires d'opérations dans les parages où agissent ses vaisseaux. Reval d'Esthonie est le principal de ces points d'appui, le mieux outillé sans doute encore, malgré près de trois ans de révolution, parce que c'était le grand arsenal — inachevé, mais trés avancé — de la marine tsarienne, et qu'en définitive, les Bolchevistes ne l'ont jamais tenu dans leurs mains destructrices.

Libau de Courlande, l'ancien arsenal d'Alexandre III, qu'on eut peut-être tort d'abandonner pour Reval, est occupé aussi par nos alliés, à la suite du coup de force de von der Goltz qui en avait chassé, l'été dernier, le gouvernement letton. C'est un précieux jalon, encore assez bien pourvu, en tout cas doté d'une bonne rade artificielle et qui coupe exactement en deux parties égales la ligne d'opérations purement baltique, de Copenhague à Cronstadt.

Riga[1], où les *destroyers* canonnent les lignes russo-allemandes de Bermondt-Avalof, sera peut-être, au printemps prochain — après la saison des glaces flottantes dans la Dwina du sud — la base particulière des navires de flottille fluviale, petits monitors, canonnières, vedettes, « glisseurs » au besoin, qui concourront à la défense de la Dwina, de son embouchure à Dwinsk, à peu près, par les Lettons et les Lithuaniens, si ces derniers voient clair dans les ténébreux desseins de l'Allemagne.

Quoi qu'il en soit, la flotte anglaise et nos quelques torpilleurs de haute mer — observons que ce type de bâtiments continue à rendre de signalés services — mènent une campagne fort active, en attendant que l'hiver vienne limiter étroite-

1. Riga est une fort grande ville de plus de 500 000 habitants, dont 42 p. 100 de Lettons, 19 p. 100 de Russes, 13 p. 100 d'Allemands, 9 p. 100 de Polonais, 6,5 p 100 d'Israélites, 5,7 p. 100 de Lithuaniens, etc.

ment, dans la Baltique supérieure, dans le golfe de Finlande en particulier, les résultats de leur effort. On s'est fort bien battu, ces derniers temps, dans ce golfe de Finlande, dont l'importance est si grande depuis tantôt trois ans, qui a vu naître la néfaste révolution bolcheviste et progresser les Allemands jusque tout près de Pétrograd, d'un côté, jusque vers la mer libre de Kola, de l'autre; cette mer libre qu'ils souhaitaient tant d'atteindre, afin que leurs sous-marins pussent tourner la grande péninsule scandinave et pénétrer aussitôt dans l'Atlantique sans avoir à se préoccuper des barrages de la mer du Nord ou des détroits danois extérieurs tels que le Cattégat.

Au prix de quelques pertes en croiseurs légers et *destroyers* » — il y a eu un sous-marin coulé aussi —, pertes dues surtout aux mines, semble-t-il, nos alliés en ont infligé de fort cruelles à la marine bolcheviste : deux cuirassés d'escadre (très gravement atteints, au moins : car Trotsky a nié qu'ils aient été détruits complètement), plusieurs grands croiseurs et nombre de bâtiments légers et auxiliaires. De plus tous les ouvrages de Cronstadt et le célèbre fort de Krasnaïa Gorka, sur la rive esthonienne, ont été réduits au silence, sinon ruinés, et on put, au commencement de novembre, annoncer la chute de la grande forteresse maritime de l'île Kotlin, la précieuse place de couverture de Pétrograd.

Cette nouvelle était prématurée. D'ailleurs, si le bombardement peut paralyser et détruire, l'occupation seule décide de la chute définitive d'une forteresse. Or l'occupation de Cronstadt exigerait plusieurs milliers d'hommes — ce ne serait pas trop payé —, que la force navale alliée n'a pas à sa disposition. Si elle les avait eus au moment opportun, il est probable qu'un succès capital eût été obtenu, car après la chute de Cronstadt, la résistance de Pétrograd eût été de courte durée.

Mais il semble que les Alliés — et les Anglais tout spécialement — ne se lassent pas des méthodes qui ont prolongé la guerre au delà de ce qu'il était raisonnable de penser, en tout cas et, cette fois de l'aveu même de M. Bonar Law aux Communes, des méthodes qui se traduisent par des dépenses aussi élevées qu'infructueuses.

*
* *

Tout a une fin, même les fautes politiques et militaires, même leurs répercussions, au moins les répercussions immédiates et sensibles pour tous les esprits. Or, que l'on prenne enfin les mesures propres à en finir avec l'anarchie sanglante — et contagieuse — qui règne en Russie, ou que l'on traite avec les Bolchevistes, comme il est permis de le croire après les déclarations assez ambiguës, du reste, de M. Lloyd George, il n'en sera pas moins nécessaire pour les nations d'Occident, y compris les États-Unis, puisque enfin l'Europe s'est mise, ou peu s'en faut, dans leurs mains, de se préoccuper de l'équilibre des forces dans la Baltique, équilibre qui sera précisément *celui des forces navales*, expressions fidèles de la puissance politique, économique et militaire des riverains d'une Méditerranée.

Il n'y a pas lieu de penser, contrairement à ce qu'avancent déjà certains esprits dont la clairvoyance apparaît trop facilement inquiète, que la Grande-Bretagne veuille y conserver la position nettement prépondérante qu'elle y occupe en ce moment. Éloignée comme elle l'est, il lui faudrait au moins être pleinement assurée du Danemark, ce qui ne saurait se produire sans que l'indépendance politique de ce petit État, si important par sa position géographique, subît une pénible atteinte. Il faudrait aussi qu'après avoir acquis le « jalon » Copenhague — mais non par des moyens qui rappelleraient trop ceux qu'elle employa en 1801 et 1807[1] et que son peuple a certainement répudiés —, elle gardât le jalon Libau et la base finale Reval. Ne pensons pas que si nos avisés alliés peuvent accepter, au moins dans leurs conversations, l'idée de renoncer à Gibraltar (ou de troquer cette place maritime célèbre contre Ceuta), ce soit pour se condamner aux difficultés de toute espèce que leur donneraient des Gibraltars septen-

1. En 1801, le cabinet de Saint-James, voulant rompre la *Ligue des neutres* du Nord, dès sa création sous les auspices de Paul Ier, envoyait dans la Baltique, sous Parker et Nelson, une flotte qui se mesura victorieusement avec les défenses fixes et flottantes de Copenhague. En 1807, la capitale elle-même fut bombardée et la flotte danoise confisquée, pour punir le Danemark de son alliance avec la France

trionaux qui n'auraient même pas l'excuse de commander la route des Indes.

Examinons donc ce qui restera — les flottes alliées disparues, sauf quelques navires en station — de forces navales dans la Baltique, c'est-à-dire exclusivement celles des puissances qui s'étendent plus ou moins sur les rivages de cette mer.

La flotte finlandaise? — Elle n'existe pas encore ; du moins ne peut-elle compter que quelques petites unités, russes autrefois, et qui auront, par miracle, échappé, d'une part aux soviétistes, de l'autre aux Allemands. En revanche l'ancien grand-duché a un arsenal, Sveaborg [1] — le port d'Helsingfors — et des chantiers à Viborg. Ce sont là de précieuses matrices. Engendreront-elles une force navale? C'est probable. La Finlande ne voudra pas être désarmée contre la Russie — soviétiste ou non — même si celle-ci n'avait plus sur la Baltique que la porte de Cronstadt. Il ne faut pas oublier, au demeurant, que cette porte donne sur un arsenal et chantier de constructions militaires très puissant, qui est Pétrograd même [2].

J'ajoute que la Finlande touche au lac Ladoga, par lequel, justement, elle peut menacer sur ses derrières l'ancienne capitale russe et même saisir en amont, à sa naissance, la grande artère de la Néva. L'état finnois, dont les ambitions sont grandes, a, de plus, des prétentions sur la rive ouest du lac d'Onéga, et enfin il entend pousser jusqu'à cette mer libre du Nord dont je parlais tout à l'heure, en se faisant céder le cours et le fjord de la Petschenga. N'avançait-on pas, un moment, qu'il pourrait obtenir du gouvernement soviétique aux abois toute la grande péninsule de Kola?

Voilà bien des motifs, et d'excellents, d'avoir une marine. Seulement, quand l'aura-t-on? Et avec quelles ressources, car cela coûte fort cher une marine?

La flotte russe? — Que sera-t-elle devenue et qu'en restera-

1. Sveaborg bénéficiait, en 1914, d'une part du crédit de 16 millions affecté spécialement au développement de l'outillage de certains ports de guerre russes

2. Il y a, ou plutôt il y avait, avant la révolution, à Pétrograd, plusieurs chantiers fort importants : les *Chantiers baltiques*, les *Chantiers de l'Amirauté* les *usines Poutilof*, les *Usines métalliques* (ou, mieux, *métallurgiques*), ces deux derniers établissements contruisant surtout des navires légers. La grande industrie française a des intérêts considérables dans ces chantiers.

t-il de vraiment utilisable quand l'ordre aura été restauré dans l'immense Moscovie? Dans quel état sont les quatre grands dreadnoughts du type *Gangout* [1] et surtout les quatre « croiseurs de combat » ou dreadnoughts rapides, du type *Borodino*, énormes unités de 32 000 tonnes, fort compliquées, que la guerre trouva en cours de construction et qui n'ont probablement pas été achevées?

En tout cas, il est à craindre que cette escadre du programme de 1912, qui promettait d'être si belle en 1920 ou 1921, si le conflit n'eût pas éclaté, ne puisse jamais être mise en état de servir. Ce ne sont pas seulement des navires — corps sans âme, après tout — qu'il faut à une marine, mais des états-majors instruits et des marins disciplinés. La future Russie n'aura, de longtemps, sans doute, ni les uns, ni les autres : les officiers ont été massacrés en novembre 1917 et les équipages ont versé dans le bolchevisme le plus extrêmiste. Ils furent, on se le rappelle — comme en Allemagne, un an plus tard, les marins de la *Hochseeflotte* — les plus déterminés agents du gouvernement des Soviets. De tels bouleversements laissent des traces profondes et durables. Ne comptons pas sur une flotte russe avant un quart de siècle, un demi-siècle peut-être.

Qui sait, d'ailleurs, si les conventions qui mettront fin au chaos actuel n'attribueront pas une part du matériel naval de Cronstadt-Pétrograd à la Finlande, à l'Esthonie, à la Lettonie?

L'Esthonie pourrait y prétendre, non seulement parce qu'elle fournissait un bon nombre de marins de tous grades et de toutes catégories à la flotte tsarienne, mais parce qu'elle possède le nouvel et superbe arsenal de Reval (ou Revel), en faveur duquel on devait dépenser 111 millons en 1914.

Cet arsenal a trois chantiers importants (les *usines Nobles*, les *usines Becker* et la *Société russo-baltique*) qui construisent des *destroyers* et des sous-marins, de sorte que si le gouvernement esthonien veut se contenter, pour le moment, d'une marine essentiellement *défensive* (dans le sens politique et stratégique du mot, car, tactiquement, une marine doit toujours être *offensive*), il aura rapidement sous la main tous

1. Il semble que l'un de ces bâtiments, au moins, ait été coulé dernièrement ou gravement atteint. Leurs noms ayant été changés, l'identification est difficile.

les éléments nécessaires à la constitution d'une petite force navale solide, soit par la cession d'une partie des anciennes flottilles russes, soit par des constructions nouvelles.

Il en pourrait être de même de la Lettonie, à qui Riga et Dunamünde, sans parler de Pernau, fournissent, dans le grand golfe de Riga si facile à défendre, les plus belles ressources de tout genre — même, à Riga, une filiale des grands chantiers de Schichau (d'Elbing, Danzig et Stettin) qui avait sur cales, en 1914, dix *destroyers* russes. N'oublions d'ailleurs pas, sur la côte extérieure, le port très commerçant de Windau et, plus au sud, l'ancien arsenal russe dont j'ai déjà parlé, celui de Libau, auquel on pourrait redonner la vie qui l'abandonnait depuis que l'amirauté russe lui avait préféré Reval.

S'il est vrai, comme l'affirment tous ceux qui connaissent bien les pays baltes, que la Lettonie soit appelée à une grande prospérité, elle ne tardera pas, étant si bien pourvue de ports et d'établissements maritimes, à se donner une marine respectable, à laquelle ne manqueront pas les équipages. On est marin de race, en Livonie.

Nous arrivons, au-dessous de Libau, à la côte, peu hospitalière, au moins jusqu'à l'entrée du Kurische Haff, de l'ancien gouvernement russe de Kowno, c'est-à-dire à la côte de la Lithuanie.

La Lithuanie, dont la situation politique actuelle est assez obscure et dont l'avenir est fort incertain — sera-t-elle pleinement indépendante, renouera-t-elle l'ancienne union avec la Pologne ; ou au contraire, inclinera-t-elle à revenir vers une Russie nouvelle et libérale ; se débarrassera-t-elle, en tout cas, des influences germaniques qui pèsent encore sur elle? — la Lithuanie, dis-je, n'est certainement pas un pays maritime. Mais elle peut, ses intérêts économiques l'y poussant, le devenir dans une assez large mesure. Le traité de Versailles lui donne Memel[1] et lui assure toute la rive droite du Niémen

1. Il serait plus exact de dire — puisque les questions de la Pologne et des pays baltes ne sont pas encore réglées — que Memel n'appartiendra plus à l'Allemagne. Ce port commande à la fois l'embouchure du Niémen (que l'on appelle aussi le *Memel*) et le débouché dans la Baltique de la grande lagune salée du Kurische Haff, que borde sur sa plus grande partie la Prusse Orientale germanisée, Observons l'origine du mot *kurische* ou *kourische*, qui vient du nom exact *kour* de la Courlande.

qui lui appartenait autrefois et qui lui avait été enlevée par la Prusse. Un grand fleuve navigable et un bon port à l'embouchure de ce fleuve, il n'en faut pas davantage pour faire figure sur la mer.

Il n'y a pas lieu, toutefois, d'admettre, que seule, isolée, la Lithuanie puisse jouer un rôle dans la recherche d'une balance équitable des forces navales de la Baltique. Elle devra se contenter de quelques organismes défensifs à Memel et d'une flottille de police du Kurische Haff et du Niémen.

L'affaire change beaucoup d'aspect s'il s'agit d'une Lithuanie unie — par tel lien que l'on voudra ; je n'examine pas le détail de cette question — à la nouvelle et grande république polonaise. Dans ce cas, Memel prend une grande importance, qu'il conservera sans doute tant que Danzig ne sera pas rendu à la Pologne.

Dans l'hypothèse où je me place et en ne considérant que l'intérêt capital de la constitution d'une force navale polonaise — ici, *lithuano-polonaise* — ce port de Memel pourrait-il devenir arsenal maritime, abriter et défendre suffisamment une flotte naissante et, au besoin, lui servir de base d'opérations ?

Je ne le pense pas. Insuffisamment couverte par la longue flèche de sable — la Kurische Nehrung — qui sépare de la haute mer la grande lagune, la place de Memel (pourvue de quelques batteries d'ancien style et de nulle valeur) n'est qu'à 3 000 ou 3 500 mètres de la ligne des fonds de 10 mètres. Autant dire qu'elle est sous les feux des navires qui défileraient devant elle, choisissant leur moment, leur distance et leurs conditions de tir. C'est un vice rédhibitoire, quelque tempérament qu'on y puisse apporter par l'organisation des plus savantes défenses.

On a vu ce qu'il advenait de ports placés en bordure de la mer — tels Ostende et Zeebrügge — quand on se donnait la peine de les attaquer sérieusement.

Memel doit donc rester port de commerce et prospérer comme tel, car il sera le débouché naturel — toutes barrières enlevées — d'une grande région très productive. Tout au plus l'État polono-lithuanien devra-t-il y organiser une station de sous-marins et une petite base de navires de flottille pour

la police du Kurische Haff et du Niémen dont je parlais tout à l'heure.

C'est dans le golfe de Danzig — dans sa partie ouest, bien entendu, puisque c'est le pays essentiellement polonais qui borde ce côté de la grande baie — qu'il convient de chercher l'emplacement du futur port de guerre de la Pologne.

Remontons, pour cela, en partant de Neufahrwasser (le port antérieur de Danzig), la côte riante et accidentée des stations de bains estivales de Zoppot, Koliebken, Gdingen, Oxhöft. Au delà de ce promontoire massif et boisé, nous voilà dans le Putziger Wiek, la profonde baie que délimite exactement, en la défendant des grosses vagues du large, la flèche, ou Nehrung de Héla, longue de 30 kilomètres. Tournons autour d'une petite pointe basse, une véritable « jetée-abri » fournie par la nature, et nous sommes dans le port de Rewa, dessiné à souhait — au compas, dirait-on — pour servir de berceau à une jeune marine.

Jeune marine ! Elle aurait pu ne pas l'être tout à fait, la marine polonaise, héritant tout naturellement du troisième arsenal maritime du *Reich* allemand et des navires de tout rang qui, y ayant été construits — ainsi qu'à Elbing —, devaient y être logiquement rattachés. On ne l'a pas voulu et il n'est pas encore temps, je le répète, de dire quelles surprenantes influences ont agi au quai d'Orsay pour enlever Gdansk (Danzig) à la Pologne et pour la frustrer, par la même occasion, de la part qui lui revenait dans les dépouilles de la flotte impériale si opportunément englouties dans la grande rade des Orcades, Scapa Flow.

Mais il faut accepter le fait accompli et s'en accommoder le mieux possible. J'ignore et veux ignorer, jusqu'au moment où les gouvernants de la Pologne jugeront à propos d'en instruire le public, quelle décision prendra la nouvelle république au sujet de la constitution de sa force navale, mais je puis au moins signaler les avantages que présenterait le port de Rewa — moyennaut quelques travaux d'adaptation relativement peu coûteux [1] — si, *pour le moment*, on se contentait

1. La profondeur du port de Rewa est, en moyenne, de 3 m. 50 à 4 mètres. Cela suffirait pour une flottille. Cependant il conviendrait de creuser à 6 mètres un chenal conduisant à l'arsenal (probablement à Rewa même), si l'on vou-

d'une marine de bâtiments légers, ce qui ne veut pas nécessairement dire une marine faible, encore moins négligeable.

Position stratégique parfaite, surveillant et maîtrisant tout le golfe ; hinterland à peu près exclusivement polonais (75 p. 100 environ d'éléments nationaux dans les districts qui touchent à la Batique) ; abri absolu, au point de vue nautique, et mouillage sûr ; immense rade extérieure de Putzig, au delà du banc qui prolonge la petite pointe de Rewa, et très grande rade intérieure, défendue, à tous égards, par ce banc; défense générale et particulière très facile à organiser, la première moyennant l'occupation de la flèche de Héla et celle des hauteurs d'Oxhöft, la seconde moyennant l'installation sur la pointe de batteries de canons moyens à tir rapide contre les navires à faible tirant d'eau, toutes les deux par un emploi judicieux des mines, barrages et filets, telles sont les caractéristiques de l'établissement naval qu'il serait possible de créer — en attendant mieux — à 35 kilomètres de Danzig.

***

Nous n'avons rencontré jusqu'ici, en descendant du nord au sud de la côte orientale, que des débris — des souvenirs, pourrait-on dire — ou des « possibilités » de flotte. Franchissons d'un coup les 200 milles marins qui séparent le golfe de Danzig de l'archipel danois (nous reviendrons tout à l'heure sur l'Allemagne et ce qui lui reste de marine) et nous allons reposer nos yeux sur une force navale peu nombreuse sans doute, qui ne compte évidemment pas d'ambitieux dreadnoughts, mais qui a une organisation fort solide, une valeur professionnelle incontestable, avec une parfaite adaptation au rôle que les circonstances géographiques et politiques lui attribuent, enfin qui possède un bel héritage de traditions dont il ne faudrait pas juger l'influence sur

lait avoir des croiseurs légers de 4 000 à 5 000 tonnes. On entretiendrait à la même profondeur la petite passe qui sépare la pointe de Rewa du banc qui court au Nord jusqu'à la flèche de Héla. Les deux grandes rades ont des fonds suffisants. Il y aurait à relier Rewa à la voie ferrée Danzig-Lauenburg (de Prusse) par un tronçon de 10 kilomètres. Enfin il serait bon que la voie ferrée polonaise qui, longeant la Vistule, aboutit à Danzig, fût détournée à l'ouest de la ville sur 28 kilomètres environ.

l'attitude que lui ont imposée, en certaines occasions de la dernière guerre (l'affaire pénible du E. 13, notamment), l'excessive prudence du gouvernement de Copenhague.

La marine du petit royaume scandinave qui méritait, en 1807, de causer quelque alarme à la Grande-Bretagne, ne compte plus aujourd'hui que de petits garde-côtes cuirassés, des croiseurs légers, des torpilleurs d'assez forte taille et des sous-marins — avec l'escorte obligée de navires auxiliaires, poseurs et dragueurs de mines, navires-écoles, garde-pêches[1], etc.

Une telle force navale ne peut avoir d'autre prétention que de former l'élément mobile de la défense de la grande île de Séeland où se concentrerait, autour du vaste camp retranché de Copenhague, la petite mais robuste armée danoise. Pour exercer une action sérieuse sur la Baltique, dont elle occupe les deux principales issues, le Grand Belt et le Sund[2], il faudrait à la marine danoise des unités plus puissantes, comme celles, au moins, dont nous donnerons tout à l'heure les caractéristiques, assez rapprochées des dernières constructions de la marine suédoise. Le cabinet de Copenhague est-il disposé à entrer dans une voie que semble ouvrir la carence actuelle (la flotte anglaise mise à part, bien entendu) d'un pouvoir naval dans la Baltique?

C'est assez douteux, jusqu'ici. Mais enfin « le besoin crée l'organe », et il est possible que les Danois, sortis de leur torpeur, sentent la nécessité de montrer aux Baltiques qu'ils existent, qu'il faut compter avec eux.

C'est évidemment la Suède qui pourrait, qui devrait — si l'on peut se permettre de parler ainsi — prendre la tête d'une union, d'une ligue qui aurait pour principal objet, il est temps de le dire, de contenir dans la Baltique les ambitions de l'Allemagne, que celle-ci fît ou non partie de cette fédération ; car elle pourrait fort bien souhaiter d'en être et d'en

1. Les 4 garde-côtes cuirassés (le *Niels-Juel* est le dernier en date — 1913) sont des navires de 3 500 à 3 800 tonnes, armés de 2 canons de 240 millimètres, cuirassés à 275 millimètres et filant 16 nœuds. Les 3 petits croiseurs ne dépassent pas 1 400 tonnes et 17 n. 05 ; les 15 torpilleurs vont de 130 à 250 tonnes ; les 9 sous-marins sont des bateaux de 163-200 tonnes donnant 14 nœuds en surface et 10 en plongée.

2. Le petit Belt, mitoyen entre le Danemark et l'Allemagne (Prusse), est trop étroit pour la navigation du temps de guerre.

prendre la tête, excellent moyen d'en détourner éventuellemeent les coups. Tel Henri II lorsqu'il se déclara chef de la Ligue, en 1588...

Le grand État scandinave a-t-il conscience de la possibilité de reprendre enfin son rôle historique dans la mer qui lui appartenait autrefois presque tout entière? Ce serait sans doute aller un peu loin que de le supposer sur ce seul indice qu'il y a deux ou trois ans, on eut, à Stockholm, la velléité de créer une division de 4 cuirassés de 10 000 tonneaux — dépassant donc de 3 200 tonnes le déplacement du *Sverige*, croiseur cuirassé, mis en chantier à Göteborg en 1915, et jusqu'ici le plus grand navire de guerre de la Suède, dont il porte le nom [1].

Qu'est-il advenu de cette intention? Les unités en question qui devaient avoir une vitesse de 22 nœuds au moins (c'est déjà celle du *Sverige*) et quatre très grosses pièces, ont été, pensons-nous, effectivement mises sur cale, mais il y a peu de temps encore, *on annonçait que trois d'entre elles, sans doute très peu avancées, seraient converties en paquebots.*

Il y aurait là, si le fait est exact, l'indication assez précise d'un nouveau changement d'orientation dans la politique navale de la Suède, et il est à peine besoin de rappeler les liens étroits qui rattachent toujours la politique navale d'un État à toute sa politique extérieure ou, mieux encore, à « sa politique », sans épithète.

Les surprises, les déceptions de 1917, 1918, aussi bien au sujet de l'Allemagne — cette fausse, toujours fausse amie ! — que de la Finlande, cette ancienne province suédoise qui se découvrait brusquement germanisée, jusqu'à la moelle, n'ont-elles donc rien appris à qui croyait *savoir*; et la capitale question des îles d'Aland est-elle donc résolue à la pleine satisfaction de la Suède?

N'essayons pas de répondre. Outre que, dans les inextricables embarras de l'heure présente, on nous renseigne assez mal sur les mouvements d'opinion qui se produisent chez les anciens neutres de la grande guerre — plus ou moins germa-

1. La Suède a une flotte de défense des côtes fort sérieuse : 8 petits cuirassés de 3 000-4 000 tonnes, 1 petit croiseur cuirassé de 4 500 tonnes, 12 contre-torpilleurs, 30 torpilleurs de première classe et une dizaine de sous-marins.

nophiles, puisque aussi bien il était impossible d'être neutre, du moins de le rester jusqu'au bout, sans avoir quelque secret penchant pour nos adversaires —, il ne nous appartiendrait pas, ici, d'exprimer sur ces mouvements un jugement catégorique. Bornons-nous à la constatation des faits.

Or, le fait qui domine toute la discussion des problèmes de la Baltique c'est l'évidente ardeur que témoigne tout l'organisme dirigeant de l'Allemagne à remplacer au Nord-Est ce que le germanisme a perdu du côté du Sud et ce qu'il comptait bien acquérir du côté de l'Ouest.

Disons, en quelques mots, comment, dans un avenir plus ou moins rapproché, cette politique ambitieuse et qui sera tenace, soyons-en sûrs, autant qu'habile à profiter de toutes les circonstances favorables — notre inertie, d'abord ! —, pourra être servie par une force navale suffisante, capable en tout cas de dominer la Baltique, sauf intervention des marines de l'Ouest.

Le traité de Versailles laisse à l'Allemagne 6 cuirassés de 13 000 tonneaux, autant de croiseurs légers et deux flottilles de *Hochseetorpedo-boote*, autrement dit de torpilleurs de haute mer qui valent, d'une manière générale, les *destroyers* anglais de taille moyenne. On affirme, ces jours-ci, que les 6 croiseurs légers seront exigés par les Alliés (protocole annexé au traité du 28 juin), ainsi qu'un certain nombre de paquebots et de navires de servitude (outillage flottant des ports) en punition de la destruction de la flotte internée à Scapa Flow.

La perte, en ce qui touche la flotte militaire, tout en étant sensible, n'est certainement pas irréparable. L'Allemagne, dont toutes les industries sont intactes et d'ailleurs enrichies de dépouilles qu'on ne parvient pas à leur arracher complètement [1], réussira bientôt à en réparer de plus cruelles. Et comme les Alliés lui ont soigneusement laissé non seulement ses arsenaux maritimes (Danzig excepté, dont elle a, d'ailleurs, déjà « déménagé » tout l'outillage), mais tous ses chantiers de construction, de l'État ou de l'industrie privée,

1. A supposer, en effet, que l'on puisse reprendre aux Allemands tout l'outillage qu'ils ont enlevé aux usines de France et de Belgique, il leur reste celui qu'ils ont « emprunté » aux usines polonaises, lithuaniennes, galiciennes, etc.

nul doute qu'elle ne récupère, quand elle le voudra, ce que nous pourrions lui enlever, en fait de navires légers.

Parlons donc des cuirassés.

Les « 13 000 tonnes » sont des *pré-dreadnoughts*, armés de 4 canons de 280 millimètres [1], de 14 canons de 170 millimètres et d'une vingtaine de pièces légères, avec 6 tubes lance-torpilles sous-marins. Leur cuirassement est relativement faible [2] — 225 millimètres, mais leur vitesse est convenable : 18 nœuds aux essais, en moyenne.

Malgré leur âge — quinze ans environ — ces grandes unités représentaient encore, sans conteste, la force navale la plus puissante de la mer Baltique. Ce n'est d'ailleurs pas le personnel qui leur manquerait. « L'office naval » du nouveau *Reich*, qui est exactement celui de l'ancien, est même en situation de choisir officiers, sous-officiers et marins. Ne doutons pas qu'il n'en profite, le cas échéant, pour s'assurer contre les cruelles surprises d'il y a un an. La division des matelots spartakistes qui a si bien fait à Berlin dans les grandes émeutes de l'hiver 1918-1819, après avoir donné, au commencement de novembre 1918, le signal de la révolution, a brusquement disparu sous la main brutale mais puissante d'un Noske. Il est inutile de rechercher ce qu'ont pu devenir les éléments qui la constituaient. On ne les reverra plus.

Mais les *Hannover*, *Schlesien*, etc., « périmés » déjà, en tant que types d'unités de combat, vieilliront et disparaîtront. L'Allemagne est autorisée à les remplacer numériquement, à la condition que le tonnage de leurs *Ersatz* [3], ne dépasse pas leurs 13 000 tonnes. Observons d'abord qu'en réalité les cuirassés actuels arrivent à près de 14 000 tonneaux. Les Allemands obtiendront aisément une tolérance d'un millier de tonnes, et comme il est assez malaisé, même aux plus

1. Calibre que l'on peut considérer comme à peu près équivalent au 305 britannique.

2. On doit reconnaître que les cuirassements allemands se sont montrés supérieurs à ceux de leurs adversaires ; peut-être aussi faudrait-il dire : mode de protection, dans le sens le plus général, au lieu de cuirassement.

3. Le mot n'est pas employé ici à titre ironique. Avant la guerre, les budgets allemands désignaient toujours, nommément, les bâtiments mis en chantiers par le nom de ceux qu'ils devaient remplacer dans *l'ordre de bataille* de la flotte, précédé du mot *Ersatz*.

avisés, aux plus compétents des « Contrôleurs », de savoir à un quinzième près ce que pèse exactement un bâtiment, nos anciens ennemis donneront 15000 tonneaux aux *Ersatz-Hannover* avec la plus grande facilité. Heureux serons-nous s'ils ne poussent pas plus loin, car il est bien probable qu'Anglais et Américains les laisseront faire, non pas tant par complaisance ou insouciance que dans la conviction qu'il n'y a que les *superdreadnoughts* de 35000 à 40 000 tonnes qui vaillent quelque attention et méritent d'être comptés.

Or, déjà, avec cette orgueilleuse ostentation de supériorité scientifique et industrielle qui leur a fait, si souvent, dévoiler prématurément les secrets de leurs progrès dans l'armement, les techniciens de l'Allemagne nous ont fait savoir — dès que les conditions de la paix leur ont été communiquées — qu'ils se chargeaient d'obtenir avec 13 000 tonnes, *en entrant*, à la vérité, *dans des voies toutes nouvelles*, à eux connues, des unités capables de tenir tête à des bâtiments de tonnage très supérieur. Bravade vaine ! dira-t-on. Pas tant que cela ; et il serait peu prudent de négliger de telles indications. Sachons plutôt nous souvenir de nos mécomptes passés et reconnaître que nos rivaux, à qui nous refusions trop vite des facultés d'invention et d'initiative, ne se sont pas bornés dans la dernière guerre à copier la France, l'Angleterre ou l'Italie en ce qui touche les constructions, les armes et l'outillage naval. Ils ont bel et bien créé. Ils peuvent créer encore ; et donc, si nous n'y prenons garde, je ne dis pas se refaire une flotte de combat égale à celle qui balança un moment la fortune de la *Grand fleet*, mais très certainement une force navale qui dominerait longtemps la Baltique, *toujours*, peut-être, comme en 1914-1918, si cette force, bénéficiant — n'oublions pas la colossale erreur commise à ce sujet par les Alliés — de la voie de communications intérieure qu'est le canal de Kicl, se postait aux issues méridionales des détroits baltiques.

Dira-t-on que, dans de telles circonstances, si les autres marines de la Méditerranée du Nord se réunissaient pour tomber sur les derrières de l'escadre allemande tandis qu'elle aurait, en tête, les flottes de l'Ouest, la partie serait bien vite jouée? Ce n'est pas mon sentiment. Grâce à sa position centrale, l'escadre allemande, après avoir abondamment miné

— comme elle le fit pendant la dernière guerre — les débouchés des détroits et y avoir laissé ses bâtiments légers pour s'opposer aux opérations de dragage, pourrait se jeter sur ses adversaires de l'Est, les mettre hors de cause et revenir rapidement au Sund et au Langeland Belt pour s'opposer au franchissement de ces défilés maritimes.

Il n'en eût pas été de même, en 1915-16 et 17 — jusqu'au moment (révolution du 7 novembre) où la force navale russe fut paralysée — parce que l'escadre de nos alliés avait une puissance et une valeur tout autre que celle qui serait constituée en ce moment par l'amalgame de tout ce que possèdent de navires et de marins les Scandinaves et les Baltes indépendants. Pour que les navettes stratégiques réussissent, il faut que celui des deux partis qui tient la position centrale ne soit pas trop nettement inférieur en nombre au bloc de ses adversaires.

***

Concluons. Il résulte de tout ceci que l'Allemagne reste encore — et de beaucoup — la plus forte puissance navale de la Baltique. Il faut que cette situation change, puisque aussi bien la flotte britannique ne saurait être toujours là, si nous voulons contenir les ambitions nouvelles de la Prusso-Allemagne et tracer le cercle de Popilius autour d'un pangermanisme plus exaspéré que jamais, aussi dangereux, d'ailleurs au fond, qu'il y a cinq ans, parce que si ses visées immédiates le poussent aujourd'hui vers l'Est et lui font, pour ainsi parler, nous tourner le dos, les chocs en retour de ses machinations n'en seraient pas moins menaçants pour notre sécurité. J'ai déjà eu l'occasion, ici même[1], de faire observer — et cela est tellement évident qu'on hésite presque à le signaler — que cette sécurité dépend essentiellement de celle de la Pologne, par conséquent du développement (qu'il faudrait le plus prompt possible) des institutions militaires et maritimes de la nouvelle république, gardienne comme autrefois, quoique dans un autre sens, au point de vue géographique, des marches orientales de la civilisation latine.

1. *La Question de Danzig*. (*Revue de Paris* du 15 mai 1919.)

Or si la Pologne était brusquement attaquée par l'Allemagne, nous ne pourrions lui porter d'immédiat secours que par la voie de la mer — comme le fit, en 1735, l'héroïque comte de Plélo [1], car tout s'est déjà produit, tout se recommence, et c'est en quoi l'histoire est si indispensable aux hommes d'État, bien qu'ils n'en paraissent guère convaincus aujourd'hui.

Que faut-il donc faire, très précisément, et quel est le programme que l'on peut hasarder pour la solution d'un problème où ce n'est pas seulement notre sécurité qui est en jeu, mais aussi l'intérêt très marqué de nos relations économiques et financières avec les riverains de la Baltique?

En premier lieu — et c'est une condition *sine qua non*, surtout s'il est vrai, *bien vrai*, que les flottes d'Occident se soient, quatre années durant, résignées à monter la garde devant les portes de la Baltique *parce que le couloir du Grand Belt était miné* — en premier lieu, dis-je, prendre *toutes les mesures nécessaires* pour que, suivant le vœu des contractants de La Haye, des détroits neutres ne puissent jamais fermer l'entrée d'une mer qui n'appartient pas tout entière à la puissance même qui détient ces détroits.

En second lieu — et ceci regarde d'ores et déjà la Conférence de la paix, en attendant que cela regarde la Société des Nations — provoquer la formation d'une Union des Scandinaves et des républiques baltiques, Pologne comprise ; cette union, ou ligue, n'étant du reste pas en contradiction avec les principes constitutifs de la Société des Nations, tout au contraire.

En troisième lieu, recommander à la Suède, autant que faire se peut sans manquer à la discrétion dont il convient, en pareille matière, d'user vis-à-vis d'un État indépendant, l'augmentation de sa force navale, qui doit être le noyau solide autour duquel, le cas échéant, se grouperaient les marines naissantes ou déjà développées des républiques baltiques.

1. Le comte de Plélo était ambassadeur de France à Copenhague au moment de la guerre de la succession de Pologne (1734-38). Indigné de voir la faiblesse du secours que Fleury envoyait au roi Stanislas, beau-père de Louis XV, assiégé par les Russes dans la place de Danzig, Plélo équipa à ses frais deux frégates, y embarqua 1 500 volontaires et alla se faire tuer devant la citadelle de Weichselmünde, à l'embouchure de la Vistule.

En quatrième lieu, s'occuper sans aucun retard de créer une marine polonaise, indispensable complément de la vaillante armée qui s'est si bien battue sur notre front et qui se bat si bien sur le front Dwina-Dnieper contre les Bolchevikis, tout en contenant, dans l'Ouest, les Allemands par sa belle attitude. A cette marine polonaise, il faut un port pour remplacer Danzig. J'en ai proposé un. Qu'on en choisissise un autre, s'il est possible d'en trouver un meilleur ; peu importe, pourvu qu'on se hâte, car, de créer un établissement naval c'est beaucoup plus long que d'organiser une bonne armée chez un peuple naturellement belliqueux.

Et d'autre part, on commettrait une grave erreur si l'on pensait que, dans la position où est la Pologne, une armée sans marine peut suffire à sa sauvegarde. Savons-nous si elle ne serait pas bloquée du côté de la terre, et la catastrophe allemande ne montre -t-elle pas ce qu'il en coûte de n'avoir point la suprématie sur la mer?...

Ne laissons donc à nos anciens ennemis aucune chance d'exercer cette suprématie sur leur *Ostsee*, à défaut du libre océan qu'ils prétendaient dominer bientôt, il y a cinq ans. Et pour cela créons, le plus tôt possible, « l'équilibre des forces navales dans la Baltique ».

AMIRAL DEGOUY

A PROPOS DE LA BESSARABIE

Nous avons reçu de M. Kroupensky, président de la délégation bessarabienne à Paris, la lettre suivante au sujet de l'article de M. de Martonne, paru dans notre numéro du 1er octobre 1919.

Dans le courant de l'été 1919, M. E. de Martonne a fait un voyage en Bessarabie. Il nous a fait part de ses impressions bessarabiennes dans deux articles, l'un paru le 19 juillet dans le *Journal des Débats*, l'autre, sous le titre de *Choses vues en Bessarabie*, dans la *Revue de Paris* du 1er octobre. Ce n'est pas seulement en qualité de savant géographe que M. de Martonne fait entendre sa voix, mais il formule des appréciations politiques fort éloignées du domaine de la géographie, domaine dans lequel M. de Martonne est sans contredit passé maître. Or, les questions d'ordre politique et national qui se posent en Bessarabie (province russe pendant cent six années, annexée par la Roumanie depuis près de deux ans) présentent un caractère trop complexe pour qu'un voyageur de passage, qui n'a guère séjourné dans le pays que huit à dix jours, puisse de prime abord les trancher.

Encore faudrait-il que le voyage fût exécuté dans des conditions garantissant l'indépendance et l'impartialité du voyageur. Dans toute la Bessarabie l'état de siège est en vigueur ; personne ne peut ni pénétrer dans le pays, ni y circuler sans être muni de permissions spéciales, délivrées par les autorités militaires roumaines. Aussi les Roumains ne les délivrent-ils qu'aux visiteurs dont ils sont absolument sûrs. Voyager dans ces conditions et s'informer sur les lieux des sentiments de la population est un grand danger, car les gendarmes roumains, dont le pays pullule, ont des procédés sommaires et cavaliers pour arrêter les voyageurs.

Seul un voyageur jouissant d'une indépendance parfaite peut se faire une idée claire et exacte de ce qu'il a observé. Or, M. de Martonne, ami des Roumains, connaissant leur langue et ayant déjà fait de longs séjours en Roumanie, a été accueilli par les Roumains de la manière la plus hospitalière et empressée. Une automobile — et des plus puissantes — a été mise à sa disposition, et des officiers roumains ont été nommés pour l'accompagner tout le long de son voyage.

Le récit de M. de Martonne nous fait voir qu'il fut traité par les Roumains comme un représentant officiel de la France. A ses étapes tout était préparé d'avance, et les soupers attendaient, bien avant dans la nuit, le voyageur fatigué par les routes impraticables. Sous le voile d'une hospitalité prévenante, les Roumains ont su faire voir et entendre à l'éminent voyageur ce qu'ils tenaient à lui faire voir et entendre. Dans son voyage de Kichinef à Soroki le général en chef roumain a tenu lui-même à accompagner M. de Martonne.

Nous sommes en possession de rapports qui nous mettent au courant de tout l'itinéraire du voyage de M. de Martonne et des moyens employés par les Roumains pour profiter le mieux possible des sympathies bien connues de M. de Martonne.

Nous avons aussi les témoignages d'officiers français qui se trouvaient à cette même époque en Bessarabie et qui ont vu et entendu M. de Martonne. Ils sont venus nous voir pour nous manifester leur sympathie ainsi que leurs critiques sévères sur la partialité des conclusions de leur éminent concitoyen.

Qu'il nous soit donc permis de soumettre les articles de M. de Martonne à une analyse impartiale faite *sine ira et studio.*

***

Et d'abord, qu'on nous permette de remarquer que, malgré ses qualités incontestables de pittoresque et de variété, le style de M. de Martonne est parfois singulièrement vague : pour un savant, il lui arrive vraiment de s'exprimer avec une imprécision tout à fait regrettable. Il nous dit, par exemple, quelque part, que « les dirigeants de Bessarabie inclinent vers la Roumanie ». Il néglige de nous expliquer de quels dirigeants il entend parler. S'agit-il du groupe de bolcheviks « philoroumains », originaires de Bessarabie, ayant habité Pétrograd, membres du Conseil des Ouvriers et Soldats de cette ville, qui, dans le courant de 1917, sont partis de Pétrograd accompagnés, à leur départ, jusque sur le quai de la gare, par les chefs de la Légation roumaine en Russie, et qui sont arrivés en Bessarabie, pour apporter dans cette « nouvelle Vendée » l'Évangile bolchevik? Ces gens, soutenus par le Gouvernement roumain, ont été « dirigeants » en effet, puisqu'ils ont été les chefs du « Conseil National » (Sfatul Tsérii), cet organe à la fois bolcheviste et roumain qui devait plus tard voter l'union de la Bessarabie à la Roumanie.

Mais peut-être M. de Martonne ne songeait-il pas, en écrivant son article, à ces dirigeants éphémères. Peut-être s'agit-il pour lui des anciennes classes dirigeantes? J'aurais peine, à le croire, puisque l'auteur lui-même nous dit, un peu plus loin, que les hautes classes sont entièrement russifiées et hostiles aux Roumains, à cause de la nouvelle loi agraire. Peut-être M. de Martonne identifie-t-il ces dirigeants mystérieux avec des intellectuels qui, déclare-t-il, travaillent à consolider l'union de la Bessarabie et de la Roumanie. Mais, encore

une fois, de quels intellectuels s'agit-il? Du petit groupe des « Moldaves conscients » qui ont toujours été une infime minorité et qui d'ailleurs, dans la personne de leur chef, M. Alexandri, renient à l'heure actuelle leurs frères roumains, — ou bien de la masse des intellectuels bessarabiens, — de tous ceux qui ont passé par les grandes écoles russes, qui, de l'aveu même de l'auteur, parlent le russe, et le français plus couramment que le roumain, et qui ont toujours servi leur grande patrie comme juges, administrateurs, professeurs et hommes d'État?

Ailleurs, M. de Martonne nous apprend que « le départ des troupes françaises inquiète ». On voudrait être renseigné sur les causes de cette inquiétude ; on voudrait surtout savoir qui était inquiet... Or, si M. de Martonne avait prêté une oreille plus attentive aux voix du pays, il se serait aperçu que l'inquiétude — très réelle — dont il nous entretient émanait surtout de la classe paysanne et qu'elle était provoquée par la crainte des Roumains et par le sentiment très net que les troupes françaises, par leur simple présence, défendaient la population contre l'arbitraire roumain. Des officiers français, revenus de Bolgrad, nous ont en effet raconté le rôle que le « poilu » français avait spontanément assumé dans ce malheureux pays : il nous ont dit les vexations des troupes roumaines qui réquisitionnaient chez le cultivaleur tout ce qui leur tombait sous la main et, en guise de paiement, battaient le paysan ; ils nous ont dit aussi l'indignation du poilu français qui ne manquait pas, toutes les fois qu'il le pouvait, de prendre le parti du paysan et de le défendre contre son « frère roumain ». Singulière fraternité, en vérité ! L' « inquiétude » de la population, lorsqu'elle apprend le départ de ses protecteurs ne nous étonne plus. Peut-être cette inquiétude eût-elle étonné davantage M. de Martonne, s'il ne s'était pas contenté de la constater et en avait cherché la véritable cause.

L'imprécision et le caractère incomplet des renseignements fournis par M. de Martonne proviennent, en partie du moins, de ce qu'il a été fort mal renseigné. Des exemples? Oh! il n'y a que l'embarras du choix. Les bolcheviks, déclare M. de Martonne, étaient maîtres de la mairie de Kichinef le 12 janvier 1918. Or, les bolcheviks n'ont jamais occupé la mairie de Kichinef, bien plus : la milice de M. Schmidt, maire de la ville, opérait, jusqu'à la veille de l'arrivée des Roumains, des arrestations parmi les éléments bolcheviks les plus dangereux ; plusieurs fois, des représentants du Soviet de la garnison de Kichinef étaient venus demander des armes à la mairie, et chaque fois ces armes leur ont été refusées par le maire. L'usage du roumain, nous dit l'auteur, était proscrit dans les rues de Kichinef sous le régime russe. Si, comme nous, il avait entendu les marchands de journaux crier, en pleine grand'rue de Kichinef, bien avant la guerre, le nom des deux journaux bessarabiens rédigés en moldave, *Covânt Moldovanesc* et *Bessarabia*, il se serait peut-être épargné cette affirmation hâtive.

Si, d'autre part, il n'y avait pas d'écoles roumaines en Bessarabie,

c'est que la population n'en demandait pas, c'est que les tentatives de 1905, pour en ouvrir, avaient échoué. Les paysans déclaraient qu'ils voulaient apprendre à l'école non le moldave, « qu'ils connaissaient déjà », mais le russe dont ils avaient besoin. D'ailleurs cette hostilité contre la langue roumaine à l'école ne s'est pas démentie depuis l'arrivée des Roumains. Les écoles sont vides, boycottées par la population, et les 98 p. 100 des instituteurs, quoique tous gens du pays, ont refusé d'enseigneur la langue roumaine à leurs élèves et de devenir fonctionnaires roumains. Il est probable que M. de Martonne, dans sa sereine et naïve ignorance, ne s'est jamais douté qu'une députation de ces malheureux instituteurs, vrais enfants de la terre bessarabienne, était venue frapper à sa porte à Kichinef, avec l'espoir d'exposer au grand universitaire français leurs griefs et les persécutions dont ils étaient victimes. Mais la porte était bien gardée par les amis roumains de M. de Martonne, et la députation des instituteurs bessarabiens n'a pas été reçue... « Il est probable aussi que M. de Martonne, fêté à Kichinef, par les autorités roumaines, n'a jamais rien su des treize infirmières russes de l'hôpital de la Croix-Rouge de Kichinef, qui, au moment même où notre savant professeur écoutait des toasts officiels aux dîners dont il se sentait le convive d'honneur, étaient emprisonnées par la gendarmerie roumaine, sousmises à des moqueries infâmes et *à des tourments physiques*, simplement pour avoir déclaré qu'elles désiraient quitter la Bessarabie et rejoindre l'armée volontaire de Denikine en qualité d'infirmières. »

Les renseignements recueillis par M. de Martonne pendant son trop rapide voyage ont pu être incomplets et erronés : on le conçoit et on se l'explique assez facilement. Mais ce qui est plus grave, c'est la naïveté dont fait preuve ce professeur dans l'interprétation des faits : un savant devrait pourtant avoir de l'esprit critique ! Lorsque M. de Martonne nous entretient de la « plus grande franchise » dont faisaient preuve les gens interrogés par lui, on est vraiment inquiet du manque de perspicacité psychologique de ce voyageur qui, ne parlant que le roumain, voyageant dans une auto roumaine, entouré d'officiers et de fonctionnaires roumains, fêté et choyé par des Roumains, dans un pays nouvellement annexé à la Roumanie, soumis à l'état de siège le plus rigoureux, privé des moyens d'exprimer son opinion par les journaux et les réunions publiques, — de ce voyageur, disons-nous, qui, dans ces conditions, vient nous parler de la franchise de ses interlocuteurs bessarabiens.

C'est ainsi que M. de Martonne reçut des membres du Zemstvo de Soroki une protestation contre l'activité des délégués bessarabiens à Paris. Est-il possible que M. de Martonne ignorât que ces membres du Zemstvo avaient été nommés par le Gouvernement roumain et que les véritables élus de la population avaient été chassés depuis longtemps?

Lorsque M. de Martonne remarque que, lors de la signature du procès-verbal du « Staful Tsérii » relatif à l'union de la Roumanie,

M. Marghiloman, premier ministre roumain, était présent, il nous renseigne, sans s'en douter, sur deux choses à la fois : sur la véritable valeur de ce procès-verbal, rédigé sous la dictée des autorités roumaines qui s'appuyaient sur la force armée, et sur sa propre naïveté qui ne s'aperçoit pas de cette comédie grossière. Et que penser de cette scène touchante, photographiée par l'auteur, nous montrant, unis dans un même amour pour la Roumaine, le prêtre orthodoxe et le rabbin juif de Soroki, ces ennemis séculaires ! Il faut vraiment, pour juger de l'état d'esprit d'un pays d'après le décorum d'une cérémonie officielle, une légèreté d'esprit peu ordinaire.

L'auto puissante qui emportait M. de Martonne le long des routes de Bessarabie devait, malgré le mauvais état de ces routes, filer à une vitesse encore trop considérable pour permettre au voyageur de faire des observations exactes. Nombreuses sont, en effet, les affirmations de M. de Martonne, qui nous prouvent que l'observateur a été bien superficiel et le voyageur bien pressé.

La troupe roumaine affirme M. de Martonne, est la sécurité du paysan. Qu en sait-il? Pour avoir une opinion, il eût fallu qu'il vécût parmi les paysans, qu'il observât leur vie pendant des semaines... Mais non : il eût suffi qu'il interrogeât les poilus français, à B lgrad : ceux-ci n'auraient pas manqué de lui raconter de bonnes histoires, et édifiantes, sur la sécurité qu'apportent les soldats roumains aux cultivateurs. Mais M. de Martonne était trop pressé pour causer avec des poilus français.

Il faut que M. de Martonne ait fort peu connu les fonctionnaires roumains ou qu'il eût une opinion bien mauvaise des administrateurs français en Alsace-Lorraine, pour qu'il songeât à les comparer les uns aux autres. Appeler « maladresses » la vénalité, les exactions, les abus de pouvoirs, les actes arbitraires, et parfois féroces, des fonctionnaires roumains en Bessarabie, c'est faire preuve d'une indulgence peu commune.

Nous en venons ainsi au reproche le plus grave que nous ayons à adresser à notre auteur : M. de Martonne est tendancieux, et sa partialité lui fait trop souvent oublier sa qualité de savant. Comment qualifier des affirmations du genre de celle-ci : « Rien de contraire à la vérité comme de croire le paysan bessarabien attaché au régime russe » ; ou encore : « La force (des philoroumains) vient de ce qu'ils parlent au nom de la grande majorité de la population. » Quelle idée M. de Martonne peut-il avoir — j'entends comme savant impartial, non comme ami des Roumains — sur « la grande majorité de la population » bessarabienne ou sur les opinions du paysan moldave? Nous savons tous combien il est difficile de connaître les opinions des paysans, et ceci dans tous les pays du monde et en France plus qu'ailleurs, le cultivateur étant toujours et d'instinct renfermé, prudent et cauteleux. Nous savons aussi que l'opinion de la grande majorité d'une population ne saurait être connue dans un pays envahi et soumis à l'état de siège, qu'elle ne saurait surtout être connue par

un homme qui le traverse en automobile et qui ne parle que la langue de l'envahisseur.

Nous savons que cette opinion ne pourrait être connue, de façon à peu près adéquate, qu'après l'éloignement de l'envahisseur et par une consultation nationale, faite par vote secret. Ce sont là des choses que M. de Martonne lui-même ne songerait guère à contester, s'il n'était qu'un savant géographe. Mais si M. de Martonne n'était qu'un savant géographe, il ne produirait pas, comme un argument en faveur des Roumains, le fait que « presque tous les Bessarabiens parlent roumain ». Il reconnaîtrait que les Bessarabiens, qui parlent presque tous un patois roumain (le moldave), ont le droit de ne pas être Roumains au même titre que les Alsaciens, qui parlent un patois germanique, ont le droit de ne pas être Allemands.

En huit jours, avec une profondeur et une sûreté de coup d'œil que nous lui envions, M. de Martonne a su discerner « l'évolution naturelle » qui travaille « lentement » à parachever l'union de la Bessarabie et de la Roumanie. Les lentes évolutions sont toujours difficiles à observer, surtout dans une époque aussi agitée et troublée que la nôtre. Cependant, nous serions disposé à admettre que quelques siècles d'état de siège, de domination militaire, de presse muselée et d'exécutions martiales pourraient, en fin de compte, « assimiler » la Bessarabie à la Roumanie. Le tout est de s'entendre sur le sens de l'expression « évolution naturelle » et de croire, comme le croit vraisemblablement M. de Martonne, que le régime d'exception et de terreur roumain pourra indéfiniment empêcher un soulèvement populaire. Ce qui vient d'être dit prouve que M. de Martonne, dans ses articles du *Journal des Débats* et de la *Revue de Paris*, n'a pas fait œuvre de savant impartial, mais œuvre d'ami, d'ami très dévoué, des Roumains. Nous regrettons sincèrement de devoir adresser ce reproche à un savant et surtout à un savant français. Tout ce que nous pouvons souhaiter pour l'avenir, c'est que le prochain voyage de M. de Martonne ne se fasse pas dans un pays envahi par des étrangers, sous le patronage de ces étrangers mêmes, et ces étrangers étant, pour comble de malchance, les meilleurs amis de M. de Martonne. Cet ensemble de circonstances malheureuses soumettait l'impartialité naturelle de M. de Martonne à une épreuve vraiment trop rude, et, pour l'honneur de la science française, nous espérons qu'un tel ensemble de circonstances ne se répétera plus dans la carrière scientifique du savant voyageur [1].

A. N. KROUPENSKY

Chef de la délégation bessarabienne
à la Conférence de la Paix.

1. Voir pour plus de détails ma brochure intitulée : *Remarques suggérées par deux articles de M. de Martonne.*

***

Nous avons, selon l'usage, communiqué cette lettre à l'auteur de l'article critiqué par M. Kroupensky, et nous avons reçu de lui la réponse que voici :

Les impressions de voyage que j'ai données à la *Revue de Paris* n'avaient rien d'une étude politique. Je n'y ai attaqué personne. Me voici cependant pris à partie dans des pages signées A. N. Kroupensky, où l'on prétend dénoncer *sine ira* ma « naïveté », mon « ignorance », mon « manque de perspicacité psychologique », ma « partialité », le caractère « superficiel », « tendancieux », « incomplet », « erroné » de mes observations. M. Kroupensky, grand seigneur russe, est certainement un galant homme. Il a eu tort de signer les pages auxquelles je dois répondre.

Jusqu'à présent, c'est sous d'autres signatures ou sous l'anonymat qu'ont paru les articles ou notes qui, depuis plus d'un an, tendent à répandre l'idée que le retour de la Bessarabie à la Roumanie est contraire aux vœux de sa population. Récemment, un grand journal parisien a donné trois correspondances de Kichinev, où on retrouve les mêmes affirmations vagues ou inexactes, accommodées, pour donner la couleur locale, de détails empruntés à mon article, dont on a été jusqu'à découper des phrases. Une plume plus habile a composé la brochure dont la *Revue de Paris* consent, par un scrupule d'impartialité, à publier un résumé.

On cherche à y jeter la suspicion sur mes observations par le fait que mon voyage a été rapide et que j'y ai été bien traité par les Roumains. Quelles qu'aient été les conditions de mon voyage, j'ai dit simplement ce que j'ai vu et entendu moi-même en Bessarabie, au mois de juin 1919. M. Kroupensky, qui a quitté ce pays depuis plusieurs années, et dont les informations sont dues, de son propre aveu, à des « rapports », peut se tromper ; mais je m'étonne qu'il se soit laissé induire en erreur au point d'accueillir des informations si manifestement contraires à la vérité.

Grand propriétaire, maréchal de la noblesse, camérier du tsar, M. Kroupensky a vu sa fortune anéantie par la révolution et souhaite naturellement une restauration du tsarisme avec retour de la Bessarabie à la Russie. Cependant, si Russe qu'il soit, sa famille est d'origine moldave ; il a des parents à Jassy ; et j'ai peine à concevoir qu'il eut assez peu de contact avec les paysans cultivant ses terres pour croire qu'ils parlent « un patois roumain », alors que leur langue est le roumain le plus pur. Il est dangereux d'écrire pareille chose maintenant qu'un Français sachant le roumain a parcouru toute la Bessarabie.

On commence à comprendre pourquoi M. Kroupensky revient avec

tant d'insistance sur ma « naïveté » et mon « ignorance ». Il s'est habitué à faire fond sur ces qualités chez les Français. La Bessarabie est loin, peu de gens sont au courant de sa géographie et de son histoire. Cela permet bien des affirmations. Ainsi M. Kroupensky ne craint pas d'écrire que le *Sfatul Tsari* qui a voté l'union à la Roumanie était un organe bolcheviste, dont les chefs, membres du Soviet de Petrograd, furent expédiés par le gouvernement roumain en 1917. Malheureusement pour lui, le Français naïf et ignorant qui est allé en Bessarabie y a appris l'histoire exacte : il sait que c'est sous Kerenski que les Roumains de Petrograd sont partis pour Kichinev ; que le *Sfatul Tsari* était en lutte avec les éléments bolchevistes, contre lesquels précisément il a dû faire appel aux troupes régulières de Jassy.

M. Kroupensky écrit que les intellectuels moldaves, dans la personne de leur chef Alexandri, renient à l'heure actuelle leurs frères roumains. Malheureusement le Français qu'il croit si mal informé sait encore la vérité sur M. Alexandri : sans être le chef des intellectuels moldaves, il a joué un certain rôle dans le mouvement pour l'union, jusqu'au moment où ce mouvement lui est apparu décidément trop démocratique pour un grand propriétaire ; mais il est si peu devenu antiroumain qu'il est affilié au parti nationaliste du général Averesco, représenté par deux députés au Parlement de Bucarest.

M. Kroupensky ne craint pas d'affirmer que 98 p. 100 des instituteurs de Bessarable ont refusé d'enseigner le roumain. Mais voilà que ce malencontreux Français qui ose dire ce qu'il a vu en Bessarabie a assisté à un congrès d'instituteurs; il sait exactement le nombre des Russes qui ont d'abord refusé de prêter serment, pour accepter d'ailleurs dans la suite; il est de soixante sur plus de mille instituteurs.

M. Kroupensky, voulant prouver combien j'ai été mal renseigné, choisit comme exemple une phrase où je dis que le roumain était proscrit dans les rues de Kichinev et y oppose le fait qu'on y criait les journaux *Bessarabia* et *Cuvent moldovenesc*. Il a tort de croire qu'il ne se trouvera personne pour lui demander quand. En réalité ces feuilles ont paru seulement en 1905, pendant la courte période de tolérance qui a suivi la guerre russo-japonaise, pour être supprimées ensuite.

M. Kroupensky veut faire croire que les Zemstvo ont été chassés par les Roumains et que le président du Zemstvo de Soroka qui m'a remis une protestation contre son activité de soi-disant délégué bessarabien, était une créature du gouvernement de Bucarest. Il est fâcheux que je sache encore la vérité sur ce point : les Zemstvo avaient été réélus sous Kerenski dans toute la Bessarabie ; leurs pouvoirs expiraient légalement en janvier 1919 et c'est seulement après cette date qu'on a nommé, en attendant les élections générales, des « commissions intérimaires » composées d'ailleurs généralement des mêmes personnalités. En particulier M. B..., qui m'a remis à

Soroka la protestation en question, était le président du Zemstvo de Kerenski.

M. Kroupensky répète à satiété que la Bessarabie est soumise à l'état de siège le plus rigoureux, privée de moyens d'exprimer son opinion par les journaux. Malheureusement je sais qu'il y paraît quatre journaux russes, alors que sous le gouvernement des tsars il n'y a eu, sauf en 1905, pas un journal roumain.

Je n'ai relevé les inexactitudes évidentes de M. Kroupensky que dans les pages accueillies ici. Le jeu serait encore plus facile si je passais à sa brochure. Que penser maintenant des allégations vagues et incontrôlables : « maladresse, vénalité, exactions, abus de pouvoir, actes arbitraires et parfois féroces des fonctionnaires roumains », surtout quand on sait que l'administration est presque entièrement aux mains des Bessarabiens eux-mêmes? Dans le département de Kichinev en particulier, tous les sous-préfets et presque tous les maires sont bessarabiens.

Que penser d'allusions à des incidents que j'aurais ignorés et que M. Kroupensky nous révèle, probablement d'après ces « rapports » qui l'ont si bien renseigné sur mon voyage : par exemple, cette députation d'instituteurs bessarabiens venus pour se plaindre à moi et qu'on m'aurait empêché de recevoir; ou cette histoire d'infirmières russes voulant aller rejoindre Denikine, que la police roumaine emprisonnait et torturait pendant qu'on m'offrait un banquet à Kichinev? Or, le fait est que j'ai, non banqueté, mais partagé un dîner simple et cordial avec des professeurs et instituteurs de toutes les écoles de Kichinev; d'autre part une mission de la Croix rouge russe a quitté par train spécial Kichinev peu de temps après mon passage, et enfin il y a à Bucarest et même à Tulcea un bureau de recrutement pour l'armée de Denikine. Que penser même de cette visite d'officiers français qui seraient venus spontanément apporter à M. Kroupensky des « critiques sévères » sur la partialité de mes conclusions? Après les conversations que j'ai eues à Bolgrad avec le général Claudel et ses officiers, pareille démarche me paraît étrange. Les « rapports » de M. Kroupensky l'ont mal renseigné en lui faisant croire que je n'ai pas causé avec un poilu ; mais il est bien vrai que je n'ai rien entendu des histoires qu'il raconte. Que des plaintes aient pu être portées devant le commandement français au sujet de réquisitions roumaines, cela est possible. Mais M. Kroupensky escompte l' « ignorance » de ses lecteurs en montrant le Français défendant les paysans de Bolgrad contre leurs « frères roumains ». Le malencontreux professeur qui est passé par là se trouve encore être en état de rappeler que Bolgrad et ses environs sont peuplés non pas de Roumains, mais de Bulgares, dont il a dépeint lui-même l'état d'esprit.

A quoi bon continuer?

Je conçois maintenant qu'il ait été désagréable à M. Kroupensky de voir la *Revue de Paris* publier mes impressions de Bessarabie.

Abusant de la sympathie assurée à tous ceux qui se présentent comme des réfugiés de cette malheureuse Russie qui fut notre alliée et dont nous souhaitons tous le relèvement, il a travaillé, non sans succès, à répandre des informations inexactes contredites par les faits. En publiant mon article, je ne m'attendais pas cependant à être provoqué à une polémique que j'estime tout à fait oiseuse. Je n'ai rien fait d'autre que d'apporter un document sincère et impartial, laissant parler les choses que j'ai vues et les gens que j'ai entendus moi-même en Bessarabie au mois de juin 1919. Je n'ai dissimulé ni l'empreinte profonde laissée sur ce pays par un siècle de régime russe, ni les difficultés soulevées par le retour à la Roumanie. Mon impression reste cependant que la réassimilation de ce pays moldave est un phénomène naturel. Avant dix ans nous saurons si je me suis trompé.

EMMANUEL DE MARTONNE

L'administrateur-gérant : A. BACHELIER.

TABLE DU SIXIÈME VOLUME

Novembre-Décembre

LIVRAISON DU 1er NOVEMBRE 1919

		Pages
MARC ELDER	Le Sang des Dieux (1re partie)	5
P. DE LA BLANCHARDIÈRE	La D. C. A. — I.	51
JANE CALS	La Ronde (fin)	78
BRADA	Belles Fêtes d'autrefois. — II.	99
ANDRÉ MAUREL	Gœthe, Génie latin. — I.	121
AUGUSTE DUPOUY	Un Camp de Chinois	146
ED. CARTERON	Les Hohenzollern colonisateurs	163
JACQUES-É. BLANCHE	Les Arts et la Vie	183
GEORGES LACHAPELLE	Les Finances britanniques pendant la Guerre	204

LIVRAISON DU 15 NOVEMBRE 1919

CONSTANTIN PHOTIADÈS	La Victoire des Alliés en Orient. — II.	225
MARC ELDER	Le Sang des Dieux (2e partie)	277
HENRI BOUCHÉ	La Reconquête de l'Air. — I.	316
G.-B. LANCASTER	L'Homme primitif	346
H. PAUFFIN DE ST-MOREL	Profils de Conspirateurs de l'An VIII	367
ANDRÉ MAUREL	Gœthe, Génie latin. — II.	394
FERNAND VANDÈREM	Les Lettres et la Vie	414
HUBERT BOURGIN	Administration et Gouvernement	428

LIVRAISON DU 1er DÉCEMBRE 1919

		Pages
MARCELLE TINAYRE. . .	Laurence 1re (partie).	449
P. DE LA BLANCHARDIÈRE .	La D. C. A. — II.	479
MARIE-LOUISE PAILLERON. .	La plus jeune Romancière du Monde.	521
DOCTEUR SIMON . . .	Avec le Détachement français de Palestine et Syrie	536
MARC ELDER.	Le Sang des Dieux (fin).	570
LOUIS GUITTIER. . . .	Louis-Philippe à Trouville (28 fév., 1er-2 mars 1848)	618
JACQUES-É. BLANCHE. .	Les Arts et la Vie.	632
FERNAND MAURETTE. :	L'Afrique orientale et l'Empire britannique. . . .	64

LIVRAISON DU 15 DÉCEMBRE 1919

SAINTE-BEUVE.	Lettres inédites à Ernest Renan.	673
GÉNÉRAL SARRAIL. . .	La Grèce venizéliste (Souvenirs vécus).	685
MARCELLE TINAYRE. .	Laurence (fin).	707
HENRI BOUCHÉ.	La Reconquête de l'Air. — II.	742
JACQUES CHENEVIÈRE.	Les Principes de Tante Aurore.	771
CHARLES SÉE.	Villes nouvelles aux États-Unis.	798
BARON DE BARANTE. . .	Mémoire sur l'Année 1831	822
FERNAND VANDÉREM. .	Les Lettres et la Vie.	841
AMIRAL DEGOUY.	L'Équilibre des Forces navales dans la Baltique.	859
A.-N. KROUPENSKY. . . / E. DE MARTONNE . . .	A propos de la Bessarabie.	885

E. DE BOCCARD, ÉDITEUR, 1, rue de Médicis — PARIS
Téléphone : **Fleurus 01.60**

VIENT DE PARAITRE :

GABRIEL FAURE

LA COURONNE DE VENISE

Ouvrage in-4° illustré de 40 gravures hors texte reproduites en phototypie tiré à 1250 exemplaires numérotés, savoir :

50 exemplaires sur papier de luxe, numérotés de 1 à 50;
1150 exemplaires ordinaires, numérotés de 51 à 1200;
50 exemplaires hors commerce, numérotés de 1201 à 1250.

Prix . . . . . **36 francs**

Les innombrables merveilles de Venise font souvent délaisser les splendides environs de la ville des lagunes. La Vénétie est pourtant l'une des provinces d'Italie les plus riches en beautés naturelles, souvenirs historiques et œuvres d'art. Bords de la Brenta chantés par Byron, collines Euganéennes où mourut Pétrarque, monuments de Palladio à Vicence, somptueuses villas construites dans tout le *Veneto* par les patriciens et les riches commerçants de la République Sérénissime, chefs-d'œuvre laissés dans leur ville ou leur village natal par les grands maîtres de la couleur : voilà ce que la Vénétie offre, à chaque pas, au voyageur.

Il était du plus haut intérêt de consacrer un ouvrage à ces contrées magnifiques qui sont comme la couronne de Venise. En ce volume se trouveront réunis tous les textes où Gabriel Faure, avec amour, les chanta et les fit connaître.

PARUS RÉCEMMENT :

HENRY BORDEAUX
de l'Académie française

UNE HONNÊTE FEMME

ROMAN

Un volume in-16 . . . . . **4 fr. 55**

VIES INTIMES

NOUVELLE ÉDITION DÉFINITIVE

Un volume in-16 . . . . . **4 fr. 55**

ALBERT CIM

LES FEMMES ET LES LIVRES

Un beau volume in-8. . . . . **10 fr.**

EUGÈNE CAVAIGNAC

HISTOIRE DE L'ANTIQUITÉ

Tome I, *Javan, l'Orient et les Grecs*

Un volume in-8. . . . . **14 fr. 40**

Rappel. Tome II. . . . . 14 fr. 40
— Tome III. . . . . 14 fr. 40

CHEMIN DE FER DE PARIS A ORLÉANS

Modifications aux heures de départ des trains de la gare de Paris-Quai d'Orsay

La durée de parcours de tous les trains circulant sur le prolongement de Paris-Austerlitz à Paris-Quai d'Orsay étant portée uniformément à 8 minutes dans les deux sens pour éviter des pertes de temps, l'horaire de certains trains est avancé d'une ou deux minutes, au départ de Paris-Quai d'Orsay, depuis le 10 octobre 1919.

Le public est invité à consulter, à cet effet, les affiches et livrets horaires du nouveau Service d'hiver.

PAPETERIES BERGÈS

SOCIÉTÉ ANONYME AU CAPITAL DE 6 MILLIONS

SIÈGE SOCIAL
DIRECTION GÉNÉRALE
LANCEY (ISÈRE)

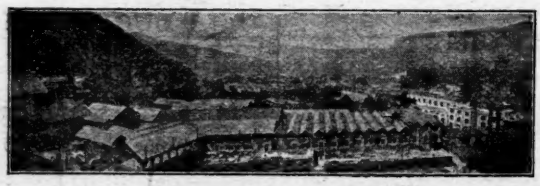
USINES A LANCEY ISÈRE

USINES A PERSAN (S.-et-O.) ALFORTVILLE (S.)

MAISON A PARIS 10 RUE COMMINES (IIIe) MAISON A LANCEY (ISÈRE)
MAISON A LYON 380-382 RUE DUGUESCLIN ET 9 PLACE DE L'ABONDANCE
AGENCE A ALGER

TOUS LES PAPIERS BLANCS ET COULEURS
POUR IMPRESSION ET ÉCRITURE
TOUS LES PAPIERS D'EMBALLAGE ET DE PLIAGE
TOUS LES CARTONS

4 USINES — 12 MACHINES A PAPIERS
Force hydraulique : 12.000 HP.
FABRIQUE DE PATES MÉCANIQUES
FABRIQUE DE PATES CHIMIQUES AU BISULFITE
FABRIQUE DE CARTONS



Vue des usines de Lancey

DRAEGER

NOUVELLE LIBRAIRIE NATIONALE

3, Place du Panthéon. — PARIS (Ve). Téléphone : Gobelins 36-26

Vient de paraître :

GEORGES VALOIS

L'ÉCONOMIE NOUVELLE

CRITIQUE DE L'ÉCONOMIE LIBÉRALE ET DES DOGMES MARXISTES
CE LIVRE EST AUSSI LE CLAIR EXPOSÉ
DES PRINCIPES RÉALISTES DE CETTE " ÉCONOMIE NOUVELLE " QUI, SEULE, PEUT RÉSOUDRE
L'IMMENSE QUESTION POSÉE
AR LE DÉSÉQUILIBRE ÉCONOMIQUE ACTUEL CRÉÉ PAR LA GUERRE

Un volume in-16 . . . . . **5 fr. »**

Il est tiré de cet ouvrage 100 exempl. réimposés in-16 soleil (14 × 20) sur vergé Lafuma. L'ex. **20 fr. »**

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR

L'Homme qui vient. *(Ouvrage couronné par l'Académie française.)* — Un vol. in-16 (6e mille) . . . . . **5 fr. »**

Le Père. *(Nouvelle édition).* — Un vol. in-16 (5e mille) . . . . . **5 fr. »**

Le Cheval de Troie. — Un vol. in-16 (7e mille) . . . . . **5 fr. »**

La monarchie et la classe ouvrière. — Un vol. in-16 (4e mille) . . . . . **6 fr. »**

La Réforme économique et sociale. — Un vol. (5e mille) . . . . . **1 fr. »**

Pour les Étrennes :

HENRIETTE CHARASSON

ATTENTE

« S'il doit demeurer un livre pour les femmes qui ont attendu, imploré, pleuré, il semble bien que le choix du cœur se portera sur celui-ci ». *L'Intransigeant.*

Un volume in-16 cavalier . . . . . **3 fr. 50**

JOACHIM GASQUET. — **Les Hymnes.** Un album in-12, quadruple couronne. *(Nouvelle édition)* . . . . . **10 fr. »**

Étrennes utiles :

J. LEPAIN et J. GRANDVILLE. — **Les méthodes modernes en affaires.** Un vol. in-8° raisin avec 120 fig. dans le texte (6e mille) . . . . . **10 fr. »**

A.-L. GALÉOT. — **De l'organisation des activités humaines.** Un vol. in-8°. **12 fr. »**

ÉDITIONS BOSSARD

43, RUE MADAME - PARIS (VIe)

- - TÉLÉPHONE : **Fleurus 04-48** - -

AUGUSTE GAUVAIN. — **L'Europe au Jour le Jour.** — Recueil d'histoire contemporaine, grand in-octavo.

Tome I. — LA CRISE BOSNIAQUE (1908-1909). Prix. 7.50
Tome II. — DE LA CONTRE-RÉVOLUTION TURQUE AU COUP D'AGADIR (1909-1911). Prix. 7.50
Tome III. — LE COUP D'AGADIR (1911). Prix. 7.50
Tome IV. — LA PREMIÈRE GUERRE BALKANIQUE (1912). Prix. . 7.50
Tome V. — LA DEUXIÈME GUERRE BALKANIQUE (1913). Prix. 9. »
Tome VI. — LES PRÉLIMINAIRES DE LA GUERRE EUROPÉENNE (1913-1914). Prix. . . . . 9. »

La première partie du Recueil, comprenant les tomes I à VI, vient d'être couronnée par l'Académie des Sciences Morales et Politiques. (Prix DROUYN DE LHUYS)

(*Le Tome VII paraîtra le* 31 *Décembre* 1919.)

LOUIS ENGERAND. — **L'Opinion publique dans les Provinces Rhénanes et en Belgique** (1789-1815). Préface de M. LOUIS MARIN, député de Nancy. Un vol. in-8°. Prix. 4.20

FERNAND ENGERAND. — **Le Fer sur une Frontière. — La Politique Métallurgique de l'État Allemand.** — Un portrait et trois cartes hors texte. Prix. 5.40

FERNAND ROCHES. — **Manuel des Origines de la Guerre.** — *Causes lointaines - Cause immédiate.* Préface de M. A. DE LAPRADELLE, professeur de Droit des Gens à la Faculté de Droit de Paris. Avec un tableau synoptique en deux encres et un index des noms propres (500 pages). Prix. 6.60

CHARLES ANDLER. — **Le Socialisme impérialiste dans l'Allemagne contemporaine.** DOSSIER D'UNE POLÉMIQUE AVEC JEAN JAURÈS (1912-1913). Prix. 4.50

CHARLES ANDLER. — **La Décomposition politique du Socialisme allemand** (1914-1919). Un vol. grand in-8°. Prix. . . . . 6. »

COMTE BEGOUEN. — **Chez les Yougoslaves, il y a trente-deux ans.** — Préface de M. LOUIS LEGER, Membre de l'Institut. Un vol. in-16 Bossard. Un portrait. Prix. 3.90

P.-N. MILIOUKOV. — **Le Mouvement intellectuel russe.** — 4 portraits hors texte. Un vol. grand in-8°. Prix. . . . . 12. »

JULES CHOPIN (*alias* Jules Pichon). — **L'Unité de la Politique Italienne.** — Une carte hors texte. Un vol. in-16 Bossard. Prix. 2.70

LOUIS HAUTECŒUR. — **L'Italie sous le Ministère Orlando (1917-1919).** Un vol. in-8°. Prix. 7.50

Le prix des Ouvrages des Éditions BOSSARD ne subit jamais de majoration

ÉDITIONS BOSSARD

43, RUE MADAME - PARIS (VIe)

- - TÉLÉPHONE : **Fleurus 04-48** - -

JACQUES ANCEL. — **L'Unité de la Politique Bulgare.** — Une carte. Un vol. in-16. Prix. 3.60

A. ALBERT-PETIT. — **La France de la Guerre.** — Recueil grand in-octavo : Tome I (Août 1914 — Mars 1916). Tome II (Mars 1916 — Septembre 1917). Tome III (Septembre 1917 — Juin 1919). Prix des Tomes I et II. . . . . 9. »

Prix du Tome III. . . . . 12. »

Ce Recueil d'histoire de la Politique intérieure de la France pendant la guerre, vient d'être couronné par l'Académie des Sciences Morales. et Politiques
(Prix AUDIFFRED.)

ALFREDO NICEFORO. — **Les Germains.** — *Histoire d'une idée et d'une « race »*. Traduction de *I Germani*, par Georges HERVO. Un vol. in-16 Bossard. Prix. 3.90

ERNEST LÉMONON. — **L'Allemagne vaincue.** — Un vol. in-8.° Prix. 7.50

CHARLES BRIAND. — **Donnons une Constitution à la France.** — Un vol. in-16 Bossard. Prix. 1.20

F. JEAN-DESTHIEUX. — **Produire.** *D'une organisation économique du pays.* — 2 *cartes*. Un vol. in-16 Bossard. Prix. 4.20

GONZAGUE TRUC. — **D'une organisation intellectuelle du pays.** — Un vol. in-16 Bossard. Prix. 2.40

GONZAGUE TRUC. — **Une crise intellectuelle.** — *Les Jeunes Gens d'Aujourd'hui.* — Un vol. in-16 Bossard. Prix. . . . 1.20

JUSTIN. — **Monsieur Lebureau et Monsieur Leparlement.** — Un vol. in-16 Bossard. Prix. 1.80

GEORGES AIMEL. — **Travaillons donc à bien penser.** — Un vol. in-16 Bossard. Prix. . . . . 3. »

ROLAND BRÉAUTÉ. — **Un Universitaire aux Armées.** — Un vol. in-16 Bossard. Prix. 4.20

GASTON ESNAULT, agrégé de grammaire. — **Le Poilu tel qu'il se parle.** — Dictionnaire des termes populaires, récents et neufs, employés aux Armées en 1914-1918, étudiés dans leur étymologie, leur développement et leur usage. Un vol. in-16 Bossard (603 pages). Prix. 7.50

EDMOND PILON. — **Sous l'Égide de la Marne.** HISTOIRE D'UNE RIVIÈRE. Avec 32 gravures hors texte. Un vol. in-16 Bossard. Prix. 3.90

Le prix des Ouvrages des Éditions BOSSARD ne subit jamais de majoration

Librairie **DELAGRAVE**, 15, rue Soufflot, PARIS

Les belles Étrennes

ÉMILE HINZELIN

NOS POILUS

Illustrations en couleurs de G. Dutriac

Album in-4° relié . . . . . **13 fr.**

Rappel : **Foch. . . 13 fr. Notre Joffre. . . 13 fr. Kléber. . . 13 fr.**

JULES CHANCEL

UN MATCH FRANCO-AMÉRICAIN

Illustrations de L. Bombled

Un vol. grand in-8°, broché. . . . **12** fr. Relié toile, fers spéciaux. . . **15 fr.**

MARTHE SERRIÉ-HEIM

PETIT BÉ PREND DES RÉSOLUTIONS

Illustrations en couleurs de A. Raynolt

Album grand in-4° oblong, cartonnage couleurs. . . . . **7** fr. **50**

CLAUDE BELLECOMBE

LES CAMPAGNES DE MAM'ZELLE CLAIRON

Illustrations de A. Raynolt

Un vol. in-8°, broché. . . . . **5** fr. Relié. . . . . **8 fr. 50**

Publication terminée

PAUL DIMOFF

ŒUVRES COMPLÈTES D'ANDRÉ CHÉNIER

Publiées d'après les manuscrits et contenant les inédits

TOME TROISIÈME ET DERNIER

ÉLÉGIES — ÉPITRES — ODES — IAMBES — ŒUVRES DIVERSES

Rappel : Tome I. **BUCOLIQUES. —** Tome II. **POÈMES, HYMES, THÉATRE**

Chaque vol. in-18, sur beau papier, br. . . **6** fr. Relié mouton souple, . . **14** fr.

« Collection Pallas »

H. GUYOT

ŒUVRES CHOISIES DE PAUL HERVIEU

NOUVELLES — ROMANS — THÉATRE

Un vol. in-16, sur beau papier, broché. . . **6** fr. Relié mouton souple. . . **12** fr

Rappel des derniers volumes parus dans la collection :

Poètes d'hier et d'aujourd'hui (G. Walch). **Shakespeare, Théâtre choisi** trad. (R. Lebelle). **Nodier, Œuvres choisies** (A. Cazes)

PROSPECTUS DE LA « *Collection Pallas* » FRANCO SUR DEMANDE

Catalogue des Livres d'Étrennes envoyé franco sur demande

Librairie **DELAGRAVE**, 15, rue Soufflot, PARIS

Les belles Étrennes

RUDYARD KIPLING

LE SECOND LIVRE DE LA JUNGLE

Traduction de L. FABULET et R. D'HUMIÈRES

Illustrations de ROGER REBOUSSIN

Un beau vol. in-4° orné de 183 illustrations dans le texte et hors texte

Broché. . . . . **20** fr. Relié fers spéciaux. . . . . **35** fr.

TIRAGE DE LUXE : 80 exemplaires numérotés :

35 sur papier du Japon. L'exemplaire broché. . **80** fr.

45 sur papier de Hollande. L'exemplaire broché. **60** fr.

Rappel : **Le Livre de la Jungle** (200 illust.). In-4°, broché. . **15** fr. Relié. . . **28** fr.

Histoires comme ça (illust. de KIPLING). In-8°, br. **7** fr. **50** Relié. . . **12** fr.

MAURICE BUSSET

Adjudant aviateur. Peintre militaire du Musée de l'Aéronautique

EN AVION, *Vols et Combats*

Estampes et Récits de la Grande Guerre

Album in-folio (33 × 50) contenant 24 estampes, *à la manière des images sur bois du XVIe siècle*, composées et gravées par l'auteur et tirées en camaïeu en deux tons, couverture souple. . . . . **18** fr.

ENCYCLOPÉDIE DE LA MUSIQUE
ET DICTIONNAIRE DU CONSERVATOIRE

Fondateur — ALBERT LAVIGNAC

Directeur — LIONEL DE LA LAURENCIE

Première Partie

HISTOIRE DE LA MUSIQUE

Directeur : **A. LAVIGNAC**

L'Histoire de la Musique sera complète en cinq volumes distincts

Parus :

1er volume : *Antiquité, Moyen Age.*
2e volume : *Italie, Allemagne.*
3e volume : *France, Belgique, Angleterre.*

En cours de publication :

4e volume : *Espagne, Portugal.*

En préparation :

5e volume : *Russie, Autriche, Turquie, Amérique, Afrique*, etc.

Prix actuels : chaque vol. in-8°, br. **20** fr. Relié demi chagrin, fers spéciaux. **30** fr.

Catalogue des Livres d'Étrennes envoyé franco sur demande

Le 20 décembre **NUMÉRO SPÉCIAL** **24 pages : 1 fr. 50**

Le CRAPOUILLOT DE L'AN 3000

Le "Crapouillot", la très vivante Revue d'Art et de Lettres, fait paraître, pour Noël, un sensationnel numéro d'anticipations. A côté de contes très curieux de JEAN BERNIER et DOMINIQUE BRAGA, on y trouvera une très originale chronique des Lettres en l'an 3000, des articles rétrospectifs : *Curel a-t-il existé?* par LOUIS-LÉON MARTIN; *Un Oublié : Pierre Benoit*, par PAUL REBOUX; le *Vol du Portrait de Van Dongen au Salon Carré*, par JEAN-LOUIS VAUDOYER; la *Découverte du Théâtre*, par LOUIS ROUBAUD; la *Mode*, par H. FALK; des échos, de P. DRIEU LA ROCHELLE; une *Visite de Paris en ruines*, par ANDRÉ WARNOD; une *Histoire de la petite guerre du XXe siècle*, par ALEXANDRE ARNOUX; une *Chronique scientifique*, par ROLAND DORGELÈS et PAUL FUCHS; les *Sports*, par CHARLES TARDIEU; une tragique *Dernière heure*, par JEAN GALTIER BOISSIÈRE; une visite au *Jardin d'Acclimatation*, par RENÉ KERDYK; des chroniques diverses de HENRI BÉRAUD, J.-G. LEMOINE, A. CHARPENTIER, ANDRÉ OBEY, G.-A. MASSON.

Nombreuses illustrations de GUS BOFA, DRÉSA, J.-J. JADELOT, P. FALKÉ, A.-D. DE SEGONZAC, JEAN-LOUP FORAIN, M. GROMAIRE.

Le Crapouillot de l'an 3000 est en vente chez : CRÈS, 116, boulevard Saint-Germain; STOCK, place du Théâtre-Français; FAST, 13, rue Royale; REY, boulevard des Italiens; BERGER-LEVRAULT, 229, boulevard Saint-Germain; LEMERCIER, place Victor-Hugo et dans les principales Librairies et Galeries d'Art.

Le Numéro est envoyé contre 1 fr. 50 (timbres poste) à l'Administration de la Revue (avec les Numéros spéciaux : *Crapouillot-Pastiche, Crapouillot du Salon d'Automne :* 3 francs.)

Le CRAPOUILLOT : Administration, 5, place de la Sorbonne, PARIS

Abonnement d'un an (24 Numéros)	20	francs
Avec la collection des Numéros parus (avril-décembre 1919) *en plus* . . .	15	—
Avec les trois dernières années de la collection de guerre, *en plus* . . .	20	—

LES LIVRES COUTENT CHER. IL FAUT LES BIEN CHOISIR

A cet effet, lisez :

Le Carnet Critique

REVUE EXCLUSIVEMENT CRITIQUE

Fondée en 1917

(Littérature, Philosophie, Histoire, Théâtre, Arts plastiques, Musique)

Directeur : **M. Gaston RIBIÈRE-CARCY**

GUIDE DES LIVRES NOUVEAUX

Spécimen : 0.60

208, Rue de la Convention — PARIS (XVe) (Téléphone : Saxe 82-41)

Impartial, **Le Carnet Critique** signale à l'attention du public les ouvrages les plus intéressants, de quelque tendance soient-ils.

Collaborent ou ont collaboré au *Carnet Critique* : MM. Henri Barbusse. — Jean de Bonnefon. — J. Ernest-Charles. Victor-Emile Michelet. — Charles Saunier. — Edouard Schuré. — Laurent Tailhade. — Albert Thibaudet, Willy, etc.

ABONNEMENTS :

FRANCE	Un an	15 »	ÉTRANGER	Un an	18 »
	Six mois	8 »		Six mois	9.50
	Trois mois	4.50			

L'abonnement au **Carnet Critique** *se trouve plus que remboursé par le prêt trimestriel et gratuit d'un ouvrage nouveau au choix de l'abonné.*

Il faut mettre à la portée du public toutes les œuvres nouvelles

LA BIBLIOTHÈQUE DU CARNET CRITIQUE

répond à ce besoin en prêtant ses livres (France, Colonies et Etranger) à des conditions exceptionnellement avantageuses

ABONNEMENTS :

	(1re série)	(2e série)	(3e série)	(4e série)
Prêt de	1 livre par mois	2 livres par mois	3 livres par mois	4 livres par mois
Pendant 1 an	10 francs	18 francs	25 francs	31 francs
Pendant 6 mois	6 »	10 »	13 »	16 »
Pendant 3 mois	3 fr. 50	6 »	7 fr. 50	9 »

Catalogue gratuit avec notice explicative.

LE TEMPS EST PRÉCIEUX : Il faut éviter au public les recherches inutiles et la multiplicité des opérations.

LA LIBRAIRIE DU CARNET CRITIQUE

canalise **les opérations. — Elle se charge de tous ordres d'*achat de livres* ou d'*abonnement aux périodiques* à des conditions uniques. — Demander spécialement sa notice gratuite.**

Le Carnet Critique a commencé le 1er novembre, la publication d'une collection critique de haute tenue littéraire. (Vient de paraître : Henri Barbusse, son œuvre, par Henri Hertz). — La première série de cette collection comprend 15 monographies de MM. Henri Barbusse, Maurice Barrès, Romain Rolland, Charles Maurras, Anatole France, Paul Bourget, Maurice Maeterlinck. Laurent Tailhade, Colette Willy, Paul Fort, Henri Bergson. Henry Bataille, Saint-Georges de Bouhélier, Bourdelle, Saint-Saëns. — Prix de chaque étude, avec portrait et autographe : France 2 fr. — Etranger : 2 fr. 50.

DEMANDER LA NOTICE GRATUITE

BIBLIOTHÈQUE-CHARPENTIER
EUGÈNE FASQUELLE, ÉDITEUR
11, rue de Grenelle, PARIS

GEORGES CAIN

ANCIENS THÉATRES
DE PARIS

Le boulevard du Crime. – Les Théâtres du boulevard

Avec de très nombreuses reproductions de documents anciens

Un volume in-18°. Prix . . . . . 10 fr.

JEAN REVEL

HISTOIRE DES NORMANDS

Les Vikings — L'établissement des Normands en France

La conquête de l'Angleterre

Les Normands en Sicile, en Espagne et dans l'Orient

L'œuvre maritime et coloniale

L'âme normande dans l'art et dans l'action

Deux volumes in-8°. Prix. . . . . 22 fr.

Envoi FRANCO contre mandat ou timbres-poste

PAYOT & Cie, 106, bould Saint-Germain, PARIS

ÉTRENNES 1920

***. — **Essai sur la politique douanière de la France** 4.50
***. — **Que faire de l'Est européen ?** . 6. »
L. ACHALME. — **Le maître du pain.** . 4.50
C. ANET. — **La révolution russe,** 4 vol. chacun. 4.50
J. BARTHELEMY. — **Le gouvernement de la France.** 4.50
G. BATAULT. — **La guerre absolue.** . 4.50
M. BOIGEY. — **Physiologie générale de l'éducation physique** . . . . . 10. »
G. BONNET. — **Lettre à un bourgeois de 1914.** 4.50
J. BURNET. — **L'aurore de la philosophie grecque.** . . . . . 12. »
Cte DE CANISY. — **La question ouvrière** 4.50
N. CASSON. — **Les 16 commandements de l'homme d'affaires** 4.50
P. CAZIOT. — **La terre à la famille paysanne** . . . . . 3. »
De CHAMBRUN et de MARENCHES. — **L'armée américaine dans le conflit européen** . . . . . 10. »
A. CONAN DOYLE. — **La nouvelle révélation,** trad. par A. Tougard de Boismilon . . . . . 5. »
H. DUGARD. — **Le Maroc de 1919.** . 4.50
L. DUMUR. — **Nach Paris** (roman). . 5 »
J. FARMER. — **C.-N. Gaillard à la conquête de l'Amérique** (roman). . . 4.50
F. FEYLER. — **Le problème de la guerre.** 9. »
G. FLEMWELL. — **Sur l'Alpe fleurie.** 20. »
G. DE LA FOUCHARDIÈRE. — **Hors-d'œuvre.** 4.50
J. GALZY. — **La femme chez les garçons** 4.50
P. GENTIZON. — **La révolution allemande** 4.50
Ambassadeur GÉRARD. — **Mémoires,** 2 volumes, chacun. . . . . 10. »
G. GUITTON. — **La poursuite victorieuse** 4.50
M. HENRY. — **Villes et paysages d'outre-Rhin** 4.50
E. HERRIOT. — **Créer,** 2 vol., ensemble. 11. »
G. HERSENT. — **Une politique de la construction après la guerre.** . . . 10. »
M.-A. HERUBEL et Vte de ROQUETTE-BUISSON — **La terre restauratrice.** 4.50
HERZOG. — **Le plan de guerre commerciale de l'Allemagne,** trad. par A. de Tarlé. 4.50
A. DE TARLÉ. — **La préparation de la lutte économique par l'Allemagne.** . 4.50
B. KIDD. — **La science de puissance,** trad. par H. de Varigny. . . . . 6. »
R. KIPLING. — **La guerre sur mer.** . 4.50
V. KELLOGG. — **Mes soirées au grand quartier.** . . . . . 3. »
W. MUEHLON. — **L'Europe dévastée.** 4.50
G. MARTIN. — **Les problèmes du crédit en France.** 4.50
Em. MAYER. — **Le ministère Fidicsz.** 4.50
Général DE MONKEVITZ. — **La décomposition de l'armée russe.** 4.50
Ambassadeur MORGENTHAU. — **Mémoires** . . . . . 10. »
R. LABRY. — **L'industrie russe et la révolution.** 4.50
— — **Une législation communiste** . . . . . 10. »
A. LANGIE. — **De la cryptographie.** . 4.50
A. LEBON. — **Problèmes économiques nés de la guerre,** 2 vol., chacun. . . 4.50
A. LEFRANC. — **Sous le masque de William Shakespeare,** 2 vol., chacun. 6. »
E. LOCARD. — **La police. Ce qu'elle est, ce qu'elle doit être.** 4.50
NAPOLÉON BONAPARTE. — **Manuel du chef.** . . . . . 5. »
PARETO. — **Traité de sociologie,** 2 vol., ensemble. . . . . 50. »
DE PARSEVAL. — **La bataille navale du Jutland** 4.50
S. PERSKY. — **De Nicolas II à Lénine.** 5. »
G. PIERREDON. — **L'esprit de Clemenceau** . . . . . 3. »
H. POURRAT. — **Les montagnards.** . 5. »
G. RAPHAEL. — **Walter Rathenau** . . 4.50
A. REDIER. — **Le capitaine** (roman). . 4.50
J.-H. RICARD. — **L'appel de la terre.** 10. »
L. ROSENTHAL. — **Au royaume de la perle** . . . . . 5. »
J. ROUJON. — **Un homme si riche** (roman) . . . . . 5. »
A. SÉCHÉ. — **Les guerres d'enfer.** . . 4.50
— — **Les noirs.** 4.50
V.-G. SIMKHOVITCH. — **Marxisme contre socialisme,** 4.50
G.-B. THOMPSON. — **Le système Taylor** 3. »
B. VALLOTTON. — **Ceux de Barivier** (roman) . . . . . 5. »
J. VIC. — **La littérature de guerre,** 2 vol., chacun. . . . . 8. »
B. VOGT. — **Amours socialistes** (roman). 4.50
J. WILBOIS et P. VANUXEM. — **Essai sur la conduite des affaires et la direction des hommes.** 4.50
Capitaine Z... — **Vertus guerrières.** . . 4.50

BERGER-LEVRAULT, Éditeurs, Paris, 5, rue des Beaux-Arts (6e) et 229, Bd St-Germain (7e)

ÉTRENNES 1920 *NOUVEAUTÉS*

LE LIVRE DES HEURES HÉROÏQUES ET DOULOUREUSES DE 1914-1915-1916-1917-1918

par **ANDRÉ HELLÉ**

Ouvrage de grand luxe contenant 114 illustrations coloriées au patron.
Sur papier d'Arches . . . . . **40** fr. net
50 exemplaires numérotés sur Hollande . . . . . **75** fr.
10 exemplaires numérotés sur Japon . . . . . **100** fr.

ROBERT BURNAND

REIMS SEPT SIÈCLES D'HISTOIRE DEVANT SA CATHÉDRALE

IMAGES EN COULEURS DE BENITO

Un album de grand luxe relié . . . . . **20** fr. net

ZISLIN

SOURIRES D'ALSACE

1907-1914

286 DESSINS SATIRIQUES

Édition définitive. Un volume de 312 pages . . . . . **15** fr. net

A PROPOS DE CHANSONS

RÉCIT POUR LES ENFANTS PAR MARCELLE FAUCHIER-DELAVIGNE

Images en couleurs

par **GUY ARNOUX**

Un album in-4° relié . . . . . **20** fr. net

HENRI LAURENS, Éditeur, 6, rue de Tournon, PARIS (vre)

Nouveautés : LES ÉVOCATIONS FRANCAIÇES **Étrennes**

LES PIERRES DE FRANCE

Par Henri FOCILLON

Un volume grand in-8 (25 × 18), illustré de 61 gravures, dont la plupart en pleine page, et d'une carte-index. Broché . . . . . 6 francs. Relié 8 francs.

LES SUCCÈS D'ANTAN

LECTURES POUR LA JEUNESSE

Chaque volume (21.5 × 15.5) illustré de 4 planches en couleurs sous couverture en couleurs. Broché 3 francs; relié 4 fr. 50.

Histoire d'un Merle blanc
Carmosine - Poésies diverses
Par A. de MUSSET
Illustrations de RENÉ LELONG

Le Foyer Breton
Par Émile SOUVESTRE
Illustrations de H. GRAND'AIGLE

Déj parus : **Paul et Virginie**, par BERNARDIN DE SAINT-PIERRE.
Les Émotions de Polydore Marasquin, par Léon GOZLAN.

IMAGERIE FRANÇAISE sur des THÈMES FRANÇAIS

Collection de volumes (28 × 22.5) illustrés en couleurs.
Chaque volume avec 8 planches et couverture en couleurs . . . . . 2 fr. 50

Ménalque le Distrait
D'après LA BRUYÈRE
Illustrations de F.-M. ROGANEAU

Joyeux Noël
Texte de Louis GILLET
Illustrations de HENRY MORIN

Déjà parus : **Jean Gouin, Marin breton**, poème de Théodore BOTREL.
Jeannot et Colin, d'après VOLTAIRE.

LEÇONS DE CHOSES DU PETIT COLORISTE

Collection d'albums avec texte donnant le modèle en couleurs et la planche à colorier. Chaque album (21 × 26.5) avec 8 planches et couverture en couleurs . . . . . 1 fr. 75

Ninette et Monsieur Frère
(UNE JOURNÉE D'ENFANT)
Illustrations de H. GRAND'AIGLE

Déjà parus : **Les Enfants**, par G. GEOFFROY. **Premières Fleurs**, par George AURIOL.

MEMORANDA

Chaque volume (18 × 12.5) abondamment illustré : 2 francs.

LE MUSÉE DE LYON. Peintures, par Henri FOCILLON, directeur des Musées de Lyon.
LES FOUQUET DE CHANTILLY, par Henry MARTIN, administrateur de la Bibliothèque de l'Arsenal.
LE MUSÉE DE NANTES, par Marcel NICOLLE, attaché honoraire des Musées nationaux.
HOTELS DE VILLE ET BEFFROIS DU NORD DE LA FRANCE, par Camille ENLART, Directeur du Musée du Trocadéro.

La Composition, par Henri GUERLIN (Collection, *L'Art enseigné par les Maîtres :* Ce qu'ont écrit, dit, pensé, Artistes et Ecrivains sur la technique des Arts.) Un vol., 8 planches hors texte. 4 fr.

L'Education de la Mémoire pittoresque, et la Formation de l'Artiste, par H. LECOQ DE BOISBAUDRAN. Avec une notice de L.-D. LUARD et une lettre de Auguste RODIN. Un volume 15 planches hors texte. Broché . . . . . 4 fr.

La Tapisserie de Bayeux (*Tapisserie de la Reine Mathilde*), par A. LEVÉ. Un volume in-8 illustré, avec 8 planches hors texte donnant la reproduction intégrale de la tapisserie. . 9 fr.

Technique et Sentiment. *Études sur l'Art moderne*, par Henri FOCILLON. Un volume in-8 avec 16 planches hors texte. . . . . 12 fr.

Les Boullongne. *Une Famille d'Artistes et de Financiers aux* XVII *et* XVIII *siècles*, par le comte de CAIX DE SAINT-AYMOUR. Un vol. in-8 ill., contenant un catalogue raisonné de 588 œuvres. 12 fr.

Majoration temporaire de 20 0/0 sur les volumes brochés; 100 0/0 sur les reliures.

IMP. L. POCHY, 52, RUE DU CHATEAU, PARIS. — 878-19.

LIBRAIRIE LAROUSSE, 13-17, rue Montparnasse, PARIS (6e)

NOUVEAUTÉ :

ANNUAIRE GÉNÉRAL
DE LA FRANCE ET DE L'ÉTRANGER

Publié sur l'initiative du *Comité du Livre.*

Un recueil de documentation générale tel qu'il n'en existait pas encore en France. Plus de douze cents pages bourrées de faits, de chiffres et de statistiques : tout ce qui concerne notre gouvernement, nos administrations, notre activité économique, notre organisation intellectuelle, etc.; tout ce qu'il y a intérêt à savoir au point de vue politique, économique, etc., sur tous les pays du globe. (*Demander le prospectus-spécimen.*)

Un volume in-8° de 1.222 pages, relié toile, **25** francs.

QUELQUES APPRÉCIATIONS

Cet ouvrage, très riche d'informations puisées aux meilleures sources, nous donne un tableau saisissant de toutes les forces vives de l'organisme national.

Gaston DESCHAMPS (*Le Temps*).

Un annuaire qui sera le véritable *vade-mecum* du publiciste, de l'homme d'affaires, de l'homme politique ou, plus généralement, de «l'honnête homme» qui désire se renseigner sur une question sans dépouiller toute une bibliothèque. (*Le Figaro*).

Depuis cent cinquante-sept ans, l'almanach politique indispensable à tous ceux qui ont besoin de connaître la constitution politique, le budget, la statistique financière et démographique de tous les Etats, était un almanach allemand; nous avons maintenant un *Gotha* français. Pierre MILLE (*L'Avenir*).

NOUVEAUTÉ :

GEORGES CLEMENCEAU
SA VIE — SON ŒUVRE

Par **Gustave GEFFROY**, de l'ACADÉMIE GONCOURT,

Avec des pages choisies, annotées par **Louis LUMET.**

L'ouvrage le plus complet et le plus documenté sur Clemenceau, donnant, avec sa biographie, de nombreux extraits de ses écrits et discours et une iconographie considérable, portraits, caricatures, autographes, etc. Beau volume in-4° (22 x 28) illustré de 218 reproductions photographiques et 5 hors-texte en couleurs. Broché, **22** francs ; reliure artistique demi-peau, **32** francs. (Payable **5** fr. par mois.

NOUVEAUTÉ :

LA FRANCE HÉROÏQUE
ET SES ALLIÉS

Par **G. GEFFROY, L. LACOUR** et **L. LUMET.**

La plus belle histoire de la grande guerre, remarquablement documentée et animée d'une saisissante illustration photographique. Deux splendides volumes in-4° (32 x 26), 1.279 gravures photographiques, 51 hors-texte et 26 cartes en noir et en couleurs. Broché, **70** francs; relié demi-chagrin, **110** francs. (Payable **7** fr. **50** par mois. — *Demander le prospectus-spécimen.*

EN VENTE CHEZ TOUS LES LIBRAIRES

HENRI DIDIER, Éditeur, 4 et 6, rue de la Sorbonne, Paris

LA LITTÉRATURE FRANÇAISE

ILLUSTRÉE

En cours de publication :

COLLECTION " LES NÔTRES "

« Ce que nous POUVONS et DEVONS lire de chaque Écrivain »

Notre Corneille,
par Mme et MM. P. CROUZET, P. ANDRAUD et F. MINOUFLET. . 12. »

Notre Premier Molière,
par Ch. GEORGIN. . . . . 9. »

Notre La Bruyère,
par M. J. CAYROU. . . . . 10. »

Notre Montesquieu,
par M. ROUSTAN. . . . . 9. »

Notre Rousseau,
par D. MORNET. . . . . 9. »

Notre Chateaubriand,
par R. CANAT. . . . . 10. »

Notre Balzac,
par J. MERLANT. . . . . 9. »

Notre Vigny,
par R. CANAT. . . . . 10. »

Notre Musset, par J. MERLANT . . . . . 13. »

Chaque volume en reliure de luxe, genre mouton souple, tête dorée.

Histoire illustrée de la LITTÉRATURE FRANÇAISE

PRÉCIS MÉTHODIQUE

PAR

E. ABRY
Agrégé des Lettres
Proviseur du Lycée de Colmar

P. CROUZET
Agrégé des Lettres
Professeur de première au Collège Rollin

C. AUDIC
Agrégé des Lettres
Professeur de première au Lycée Janson

4e édition revue et corrigée (90e mille)

Un magnifique volume in-8 carré, orné de 324 illustrations documentaires (Miniatures, Manuscrits, Estampes, Portraits, Frontispices, Fac-Similés, Autographes, etc.).

Broché . . . . . 10. »
Relié demi-luxe genre maroquin, tranche dorée. . . . . 14. »
Relié luxe mouton souple, tête dorée. . . . . 16. »

CALMANN-LÉVY, Éditeurs, 3, rue Auber, Paris

Vient de paraître :

PIERRE LOTI

de l'académie française

PRIME JEUNESSE

Un volume in-18. — Prix . . . . . **4 fr. 90**

En vente :

Albert ADÉS et Albert JOSIPOVICI

LE LIVRE DE GOHA LE SIMPLE

Roman

Préface par OCTAVE MIRBEAU

Vingt-quatrième édition

Un volume in-18. — Prix . . . . . **4 fr. 90**

GUIDO DA VERONA

LA VIE COMMENCE DEMAIN

Roman

Traduit de l'italien par F. LE HÉNAFF

Onzième édition

Un volume in-18. — Prix . . . . . **4 fr. 90**

LIVRES D'ÉTRENNES

L'ART RELIGIEUX DU XIIIe SIÈCLE EN FRANCE

par **Émile Mâle**.

(Colin, éditeur.)

Voici une réédition du magistral et déjà classique ouvrage de M. Émile Mâle : elle vient à point au moment où les épreuves de nos églises de Champagne, du Soissonnais, du Valois nous les font aimer davantage, et où nous cherchons à mieux comprendre les vestiges d'un art que la guerre a failli anéantir. Cet art, plus que tout autre, est le reflet de son époque ; l'art, au moyen âge, était un enseignement, et le meilleur de la pensée du XIIIe siècle a revêtu une forme plastique. M. Mâle trace le tableau complet du riche enseignement historique, moral, religieux que la cathédrale donnait à tous. Ce livre capital donne une forme systématique aux travaux des grands archéologues du XIXe siècle qui ont retrouvé le sens complètement perdu de la symbolique médiévale, et les complète sur de nombreux points ; il est l'introduction nécessaire à toute étude, à toute recherche sur l'art et la civilisation d'un des siècles les plus florissants de l'histoire européenne et surtout française.

LES LIVRES ROSES POUR LA JEUNESSE

Onzième série.

(Librairie Larousse.)

On sait quel succès obtiennent tous les ans *les Livres Roses* au moment des étrennes. C'est, à un prix à la portée de tous, le cadeau préféré des enfants, qui y trouvent les lectures les plus attrayantes et les plus variées, illustrées de charmantes gravures. La onzième série qui parait cette année ne sera pas moins vivement appréciée que les précédentes : les récits patriotiques y alternent avec les contes, les évocations historiques ou géographiques avec les histoires de la vie présente.

LE SECOND LIVRE DE LA JUNGLE

par **Rudyard Kipling**.

Traduction de **L. Fabulet** et **R. d'Humières**.

Illustrations de **Roger Reboussin**.

(Librairie Delagrave.)

Le Second Livre de la Jungle est appelé à rencontrer chez les amateurs de beaux livres le même accueil que *le Livre de la Jungle*, paru avant la guerre et dont le succès fut si considérable que l'édition de luxe se trouva entièrement souscrite avant l'apparition.

Le Second Livre de la Jungle, ainsi que le *Premier*, est illustré par Roger Reboussin, qui occupe une place enviable parmi les animaliers de ce temps. Rarement le texte a été suivi et interprété avec un tel bonheur d'expression. Il fallait pour cela, non seulement un artiste, maître de son art, mais encore un lettré capable d'aller jusqu'au fond de l'œuvre du grand écrivain anglais, qui par une heureuse fortune convient à tous les âges.

MANUEL DES ORIGINES DE LA GUERRE

(*Causes lointaines — Cause immédiate*)

par **Fernand Roches**.

(Éditions Bossard.)

Le livre de M. Fernand Roches est une mise au point approfondie, scrupuleuse, exacte de l'ensemble de la question. C'est un résumé clarifié sous une forme simple et didactique des événements politiques qui, à partir de 1878, ont abouti à la grande guerre. En particulier, l'auteur a réussi à présenter les complexités des négociations touffues de la crise du 23 juillet au 4 août 1914 sous la forme d'un récit suivi, qui, pour être entraînant, est cependant toujours strictement objectif. La personnalité de l'auteur est, en effet, pour ainsi dire absente de ce *Manuel*, où les faits et les documents garantis parlent seuls. Elle n'apparaît que lorsqu'il s'agit d'envisager certaines questions délicates, et là, M. Roches, loin de chercher à escamoter les difficultés, a, chaque fois, regardé les choses bien en face, pour arriver à des conclusions historiques solides.

EN AVION

Vols et Combats.

Estampes et récits de la Grande Guerre,

par **Maurice Busset**.

(Librairie Delagrave.)

Évocation saisissante de ce que fut la vie de l'aviateur pendant la grande guerre, indépendamment de l'intérêt documentaire qu'il présente, cet ouvrage réalise une tentative de rénovation de l'album illustré, en retournant aux traditions de tenue d'ensemble et de simplicité, aux larges oppositions, à la stylisation puissante et sobre que nous admirons chez les vieux maîtres xylographes.

MARCHES ET CHANSONS DES SOLDATS DE FRANCE

Recueillies par **J. Vidal**.

Publiées par le C^nel **G. Jouvin** et le C^ne **L. Gillet**, avec dessins du **S-Lt Peulevey**.

(Plon-Nourrit, éditeurs.)

Véritable rappel du passé lumineux, les airs que contient cet ouvrage iront droit au cœur des patriotes : *la Marche de Turenne, la Chanson des Gris-vêtus*, contemporaine de la guerre en dentelles *la Chanson de Fanchon, le Chant du départ, la Marche de Marengo*, etc., sont à citer parmi les plus connus. Abondamment pourvu d'images exactes et pittoresques, artistiquement encadré dans chacune de ses pages par les dessins du sous-lieutenant Peulevey, ce livre est une sorte de missel militaire qui peut trouver place dans toutes les écoles, dans toutes les familles, dans tous les régiments.

LA COURONNE DE VENISE

par **Gabriel Faure.**

(É. de Boccard.)

Les innombrables merveilles de Venise font souvent délaisser les splendides environs de la ville des lagunes. La Vénétie est pourtant l'une des provinces d'Italie les plus riches en beautés naturelles, souvenirs historiques et œuvres d'art. Bords de la Brenta chantés par Byron, collines Euganéennes où mourut Pétrarque, monuments de Palladio à Vicence, somptueuses villas construites dans tous le *Veneto* par les patriciens et les riches commerçants de la République Sérénissime, chefs-d'œuvre laissés dans leur ville ou leur village natal par les grands maîtres de la couleur : voilà ce que la Vénétie offre, à chaque pas, au voyageur. Il était du plus haut intérêt de consacrer un ouvrage à ces contrées magnifiques qui sont comme la couronne de Venise. En ce volume se trouveront réunis tous les textes où Gabriel Faure, avec amour, les chanta et les fit connaître.

LES FEMMES ET LES LIVRES

par **Albert Cim.**

(É. de Boccard.)

A ses divers ouvrages sur la science des livres, leur fabrication, leur achat, leur entretien, M. Albert Cim vient d'en ajouter un nouveau, spécialement consacré aux Femmes et aux Livres. Dans ce volume de plus de 300 pages, tiré sur beau papier et artistement édité, l'auteur passe en revue toutes les femmes qui, des temps anciens jusqu'à nos jours, ont aimé les livres et en ont rassemblé de luxueuses collections, ainsi que celles, au contraire, qui n'ont considéré ces complaisants et précieux amis que comme d'encombrants gêneurs, et ne leur ont témoigné que haine et mépris.

L'ARITHMÉTIQUE AMUSANTE

par **Édouard Lucas.**

(Librairie Gauthier-Villars.)

Nous avons trouvé, dans les papiers d'Édouard Lucas, trois cahiers intitulés : *L'Arithmétique amusante.* (Calculs élémentaires, calculs rapides, progressions arithmétiques, progressions géométriques.) Le premier de ces cahiers porte la date de 1888. Les nombreux travaux de Lucas ne lui avaient pas permis de commencer plus tôt la rédaction de cet ouvrage auquel il pensait depuis plusieurs années. Dans le discours prononcé à la distribution des prix du Lycée Saint-Louis, le 4 août 1885, il parle, en effet, de l'Arithmétique amusante, qui est en préparation et qui doit paraître l'hiver suivant. La publication de cet ouvrage n'aura donc eu lieu que dix ans après l'époque indiquée.

VIEILLES CHANSONS POUR LES CŒURS SENSIBLES

par **Pierre Brissaud.**

(Plon-Nourrit, éditeurs.)

Voici un album d'étrennes qui sera accueilli avec faveur, non seulement par les cœurs sensibles auxquels il est dédié, mais par tous ceux que les témoignages de l'exquise sensibilité de nos aïeules ne laissent pas indifférents. Illustrées avec art, les vieilles chansons rassemblées par Pierre Brissaud groupent la plupart des airs connus et des mélodies populaires des XVIIe et XVIIIe siècles.

APRÈS LA GUERRE COMMENT PLACER SA FORTUNE

par **Jacques Bainville.**

(Nouvelle Librairie Nationale.)

« Ce livre, écrit l'auteur dans sa préface, s'adresse à toutes les personnes qui, possédant une fortune petite ou grande, d'origine ancienne ou nouvelle, ont besoin de principes directeurs et de renseignements pratiques pour la placer et l'administrer. En cette matière, ce ne sont pas les conseils qui manquent. Mais les conseils désintéressés sont rares. Chacun se méfie du détaillant qui vante un produit et se demande : « Quel intérêt peut-il avoir à insister pour me vendre cette marque plutôt qu'une autre? » Les mêmes personnes qui doutent de leur épicier suivront aveuglément le banquier ou même le commis de banque qui les invitera à acheter une valeur. Pourtant, dans les deux cas, la méfiance doit être la même, et elle doit être d'autant plus vive qu'il s'agit de plus grosses sommes pour l'acquéreur et de plus grosses commissions pour le courtier. » M. Bainville ne soutient aucun système ; il expose simplement le résultat de ses études et de ses observations ; aussi les avantages et les inconvénients de tous les genres de placements, de toutes les valeurs ont-ils été passés en revue par lui avec une indépendance entière.

LEÇONS DE CHOSES DU PETIT COLORISTE NINETTE ET MONSIEUR FRÈRE

de **H. Grand'Aigle.**

(H. Laurens, éditeur.)

Sachant combien les enfants aiment les « belles images » à colorier, l'éditeur Laurens leur en consacre de fort agréables sous la forme de jolies estampes accompagnées de réflexions à la fois instructives et amusantes. La série *les Leçons de Choses du Petit Coloriste* est du reste universellement connue et appréciée. *Ninette et Monsieur Frère* est le titre du dernier album paru. L'illustrateur en est M. H. Grand'Aigle qui fixe avec un rare bonheur les attitudes de l'enfance.

LE MONDE DES IMAGES
par **Léon Daudet.**
(Nouvelle Librairie Nationale.)

C'est à la fois au père de famille, au pédagogue autant qu'au penseur et au médecin que ce livre s'adresse. Il montre le chemin de la formation intellectuelle et physique et, en cas d'altération pathologique, le moyen de guérir par la volonté. Les explications du mécanisme de la pensée et du vouloir que donne Léon Daudet, sont mieux que d'ingénieuses hypothèses. Elles serrent la réalité d'une façon que chacun peut vérifier sur soi-même. Elles remettent en honneur cette méditation que délaissait la psycho-physiologie moderne, ces *exercices spirituels* que prônait Ignace de Loyola. *Le Monde des images* est un guide pour cette direction mentale et morale que l'auteur ne sépare pas de la santé organique et à l'étude originale de laquelle il s'applique depuis vingt-cinq ans. Il faut voir dans ce maître livre l'expérience de toute une vie d'homme de lettres, de pensée et d'action.

JOURNAL DE JEAN BILLIG, ÉCOLIER DE COLMAR
par **M. du Genestoux**
Illustrations de **Dutriac.**
(Hachette, éditeurs.)

C'est l'émouvante histoire d'une famille alsacienne en pleine guerre. Le père a été emmené dans une forteresse allemande. Le jeune fils, Jean, va le rejoindre, et le faire évader. Grâce à mille ruses et déguisements, tous rejoignent la France et y attendent la victoire qui rendra définitivement française leur chère Alsace.

LES PIERRES DE FRANCE
par **Henri Focillon**
(H. Laurens, éditeur.)

Les Pierres de France, par Henri Focillon, est un large et puissant tableau de la France monumentale, le voyage d'un historien et d'un artiste à qui les vieilles pierres de son pays ont confié leurs secrets les plus émouvants. Écrit à un moment critique de notre histoire, ce livre est plein de passion, de tristesse et de foi. Le passé de notre race s'y révèle à nos yeux, non comme des archives oubliées, mais comme une grande force vivante. Des antiques monuments dressés par les premiers habitants de la France jusqu'aux cités modernes, toutes fiévreuses d'activité, en passant par les cathédrales, les châteaux de la Loire, les demeures de la bourgeoisie ancienne, Versailles, l'auteur interroge tous ces témoins des siècles auxquels les hommes d'hier et d'aujourd'hui ont confié les notes significatives et profondes de leur propre vie. Ce beau texte est accompagné d'illustrations amples, nombreuses et bien choisies. Chacune d'elles porte une légende, rédigée avec beaucoup de soin, qui en explique le sens.

LE LIVRE DES HEURES HÉROIQUES ET DOULOUREUSES DES ANNÉES 1914-1915-1916-1917-1918
par **André Hellé.**
(Berger-Levrault, éditeurs.)

Coloriées de teintes très vives, les images de M. Hellé font passer sous les yeux une série de petits tableaux qui, chacun rappelle une date qu'il ne faut pas oublier : voici les débuts de la guerre, la moisson qui s'arrête, le tocsin qui sonne, le tambour qui bat ; voici les départs des troupes et les premiers combats si semblables à ceux qu'imaginaient notre rêve : la charge sonnée sous le grand soleil, pantalons rouges et chéchias dans les houblonnières, dans les grands blés d'Alsace. Les bords de l'Yser, les premières tranchées de 1915, la neige ; l'entrée en guerre de l'Italie. L'attentat du *Lusitania*, la trahison bulgare, et puis Verdun, et puis la Somme, l'appoint de la Roumanie. Tout défile devant nous, et le grand effort de 1917, l'angoisse de 1918, et le Victoire qui ferme. Il nous semble avoir refait le pèlerinage nécessaire de la guerre, non plus avec la mentalité tendue et vibrante du combattant, mais avec celle plus pure du bon ouvrier qui regarde la tâche faite et bien faite.

NOS POILUS
(Album)
Texte d'**Émile Hinzelin.**
Illustrations de **G. Dutriac.**
(Librairie Delagrave.)

L'Album illustré *Nos Poilus* est dû au sympathique écrivain Émile Hinzelin, auteur de *Foch*, de *Notre Joffre*, etc., et qui ne s'est pas contenté de faire œuvre patriotique par la plume, car il fut de ceux qui s'engagèrent au début de la guerre pour concourir à la défense du pays. Cet album, qui relate de saisissantes anecdotes, des souvenirs poignants, des choses vues, nous donne des glorieux soldats de France l'image la plus variée, la plus vivante et la plus exacte. Tous les jeunes Français y reconnaîtront un frère aîné, un père, un parent, un ami. En voyant ce que le cher soldat a souffert héroïquement pour sauver la France, ils l'aimeront davantage et se prépareront à la mieux servir.

L'ÉTONNANTE AVENTURE DE LA MISSION BARSAC
par **Jules Verne.**
(Hachette, éditeurs.)

Du Jules Verne ! du Jules Verne inédit ! quel régal pour nos jeunes gens... Et leurs parents eux-mêmes ne liront pas sans intérêt l'histoire de cette mission conduite par deux députés français — au prix de quelles péripéties et de quels dangers ! — dans la direction de la boucle du Niger.

MESSAGES, DISCOURS, DOCUMENTS DIPLOMATIQUES RELATIFS A LA GUERRE MONDIALE

par le **Président W. Wilson**.

Traduction par **Désiré Roustan**.

(Éditions Bossard)

Pour la première fois paraît en France un recueil qui permettra de suivre l'évolution de la pensée wilsonienne depuis le début de la guerre jusqu'aux premières résolutions de la Conférence des préliminaires de paix. Les deux volumes que publie M. Désiré Roustan comprennent plus de soixante-dix Messages, Discours, Documents diplomatiques, traduits d'après les textes les plus sûrs et précédés de notes historiques qui rappellent les circonstances au milieu desquelles ces documents ont vu le jour. On sait que le Président Wilson est un écrivain et un juriste. La traduction de ses Messages présente des difficultés multiples que la rapidité de l'information quotidienne ne permettait pas de résoudre. Aussi osons-nous dire que celui qui ne connaît ces documents que par les journaux ne les connaît pas. Le recueil que nous publions sera un instrument de travail indispensable.

LES SOUS-MARINS

par **G. Clerc-Rampal.**

(Librairie Hachette.)

Rajeunie par les soins et sous la direction de M. A. Berget — qui lui a donné un livre sur la *Télégraphie sans Fil*, — la Bibliothèque des Merveilles s'enrichit cette année d'un ouvrage de M. Clerc-Rampol qui répond à bien des curiosités, en donnant les renseignements les plus précis et les mieux présentés, sur ce terrible engin de guerre que furent les sous-marins dont l'Allemagne avait fait une arme si déloyable, et dont le génie des Alliés a su venir heureusement à bout.

LE FER SUR UNE FRONTIÈRE
La politique métallurgique de l'État allemand

par **Fernand Engerand**.

(Bossard, éditeur.)

Après avoir, dans *les Frontières lorraines et la force allemande*, observé la frontière de l'Est au point de vue économique; — après avoir, dans son livre retentissant, *le Secret de la Frontière : Charleroi*, envisagé la frontière du Nord et de l'Est, au point de vue stratégique et politique, et dévoilé comment et par quelle « tragique erreur » sa méconnaissance amena nos désastres d'août 1914, M. Fernand Engerand, dans ce nouveau livre commence l'examen de ce qu'il nomme : *l'Erreur de Briey*, de cette faute sans nom qui permit à l'activité minière et métallurgique de la France de se concentrer sur la frontière lorraine, et qui laissa sans défense ce point périlleux où résidait cette force vive de la défense nationale.

LA PHOTOGRAPHIE ARTISTIQUE ET LES PETITS APPAREILS

par **G. Vieuille.**

(Librairie Gauthier-Villars.)

Cet ouvrage n'a d'autre but que d'indiquer toutes les ressources que peuvent offrir, au point de vue de la photographie artistique, les petits appareils qui sont, aujourd'hui, entre les mains de tout le monde. Faire de jolis paysages, reproduire les sites pittoresques ou surprendre les scènes de la vie courante, tout cela ne constitue qu'un passe-temps agréable et l'on cherche souvent en vain dans une série d'épreuves celles qui sortent de la banalité.

LES CAMPAGNES DE MAMZ'ELLE CLAIRON

par **Claude Bellecombe**.

Illustrations de **A. Raynolt.**

(Librairie De Agrave.)

Mam'zelle Clairon est une jolie chatte pleine de bon sens et de patriotisme. Née à Reims, elle passe des délices d'une vie opulente aux misères de l'abandon et de l'existence dans les caves; puis elle mène la vie des tranchées avec ses amis les poilus. Après de multiples et amusantes aventures, elle est évacuée avec son ami Picoud dans un hôpital sur les rives bleues de la Méditerranée et toujours avec lui, revient prendre ses invalides dans un joli bourg montagnard du Jura.

LA JEUNESSE DE TITIEN

par **L. Hourticq.**

(Hachette, éditeurs.)

« Ce livre, dit l'auteur, n'apporte aucun texte nouveau, ni même une interprétation nouvelle de textes déjà connus; il est surtout une tentative pour demander aux images les renseignements que nous refusent les textes écrits. *Il met notre contemplation au service de notre curiosité.* Il s'efforce d'extraire ce que l'art enferme d'histoire, et cherche la vérité qui se cache sous la beauté. » Ce que l'auteur ne dit pas, c'est toute la science, tout le goût qu'il fallait pour poser et résoudre divers problèmes relatifs à l'histoire de l'art une fois que l'on s'était fixé sur une telle méthode. Pour rendre à Titien la paternité d'un tableau — comme le *Concert Champêtre* du Louvre, attribué à Giorgione — ou fixer la date de naissance du maître, par exemple, l'enquête de M. L. Hourticq s'est appuyée à peu près exclusivement sur les peintures mêmes, les témoignages écrits renseignant fort peu et fort mal en l'espèce. C'est une méthode que bien peu de critiques d'art seraient en état d'employer : les lecteurs de ses précédents ouvrages ne seront pas étonnés qu'il l'eût fait de main de maître.

nouveaux de la pensée et de la sensibilité contemporaines. Rien de comparable à cet égard, dans la presse périodique, aux chroniques si documentées et si brillantes de M. **Fernand Vandérem,** pour les lettres, et de M. **Jacques-É. Blanche,** pour les arts. Cependant des talents nouveaux se révélaient ici de façon éclatante : **Pierre Benoit** avec *L'ATLANTIDE*, madame **Jane Cals** avec *LA RONDE*, **Jean de Grandvilliers** avec *LE PRIX DE L'HOMME*, madame **A. de Lens** avec *LE HAREM ENTR'OUVERT*, **T'serstevens** avec ses *CONTES FLAMANDS*, madame **Odette Keun** avec *LES OASIS DANS LA MONTAGNE*, **Dominique Sylvaire** avec *SON OMBRE*.

Parmi les romanciers déjà notoires et qui seront les maîtres de demain, la *REVUE DE PARIS* a publié **Franc-Nohain, Paul Reboux, Marc Elder, Édmond Sée, Jean-José Frappa.** Une tentative qui, croyons-nous, n'avait jamais été faite a été réalisée ici avec un plein succès et un juste retentissement : la publication d'une *ANTHOLOGIE DES POÈTES MODERNES*. Elle sera continuée en 1920 ; elle sera même élargie jusqu'à englober le domaine des prosateurs nouveaux. La littérature étrangère n'a pas été négligée. M. **Edmond Jaloux,** madame **Marie-Louise Pailleron,** MM. **André Maurel, Maxime Formont** l'ont commentée. Où trouverait-on traitée plus à fond, *L'AFFAIRE SHAKESPEARE*, avec la thèse de M. **Abel Lefranc,** résumée par **Jacques Boulenger,** et la réplique de madame **Longworth-Chambrun ?** Outre la publication du beau roman de **Guido da Verona,** illustre en Italie, presque inconnu en France, il convient de rappeler *LA PROMOTION DE L'AMIRAL*, chef-d'œuvre d'humour qui a appris au public français le nom de **Morley Roberts ;** *L'HOMME PRIMITIF*, ce conte saisissant de **G.-B. Lancaster.**

L'Académie française a consacré les succès des collaborateurs de la *REVUE DE PARIS*. Elle a couronné en 1919 : MM. **Pierre Benoit,** *L'ATLANTIDE* (grand prix du Roman), **Édouard Estaunié** (prix Née), **Marcel Girette,** *LE JOUEUR D'ILLUSION* (prix Toirac), **Paul Darmentières,** *MAMAN* (prix Calmann-Lévy), c'est-à-dire en accordant ses récompenses les plus importantes à des œuvres parues ici.

Le même souci de servir la littérature et les arts inspirera la direction de la *REVUE DE PARIS* pour l'année qui vient. MM. **Fernand Vandérem, Jacques-É. Blanche, Edmond Jaloux** continueront leur collaboration. MM. **Lavisse, de Curel, Henri de Régnier, Frédéric Masson, René Boylesve, Marcel Prévost, Jean Richepin,** figureront sur nos sommaires. La **Comtesse de Noailles** donnera prochainement des poèmes en prose inédits. La littérature nouvelle sera largement représentée. En un mot, le programme de demain sera celui d'hier, en en perfectionnant l'exécution :

1° Offrir aux lecteurs d'excellentes œuvres inédites en ayant soin de faire leur part aux maîtres incontestés, aux maîtres de demain et aux inconnus dont la future maîtrise se devine.

2° Commenter sans relâche, en même temps que l'histoire littéraire du passé, le mouvement actuel des lettres et des arts, de façon qu'aucune nouveauté digne de remarque ne passe inaperçue.

Dans les numéros prochains paraîtront :

TROISIÈME LETTRE A THÉOPHILE
par **Marcel Prévost**

L'AME EN FOLIE
comédie en 3 actes
de **François de Curel**

ANTHOLOGIE DES POÈTES MODERNES
(2e série)

L'AVENTURIER
pièce inédite de
Jules Lemaître

CORRESPONDANCE INÉDITE
par **Ernest Renan**

LE MÉNAGE CLAYHANGER
(suite de *Clayhanger* et de *Hilda Lesswayes*)
roman par **Arnold Bennett**

LA MAISON DU SAGE
roman par **Louis Artus**

INÉDITS
de **Barbey d'Aurevilly**

« THE GLIMPSES OF THE MOON »
roman par madame **Edith Wharton**

Le prochain article de M. **Jacques-É. Blanche** : LES ARTS ET LA VIE, paraîtra le 1er **février** 1920.

LA REVUE DE PARIS

85bis, faubourg Saint-Honoré

Paraît le 1er et le 15 de chaque mois

PRIX DE L'ABONNEMENT

	UN AN	SIX MOIS	TROIS MOIS
PARIS, SEINE ET SEINE-ET-OISE.	60 »	31 »	16.50
DÉPARTEMENTS ET COLONIES FRANÇAISES.	66 »	34 »	18 »
ÉTRANGER.	72 »	37 »	19.50

PRIX DE LA LIVRAISON : **3 fr. 50**

On s'abonne aux bureaux de la Revue de Paris, 85 *bis, faubourg Saint-Honoré (téléphone : Élysées* 16.20*), dans toutes les librairies et dans tous les bureaux de poste de France et de l'Étranger.*

Sans aucuns frais supplémentaires, la Revue de Paris *est fournie rognée aux abonnés qui en font la demande.*

Les abonnements partent du 1er *ou du* 15 *de chaque mois.*

Les mandats ou valeurs à vue doivent être au nom de M. l'administrateur-gérant de la Revue de Paris, 85 *bis, faubourg Saint-Honoré.*

Les annonces sont reçues à la **Société Nouvelle de Publicité**, 11, *boulevard des Italiens, Paris.*

La reproduction et la traduction des œuvres publiées par la Revue de Paris *sont, à moins d'indication spéciale, complètement interdites dans tous les pays y compris la Hollande.*

La première Table Décennale (1894-1903) *est mise en vente au prix de* 2 *fr.* 50.

POCHY, imprimeur de la *Revue de Paris*, 85 bis, faubourg Saint-Honoré, Paris.